Une Parcelle de Lumière

© Khémaïs GHARBI

© Éditions Mémoires d'Hommes 2003
Avenue du Roi, 136 - 1190 Bruxelles
ISBN : 2-9600398-4-X

Avertissement :

Ce livre n'est ni un récit historique, ni une pure fiction. Il s'agit plutôt d'une autobiographie romancée où la fiction s'imbrique à la réalité. Certains personnages ont été inspirés par des êtres réels ; d'autres sont nés de l'imagination de l'auteur. A ce point de la création littéraire, toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé ne peut être que fortuite.

Khémaïs Gharbi

Une parcelle de lumière

ROMAN

Éditions Mémoires d'Hommes

DU MÊME AUTEUR

VOICI LA CLEF DU MONDE ARABE
Édité par Swissair

SLEUTEL VOOR DE ARABISCHE WERELD
Édité par Swissair

FENÊTRE SUR LA BELGIQUE
Édité à compte d'auteur

BELGIE IN DE KIJKER
Édité à compte d'auteur

ALICE ET LE PRINCE DES TÉNÉBRES
Nouvelle – Atelier d'écriture

La loi belge du 22 mars 1886 sur la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par la loi.

« *Le véritable lieu de naissance*
est celui où l'on a porté
pour la première fois
un regard intelligent
sur soi-même. »

Marguerite Yourcenar

Chapitre 1

Le pacte de la montagne

Cette première journée de camping s'annonce sous de très favorables auspices. Un soleil franc nous invite aimablement à profiter de la plage et de la mer, si tentante. Aucun de nous n'a envie de résister à un tel appel ! La nature, grandiose, génère une sensation étonnante, grisante, au fond de nos cœurs, une sensation puissante de liberté. Rien d'autre n'importe plus, dans nos jeunes esprits, que cette envie de baignade et de jeux d'eau. La perspective de rencontrer quelques naïades qui ne seraient pas trop vêtues n'est pas non plus étrangère à notre envie de déplier nos serviettes sur le sable. Toutefois, la joie simple de nous trouver ensemble, ici, au soleil et sur la plage, suffit déjà à nous combler. Le reste, si « reste » il y a, constituerait un bénéfice secondaire appréciable.

Touhami est le premier à l'eau, se défaisant de ses effets comme s'il participait à un championnat de strip-tease ! Moncef cherche encore sa crème solaire dans la petite poche latérale de son sac, tandis que j'enlève mon short en parcourant la plage du regard, m'attardant sur les trois adolescentes qui doivent avoir notre âge, à peu près, et dont j'observe avec plaisir les regards en coin. Elles aussi « draguent. » Certes, elles ne sont que trois, mais c'est mieux que rien ! Elles ont bien une copine dans le coin…

Je contracte mes abdominaux, jouant au mâle viril, tout en repositionnant mon maillot de bain qui est légèrement descendu en même temps que le short. Je souris en songeant que cela aurait pu devenir impudique. Mais non, bien sûr, j'y veille.

Touhami et Moncef rient et crient dans l'eau où ils sont déjà immergés jusqu'à la taille, s'aspergeant mutuellement. Je cours les rejoindre tandis que Taoufik me dit d'un air penaud :

– Eh ! Attends-moi, j'arrive !

– Le dernier à l'eau est un fainéant, dis-je sans ralentir.

Après ce premier bain, ô combien agréable et rafraîchissant, nous avons organisé un jeu très librement inspiré du volley-ball, avec une petite balle que Touhami a eu la bonne idée d'apporter.

Chaque baignade est précédée et suivie d'une séance de bronzage de courte durée, aucun de nous ne souhaitant prendre racine. Notre enthousiasme communicatif se propage de l'un à l'autre et, à tour de rôle, nous nous levons en lançant un : « Alors, on y va, les gars ? », en montrant la mer enchanteresse, pour redynamiser le reste du groupe. Alors, tout le monde suit comme un seul homme.

J'ai évoqué avec les copains le trio de sirènes et Touhami a plaisanté à leur sujet en décrétant qu'elles – ou du moins leur nombre – lui font penser au jeu des « chaises musicales », qui consiste à tourner puis, dès que la musique s'arrête, à se ruer sur un siège sachant qu'il y en a toujours un de moins que le nombre de participants. Celui qui reste debout est éliminé. On enlève encore une chaise, on fait redémarrer la musique, et ainsi de suite.

– Quatre pour trois, commente Touhami avant de rectifier : ou plutôt, deux pour vous trois… Bonne chance, les gars ! plaisante-t-il.

Imperceptiblement d'abord, puis de manière de plus en plus ostensible, nous approchons nos serviettes de plage de celles des filles, profitant d'un moment où elles étaient toutes trois parties se baigner pour effectuer un grand « bond » qui nous amène à moins de deux mètres de leurs affaires.

– Elles vont s'en apercevoir ! estime Moncef.

– Autant être franc, dis-je. Après tout, la plage est à tout le monde. Et puis, qu'est-ce qu'on risque ? Un refus ? On peut toujours essayer, non ?

Mes trois compagnons hochent la tête pour confirmer mes dires, mais ils me laissent passer à l'action en premier. Je prends donc la parole lorsque je les vois sortir de l'eau et se diriger vers nous, enfin… vers leurs serviettes. Elles pouffent d'un rire nerveux que j'interprète déjà comme une sorte de « consentement. »

– Bonjour, ça ne vous dérange pas si on se met là ? leur demandé-je ? Le, heu… le soleil est plus chaud par ici.

Malgré la lourdeur apparente de ma boutade, j'ai improvisé avec un certain succès puisque, tout en voyant les trois jeunes filles sourire, j'entends derrière moi Touhami, Moncef et Taoufik partir dans un grand éclat de rire rapidement partagé par les trois filles. Nous sommes tous les sept hilares, comme si j'avais raconté la plus drôle des plaisanteries.

Nous avons passé là un après-midi délicieux mais elles étaient trop « sérieuses » pour aller au-delà de ce premier contact superficiel et il fallait bien nous séparer.

Nous avions établi notre campement plus haut dans la montagne, à Amilkar, juste en dessous de Carthage, désireux de jouir du magnifique panorama. Nous l'avons rejoint en plaisantant sur nos « conquêtes » et en essayant de déterminer objectivement lequel aurait été « malchanceux » si nous avions vraiment formé des couples. Taoufik est élu à l'unanimité moins une voix : la sienne, en raison de sa timidité. Cela étant, comme nous, il a pleinement profité du spectacle de ces jeunes poitrines gonflées de soleil et de ces longues cuisses où coulaient, sensuellement, les gouttes d'eau de mer, lorsqu'elles revenaient s'allonger sur leurs serviettes. Aucun de nous n'a obtenu un rendez-vous, principalement en raison du nombre des filles et, surtout, de leur timidité. Aussi n'y a-t-il aucun « perdant », et c'est bien mieux ainsi. Personnellement, notre amitié m'importe plus.

Je songe à cela en ouvrant la boîte de raviolis que je pose sur le feu allumé par Moncef tandis que Touhami dresse la « table », disposant un papier journal sur l'espace le moins incliné d'un rocher qu'il a repéré. Il le leste de quelques petits cailloux pour éviter que le léger souffle du vent ne vienne emporter notre nappe improvisée.

Tandis que notre « délicieux repas » cuit, ou plutôt chauffe, nous nous asseyons autour du feu pour deviser, comme si l'instant était solennel. Est-ce la venue du soir ou le rafraîchissement de l'air ? Chacun semble rêveur, peut-être même légèrement mélancolique.

Notre discussion prend alors un tour étonnamment sérieux.

Avec une grande complicité, puisque nous éprouvons tous sensiblement la même chose, nous commençons à parler de nous et de l'avenir qui nous attend dans la fonction publique.

Touhami travaille avec moi dans le même bureau au ministère des Finances, Taoufik, dans un bureau adjacent, tandis que Moncef occupe un bureau

dans un bâtiment voisin du ministère de l'Agriculture. Comme nous sommes noyés dans la masse des fonctionnaires quadragénaires ou plus, petit à petit, un fort lien d'amitié nous unit tous les quatre. Nos valeurs sont à peu près les mêmes, contrairement à ces adultes pressés de rentrer chez eux retrouver leurs enfants ou désireux de s'éviter les reproches de leur épouse. Nous nous sentons libres. Ce n'est malheureusement qu'illusion : tout est relatif. Nous paraissons l'être par rapport à certains d'entre eux, mais je sens bien, au fond de moi, qu'à leur âge nous serons comme eux. J'ai peur. Mes nouveaux amis aussi, je pense.

Enfin, amis… cela ne s'est pas fait du jour au lendemain. Les premiers temps, nous sommes restés sur notre réserve. Puis nous avons commencé par casser la croûte ensemble : nous plaisantions légèrement ou nous commentions les derniers résultats sportifs en partageant un repas au restaurant. Finalement, après quelques mois d'observation mutuelle, nous sommes arrivés à draguer ensemble, comme aujourd'hui, ultime étape de l'amitié masculine.

Nos liens sont désormais solides. Ils nous paraissent même indissolubles. Mais peut-être n'est-ce encore qu'un de ces rêves d'adolescent qui m'anime ? Comme ce désir d'une vie meilleure auquel mes compagnons déclarent adhérer, eux aussi.

– Tu penses faire carrière au ministère ? demande Moncef à Touhami.

– Non, je voudrais plutôt tenter ma chance dans le cinéma, mais mes parents ne veulent pas que je change, ils sont fascinés par le prestige de la fonction publique.

– Nous avons pourtant l'âge de décider nous-mêmes de notre avenir, s'indigne Taoufik.

– Nous sommes dans une cage dorée, mais une cage quand même, déplore Touhami.

J'interviens à mon tour, volontairement provocateur, sans doute parce qu'un sentiment de révolte m'anime, qui me pousse parfois à certains excès :

– Dorée ? Où vois-tu de l'or, mon ami ? Je crois que nous devons prendre notre destin en mains et le plus tôt sera le mieux.

– D'accord, mais comment ?

– Il n'y a pas trente-six manières de le faire. Il faut prendre le large et partir à l'étranger. C'est le seul moyen d'avoir une prise sur notre avenir.

Taoufik s'insurge :

– Quoi, tu trouves que ce n'est pas beau, ici ?

– Ce n'est pas une question de beauté, lui dis-je, la Tunisie est pour moi, le plus beau pays sur la terre. Mais le monde est grand et nous avons l'âge des découvertes…

Est-ce moi qui leur ai transmis ma soif de voyage ? Ou bien sommes-nous entraînés par la vague des départs de notre époque ? Toujours est-il que, petit à petit, le mot « partir » est revenu souvent dans nos discussions : partir, élargir notre ligne d'horizon, émigrer. C'est forcément mieux ailleurs, nous en sommes convaincus et notre désarroi présent n'a d'égal que notre espérance de tenter notre chance ailleurs.

Où ? Quand ? Comment ? Nous ne nous embarrassons pas encore de ces contingences, nous rêvons éveillés d'un monde meilleur, convaincus qu'il existe réellement et que nous irons à sa recherche, ou mieux, à sa rencontre.

Ce soir, autour du feu de camp allumé par Moncef et Touhami avec des brindilles de bois qu'ils sont allés ramasser dans les environs de notre campement, nous reprenons notre discussion et rêvons éveillés…

Et si nous partions ensemble à Paris, lance Touhami ?

– Oh ! oui ! ça, c'est une idée, lui répond Moncef.

– Mes parents ne me laisseront jamais partir, dit Taoufik.

– Moi non plus, dit Touhami ; pourtant, j'en meurs d'envie.

– On n'a qu'à partir à leur insu, dis-je.

Taoufik annonce d'emblée qu'il ne fera pas partie du groupe des partants et, après quelques tentatives de persuasion, nous acceptons sa décision.

Nous partirons donc à trois : Moncef, Touhami et moi.

Emportés par notre enthousiasme, nous décidons de sceller sur-le-champ un pacte en nous promettant fidélité et discrétion. Nous irons à Paris, la ville de nos rêves.

– Jurons-le, propose Moncef. Et il poursuit d'une voix plus grave : moi, je le jure.

– Je le jure, reprend Touhami.

– Je le jure, dis-je à mon tour, ému par la solennité de cet instant.

– Ta voix tremble, Khémaïs, s'étonne Touhami.

– C'est vrai. Je n'ai pas dit cela à la légère car, pour moi, nous nous engageons à quelque chose de sérieux.

Tous deux me confirment qu'ils sont conscients de la nature réelle de notre serment. Je me porte volontaire pour partir le premier. Je profiterai de mon congé annuel. Je devrai trouver du travail et un logement le plus vite possible. Ensuite, j'enverrai ma lettre de démission au ministère afin de prouver ma détermination et donner un gage de fidélité à notre pacte. Puis ce sera au tour de Moncef et de Touhami de faire de même et de me rejoindre.

Au moment où nous mettons ce plan au point, il me semble que rien ne pourra nous arrêter. Tout cela me paraît facile.

Notre discussion philosophique se poursuit quelque temps puis le sommeil s'en vient. En raison du changement d'air, de notre baignade, de notre marche et de nos jeux, nous sommes tous « éteints », « fatigués. » J'allais proposer de nous coucher pour bien profiter du lendemain quand Moncef s'écrie :

– Oh ! Ouais ! Regardez ! Une étoile filante ! Il faut faire un vœu, les gars !

Nous suivons tous son regard et admirons ce superbe spectacle. Touhami lance :

– Moi, j'aimerais devenir l'homme invisible.

– Moi, un Superman, dit Moncef, qui avait retrouvé son sens de l'humour.

Taoufik, quant à lui, formule son vœu d'un ton plus sérieux :

– Mon désir est de devenir riche.

Lorsque mon tour arrive, Taoufik me taquine :

– C'est trop tard pour toi, Khémaïs, l'étoile a disparu. Ce sera pour la prochaine fois. Et si c'est la comète de Halley, tu devras attendre 75 ans, ajoute-t-il.

Tandis que mes compagnons rentrent sous la tente, je continue à regarder le ciel. Soudain, à la verticale de Carthage, j'aperçois une petite lueur. Je décide, faute de mieux, de prononcer quand même un vœu, mais un « petit » car ce n'est pas une vraie étoile filante.

En fixant mon regard sur la lueur de Carthage, je murmure :

– Que cette lumière éclaire le chemin de ma vie !

Le départ est possible, certes… mais il faut disposer d'un passeport, d'un visa, ainsi que du prix du billet. Je calcule rapidement la somme nécessaire : elle équivaut à mon salaire de six mois !

Comme j'ai pris l'habitude de donner une partie de celui-ci à mes parents, il me faudra un an pour mener ce projet à bien. Pendant quelques minutes, le découragement m'étreint : la tâche paraît tellement ardue… Mais l'espoir me taraude, la solution est là, pas question de baisser les bras ! Je me mets immédiatement à la recherche d'un travail d'appoint.

Un jour, le marchand de tabac de mon quartier, me demande de lui rédiger une lettre pour le ministère français des anciens combattants. Je me rends au consulat de France où je reçois les formulaires adéquats. Ce brave homme avait perdu deux membres de sa famille pendant la deuxième guerre mondiale et sa maison avait été détruite. À ma grande surprise, sa requête est acceptée. Il en parle autour de lui et m'envoie un de ses clients qui désire rédiger un contrat de vente de sa moto… Un autre me demande d'envoyer une requête à la municipalité au sujet d'un mur mitoyen, etc.

Voilà que s'ouvre à moi une nouvelle carrière d'écrivain public. De cette manière j'arrondis mes fins de mois et surtout, j'économise pour le billet du voyage. Hélas, la cagnotte ne se remplit pas aisément. Il me faut travailler, travailler, et travailler encore. Je garde en tête ce proverbe né du bon sens populaire : « Petit à petit, l'oiseau fait son nid. » À ceci près que moi, je ne fais pas mon nid ; au contraire, je prépare mon envol et cette perspective me donne effectivement des ailes.

Pendant tout ce temps, je prépare les documents indispensables pour l'obtention du fameux passeport, car c'est là une autre épreuve que m'impose ma volonté de départ. Les formalités administratives à accomplir sont laborieuses et c'est peu dire.

Je me rends au poste de police de mon quartier, au 4e arrondissement pour demander des renseignements. J'apprends que les pièces suivantes sont exigées : un extrait de naissance, trois photos, une photocopie de la carte d'identité, une attestation de travail. Il faut également une autorisation de la banque centrale pour la sortie des devises et celle-ci n'est donnée que sur présentation d'un passeport en règle muni d'un visa d'entrée dans le pays de destination. Par la force des choses, ce sera donc la dernière étape

de ce véritable parcours du combattant. Il faut enfin, pour les militaires ou les fonctionnaires, une autorisation de quitter le territoire.

D'entrée de jeu, je me trouve confronté à des difficultés bien plus importantes que je ne l'aurais cru… et craint ! Ainsi, pour l'extrait de naissance il faut s'adresser à la municipalité qui est ouverte pendant les heures de bureau. Il m'est donc impossible d'y aller car monsieur Kanoun, notre chef de service, ne m'accordera pas un congé pour cela. Je tourne et retourne les solutions potentielles dans ma tête, mais n'en vois finalement qu'une réalisable, hélas dangereuse, à certains égards : quitter mon lieu de travail en cachette, en mettant Touhami dans le secret. À lui d'inventer une excuse pour justifier mon absence en cas de contrôle ! Il le fera avec brio.

Je quitte discrètement le ministère et je me rends en taxi à la municipalité qui enregistre ma requête et me demande de revenir le lendemain récupérer le document. Sur le chemin du retour, j'en profite pour faire les photos.

Le jour suivant, je retire l'extrait de naissance, toujours grâce à la complicité de Touhami. J'ai de la chance, monsieur Kanoun ne se manifeste pas et mes absences passent inaperçues.

Pour l'attestation de travail, ce n'est pas un problème, il suffit de s'adresser au service central. Par contre, l'autorisation de quitter le territoire, elle, n'est délivrée que sur présentation d'une demande de congé dûment acceptée et validée par mon chef de service. Or, pour prétendre à un congé, il faut être en poste depuis un an au moins ! Rongeant mon frein, j'attends donc de longs mois avant de réunir tous les «papiers» et de remplir les conditions du départ.

Enfin je dépose tous mes documents au poste de police. Mon dossier s'avère désormais complet. Le fonctionnaire me demande cependant d'y ajouter mon bulletin de casier judiciaire : entre-temps, le règlement a changé. Il faut aussi un nouvel extrait de naissance, la date de l'ancien étant périmée ! Nouvelle course contre la montre et particulièrement nerveuse cette fois, la place est déjà réservée sur le bateau en raison du très grand nombre de départs. Heureusement, le passeport n'est pas requis pour valider cette réservation !

Content d'avoir enfin réussi à réunir tous ces documents, je retourne au poste de police, sentant déjà la liberté se profiler au loin. Je me prends même à siffler sur le chemin qui conduit à l'édifice public, heureux d'avoir

vaincu tous les obstacles. Tous ? C'est mal connaître l'hydre administrative et son intarissable appétit de paperasserie ! Voilà qu'on me demande à présent une autorisation paternelle puisque je n'ai pas atteint l'âge de la majorité. Il faut 21 ans ! Inutile de discuter : il applique la loi ! Je garde ma rancune au fond de moi et reprends ma course folle contre la montre. Pas question de flancher maintenant ! Le plus dur est fait.

Je réussis à convaincre mon père de signer cette autorisation en lui précisant que, peut-être un jour, je partirai en congé à l'étranger et qu'il vaut mieux disposer d'un passeport en règle. Cette fois, je ne siffle plus lorsque je retourne au poste de police, m'attendant à voir surgir un nouvel obstacle. De fait, le fonctionnaire m'indique que ce document n'est pas légal car il lui manque la légalisation de la signature de mon père. Il s'ensuit de nouvelles démarches… Je ne suis même plus inquiet. Me voici plutôt désespéré, suspendu à chaque demande nouvelle de document attestant de la véracité du précédent. Et pendant que je cours après tous ces papiers, le règlement risque encore de changer et d'allonger la liste des pièces à produire. J'en viens à maudire l'administration publique et sa pesanteur, alors que j'en fais moi-même partie.

Enfin, j'obtiens le précieux passeport, mais… trop tard, car le délai nécessaire à l'obtention d'un visa d'entrée en France est de 10 jours environ et mon bateau part dans quatre jours. Je suis littéralement affolé et je téléphone au consulat de France.

Comble de malchance, mon chef de service entre inopinément dans notre bureau. Touhami, occupé à lire un magazine osé, n'a pas eu le temps, cette fois, de faire fonctionner notre système d'alarme. La dernière note de service interdisait formellement au personnel l'usage du téléphone à titre privé. Je suis donc pris en flagrant délit.

– À qui vous téléphonez Si Gharbi ?

J'improvise un petit mensonge :

– Ce n'est pas moi qui ai appelé. C'est une communication venue de l'extérieur. L'opératrice m'a demandé de patienter un moment et j'attends.

Puis, après un moment de silence et pour sauver la mise, j'ajoute :

– Vous voulez que je raccroche ?

– Non, non, ça va. Je vous rappelle seulement que les communications privées sont prohibées, ajoute-t-il avant de partir.

Il fait chaud et pendant que j'attends au bout du fil, un vitrier entre dans notre bureau pour remplacer un carreau cassé dont on réclamait le changement depuis bien longtemps. Bien même avant mon arrivée au ministère ! Après avoir donné du champ libre tout l'hiver au froid, c'est seulement maintenant, au cœur de l'été, qu'il vient effectuer la réparation alors qu'un courant d'air nous paraît plutôt agréable en cette saison !

En essayant de placer le nouveau carreau, l'ouvrier bouge la vitre et provoque des réverbérations qui attirent mon attention. Je les suis machinalement du regard.

Je suis soudain sorti de ma torpeur par une voix qui, au bout du fil, m'apprend que pour alléger la surcharge de travail du personnel du consulat, les visas ne sont plus exigés des Tunisiens, à condition de disposer d'un billet aller et retour. C'est mon cas !

Je saute de joie et, dès la sortie du ministère, me précipite vers l'agence maritime pour aller chercher mon billet. Cette dernière est malheureusement fermée. Il ne reste que trois jours pour l'embarquement ! Qu'en sera-t-il pour ma réservation ?

L'employé m'a bien précisé qu'il fallait venir chercher le billet, au plus tard, une semaine avant la date de départ prévue. Comme on se trouve en haute saison, le bateau risque fort d'être complet. Il faut absolument aller à l'agence, le lendemain matin à la première heure. Mais d'ici demain, c'est l'éternité pour moi. Tandis que je me remémore tous ces tracas, tous ces retards, toutes ces nouvelles pièces à produire, la manière dont je m'y suis pris pour les obtenir, les heures s'égrènent avec la lenteur d'un mouvement d'horlogerie grippé. J'entends mon cœur cogner dans ma poitrine, seconde après seconde et mon sang battre mes tempes, en écho. La soirée me semble interminable et je ne dors pratiquement pas la nuit suivante.

Le lendemain, je suis le premier devant la porte de l'agence. Il y a une file impossible… mais c'est moi le premier ! Dès l'ouverture des portes, les gens me poussent et courent dans tous les sens vers les guichets. Je fais de même mais trois personnes ont réussi à me devancer. Je suis juste le deuxième dans ma file et mon tour arrive enfin.

L'employé vérifie la liste et m'annonce que tout est complet. Ma confirmation n'ayant pas été faite dans le délai requis, ma place a sauté ! Inutile

d'insister, me dit-il. Échouer là, juste si près du but ! Je panique : adieu veaux, vaches, couvées. Non ! Je refuse, c'est trop stupide !

Pendant que je réfléchis à ma situation, un orage d'été éclate et des éclairs déchirent le ciel, suivis d'un grondement de tonnerre. Une pluie diluvienne tombe à l'extérieur et oblige des gens à se réfugier sous le porche de l'agence.

Devant le guichet voisin, un voyageur se dispute avec un employé qui refuse de lui changer sa date de départ.

– Trop tard, Monsieur, vous perdez la valeur du billet.

Je sens un espoir renaître en moi. Je m'agrippe à cette planche de salut et propose à ce voyageur de lui racheter son billet sur-le-champ, si l'agence est d'accord. L'employé répond qu'il n'a pas d'objection à formuler puisque les places de la classe économique ne sont pas nominatives. Seule la couverture du billet porte le nom du voyageur.

– Alors, ça marche ?

Un dernier coup d'œil à mon sauveur me confirme son accord, nous concluons la transaction. L'employé dégrafe alors le billet et attache une nouvelle couverture en y inscrivant mes nom et prénom. Il note ce changement sur son grand registre.

Après avoir réglé le montant dû, nous quittons tous les deux l'agence.

Je cours, je vole, je plane dans le centre ville qui me semble plus beau que jamais. J'ai triomphé de toutes les difficultés, vaincu tous les obstacles, à l'instar d'Hercule et de ses incroyables travaux. J'ai gagné ! Ga-gné !

Le Serment de Souk El Bélat

Sur le chemin du retour, l'euphorie s'estompe peu à peu sans toutefois disparaître. Je commence déjà à organiser la suite dans ma tête. Tout en marchant, je songe à ces dernières années, à la première partie de ma vie qui va très prochainement prendre fin.

Je n'éprouve pour l'heure aucune nostalgie de quitter ma famille, ni même mes amis, car j'aspire depuis longtemps à une nouvelle vie et je suis désormais résolument tourné vers l'avenir. En vérité, un seul regret m'anime et il ne concerne pas des êtres humains, mais un lieu : Souk El Bélat.

Le quitter ne sera pas facile. Je sais déjà que cela me causera du chagrin, comme si je perdais un être proche.

C'est que Souk El Bélat appartient à ma vie, au point qu'en le traversant, ce jour-là, j'ai senti qu'il me manquerait pratiquement autant que mon pays. Aussi, ai-je formulé le serment de revenir me ressourcer ici tous les ans, même si je devais émigrer à l'autre bout du monde.

Au début, Souk El Bélat n'était, à mes yeux, qu'un endroit comme un autre, tout juste un peu plus animé que certaines rues de Tunis. Plus odoriférant aussi, avec ses capiteuses senteurs d'épices mêlées à celles des olives aux abords des boutiques, rappelant clairement, s'il en était besoin, que le quartier tout entier est dédié au commerce. Écolier, je le traversais quatre fois par jour, en tablier bleu, pour aller à l'école primaire de la rue du Trésor ou pour rentrer à la maison, au numéro 24 de la rue Sidi Essourdou. Je marchais alors d'un pas vif, sans m'attarder, ni laisser errer mon regard autour de moi plus que nécessaire. Même les cris des marchands hélant le chaland sur fond de brouhaha général ne me faisaient plus tourner la tête dans leur direction. Cet univers m'était tellement familier qu'il n'excitait plus ma curiosité.

Pourtant, vers l'âge de 18 ans, j'ai mieux perçu son rôle social primordial, au-delà de sa simple fonction commerciale. Le Souk est l'un des derniers bastions traditionnels dans notre société de plus en plus moderne. Il est le lieu de parole, de communication, de rencontre, celui où l'on s'assoit avec le vendeur pour discuter et boire le thé à la menthe, sans rien acheter, juste pour le plaisir de confronter des points de vue et de faire circuler des informations dont nous avons connaissance.

Tout cela, je l'ai découvert en m'éveillant à la vie, désormais attentif au monde qui m'entourait, ne limitant plus ma curiosité au cercle familial et scolaire. Adolescent, je quittais l'enfance pour le monde adulte, comme en témoignaient les modifications intervenant dans mon corps : les premiers poils sous le nez, sur le menton, une légère excitation quand mon regard croisait celui des filles de mon âge… Dans le même temps, mon esprit cessait d'être exclusivement accaparé par les jeux, les copains et l'école, pour s'ouvrir aux événements historiques que vivait mon pays : l'indépendance, le 20 mars 1956 ; le bombardement de Sakiet Sidi Youssef le 8 février 1958, la proclamation de la République le 25 juillet 1958. Souk El Bélat était au

cœur de ces événements parce que c'est là qu'on apprenait leur existence, et c'est là, encore, qu'on entendait leur analyse, souvent pertinente.

Adolescent, Souk El Bélat est devenu le passage obligé de tous mes déplacements ; j'y effectuais pratiquement toutes mes courses, mais désormais oreilles et yeux grands ouverts. Les visages que je côtoyais lorsque j'étais encore cet enfant sautillant auprès de mes parents ont pris quelques rides, mais c'est toujours avec le même plaisir mélangé de ce respect dû aux aînés que je leur adressais mes saluts. Parfois, quand un marchand était occupé avec son client, un simple regard remplaçait les paroles, pour éviter de perturber la transaction en cours de négociation.

Le meunier a disparu depuis quelques années déjà, ainsi que le « Kouttab », l'école coranique où j'ai appris mes premières sourates du Coran, sous l'œil sévère de mon premier Moddab, austère et impénétrable. Le reste du décor de Souk El Bélat n'a pour ainsi dire pas changé : je le retrouve pratiquement comme dans le souvenir de mon enfance, illustrant la pérennité de ce marché séculaire. Je suis sûr qu'un défunt disparu depuis deux ou trois siècles et qui serait miraculeusement ramené à la vie en ce lieu y retrouverait instantanément ses repères.

Ammi El Hadj, le marchand de fruits, est toujours là, assis sur son petit tabouret avec lequel il ne semble faire qu'un, un thé à la menthe en main, guettant de son œil vif le prochain client ou penché sur ses fruits, en train de les ranger, son éternelle Jebba grise sur le dos.

Ammi Jilani, le boucher, vêtu de son tablier blanc, répète les mêmes gestes précis avec ses outils tranchants. Leur lame est aussi bien aiguisée que lorsqu'il a débuté dans le métier, même si le manche en est poli par les ans. Et il apostrophe toujours les passants en insistant sur la fraîcheur de sa viande et en proposant sa promotion du jour, avec son éternelle jovialité.

Tous ces commerçants s'activent chaque jour à maintenir la vie dans le souk : les marchands de légumes, l'épicier, le poissonnier, le charbonnier Ammi Abdelkrim dont le fils Abderrahman a fréquenté la même école que moi… sans oublier le centre de toute cette effervescence, l'incontournable café de Souk El Bélat où tout ce petit monde se croise à longueur de journée. On vient y chercher le café, le thé ou les boissons fraîches en s'accostant joyeusement.

Aux heures creuses, pendant que les apprentis tiennent les boutiques à leur place, les « patrons » partagent volontiers un narguilé en jouant à la chkouba ou aux dominos, aspirant de longues bouffées par l'embout de bois, l'air concentré, le tuyau flexible délicatement calé entre le pouce et l'index, assis en rond autour de la petite table basse dont le plateau de cuivre rutilant accroche le moindre éclat de lumière.

Les paroles se font plus rares, comme si la chaleur accablante de ces heures les plus chaudes de l'après-midi plaquait une chape de silence totalement incongrue en ce lieu d'habitude si bruyant et grouillant de vie. On sent alors une sérénité ambiante, une paix profonde qui deviendrait presque physique, palpable.

Le café se mue alors en une sorte de théâtre où les acteurs assis en rond reproduisent lentement des gestes convenus, maintes fois répétés : le joueur de la chkouba qui distribue les cartes dans un silence religieux, le fumeur qui tend l'embout du narguilé à son voisin tout en soufflant devant lui un long filet bleuâtre, le patron qui essuie son comptoir d'un geste mécanique pour s'occuper en attendant l'affluence des fins d'après midi…

Le porteur d'eau et Bousaâdia ont disparu depuis l'indépendance, probablement pour exercer une activité plus lucrative. Je le regrette car j'aimais beaucoup cette vision du porteur d'eau avec son étrange costume à l'ancienne et ses brocs se balançant au rythme de ses pas, dans le cliquetis des coupelles métalliques suspendues à sa taille. Quant à l'amuseur public, Bousaâdia, s'il ne me faisait pas souvent rire, il contribuait activement à l'animation de ce quartier.

C'est le progrès.

En échange, si je puis dire, les touristes sont devenus plus nombreux que lorsque j'étais enfant, et il n'est plus rare de croiser au détour d'une ruelle une touriste en short qui offre au regard, en toute innocence, le joli galbe d'une cuisse bronzée ou la naissance d'un sein. Un spectacle tout simplement inconcevable il y a 15 ans à peine…

Un personnage m'amusait bien plus que Bousaâdia mais lui aussi a malheureusement disparu : Sallak El Ouahline. Un homme pittoresque qui s'habillait en clown pour gratter sa guitare de fortune en déclamant des vers de sa voix railleuse… ou du moins des phrases qui se terminaient par des

rimes et égayaient tout le monde. Selon son humeur, Sallak El Ouahline inventait le texte de ses chansons sur place, incluant avec un certain à propos le nom des commerçants proches ou des passants qui s'attardaient pour le regarder et l'écouter. Ou bien encore, il évoquait les objets posés sur les échoppes, sur les étals des environs, sur tout ce qu'il observait dans son environnement.

En fait ce fut, mon premier professeur de rimes et de poésie, bien que son propos fût souvent simpliste. Sallak El Ouahline est celui qui m'a appris comment écrire à partir d'un seul mot, rien qu'en observant les gens. Sans le savoir : puisque je ne m'en suis pas ouvert à lui, me contentant de le suivre assidûment et souvent en riant ! Il m'a enseigné l'art d'inventer des scènes, de trouver le terme juste, celui qui définit bien une pause, une attitude, un geste. Il m'a ouvert les yeux sur la valeur des mots, la nuance qu'ils expriment et par là même, sur la richesse de notre belle langue arabe.

Je dois donc à Sallak El Ouahline mon amour pour l'écriture, même si son « enseignement » resta purement oral. Grâce à lui, j'ai trouvé dans l'écriture « un exercice de plaisir. » Et jamais plus ce plaisir ne m'a quitté depuis lors.

Il était le seul à capter mon attention lorsque, enfant, je traversais Souk El Bélat. Il fut d'ailleurs la principale cause de mes rares retards en classe ! Quand il passait dans le quartier, il nous communiquait sa gaieté exubérante. On savait tout de suite où il était, rien qu'à l'attroupement qui se constituait instantanément autour de lui. Il mettait une sacrée ambiance ! Même les commerçants en oubliaient de haranguer les clients potentiels pendant quelques minutes, préférant admirer le spectacle.

Après l'indépendance, une vague de modernité a emporté tous ces personnages folkloriques qui ont disparu comme par enchantement. On a même prétendu qu'il s'agissait d'une décision de la municipalité afin de donner une image plus sérieuse du pays, mais cela m'a toujours paru improbable. Ce qui est sûr, en revanche, c'est que Souk El Bélat a survécu à tous ces changements et à la disparition de ces animations populaires : il s'est adapté à cette modernité sans perdre son âme, se parant même de guirlandes aux ampoules rouges et blanches pendant les grandes fêtes religieuses ou nationales. Et si l'on n'y entend plus les chanteurs publics, des magnétophones les ont remplacés dans la grande cacophonie ambiante. Un

bruit de fond en a chassé un autre. Même si le résultat paraît un peu moins convivial, Souk El Bélat ne s'est aucunement endormi ni fondu dans la grise monotonie des zones urbaines récentes. Il a su évoluer en digérant ces mutations sociales au lieu de se laisser détruire par elles et a largement mérité son nom de *Souk El Bélat*, c'est-à-dire le *Souk de La Cour* car, c'est ici qu'à une certaine époque, toute une dynastie venait s'approvisionner en plantes médicinales qui faisaient la célébrité de ce Souk dans toute la contrée.

J'ai retiré ma demande de congé approuvée par mon chef de service et suis allé chercher mon autorisation de quitter le territoire au service central de mon administration. J'ai hâte désormais d'en terminer. J'ai récupéré mes devises à la banque centrale. Mademoiselle Naïma, une collègue, a eu l'amabilité de m'avancer 5 dinars ; un autre fonctionnaire, Si Ammar, m'en a gentiment prêté 15, moyennant quoi j'ai pu compléter la somme requise. Tout est paré pour le « grand saut. »

Je me sens calme, prêt. Mon projet a lentement mûri, et moi avec lui. Il s'est progressivement concrétisé à mesure qu'il prenait corps. J'ai réalisé à quel point il existait en moi depuis toujours. C'est mon destin. Le doute ne m'effleure pas ; je sais que j'ai pris la bonne décision.

J'ai déposé mon unique costume à la blanchisserie afin de l'emporter avec moi. J'ai mis de l'ordre dans mes affaires, plus particulièrement dans mes livres : compte tenu de leur poids, je vais devoir en abandonner. Le choix est douloureux. Je trie ceux qui feront partie du voyage mais à peine ai-je fini ma tâche que je reprends quelques ouvrages dans la pile de ceux qui doivent rester. Il y en a trop… et je reprends le tri… Et ainsi de suite. J'ai bien du mal à me décider. Il me semble qu'une certaine nervosité me gagne et que trier et trier encore mes livres, les manipuler, en sentir la couverture, caresser leurs pages… tout cela s'apparente fort à un rituel destiné à me calmer. Ce dérivatif fonctionne, mais pas complètement.

Impossible de trouver le sommeil depuis trois nuits. Je me mets au lit vers 23 heures environ. Je repasse dans ma tête les préparatifs du voyage. Ai-je oublié quelque chose ? Tout doit être prêt 48 heures à l'avance afin de me laisser une marge si jamais j'ai oublié l'une ou l'autre chose. Je consacre ainsi une bonne partie de la nuit à récapituler les dernières phases de mon

départ. Après avoir passé et repassé vingt fois les mêmes sujets, inspecté chaque détail, prévu toute éventualité, je lutte, cette fois, pour trouver mon sommeil.

Je suis agité, couché tantôt sur le ventre, tantôt sur le dos…

Jour J moins 2. Le pire de tous ! Le départ est proche désormais mais en même temps, il est encore assez éloigné pour que quelque chose vienne enrayer la belle mécanique que j'ai lancée. J'ai trié mon linge en tas bien distincts, ce qui part et ce qui reste, sans toutefois préparer mes bagages pour ne pas attirer l'attention. Tout est prêt mais rien n'est fait. Étrange situation que cette attente durant laquelle je ronge mon frein en agissant tout comme si les jours succédaient aux jours et que rien ne soit amené à changer. Seule ma tension pourrait trahir la fébrilité qui m'anime mais j'arrive à maîtriser ma voix et mes gestes. Je parle normalement, je me déplace sans me presser, je me comporte comme à l'accoutumée mais cela me demande énormément d'efforts. Si je m'écoutais, j'irais déjà sur le quai vérifier que le bateau est bien amarré à sa place !

Cette nuit-là, je dors très peu, d'un sommeil agité, haché par des cauchemars dont je conserve un souvenir désagréable au réveil.

J'ai demandé à Touhami et Moncef d'essayer de se lever tôt le matin de mon départ afin de venir me saluer au port. Les voir juste avant de monter à bord achèvera de me gonfler d'énergie. Ils l'ont bien compris et je sais qu'ils feront cet effort, même si Touhami a toujours eu du mal à se lever de bonne heure.

Jour J mois 1… la tension diminue un peu parce que je sais que c'est le dernier jour ; alors je veux profiter de chaque instant auprès des miens pour leur exprimer mon amour. Je leur parle avec douceur, j'essaie de leur communiquer ma tendresse sans toutefois donner à penser que je me prépare à une très longue séparation.

J'ai le cœur serré à l'idée de quitter mes deux petites sœurs ; Jamila et Latifa. Elles vont beaucoup me manquer. Surtout Jamila, très affectueuse et souvent ma complice ou ma partenaire de jeux.

Je papote longuement avec Ommi et l'informe, comme si de rien n'était, de ce que j'ai obtenu mon congé annuel et m'apprête à aller passer quelques jours dans une auberge de jeunesse à Borj Cédria, dans la banlieue

de Tunis. Je répète cette information au moins à trois reprises, au fil de notre conversation, je saisis chaque occasion qui se présente pour marteler discrètement mon message afin qu'elle se le rappelle bien quand elle constatera que je ne suis pas rentré demain soir… Si tout se passe bien. Puis vient la nuit et le moment de se coucher.

Il est minuit passé, je feins de dormir. J'attends que tout le monde soit au lit pour préparer discrètement ma valise. Je l'ai achetée au marché aux puces puis cachée chez un ami avant de l'apporter chez nous ce soir, avec mille précautions. Je l'ai dissimulée dans la « Maksoura », un petit réduit dans ma chambre. Je prie pour qu'Ommi n'ait rien à y déposer ni à venir y chercher.

Cette valise est en bon état si ce n'est qu'après l'avoir remplie de livres et forcée à se refermer, la serrure a subi quelques dommages. Lorsque je la pose sur mon lit et que je l'ouvre, le cliquetis métallique du fermoir me semble avoir fait autant de bruit qu'un coup de feu. « Dans la nuit, un soupir est un cri », dit le proverbe. Le cœur battant, agenouillé devant le bagage, j'attends, l'oreille aux aguets. N'ai-je pas entendu un sommier grincer comme lorsque quelqu'un se lève brusquement ? Les secondes passent. Le sang martèle mes tempes. Non, rien. Sans doute ai-je imaginé quelque bruit.

Par peur d'être découvert, je remplis rapidement la valise, les mains tremblantes d'émotion ; j'entasse au mieux ce que je considère à la fois comme la quintessence et le minimum vital. Très peu de vêtements seront du voyage mais beaucoup de livres ! Je préfère sacrifier des vêtements que les livres auxquels je tiens. Ces ouvrages sont mes compagnons de longue date tandis que les vêtements, je pourrai en racheter d'autres, mieux adaptés au climat de mon nouveau cadre de vie… Si tout se passe bien. J'avoue que l'émotion m'étreint. Cette valise symbolise réellement le voyage, l'avenir, ou plutôt, elle les matérialise. Il ne s'agit plus d'une idée, ni même d'un projet. Me voici désormais dans la dernière étape. L'instant est poignant et j'ai le cœur serré à l'idée de quitter bientôt le foyer. Je chasse cette tristesse en lui superposant des images plus heureuses, mélange de bons souvenirs et d'agréables perspectives nées de mon imagination. Ma décision est prise, l'heure n'est plus aux regrets ou à l'hésitation mais à l'action.

Deux gros livres me posent problème. Je finis par les caser, non sans peine. Dans l'obscurité, je me trompe de costume et j'emporte celui de mon frère Othman. Le mien est resté chez le blanchisseur et j'ai cru que je l'avais rapporté. Je me couche avec l'intention de rester éveillé pour partir dès les premières lueurs de l'aube avant que la maisonnée n'émerge du sommeil.

J'occupe le temps à ressasser les mêmes sujets, à revoir les détails de mon plan. Je suis agité et anxieux. À plusieurs reprises, il me semble entendre un bruit de pas, près de ma porte. Ce n'est probablement que le vent qui chahute dans notre cour mais la nuit déforme les sons et je ne suis pas habitué aux bruits de la nuit. D'habitude, je dors à poings fermés !

Jusqu'ici, tout va bien, je n'ai pas éveillé l'attention. J'adresse mes adieux à ma chambre, mon lit, mes affaires d'enfant et d'adolescent. Je me dis que plus rien ne sera comme avant. Demain, je serai quelqu'un d'autre. Mes paroles, mes actes m'engageront directement. Alors, me dis-je, savoure ces derniers instants d'insouciance. Goûte ces moments privilégiés comme tu le ferais d'un fruit mûr qui serait le dernier sur la dernière branche du dernier arbre avant de traverser le désert.

Peu à peu, un parfum d'exaltation vient apaiser mon angoisse et mon corps se détend. Il s'en faut de peu que je ne m'endorme. Pas question ! J'oblige mon esprit à penser en rappelant mes souvenirs comme je le ferais en ouvrant les pages d'un vieux livre. Je m'impose une grande rigueur dans le souci de chaque détail restitué pour meubler le temps sans m'assoupir.

Je suis content d'avoir multiplié les prétextes depuis trois jours pour embrasser mes parents. Je me suis dit que, peut-être, je ne les reverrais plus. Sans doute éprouveront-ils un peu de tristesse par ma faute ? Qu'ils me pardonnent. Plus que tout, j'espère qu'ils me comprendront. Je le pense, sincèrement. Il leur faudra juste un peu de temps… Le temps de me lever est venu : l'heure du départ a sonné si je veux quitter les lieux sans être repéré.

*

Ma valise est lourde et difficile à porter, sans parler de ma crainte permanente de la voir s'ouvrir à tout instant au beau milieu de la rue à cause de son système de fermeture défectueux. Je la change de main, de temps en

temps, pour mieux répartir la fatigue et soulager mes doigts. Heureusement, j'ai réussi à emporter avec moi tous les livres auxquels je tiens. L'idée de les avoir avec moi m'aide à puiser les forces nécessaires pour continuer ma marche en direction de la rue El Djazira et trouver un taxi.

Personne ne s'est rendu compte de mon départ et personne, j'espère, n'a entendu le bruit de la porte quand je l'ai refermée derrière moi. Si j'avais mis mes parents au courant de ma décision, ils m'auraient sans aucun doute empêché, par tous les moyens, de la mettre à exécution. Cela doit être dur pour eux de laisser leur fils de vingt ans partir seul à l'étranger alors que rien, à leurs yeux, ne justifie ce départ. Je regarde devant moi pour évaluer la distance qui me sépare encore de la ville moderne où je pourrai trouver un taxi. La rue est déserte et le chant strident des cigales s'est tu depuis longtemps. Les lueurs de l'aube viennent à peine de poindre dans le ciel. Un cycliste croise mon chemin, s'active avec difficulté à pédaler pour rejoindre son lieu de travail. Le triporteur du laitier me dépasse pour aller distribuer ses bidons de lait chargés dans sa petite caisse. Son conducteur manœuvre habilement dans ces ruelles qu'il connaît bien au milieu des grincements discontinus des pédales.

Je pose ma valise et inspecte du regard les deux petits clapets de fermeture pour m'assurer qu'ils sont encore en place. Sa couleur gris moucheté de noir lui donne un aspect extérieur convenable. Tout se passera bien. Inch'Allah. Mon cœur bat de plus en plus vite. Est-ce la fatigue due à cette lourde charge que je porte depuis bientôt un quart d'heure qui en est la cause ou est-ce la peur de l'inconnu dans lequel je viens de faire le grand saut ? Il y a si longtemps que j'attends ce jour avec une telle impatience que c'est peut-être le fait de le vivre qui me met dans cet état ! Tout à l'heure, en m'extrayant de mon lit, sans faire de bruit pour ne réveiller personne, j'ai eu le pressentiment que je ne le reverrais plus jamais. L'obscurité m'a empêché de parcourir une dernière fois du regard le décor de ma chambre. J'ai essayé néanmoins d'en graver l'image et le souvenir dans mon cœur : mon lit de bois brun et son vieux matelas de crin recouvert de drap bleu, le doux traversin dont la taie servait de cachette pour mes premiers poèmes et surtout ma couverture beige en laine plus efficace qu'un chauffage central, faite à la maison par Ommi sur son métier à tisser. Sans oublier, bien sûr, la petite table bleue, maintes fois repeinte, pour prolonger son existence. Il

est vrai qu'elle servait à tous les usages : bureau, bibliothèque, planche à repasser, escabelle pour remplacer une ampoule ou accrocher un rideau, enfin support pour notre vieux poste de radio datant d'avant-guerre. Ce décor fait-il déjà partie du passé ? Il ne s'agit pas d'un voyage aller et retour mais d'un aller simple pour une nouvelle vie, ailleurs. Une vie que nous sommes trois à vouloir façonner à notre guise, à l'abri de toute contrainte et de toute ingérence extérieure.

La blancheur irisée de l'aube dissipe progressivement les ténèbres et, au fur et à mesure que le jour se lève, j'entends les premiers gazouillements des oiseaux. Ils quittent leur nid et s'envolent sur les terrasses des maisons ou se posent sur le sol, profitant de la rosée du matin pour se rafraîchir plumes et gosiers. Ils sont les premiers témoins de mon aventure d'homme en quête d'avenir. Ils sautillent parfois à quelques centimètres de mes pieds sans aucune crainte, comme s'ils savaient que je pars aussi à la recherche de ma subsistance. J'admire leur courage et leur témérité en les voyant braver les dangers sur le macadam ou sur les pavés. Ils sentent d'instinct que sur cette terre, il vaut mieux quitter tôt son nid pour profiter de la fraîcheur de l'aube.

Alentour, le calme est impressionnant. Je suis pratiquement seul dans la rue. Une sensation de solitude m'envahit à laquelle s'ajoute l'anxiété du départ. Je marche et j'essaye de faire le moins de bruit possible comme si le battement de mes pieds sur le sol risquait de réveiller les riverains. J'échange avec les rares passants qui me croisent un timide bonjour. Le blanc des murs et toutes les nuances de ce bleu qui couvre la plupart des maisons tunisiennes baignent dans le parfum pénétrant du jasmin, maître incontesté en cette saison.

Une nostalgie anticipée tente de me submerger mais j'essaie de la chasser de ma tête. Elle se transforme en une crampe d'estomac qui me contraint, une fois de plus, à déposer ma valise pour reprendre mon souffle. Trouverai-je rapidement un taxi ? La valise tiendra-t-elle jusque-là ? Passerai-je le poste frontière sans problème ? Mon passeport et tous mes documents sont en règle mais je n'ai pas réussi à obtenir mon sursis militaire. Par ailleurs, je suis déchiré entre le sentiment d'avoir pris la bonne résolution et

l'incertitude de l'avenir. Partir à l'insu de ses parents, sans même leur faire ses adieux, cause, au jeune homme que je suis les plus grands tourments.

Pour calmer cette angoisse, j'essaie de voir les choses du bon côté. Mon billet pour la traversée est en ordre comme l'employé de l'agence maritime me l'a certifié et ma place est garantie sur le bateau Tunis-Marseille. Je dispose de l'attestation de la banque centrale pour la sortie des devises ainsi que de l'autorisation du ministère pour quitter le territoire national. Mais ce document remplace-t-il, le sursis militaire que je ne possède pas ? Je m'arrête, sors ces pièces ainsi que mon passeport et vérifie le tout une dernière fois. Je les remets ensuite dans ma poche avec soin. Quant à la fermeture de la valise, si je fais attention, elle pourra résister jusqu'au bateau. Là, j'aurai tout le temps pour l'inspecter de plus près et trouver une solution. La poignée me paraît solide et c'est quand même le plus important. J'avance maintenant avec plus d'assurance.

Tout à coup, la voix vibrante du Muezzin qui émane du minaret déchire le silence et me plonge sur-le-champ dans une humeur morose. Là où je vais, je ne l'entendrai plus. Ce merveilleux appel à la prière va me manquer. Je suis loin d'être un pratiquant fervent mais pour tout musulman, quel que soit son âge, ce rituel rythme l'existence. Il me semble que je quitte mon pays, amputé à jamais d'un morceau de mon être. Cinq fois par jour, depuis ma naissance, j'entends ce même appel, souvent voilé par la distance, sans y prêter attention ; mais jamais il n'a résonné dans mes oreilles comme aujourd'hui. Jamais il n'a eu autant d'effet sur moi que ce matin du 2 août 1965. Impitoyable, il me saisit aux tripes, me bouleverse, m'interpelle et m'entraîne au cœur d'une nouvelle culpabilité.

Paradoxalement, je ne sais par quelle alchimie, il me rassure aussi sur la profondeur et la solidité de ma foi. Ne suis-je pas né et n'ai-je pas grandi dans le respect de nos traditions arabo-musulmanes ? Ne suis-je pas imprégné d'une solide culture arabe ? Ne suis-je pas fier de mon attachement à mon pays et à mes racines ? Alors qu'ai-je à craindre en partant construire ma vie à l'étranger ?

*

Armé de mes vingt ans et de ma seule foi, je me dirige maintenant d'un pas résolu vers le port de Tunis, ma valise dans une main et mon courage

dans l'autre. En traversant les ruelles de mon quartier, j'ai l'impression qu'elles ont pris un aspect différent de celui que je leur connaissais. Dans le silence du matin, elles m'adressent leurs adieux. Je longe ces murs qui m'ont vu grandir, témoins de mes joies et de mes peines et les regarde, une dernière fois, avec attendrissement. Depuis ma naissance, je n'ai vécu que dans ce quartier et je l'aimais. L'ayant parcouru de long en large, de jour comme de nuit, dans la lumière ou dans l'obscurité, je le connais dans ses moindres détails, à tel point que je pourrais le sillonner les yeux bandés, sans la moindre erreur.

Soudain, j'ai compris en mon for intérieur qu'une page de ma vie était en train de se tourner. Rien ne sera plus jamais comme avant. Rien ne restera, ni de cet enfant courant pieds nus dans les ruelles, ni de cet adolescent à la fois insouciant et rebelle.

Vieux murs, que de souvenirs sous vos ombres ! Vous êtes les compagnons immobiles de mes jeunes années et l'unique décor de ma jeunesse. Que de fois ne vous ai-je fait sentir mes colères à coups de pied et de poing ! Aujourd'hui, je le sens, plus jamais vous ne subirez mes états d'âme, ni ne verrez ce jeune homme, rêveur et pensif, adossé contre vos pierres.

Vieilles pierres craquelées par le soleil et fissurées par le vent mais toujours debout pour braver le temps et les hommes ! Vieille ville, cachée derrière ses murailles telle une femme voilée craignant les regards indiscrets des hommes. Combien de personnes avez-vous vu naître et grandir ? Combien en avez-vous vu partir sans jamais revenir ?

Jeune homme habité par l'orgueil et la hâte de vivre, partant à la conquête de ton destin au milieu de tant d'incertitudes, puisses-tu ne jamais regretter un jour de t'être arraché à tes racines et d'avoir quitté ainsi ta terre ancestrale !

Ma gorge se serre à l'idée d'affronter désormais la vie sans autre lanterne que la parcelle de lumière qui est en moi, sans autre guide que mon propre discernement de la vie et des choses. Je décide alors de détourner mon regard pour ne pas faiblir. Regarde devant toi et marche, m'ordonnai-je. Avance sans te retourner : la vie ne se construit pas à reculons. Désormais tu auras pour compagnons tes rêves de jeunesse, pour guide l'horizon de tes espérances et pour Patrie la terre entière.

Petit à petit, le bruit de la ville qui se réveille m'annonce l'approche de la rue El Djazira. Dès le quartier moderne, la circulation monopolise toute mon attention. Il est six heures du matin. La ville s'anime et sort de la moiteur de l'été. Jamais je n'ai imaginé que la circulation puisse être si dense à une heure aussi matinale. Mes mains souffrent et les muscles des épaules exigent à présent un répit. Je dépose ma valise quelques instants et je fais quelques mouvements pour détendre mon bras. Mon bagage à mes côtés, j'observe tous ces gens pressés, stressés, le visage tendu, mains crispées sur le volant alors que le jour se lève à peine, usant de l'avertisseur sonore comme d'un laissez-passer : « Tut ! Tuuut ! Attention, laissez-moi passer, laissez-moi passer ! » Étourdi par ce vrombissement incessant, par les hurlements assourdissants des klaxons mêlés aux crissements des pneus et aux grincements des freins malmenés, je reste là, hésitant, bras levé, appelant désespérément un taxi. Un très court instant, je songe que c'est vers ça que je vais, la foule, le bruit, la ville… et pas n'importe laquelle : Paris et ses huit millions d'habitants. Est-ce vraiment ce que je souhaite ? Est-ce que je prends la bonne décision ? Je reste là, le bras tendu, volontaire, impatient, immobile parmi ces visages inquiets, ce flot métallique déversé sur le bitume fumant dans la chaleur montante. Mais je n'aperçois tout d'abord aucun taxi… Si ! Là ! En voici un, reconnaissable à sa couleur réglementaire rouge et blanc… Occupé.

Je reprends ma valise et pénètre dans la ville d'un pas accéléré. Mon mouvement se fait maintenant plus pressant, mon regard accrocheur… en vain. En voici un autre et puis un autre… occupés aussi. Plusieurs taxis se succèdent, certains libres, d'autres pas. Mais contrairement à toute logique, ceux qui sont libres ne s'arrêtent pas et ceux qui sont occupés semblent ralentir un peu à ma hauteur avant de poursuivre leur chemin, me donnant à chaque fois un faux espoir. Je change de trottoir pour augmenter mes chances mais il s'écoule encore près de dix minutes avant qu'un taxi ne daigne s'approcher de moi. Il s'en faut de peu que je ne me rue au milieu de la chaussée pour l'arrêter mais heureusement, le chauffeur m'aperçoit, ralentit, évalue d'un bref regard ma position sociale sur base de ma tenue, de ma silhouette et de mon bagage… Avis positif. L'analyse visuelle l'a rassuré : j'ai apparemment de quoi payer. Il se gare à ma hauteur, le long du trottoir et me demande nonchalamment dans quelle direction je désire

aller. Avant de lui répondre, je glisse déjà ma valise sur le siège arrière, prenant soin de ne pas provoquer les fermetures chancelantes et je m'installe. Ainsi, il ne pourra plus refuser la course.

– Au port, s'il vous plaît, je suis en retard.

– Ah non, ce n'est pas ma direction. Je pensais que vous alliez à l'aéroport en vous voyant sur ce trottoir. Pour le port, c'est l'autre direction.

Cette course n'est pas très rentable pour lui. D'autant plus que la circulation dans cette zone décourage les conducteurs les plus audacieux. Après quelques minutes de palabres, il accepte enfin de me conduire mais il me prévient toutefois qu'il me déposera à proximité du port et pas plus loin. Il en profite pour murmurer quelque chose au sujet de son moteur ou de son compteur, je ne sais trop ; je suis tellement content d'avoir trouvé un taxi que je ne prête aucune attention à ses propos, du reste inaudibles. Au démarrage, il effectue une manœuvre qui a failli renverser un piéton. Je lui crie aussitôt : « Attention ! » et il me menace de me déposer sur-le-champ si j'interviens encore dans sa manière de conduire, maugréant contre les piétons, les autres chauffeurs et l'état de la route. Le premier feu rouge me vaut une nouvelle frayeur quand le taximan l'ignore royalement : il se contente de ralentir pour observer l'avenue transversale. Il déboîte alors de la file de véhicules, la longe, deux roues sur la chaussée, les deux autres sur le trottoir, invectivant les malheureux piétons qui ne s'écartent pas assez vite. Il fonce vers le feu tricolore, le franchit allégrement et me jette un regard dans le rétroviseur. Je dissimule ma peur, je ne bronche pas. Je ressens une vive irritation à la pensée qu'il pourrait faucher un passant. Heureusement, le trajet n'est pas long. Quelques minutes plus tard, il me dépose à un peu plus d'un kilomètre du port.

– Le compteur ne fonctionne pas, je vous l'ai déjà signalé au début de la course, me dit-il, d'une voix claire.

Encore une arnaque pensé-je, à moins qu'il n'aime vraiment pas que l'on commente sa manière de conduire et qu'il se venge. Irrité, je décide de réagir :

– Ça ne m'étonne pas, vu la manière dont vous conduisez…

– Pardon ?

– Je disais que vos cascades ont dû tout user prématurément dans cette voiture ! Il n'y a rien de surprenant à ce que les vibrations détériorent le compteur… 900 millimes, c'est bon ?

– Quoi ? s'insurge le bonhomme, vous ne voulez pas que je vous offre la course tant que vous y êtes ? C'est 1 200 millimes.

Un instant j'hésite : j'ai déjà perdu assez de temps avec ce mauvais conducteur. Je ne vais pas risquer d'être en retard en marchandant pour 300 millimes. J'ouvre la portière et sors ma valise, prenant soin de la ménager. J'entends alors le taximan qui profite de la situation :

– Attention, le compteur tourne.

– Ah bon ! vous venez de me dire qu'il était en panne.

– C'est pour vous rappeler que je n'ai pas l'intention de passer ma journée ici.

Puis, sur un ton plus bas, mais suffisamment audible pour que je l'entende :

– N'importe qui aurait déjà sorti cinq valises…

Je dépose doucement la mienne sur le trottoir et fouille dans mes poches pour trouver la monnaie mais je n'ai pas le temps de refermer la portière qu'un nouveau client pressé s'engouffre dans la voiture avec détermination.

– À la Goulette, clame mon successeur.

– Un instant, dit le chauffeur, péremptoire.

De suite, je tâte le terrain :

– Bien, on a dit 900 millimes, c'est ça ? dis-je avec un sourire moqueur.

Le regard noir du chauffeur m'indique que c'est gagné. Pas de scandale devant le prochain client dont la course est plus « juteuse » et qui pourrait apprendre l'état de son compteur…

Après avoir rapidement payé le bonhomme qui démarre pied au plancher, je ploie à nouveau sous le poids de mon bagage et reprends la marche.

Au bout de la route, j'aperçois de grandes toiles blanches, tels des draps de lit tendus entre les mâts des bateaux immobiles. Je dois certainement approcher du port. Ma marche s'accélère et je change ma valise de main au rythme de ma fatigue. Marcher, marcher et toujours marcher… Ce port semble encore inaccessible à mes vingt ans pleins d'espoir.

Le lent mouvement des grues sur les quais, la translation prudente de leurs flèches, le ballet des lourdes caisses en bois clair chargées sur le pont puis dans la soute des cargos, le hurlement des sirènes, le grondement des machines, tout est incitation au voyage. Les êtres humains ne sont, vus d'ici, que des fourmis actives, affairées aux manœuvres de chargement, sur le quai ou à bord. Par association d'idées, l'air me semble soudain différent, chargé d'iode, de fragrances du large, mêlées de mazout.

Deux cargos sont amarrés au quai le plus proche, un troisième arrive dans le port, au loin. Le hasard le place entre la proue du premier et la poupe du second. J'aurais volontiers immortalisé cette vue avec une photographie tant la scène me paraît soigneusement construite… Dans moins d'une minute, l'angle aura changé, le troisième cargo se sera approché du quai… et moi aussi ! Instant fugace et précieux pour cela, justement. Fragile équilibre de l'espace et du temps. J'y vois un heureux présage. Depuis toujours, le port m'attire et j'ai souvent flâné ici en attendant d'embarquer, un jour, vers un avenir meilleur.

Et ce moment est enfin arrivé.

*

Le port… Que de symboles contenus dans ce mot, dans ces images ! L'expédition des marchandises, l'embarquement de passagers… Dès la plus haute antiquité, le commerce a ouvert les voies maritimes. C'est encore lui qui évoque pour moi l'idée de voyage, plus encore peut-être que l'image de l'explorateur empruntant la passerelle d'un luxueux paquebot.

Les cris des mouettes se mélangent aux clapotis de l'eau qui vient lécher les parois de la digue et des rochers. Les effluves de la mer me chatouillent les narines. Les conversations animées de la foule, mêlées aux éclats de voix et aux interpellations des pêcheurs, me parviennent, transportées par le vent léger. Vue de loin, la foule s'agite en tout sens, faisant de ce port un lieu particulièrement animé. Je dépose ma valise et ferme les yeux un instant : je respire à grands coups comme pour absorber toutes les odeurs d'un avant-goût de liberté. Une sonnette me fait sursauter et me rend au monde réel : un cycliste vient de me frôler en passant. Je réalise alors que je me

trouve en plein milieu de la route, barrant le passage aux automobilistes. Excédé, un conducteur klaxonne. Je presse le pas pour rejoindre le bas-côté de la chaussée et zigzague entre les voitures qui n'avancent que très lentement. La circulation est dense et le grondement des moteurs fait penser à des rugissements. Les coups de frein répétés ajoutent comme des hurlements à l'animation de l'endroit. Sur le visage des passants je distingue des sourcils froncés, des expressions boudeuses et des chauffeurs, énervés, ne cessent de frapper des mains sur le volant.

Les premiers bâtiments portuaires se rapprochent et j'aperçois d'autres « fantômes » attirés comme des aimants par ce port devenu pour beaucoup d'entre nous l'antichambre de la réalisation de nos rêves. Le flot humain se fait de plus en plus dense : on y vient à pied, à bicyclette, ou encore dans des véhicules lourdement chargées. Chacun ne pense qu'à soi et mieux vaut s'écarter lorsqu'un engin veut se frayer un passage dans cette foule qui s'épaissit et s'écrase devant l'entrée du port. Un vieil autobus poussif crache une fumée noire qui chasse les piétons… piétons dont je fais partie. Je suis cette marée humaine, traverse la chaussée pour m'éloigner de cette pollution. Une file de conducteurs roule au pas, à perte de vue. Des véhicules débouchent des rues parallèles, dans une odeur aigre d'huile chaude et de gaz d'échappement. Parfois, au péril de leur vie, les piétons se faufilent entre les voitures, se précipitant sur la chaussée à l'instant précis où un conducteur, las d'attendre, fait vrombir son moteur pour se dégager.

Tandis que je progresse du mieux que je peux, pressé de toutes parts, bousculé, invectivé, le trafic s'immobilise progressivement. Ce n'est plus un embouteillage mais un véritable parking ! Des automobilistes indisciplinés avancent de toutes parts et empêchent le flux principal de progresser ou de reculer, finalement de manœuvrer. Je suis convaincu que cette masse inextricable de véhicules ne va pas se dissoudre de sitôt. Malgré ma lourde valise, je ressens curieusement une sorte de bien-être, heureux de marcher là, libre de m'arrêter, de repartir ou de bifurquer. Libre… Je souris en repartant de plus belle, à présent indifférent à tout ce qui se passe alentour.

Les agents de police, moulés dans leur uniforme qui les gênent fortement par cette chaleur matinale, tentent soit par le geste soit par la parole, de canaliser la cohue qui se mêle à une intense circulation. Mais personne ne les

écoute sinon le temps de passer devant eux, puis chacun reprend de plus belle sa manière de concevoir la file et la circulation. Je continue mon chemin tant bien que mal puis, j'aperçois le personnel de la compagnie tunisienne de navigation qui dirige les voyageurs vers l'entrée principale où se trouvent les bureaux de la douane et de la police frontalière. De l'endroit où je suis je vois enfin, à quelques mètres de moi, « mon bateau. » Un car-ferry impressionnant mais défraîchi. Pareil à un building renversé, ce bâtiment aux formes disgracieuses en devient presque beau par les ailes qu'il donne à mes vingt ans. Je le regarde, les yeux grands ouverts et je lis, écrit en grand sur son côté « Ville de Tunis. » Ses flancs épais, jadis blancs, ont connu des jours meilleurs. L'avant bée, à l'instar d'un pont-levis est pour l'heure abaissé afin de laisser pénétrer une colonne de véhicules dans les entrailles du navire. Ici encore la pagaille règne, tout aussi indescriptible que celle qui anime l'artère principale desservant le port. Une multitude de piétons tentent de rallier le bord par les entresols, refoulés par les marins qui les invitent à contourner le bateau pour gagner la passerelle réservée aux passagers sans voiture.

J'observe longuement la grosse cheminée noire et rouge située à un tiers de la longueur du ferry. Je me demande si elle sert à évacuer les fumées des machines ou si son rôle n'est que décoratif. Le doute est permis tant elle paraît disproportionnée. Des canots pneumatiques et des chaloupes de sauvetage sont arrimés au navire. C'est rassurant, me dis-je, pour mon baptême de mer. La passerelle inclinée descend le long de la coque où des traînées de rouille coulent des petits hublots, tout là-haut. Des lattes de bois perpendiculaires au sens de la montée font office de marches sur lesquelles il faut caler les pieds. Je vois cela de loin, debout derrière une dame de forte corpulence qui respire bruyamment quand il lui faut déplacer ses valises, au rythme de la file. Cette attente me laisse le temps de détailler – plus que je ne le veux – la coque dépourvue d'éclat du navire, au point de me demander s'il est bien normal qu'il soit encore en activité. J'ai le sentiment que cette vieille coque ne tient guère que par la force de l'habitude et les couches de peinture successives. Aussi, je prie pour qu'aucune tempête ne vienne perturber notre traversée. Je suis cependant tranquillisé en apercevant sur le pont un officier élégant qui, ainsi qu'en témoigne sa prestance, n'a pas l'air de souffrir de tendances suicidaires…

Je consulte pour l'énième fois mon billet pour me rassurer sur le nom du bateau qui me conduira vers mon destin. À côté du « Ville de Tunis », il y a autant d'agitation sur l'eau que sur la terre ferme. De belles petites embarcations amarrées, se distinguent les unes des autres par leur forme et leur envergure. Chacune porte un nom soigneusement peint ou sculpté sur la coque. Elles sont là parquées, dansant sur le léger ressac, dans un mouvement cadencé. Les passerelles menant vers les chalutiers ou les barges me font penser à des tapis déroulés en l'honneur du voyageur, créant ainsi un lien entre la mer et la terre. Ce lent mouvement de balancier accapare mon attention d'une manière quasi hypnotique. J'observe, sans le voir vraiment, le manège des marins éparpillés sur cette flottille : certains se passent un bout de corde pour l'amarrage, d'autres exhibent le produit de la pêche du jour, suscitant la curiosité des mouettes aux piaillements rauques venues quêter une part de ce butin royal. Quelqu'un jette les intestins d'un poisson et des mouettes surgissent soudain de toutes parts. Je cherche pendant quelques secondes à repérer le généreux donateur et les volatiles m'en indiquent la position aussi sûrement qu'un gyrophare. C'est un pêcheur en train de nettoyer une sorte de grosse anguille comme je n'en ai jamais vu auparavant. Un frisson de dégoût me parcourt l'échine. Suivant le lent mouvement du ressac, les hommes qui se trouvent à bord de ces petites embarcations compensent tangage et roulis sans même y penser, leur buste restant bien droit, tandis que les jambes ploient, les pieds collés au plancher de ces petites coques bigarrées.

*

Sur le pont de « mon bateau », une grappe humaine se presse déjà aux balustrades. Dans un indescriptible brouhaha s'agitent des mouchoirs et s'ébauchent de larges signes de la main. Des enfants qu'on porte sur les épaules et des passagers qui n'en finissent pas de faire leurs adieux aux membres de leur famille restés sur le quai. Un mouvement de masse attire mon attention. Sur un signe d'un responsable de la compagnie de navigation, une deuxième file vient d'être créée et les gens se précipitent déjà pour s'y engouffrer. Je décide de garder ma place dans la file initiale et grâce à ce dédoublement, je gagne quelques places. Derrière moi, un

homme rivalise d'adresse : d'une main il porte une énorme valise et de l'autre, un enfant qui se débat, pleure et traîne les pieds. Son épouse tient le plus jeune dans les bras. Hésitants, une demi-douzaine de passagers qui ont tenté leur chance à côté décident tout à coup de revenir dans la file initiale. Quelques-uns essaient même d'en profiter pour gagner quelques places et suscitent aussitôt grognements et protestations de leurs voisins immédiats. Une femme habillée d'étrange façon, dans un souci évident de concilier tradition et modernité, entourée de trois enfants me dépasse, elle se justifie à peine : « Je vais rejoindre mon mari, là, devant. Il a les billets. » Une certaine impatience commence à gagner la foule lassée de cette attente forcée, immobile sous un soleil de plomb. Certains arrivent encore du fond et prennent aussi le prétexte de rejoindre « les autres » pour dépasser tout le monde. L'exemple de la femme de tout à l'heure a dû leur donner des idées. À moins que ce ne soit vrai ! Je fais contre mauvaise fortune bon cœur. Bientôt, je serai à bord…

Encore un peu de patience.

La grosse dame traîne ses valises sur un bon mètre. Nous avançons très lentement… mais sûrement. Je soulève ma valise délicatement mais au moment de la déposer, une des fermetures cède et le petit clapet rebondit vers l'arrière. Je m'abaisse, le referme, mais il s'ouvre aussitôt. La dame se retourne et me suggère d'utiliser la clef. Je lui réponds que cette valise en est démunie. Elle me rétorque que je vais avoir des problèmes avec un bagage pareil. De l'arrière quelqu'un quitte la file pour venir « m'aider » et me propose de serrer la valise avec une corde sans me dire, bien entendu, où je peux me procurer cette corde. Je fais mine de ne pas l'entendre ; je cherche dans mes poches et en sors une pièce de monnaie. Je l'utilise alors comme une clef tout en appuyant fort sur les petits clapets. Après plusieurs tentatives, ils semblent tenir. Goguenarde, la grosse dame qui a suivi avec attention toute l'opération, me prévient que cette fermeture provisoire ne tiendra pas longtemps. Je détourne mon regard et l'ignore royalement pour garder mon optimisme.

Devant moi, je vois enfin le hall de la douane gardé par deux agents de police qui filtrent l'entrée des passagers au vu de leur billet. C'est un ancien hangar aménagé pour abriter les postes de la douane et de la police des

frontières. Il est rempli de gens apparemment plus disciplinés que ceux qui sont encore à l'extérieur où en effet, les familles et les amis des voyageurs n'en finissent pas de faire leurs adieux et font ainsi la file avec eux jusqu'à la dernière minute. Une mère en pleurs multiplie les recommandations à son fils et le supplie de ne pas oublier de lui écrire au moins une lettre par mois. Des émotions presque palpables flottent dans l'air. Un petit pincement au cœur me saisit à la pensée qu'aucun de mes amis, pourtant mis dans le secret de ce départ, n'est là pour me dire au revoir ou me souhaiter bonne chance.

Je lève la tête une dernière fois vers la passerelle de « mon bateau » avant de pénétrer dans le hall de la douane et une pensée me perturbe un peu. Ce n'est que lorsque je serai là-haut que mon aventure commencera pour de bon. Tant que je n'aurai pas franchi la douane et le poste de la police des frontières, je ne serai pas sûr de partir. L'année dernière, en effet, un ami est resté sur le quai parce qu'il n'avait pas son sursis militaire avec lui.

Franchir ce poste frontière et se montrer sur la passerelle est considéré par nous tous comme une prouesse. Pourtant, même après avoir surmonté ces obstacles, l'entrée dans le pays de destination n'est pas assurée pour les candidats à l'immigration. Il faut aussi disposer d'un visa ou d'un permis de séjour et dans ce domaine, les consulats européens rivalisent et multiplient les conditions d'accès à leurs territoires. Parvenir là-haut sur la passerelle est donc un exploit. Nous blaguions souvent, entre copains, à propos de cette situation et lorsque nous disions : « Quand je serai sur la passerelle », cela voulait dire « Quand j'aurai vaincu tous les obstacles. » Cette phrase revenait si souvent dans nos discussions que je me suis promis de me faire photographier sur la passerelle si jamais un jour j'y parvenais. Cette idée me traverse l'esprit au moment où je regarde avec envie ceux qui y sont déjà et je renouvelle ce vœu lorsque j'aurai franchi à mon tour, les ultimes obstacles. Pour le moment, je suis loin d'y parvenir et pourtant si près du but, ce bateau semble encore inaccessible. La file devant moi est longue et les douaniers très sourcilleux. Nous sommes en pleine période de la collectivisation et les autorités veulent empêcher la fuite des capitaux, d'où la multiplication des consignes. Alors les douaniers travaillent avec le zèle qu'on leur connaît ; ce qui se traduit, pour les passagers, par des contrôles supplémentaires et des files interminables.

Lorsque mon tour arrive enfin, une vive émotion m'envahit. Je n'ai rien à me reprocher et les vêtements modestes que je porte doivent rassurer le douanier de service. Cependant, j'éprouve quand même une sensation de malaise.

– Avez-vous quelque chose à déclarer ? C'est la question la plus classique utilisée partout. Je la connais par cœur au point d'être désarçonné lorsque le douanier me la pose autrement :

– Qu'est-ce que tu as dans ta valise ?

Après quelques hésitations, je lui réponds :

– Des vêtements, m'sieur, rien que des vêtements.

Sans même écouter la fin de ma phrase, il m'ordonne, sur un ton poli mais autoritaire :

– Ouvre ta valise.

Cette situation me met directement mal à l'aise et augmente mon stress. De peur qu'il s'impatiente j'utilise de nouveau une pièce de monnaie et j'exerce maladroitement une pression sur les clapets pour les libérer mais ils restent bloqués. Affolé, je répète la manœuvre gauchement et la valise s'ouvre brusquement au moment où elle était inclinée : une partie de son contenu se répand alors sur la table. Les livres que j'ai réussi à caser, en exploitant chaque place vide, jonchent maintenant toute la surface disponible réservée à l'inspection des bagages. L'agent me fixe d'un regard sévère et, au lieu de me demander de ramasser mes affaires puisqu'il vient d'en voir le contenu, il commence calmement son inspection.

Visiblement il n'y a pas que des vêtements mais aussi beaucoup de livres. Le fonctionnaire me jette un nouveau regard soupçonneux. Ne lui ai-je pas dit qu'il n'y avait que des vêtements ? Après avoir passé sa main en dessous de mes effets personnels qui restent encore et tâté tous les coins et recoins de mon bagage, il prend les livres, les feuillette un à un et jette un œil sur les titres et les noms des éditeurs ! De plus, au lieu de profiter de l'occasion pour les déposer directement dans la valise et dégager rapidement son comptoir, il les remet plutôt devant lui, pêle-mêle. À moi de me débrouiller ensuite. Mon cœur commence à battre la chamade et ces minutes me semblent interminables. Décidément, me dis-je, il va finir par trouver une raison ou une autre pour m'empêcher de partir ! Je me tourne vers la personne qui me suit, à la recherche d'un réconfort. C'est un jeune de mon

âge qui pourrait comprendre mon désarroi. Hélas ! Loin de me rassurer, le jeune homme me lance un regard où je crois déceler à la fois un reproche et des soupçons. Le reproche de n'avoir pas dit toute la vérité, des soupçons parce qu'il s'attendait probablement à ce qu'on trouve quelque chose d'illicite entre les pages ou dans la couverture de mes livres.

Beaucoup de livres certes, mais des livres… Qu'y a-t-il de plus simple ? Quelques vêtements et plusieurs livres… N'est-ce donc pas naturel ? « Non » me disent les yeux de mon voisin de la file d'attente. « Si tu n'avais que des vêtements, nous n'en serions pas là. » Ces yeux accusateurs dans un visage fermé précisent même dans le silence de mes pensées : « Si tu n'avais pas emporté tous ces livres inutiles, tu serais déjà passé, et moi aussi. » Mais peut-être suis-je en train de m'imaginer des choses ! Son regard pourtant est manifestement chargé de désapprobation et je surprends un tic nerveux au coin de ses lèvres.

À l'évidence, lui ne s'encombre pas de ce genre de « nourriture ». Il emporte sans doute la vraie : de l'huile d'olive, du couscous et des épices du pays, que sais-je ? Je lui tourne le dos pour observer le douanier au moment précis où celui-ci repose le dernier livre avant de rabattre le couvercle d'un geste négligent, passant déjà, en esprit, au prochain voyageur. Mon cas est réglé. Les livres étaient bien des livres et rien d'autre. Je sens un énorme poids quitter mes épaules. Le jeune homme qui me suit fait un mouvement et je pense un instant qu'il va m'aider, mais non, c'est pour soulever ses propres bagages. Le fonctionnaire a déjà apposé sa signature avec un morceau de craie blanche sur le côté de mon bagage.

– Au suivant, ordonne-t-il, après avoir terminé son travail accompli avec méthode et application.

Je me déplace, tirant ma valise d'une main et de l'autre tous mes livres éparpillés sur la table. Mon Dieu ! comment vais-je m'en sortir ? Déjà, en dehors de tout ce stress, j'ai eu toutes les peines du monde à boucler ma valise. Que dire maintenant avec tous ces livres dispersés, une fermeture hors service et surtout ces dizaines de paires d'yeux que je sens braqués sur moi. Le spectacle de mon désarroi va les aider probablement à mieux supporter la file. À ma place, chacun ferait mieux à coup sûr. Je redouble donc de

prudence pour refaire cette maudite valise. Et personne ne semble disposé à me donner un coup de main !

– « Ne compte jamais que sur toi-même, surtout dans les moments les plus difficiles », m'a souvent répété mon père. Comme il avait raison ! Je viens de m'en rendre compte avant même d'avoir franchi le poste frontière. Brusquement, une idée me vient à l'esprit pour ne pas être la risée de tout le monde. Je sors les deux plus gros livres qui occupaient beaucoup de place et je range ainsi plus facilement les autres avant de rabattre le couvercle. J'improvise aussi une solution pour la fermeture afin d'éviter la réaction du douanier. L'air satisfait, je peux enfin me retourner et affronter dignement le regard des autres. Mais avant même de tendre la main pour descendre la valise, une voix me fait sursauter :

– Attention ! vous avez oublié les deux livres, me lance la voix anonyme.

Je souris sans tourner la tête, pose lentement la valise par terre, la serre entre mes jambes et saisis les deux gros livres sous le bras. J'avance alors à petits pas en direction des bureaux de la police des frontières, poussant cette satanée valise devant moi au rythme de la progression de la file.

Après quelques mètres, je me retourne. Si le regard du douanier venait à croiser le mien, il me féliciterait peut-être d'avoir réussi à dégager rapidement son comptoir. Mais à peine ai-je tourné la tête que je l'entends lancer un ordre dans ma direction :

– Avancez, avancez, s'il vous plaît.

Je vois le poste de police à quelques mètres devant moi et cette fichue valise qui ne ferme plus m'angoisse. Tout en continuant à la caler entre mes jambes, je sors les papiers de ma poche. Deux passagers s'extraient de la file, à la demande du policier. Des hommes jeunes qui ne possèdent apparemment pas les précieux documents requis pour franchir le poste de police.

Quand mon tour arrive, le policier énumère, d'un ton las :

– Passeport.

Je lui tends le précieux livret. Il l'ouvre, vérifie mon identité et inspecte les premières pages où il est indiqué que je suis fonctionnaire de l'État. Il me dévisage puis continue :

– Attestation de congé.

Je déplie soigneusement le document et le lui tends sur-le-champ. Pendant qu'il vérifie mon attestation, je détaille le visage d'un des deux hommes sortis de la file, attendant qu'un policier daigne s'occuper de leur cas. L'autre me tourne le dos ; je ne peux donc deviner le fil de ses pensées. Celui que je vois de face est manifestement ravagé par l'angoisse. Son passeport n'est peut-être pas en règle à moins que ce ne soit son sursis militaire ! C'est un jeune un peu plus âgé que moi. Sa pomme d'Adam monte et descend, il se mord nerveusement la lèvre. Un filet de sueur grasse en ourle la commissure. Son regard est celui d'un boxeur vaincu, mais encore debout sur le ring, chancelant, comprenant que le sort en est jeté.

Je ressens un réel sentiment de pitié pour lui. Probablement parce que ça pourrait être moi… Mon cas n'est pas encore réglé.

Cette fois, perdu dans mes pensées, je n'ai pas entendu le policier me réclamer mon sursis militaire. Il a été obligé de répéter deux fois sa demande. Maintenant, me dis-je, nous y sommes. Ce sera quitte ou double. Je reprends ma respiration pour mieux maîtriser mon calme et surtout paraître sûr de mon argumentation.

– Les fonctionnaires en âge d'enrôlement sont bénéficiaires d'office d'un sursis militaire. C'est pourquoi figure sur mon attestation de congé, l'autorisation de quitter le territoire. Elle remplace le sursis militaire.

Surpris par mon aplomb, il interroge du regard son collègue qui a entendu mon intervention. Celui-ci, d'apparence plus âgé, prend son temps avant de lui répondre. Je reste suspendu à ses lèvres mais il reste muet. Il a, pour le moment, toute une famille à contrôler mais il tend quand même la main pour prendre le document, le pose à côté de lui et continue à travailler. L'agent me fait alors signe d'attendre à côté. J'évalue du regard le temps qu'il faudra patienter avant que ce deuxième policier daigne examiner mon cas en comptant les membres de cette famille devant son guichet : un couple et six enfants, huit personnes au total. Mon Dieu ! pourquoi sommes-nous si nombreux à partir ?

C'est vraiment ma veine. Je pense à mon père qui n'a de cesse de me répéter lorsqu'il m'envoie chercher un outil et que je tarde à le lui apporter :

– Toi, Khémaïs, si je t'envoie chercher de l'eau au fleuve, tu es bien capable de le trouver asséché.

Je m'écarte de la file pour prendre mon mal en patience et rejoins les deux autres passagers malheureux. Me voilà désormais dans la même situation qu'eux, attendant à l'écart, l'air abattu. Les minutes passent et je suis rappelé par le policier. Curieusement, au moment où j'arrive devant lui, le voici qui quitte son bureau pour aller chercher une boisson fraîche à la demande de son collègue. Il est vrai qu'il fait chaud et tout le monde a soif. Je tourne alors la tête pour éviter de croiser le regard du deuxième policier car je sais que la police en général, et celle des frontières en particulier, examine tout autant l'homme que son document. Pour elle, l'un ne va pas sans l'autre. Un regard mal placé ou une attitude dédaigneuse conduiraient à une interprétation défavorable pour celui qui n'aurait pas pris en considération cet aspect de la condition humaine. Un passager affichant un caractère hautain ou désinvolte peut se créer des tas d'ennuis même si ses documents sont en règle. Par contre, être affable et se faire tout petit ouvre bien des portes et évite des tracasseries inutiles. Quant à celui qui se hasarde à arborer un sourire, c'est à ses risques et périls car il n'est jamais assuré à l'avance de la perception qui en sera faite. Tourner la tête et regarder ailleurs est un signe d'impolitesse. Alors que faire ? Je finis par diriger mes yeux vers la vitre du guichet en pensant à mon problème.

En réalité, tout fonctionnaire de l'État en âge d'être appelé à l'armée est bénéficiaire d'un sursis « théorique » tant qu'il demeure en fonction. Lorsqu'il est appelé sous les drapeaux, il lui suffit de remettre sa convocation, via son chef de service, à l'administration centrale de son département qui fera le nécessaire auprès du ministère de la défense nationale afin qu'il ne soit plus convoqué. Dès lors, son dossier est reporté à l'année suivante et ainsi de suite. Le fonctionnaire sursitaire qui reste au pays n'a donc aucun problème mais celui qui veut se rendre à l'étranger a besoin d'un sursis en bonne et due forme. Cet obstacle majeur ne m'a pas échappé mais lorsque je me suis adressé deux mois auparavant au service de la conscription pour obtenir ce document en précisant que j'étais sursitaire de l'État, le préposé a refusé tout net :

– En tant que fonctionnaire au service de l'État, vous ne disposez pas d'un sursis à titre personnel, c'est plutôt votre ministère qui dispose d'un sursis en votre faveur tant qu'il estimera avoir besoin de vos services.

– Et pour partir à l'étranger ?

– Vous devez disposer d'un vrai sursis en introduisant une demande accompagnée des justificatifs nécessaires : certificat de scolarité, famille à charge, etc.

– Croyez-vous que je puisse passer le poste frontière avec une attestation de congé fournie par mon ministère et revêtue d'une autorisation de quitter le territoire ?

– En principe non : l'autorisation de quitter le territoire est exigée de tous les fonctionnaires et les militaires parce qu'ils appartiennent à l'administration publique. Par conséquent, leur autorité de tutelle doit avoir son mot à dire avant de les laisser partir à l'étranger. Le sursis et l'autorisation de quitter le territoire sont donc deux documents tout à fait différents. Mais si vous tombiez sur un agent moins tatillon, vos chances de « passer » seraient grandes. C'est quitte ou double ! a-t-il ajouté.

C'est quitte ou double, me répété-je, le regard posé sur le vitrage du guichet pendant que les deux policiers se penchent maintenant sur mon cas. Soudain, au même endroit que je n'ai pas quitté des yeux depuis tout à l'heure, une petite lumière vive inattendue dans ce lieu fermé vient se réfléchir brusquement sur la vitre. Je lève la tête pour en connaître la provenance et je découvre un fin rayon de soleil qui a fini par percer à travers un interstice de la toiture du hangar vétuste.

Je ramène alors mon regard à l'endroit où la lumière se réfléchit et j'aperçois, médusé, la main du policier qui me rend mon attestation en me faisant un signe positif de la tête. Il reprend ensuite mon passeport, l'ouvre d'une main et de l'autre, se saisit du cachet de sortie libérateur. Mes yeux avides suivent cet objet qu'on lève et qui, au lieu d'atterrir là où il est attendu avec impatience, fait le détour par le tampon encreur comme pour prolonger mon angoisse. Entre-temps, le passeport s'est refermé et moi, tel un félin affamé guettant sa proie, je suis toujours les mouvements de la main du policier m'intéressant uniquement à son atterrissage. L'agent a visiblement des difficultés à rouvrir mon document d'une seule main. Il redépose le sceau, ouvre le passeport, le bloque d'une main et de l'autre reprend le cachet et l'applique d'un geste ferme. Ce bruit est sourd mais il sonne agréablement à mes oreilles. J'ai envie de dire merci au policier qui me tend mon précieux document mais je m'en abstiens pour ne pas lui donner l'impression que j'ai douté un seul instant de sa décision finale.

L'agent me fait signe que c'est fini et j'obtempère aussitôt avant qu'il ne change d'avis, poussant ma valise devant moi toujours serrée entre mes jambes. Étonné, je constate qu'il n'y a plus personne sur mon chemin.

En effet, une fois les dernières formalités de la police des frontières accomplies, les passagers se précipitent pour sortir du hangar et rejoindre le quai d'embarquement. Impatient d'agir de même et de m'éloigner le plus vite possible du poste de police, j'accélère ma marche de pingouin et sors à l'air libre. Là, je respire et je contemple le nouveau paysage qui s'offre à moi : le bateau de mes rêves est juste devant moi avec sa taille imposante. Je lève les yeux pour en évaluer la hauteur. « Cette fois, j'y suis » me dis-je, la passerelle est à cinq mètres à peine. Mon rêve se réalise. Enfin libre !

Libre de forger ma vie comme bon me semble, sans devoir rendre des comptes à personne. Je ferme les yeux et respire profondément cet air chargé d'iode et de début d'aventure. À partir de cet instant, je suis libre comme le vent, comme cet air marin qui emplit désormais mes poumons jusqu'à l'ivresse… et j'ai vingt ans.

Il reste encore quelques mètres à parcourir cependant, peut-être les plus durs. Ce sont toujours les derniers mètres qui nous éprouvent le plus, peut-être parce que l'on commence à y croire, donc à baisser la garde, à cesser le combat, convaincus d'avoir réussi. À juste titre, en l'occurrence. Néanmoins, ces quelques secondes me paraissent interminables : et si un événement fortuit intervenait ? Si son collègue se ravisait ?

Mes nerfs sont tendus comme la corde d'un arc. Heureusement, cette crainte est infondée : notre groupe avance lentement sur le quai d'embarquement. Ça y est, nous y sommes…

Je me sens épuisé comme si je venais de participer à une course d'obstacles. De fait, c'est un peu ce que je viens d'accomplir : à chaque barrage passé, un autre lui succédait. À chaque formalité accomplie, une autre m'était demandée. À plusieurs reprises j'ai éprouvé un fugace sentiment de découragement durant ces longs mois de préparatifs, avant d'arriver enfin à bon port… et jamais cette expression n'a eu autant de sens qu'à cet instant précis.

La valise me ramène à la réalité. Maintenant je n'ai plus le choix : pour accéder au bateau, il faut monter sur des lattes en bois trop inclinées. Le risque de voir une partie de mes livres tomber dans l'eau devient plus que

probable. Je dois résoudre ce problème de fermeture avant de monter à bord. Je m'écarte légèrement du passage et pose mon bagage sur le quai. Je scrute le sol de l'embarcadère à la recherche d'un objet métallique quelconque susceptible de me servir d'outil, étonné devant la diversité des objets hétéroclites qui jonchent le sol. Je découvre un petit fil de fer et un clou. Je saisis d'abord ce dernier et l'essuie entre le pouce et l'index. Je rabats ensuite le petit clapet de la fermeture de la valise et introduis la pointe du clou dans la fente, l'incline au maximum en l'utilisant comme un levier pour forcer le résultat. Je le retire ensuite : la fermeture tient mais elle est bloquée définitivement. Rendu téméraire par cette victoire, j'entame alors avec assurance le deuxième fermoir en poussant cette fois moins fort, mais sans succès. Je reprends ma manœuvre et repousse le clou un peu plus loin en l'inclinant mais un petit ressort cède et le clapet rebondit. Cet outil de fortune ne m'étant plus d'aucune utilité, je le jette, prends le petit fil de fer et l'enfonce au maximum puis le coupe en le tordant. Cette fois, ça y est, la deuxième serrure est bloquée elle aussi !

Le cœur joyeux, je franchis d'un pas ferme le pont du bateau réfléchissant déjà au cadrage de la photo que je ferai faire là-haut ! Il faudrait une vue assez large pour qu'on comprenne bien où le cliché a été pris… serait pris si seulement Touhami venait avec son appareil comme il me l'a promis !

Je marche maintenant d'un pas déterminé : j'escalade la passerelle et je siffle puis je récite presque à haute voix ces quelques vers du poète :

Réveille-toi et marche à la conquête de ton destin
car la vie n'attend pas les fainéants.

Chapitre II

En avant toutes !

Sur le bateau, je croise une connaissance : Habib, le frère de mes anciens amis de Tourbet el Bey : Hédi et Amor Ben Halima. Je le reconnais tout de suite bien que l'on se soit perdus de vue depuis deux ou trois ans. Avec sa bonne tête, on ne saurait oublier son visage toujours souriant.

Habib, qui travaille depuis quelques années déjà à la pharmacie centrale de Tunisie, m'explique qu'il part à Paris en congé afin de rendre visite à un de ses cousins qui habite à Bobigny, en Seine-Saint-Denis. Nous bavardons ensemble quelques instants puis nous nous dirigeons vers un des ponts du navire.

Du haut de la passerelle, j'aperçois Touhami sur le quai, accompagné de Taoufik et Moncef qui sont venus me faire leurs adieux. Je fais une petite place à Habib pour lui permettre de saluer les membres de sa famille. Je suis heureux car je remarque que Touhami tient un appareil photo en main. Dans le brouhaha du départ, je ne vois qu'eux. Ils sont là, se faufilent souvent pour être au premier rang et agitent les mains. Je suis content qu'ils soient venus tous les trois pour m'aider à rompre cette solitude du départ. Mon regard les recherche inlassablement et revient toujours à eux. Je leur adresse un dernier adieu. Je me dis que je viens d'accomplir la première partie de la mission convenue avec Moncef et Touhami et que, dans quelques mois, nous serons de nouveau réunis, à trois, pour la grande aventure. Je leur désigne la passerelle. Tous les deux lèvent le pouce de la main droite pour saluer le fait que j'ai réussi enfin à surmonter tous les obstacles. Je mime alors la statue de la liberté. Touhami comprend mon mouvement. Il cadre la photo et me fait signe de me préparer. La photo prise, je le vois ranger l'appareil dans son étui.

C'est cette photo, gardée comme une relique depuis plus de quarante ans, que j'ai choisie pour la quatrième page de couverture de ce livre.

*

Le pont grouille de vie et je suis, cette fois, totalement rassuré. Si l'état de la coque m'a causé quelque inquiétude, atténuée en l'observant de près tandis que je montais la passerelle, le pont et les infrastructures me paraissent indestructibles. Il en a vu d'autres ce bateau ! Tempête ou pas, nous arriverons à bon port. Inch'Allah !

Déjà, la vie à bord s'organise. Des marins accueillent les nouveaux arrivants et canalisent ce flot discontinu pour éviter que la foule ne s'égare. Ils exigent que les passagers de la première classe ayant réservé une cabine s'y rendent afin d'y déposer leurs affaires et que les autres fassent leurs adieux en se massant le long des rambardes, après avoir entassé les bagages dans un endroit où ils ne gênent pas le passage. Des enfants courent en tous sens sous les coursives, sans se soucier des risques de chute.

J'emboîte maintenant le pas aux passagers qui se dirigent vers la classe économique, c'est-à-dire ceux qui vont passer un jour et une nuit sur le pont supérieur. Les escaliers sont interminables et la file est très lente mais personne ne s'en plaint. On entend le bruit des pas que multiplie le nombre de plus en plus important des passagers qui viennent de partout et s'engouffrent lentement dans ces cages d'escaliers remplies désormais d'une vraie marée humaine. Les cris des enfants qui pleurent ou refusent de donner la main à leurs parents, ceux de ces derniers qui donnent de la voix pour se faire obéir et les discussions des voyageurs créent un tohu-bohu incroyable qui tranche avec la discipline de tout à l'heure, devant le poste de police ou de douane avant l'embarquement.

J'arrive enfin sur le pont supérieur. Il est environ 9 heures du matin. Le soleil, déjà haut, déverse un flot de lumière sur le port de Tunis. J'aperçois les mâts des autres navires ainsi que plusieurs petites embarcations. Des bateaux de pêcheurs rentrent au port. Parmi toutes les grues jaunes ou bleues, j'en repère une, étrange, qui détonne singulièrement : à carreaux rouges et blancs, elle me fait penser à la fusée de Tintin dans l'album « On a marché sur la lune. » Je suis vraiment saisi par l'étonnante ressemblance. Une de

ces grosses grues jaunes se déplace lentement sur des rails, incroyablement écartés. Une autre pivote, plus loin, plongeant un filet suspendu à un énorme crochet dans les entrailles d'un cargo battant pavillon italien. Des chariots élévateurs surgissent des immenses hangars comme des diables d'une boîte ou y pénètrent précipitamment afin d'y déposer palettes et conteneurs. Des dockers et des ouvriers travaillent activement à ces opérations et des bruits sourds accompagnent leurs gestes. Les roulements et les fracas du matériel utilisé parviennent jusqu'au pont du bateau avec un écho décalé. Un grand terrain rectangulaire, à quelques dizaines de mètres du quai, semble avoir pour vocation le stockage de conteneurs de toutes tailles, sortes de grosses boîtes ou capsules en métal, généralement rouillées, frappées de grosses lettres identificatrices. J'essaie d'imaginer ce qu'ils pourraient contenir… Tout ce que l'activité de l'homme génère, transporte, utilise… Des fruits ? Des pièces de machines ? Des tissus ? Matières premières ou produits manufacturés ? Un peu de tout cela, sans doute… Plus loin, j'avise d'autres espaces du même type où s'agite le ballet des appareils de manutention et de déplacement de charge. Derrière les hangars, des immeubles, pour la plupart désaffectés, ont dû abriter des bureaux. Vues d'ici, les voitures sagement alignées sur les parkings ressemblent à des jouets. Si je me penche, j'aperçois deux longues files de passagers désireux d'embarquer et je vois que la même scène recommence à quelques centaines de mètres d'ici. Combien sommes-nous à travers le monde à vouloir voguer ainsi vers d'autres horizons ? Des milliers ? Plus encore, sûrement. Il y a d'autres pays, d'autres navires, et d'autres moyens de transport…

Bien des vies et des destins. Le mien : un parmi tant d'autres !

Le bruit des vagues, le frémissement des voiles me rappellent la plage d'Amilcar et le pacte conclu avec Moncef et Touhami autour du feu de camp, là-haut dans la montagne et la petite lumière qui m'est apparue dans le ciel, à la verticale de Carthage. C'était il y a tout juste un an…

Soudain, je pense au rayon de soleil de tout à l'heure lors du passage au poste frontière. Au moment où mon départ tenait à un fil, ce rayon est venu taquiner la vitre du seul guichet où j'attendais la décision de la police. Est-ce une simple coïncidence ? Je réalise aussi que le problème de l'obtention du visa du consulat de France s'est dénoué, comme par enchantement,

juste au moment où le placeur de vitre provoquait des réverbérations dans mon bureau au ministère… et que la place sur ce bateau a été obtenue, in extremis, pendant qu'un orage éclatait, suivi des éclairs qui déchiraient le ciel. Ce sont aussi des coïncidences ou bien mon vœu est-il en train de se concrétiser ?

Sortant de mes interrogations, j'observe les gens désireux de monter à bord et contemple le paysage. Si je tourne mon regard vers le nord, j'aperçois la baie de Tunis qui remonte jusqu'aux hauteurs de Carthage, la ville de mon vœu, cachée derrière la brume et je devine les stations balnéaires de La Goulette, le Kram et Sidi Bou Saïd qui s'étirent à perte de vue. À l'est, ma ville : Tunis avec ses quartiers modernes, sa Médina et ses remparts ou ce qu'il en reste. Plus loin encore, le lac salé Sedjoumi. Tunis ne donne pas directement sur la Méditerranée mais sur une lagune, « El Bahira », ouverte sur la grande mer. La légende affirme que cette lagune, a été creusée par la main de l'homme ; Halq Al Wadi veut dire « la gorge du fleuve » : La Goulette.

Bientôt, me dis-je, je découvrirai la grande bleue et mon aventure commencera pour de bon. Pour l'heure, j'apprécie ce moment précieux, tant attendu, debout sur la passerelle, le regard contemplatif. Au-dessous de moi, sur les quais, des centaines de grandes jarres et de gargoulettes de différentes tailles sont entreposées à même le sol. Des embarcations les ont sans doute amenées de Nabeul, notre capitale de la poterie, pour les exporter à l'étranger. D'imposants cargos que je n'avais pas vus lorsque j'étais à terre jouxtent le car-ferry. Ils ont une envergure considérable que je compare avec celle de mon bateau.

Au sud, la montagne de Boukornine s'impose avec ses deux cornes qui lui donnent son nom et qui domine le paysage du haut de ses 576 mètres, au fond du golfe de Tunis. Je me rappelle aussitôt l'inoubliable promenade que j'ai faite un jour avec mon père, pendant sa convalescence à Hammam-Lif, en compagnie de mes deux frères aînés. Mon père, malade, souffrait de rhumatisme. Pour soulager ses douleurs, tous les soirs, au retour de son travail, Ommi ou l'un d'entre nous lui préparait une bassine d'eau chaude avec du sel marin pour prendre des bains de pieds. Malheureusement, cela n'a pas suffi. Son médecin lui prescrivit alors de « prendre les eaux » dans la station de Hammam-lif, une petite ville au pied du Bou Kornine, là où

sourdent notamment deux sources thermo-minérales : Aïn El Ariane et Aïn El Bey, d'une température de 50° environ, riches en chlorure de sodium et en sulfate de chaux, recommandées pour les rhumatismes. Il nous a quittés pendant trois semaines. Un dimanche, nous sommes allés le voir tous les trois, Othman, Mouldi et moi. À cette occasion, nous avons fait avec lui cette merveilleuse promenade dans la montagne.

Tandis qu'Othman et mon père marchaient en bavardant devant nous, on courait partout, on escaladait et on faisait de l'équilibre sur les troncs d'arbres. On se cachait à tour de rôle derrière un rocher, un arbre couché, marchant bras écartés sur les troncs à terre, essayant de contourner les branches qui obstruaient le passage. Nous avions défini une règle : interdit de se tenir avec les mains. Le premier qui la transgressait ou qui tombait avait perdu.

J'avais arraché une poignée de feuilles pour la jeter en plaisantant au visage de Mouldi qui, en retour, prétendit agir de même ! Je m'étais sauvé en riant, mon frère sur les talons, sous l'œil attendri de notre père dont la souffrance semblait s'estomper. Ce fut une des rares promenades où nous fûmes ensemble, rien que nous quatre en pleine nature. Ces images me reviennent aujourd'hui en contemplant la montagne de Boukornine qui se confond au loin avec la ligne de l'horizon.

Les trois coups de sirène me font tout à coup bondir. Plusieurs passagers en retard montent avec fracas sur le pont dès qu'ils ont entendu le signal du départ. Cette sirène me paraît lugubre, triste, annonciatrice d'aventures, de mystères et d'inconnu… Ce son grave, assourdissant, me remue les tripes et perturbe mon rythme cardiaque. Il semble porteur de menaces, comme un clairon éraillé qui sonnerait la retraite des vaincus sur un champ de bataille.

Des matelots détachent les amarres. Un frémissement secoue le navire tout entier qui commence lentement sa manœuvre pour sortir du port. Des gens sont alignés le long des quais pour faire leurs derniers adieux. Des passagers agitent leurs mouchoirs et leurs amis répondent de la même façon. Le navire commence à s'éloigner du port et je fixe mes amis dans la foule. Ils deviennent de plus en plus petits à mesure que s'éloignent les quais du port de Tunis. À peine est-il sorti de la rade, tiré par un remorqueur, que notre bateau entame une légère courbe puis met le cap droit devant lui, vers la pleine mer. Le port rapetisse rapidement. L'air se fait plus frais tandis

que mon regard englobe maintenant toute la baie. Je me dirige alors vers la proue du bateau, bien décidé à voir l'endroit précis où la coque touche l'eau, où l'étrave fend les vagues aussi sûrement qu'un coupe-papier déchire une précieuse enveloppe pour en révéler le contenu. Cette image, ce mouvement de l'eau écartée par le métal, me rappelle qu'une nouvelle page de ma vie est en train de s'écrire. Le passage que se fraye si joliment cette étrave est à l'image de celui qu'il me faudrait tracer pour réussir. Le chuintement de l'eau se mêle au bruit sourd des machines et compose une mélodie poignante. Un hymne à la vie. À ma nouvelle vie…

À la sortie de la lagune, le bateau rejoint la Méditerranée. Il semble maintenant une bien petite chose dans l'immensité de la mer et je me sens plus minuscule encore dans l'immensité de la vie. Cependant, une sensation étrange de liberté me galvanise. Pour la première fois, je me sens propriétaire de mon devenir. Comme ce bateau qui vient de larguer ses amarres et de choisir son cap, je choisis moi aussi ma direction, loin de toute entrave. Jusqu'ici, je n'avais fait qu'observer, obéissant et soumis aux ordres de l'autorité parentale, l'esprit captif comme ces vieux rafiots que j'ai vus au port.

Je m'étais promené un jour, en fin d'après midi, sur les quais de ce vieux port pour tromper mon ennui avant le grand départ. Il était pratiquement désert et aucune activité ne lui donnait vie. La vue des embarcations solidement attachées m'a beaucoup frappé. L'image de ces bateaux ancrés, rouillant au mouillage, m'avait saisi aux tripes. Alors que d'autres, juste à côté, étaient prêts à partir vers de nouveaux horizons. Quelle différence de destin ! J'ai comparé leur situation à la mienne et j'ai passé des heures à les regarder. Ils étaient solidement fixés, mouillés à l'avant comme à l'arrière, liés les uns aux autres. Horrible sentiment d'abandon ! Il y a quelque chose d'insoutenable, de poignant, de profondément triste dans ces rafiots délaissés. Ils avaient affronté les pires dangers, résisté à de violentes tempêtes pour amener à bon port équipages et passagers. Et les voici, pourrissant comme de vieilles boîtes de conserves devenues inutiles. Ce spectacle me paraissait… injuste. Ils avaient connu la liberté suprême, l'ivresse du grand large, l'immensité sans fin de l'océan, l'exotisme des lointains pays… et ils se retrouvaient enchaînés comme des forçats, livrés à la rouille ! À force de les regarder, j'ai fini par les plaindre : on aurait dit qu'ils souffraient. Le gémissement de ces vieilles coques qui se frottaient pesamment au rythme des

vaguelettes était pathétique. Par comparaison, les autres à leurs côtés véhiculaient une sensation de liberté et d'enthousiasme, la proue prête à fendre les vagues comme la machette d'un aventurier taillant son chemin dans la forêt tropicale. Leur unique chaîne ne me semblait pas être un lien ou une entrave mais elle s'apparentait plutôt au cordon ombilical qui les reliait à la terre, prêt à être coupé si le capitaine donnait l'ordre de remonter l'ancre.

Je suis rentré chez moi ragaillardi par cette vision, plus décidé que jamais à prendre mon destin en main, déterminé à briser, moi aussi, par ce départ, toutes mes chaînes réelles ou imaginaires. Je dois ôter la rouille pendant qu'elle ne constitue encore qu'une maigre pellicule sur moi. Quand elle se sera installée dans mon esprit, alors il sera trop tard. Je serai vieux, fini. On ne vit qu'une fois…

Manger et se loger n'est plus suffisant pour moi. Je veux désormais donner un sens à ma vie. Maintenant que je suis sur le bateau, je me sens plus libre que jamais et fier d'avoir franchi un cap. Je pense aux navigateurs des siècles passés et au bonheur qu'ils ont vécu en naviguant comme bon leur semblait. À leurs frayeurs aussi, ignorants qu'ils étaient des fonds, des courants, des récifs ou d'autres dangers susceptibles de les guetter. Des risques qu'ils avaient courageusement choisi d'affronter pour vivre leur passion jusqu'au bout : la mer, l'aventure… Liberté suprême… L'inconnu…

On peut faire le tour du monde sur la mer qui couvre les trois quarts du globe. Elle nous mène vers toutes sortes de territoires. « La puissance nous vient de l'empire du monde, le trident de Neptune est le sceptre du monde… » Ces vers d'un poète anonyme m'effleurent l'esprit. Le doux clapotis de l'eau que ne couvre pas tout à fait le ronronnement des machines, à vitesse réduite, constitue une invitation au rêve. Glisser sur l'eau… J'essaie de m'imaginer ce que les Christophe Colomb, Ibn Batouta et autres Magellan ont pu ressentir…

La liberté, n'est-ce pas de ne rencontrer aucun obstacle qui nous empêche d'aller là où nous le souhaitons ? Il n'y a pas de barrière sur l'océan qui nous porte. Il y a bien sûr des tempêtes, des récifs sournois… Mais ils font partie du décor de la route.

À mesure que le bateau prend de la vitesse, le ronronnement se transforme en un sourd martèlement. Sensation de puissance qui vient renforcer mon idée que mer et liberté font bon ménage. « Homme libre, toujours, tu

chériras la mer…» La littérature est là pour nous le rappeler. Naviguer à vue, vivre sur l'eau : j'y voyais bel et bien la liberté suprême. Un geste du poignet pour manœuvrer la barre et hop ! Un autre cap, un autre but, de nouvelles perspectives… C'est bien cela, la liberté.

Est-ce à dire que je regrette cette période où les contraintes sociale et familiale réduisaient mon champ de liberté et brouillaient mon projet de vie ? Non, bien sûr. Mais il faut bien constater que depuis ce matin, à l'aube, le pouvoir a changé de main. Un homme déterminé a décidé d'enterrer définitivement son adolescence. Un autre homme est né, ici et maintenant. *Le véritable lieu de naissance*, disait Marguerite Yourcenar dans les Mémoires d'Adrien, *est celui où l'on a porté pour la première fois un regard intelligent sur soi-même*. C'est donc aujourd'hui, sur ce bateau qui vogue vers de nouveaux horizons, que j'ai pris conscience de mes nouveaux pouvoirs. En suis-je digne ? Seul l'avenir le dira car la maturité d'un homme se juge à la manière dont il fait usage de sa liberté. Nous verrons, bien plus tard, si j'ai eu raison ou non, de prendre mon destin en main ce matin du 2 août 1965. Pour l'heure, entre ciel et mer, je suis seul comptable de ma vie… et j'ai vingt ans.

À vingt ans on veut tout et l'on croit tout savoir. À vingt ans, on pense pouvoir décrocher la lune… et n'a-t-on pas raison ? Vivre, c'est d'abord rêver puis réaliser ses rêves. C'est à vingt ans qu'on y songe le mieux, que l'on appréhende vraiment cette idée, sans tabou, sans les contraintes dont on se débarrasse, assez mûr pour prendre le pouvoir, assez enfant encore pour le vouloir ardemment, quel que soit le prix à payer.

Vingt ans… L'âge de toutes les audaces, de tous les culots ! Et il en faut pour réussir, et de l'énergie aussi et de la volonté ! L'âge des certitudes que le chemin, le vrai, l'unique, le seul est celui que l'on se choisit.

Vingt ans… Quand le corps qui vient de s'éveiller à la vie nous montre son véritable potentiel et son incroyable complexité. Quand le sommeil et les repas ne sont que des contraintes physiologiques, on a le temps de prendre son temps, convaincu que cela durera toujours.

Vingt ans… La vieillesse existe mais ne nous concerne pas. C'est la vie qui s'éveille, s'ébauche, s'esquisse, se construit. À vingt ans, on est éternel.

Vingt ans… Est-ce un âge pour être fonctionnaire au fond d'un ministère, fut-il le prestigieux Secrétariat d'État au Plan et aux Finances ?

Il y a dix-huit mois exactement que mon frère aîné, Othman, qui occupe un poste de cadre dans cet important ministère, était intervenu pour me trouver un emploi au sein de ce département. Je fus affecté au service des statistiques du commerce extérieur. C'est là, que je fis la connaissance de Moncef, Touhami et Taoufik. Trois mois suffirent pour me rendre compte que je ne m'éterniserais pas dans l'administration publique. Malgré ma fonction qui me mettait parfois en contact avec les chefs d'entreprises pour leur fournir le numéro de code nécessaire au dédouanement de leurs marchandises, je n'étais pas dans mon élément. Ce poste ne me convenait pas car je passais la plupart de mon temps à vérifier d'interminables colonnes de chiffres sur des listes mécanographiques.

L'idée de partir à l'étranger se heurtait, au début, à mon attachement à ma famille, à mes amis et à mon pays. Au fur et à mesure que cette idée prenait corps, un combat intérieur voyait le jour. Déchiré entre un pays que j'aimais et un avenir que je ne pouvais concevoir qu'à l'étranger, je devenais anxieux et tourmenté. J'essayais de surmonter ce mal-être qui m'envahissait sans toujours y parvenir. Un jour, au bureau, je fus pris brusquement d'un malaise pendant que je vérifiais pour l'énième fois les colonnes et les chiffres qui constituaient ma ration quotidienne. Je commençai à suffoquer car je réalisai le piège qui se refermait sur moi. Ma vie future se déroula alors en accéléré dans ma tête, et je me vis, à l'approche de la retraite en train de vérifier les mêmes colonnes, d'accomplir les mêmes gestes puis, à la sortie du ministère, le dos courbé, une canne à la main, en train de me diriger vers le café du quartier pour déguster un thé à la menthe et jouer aux cartes avec les collègues autour d'un narguilé. Quelle angoisse ! Transi de peur, tout en sueur, je rassemblai toutes mes forces, ou plutôt ce qu'il en restait, pour me lever et aller frapper à la porte de mon chef de service, le brave monsieur Kanoun.

– Entrez.

Je poussai doucement la porte et la refermai derrière moi sans savoir ce que j'allais lui dire. Monsieur Kanoun avait deviné dans quel état j'étais :

– Vous ne me semblez pas en bonne santé aujourd'hui ! Vous êtes malade ?

– Non, je ne sais pas au juste. Je me suis brusquement senti mal et j'ai un peu de température.

– Je le vois, vous transpirez beaucoup. Rentrez chez vous et reposez-vous le reste de la journée et, si besoin est, consultez un médecin.

Mon Dieu ! Qu'est ce qui m'arrivait ? Mon état se remarquait à distance maintenant ? C'était la première fois que l'angoisse m'obligeait à rentrer chez moi au milieu de la journée. Arrivé à la maison, je me jetai sur mon lit et m'y allongeai aussitôt. Peu après, mon père remarqua ma présence et s'inquiéta des problèmes que j'aurais pu avoir à mon travail. Je lui répondis par la négative et me recouchai. Il n'insista pas. Par pur hasard, Othman qui travaillait un étage au-dessus, était allé dans mon service pour prendre un dossier dans le cadre de son travail : il apprit ainsi mon retour inopiné à la maison, pour raison de santé. Quand il rentra à son tour, mon père lui demanda des explications. Othman le rassura aussitôt :

– Non, il n'a aucun problème à son travail. Je viens justement de rencontrer son chef de service aujourd'hui et il est très content de lui. Il s'est simplement senti mal et il a obtenu la permission de rentrer à la maison, c'est tout. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

Personne n'avait poussé la curiosité de m'en demander davantage. La communication familiale avait ses limites. Je reconnais cependant que si quelqu'un s'était hasardé à pousser plus loin ses investigations, il est probable que je n'aurais rien dit.

Leur dire quoi d'ailleurs ? Que je rêvais plus grand que mes diplômes ? Que je préférais regarder les étoiles qui nourrissaient mes rêves plutôt que le plafond de mon bureau au prestigieux ministère des Finances ? L'auraient-ils compris d'ailleurs, eux dont la plus grande ambition pour leurs enfants était de les voir trouver un emploi stable et s'aménager une vie tranquille ? Non, bien sûr. Mais était-ce cela la vie d'un homme telle que je l'avais toujours imaginée ? Se planquer dans un bureau le jour, s'engoncer dans une prison confortable la nuit, anesthésier ses rêves et classer ses ambitions au registre des projets perpétuellement repoussés ?

Rester à mon poste, sans aucune maîtrise des lendemains, voir mes vingt ans m'échapper et me réveiller, juste avant la retraite, avec l'insupportable remords de ne pouvoir répondre, sans rougir, à la question inévitable : qu'as-tu fait de tes vingt ans ? Non ! La vie est autre ! Moi, je veux devenir le maître de mon propre destin, quel que soit le prix à payer en craintes, en souffrances ou même en erreurs. Je revendique le droit de tâtonner et donc

de me tromper, s'il le faut, avant de gagner. Ma réussite ne sera pas matérielle, du moins pas seulement ; elle sera, humaine, philosophique. Plus tard, j'aurai quelque chose à raconter à mes enfants, une expérience à partager avec eux, un exemple à leur donner, une voie à leur montrer, qu'ils devront à leur tour défricher, adapter à leurs propres envies. Ils y puiseront le goût de l'effort et du combat pour l'existence. Ce n'est qu'ainsi que l'on transmet le goût de la vraie vie à sa progéniture.

Il faut aller de l'avant et, comme le dit un proverbe chinois, « Le tour du monde commence par le premier pas. » Naturellement, peu de marcheurs auront la détermination de tenir jusqu'au bout et beaucoup s'arrêteront en chemin ou se détourneront de leur route. Je ne les juge pas, je n'en ai pas le droit. Mon choix est autre : j'irai au bout de mon chemin et j'aurai la force de changer le sens de ma vie parce que je le veux.

Petit à petit, ma réflexion devenait méditation… et la méditation ma meilleure amie. J'aimais me réfugier dans la solitude pour chercher les réponses à toutes mes questions parce que je pressentais que les solutions étaient en moi. J'apprenais ainsi à mieux me sonder.

Qui étais-je ? Quel sens voulais-je donner à ma vie ? Je crois que la plupart d'entre nous se posent un jour ces questions existentielles même si les réponses sont fluctuantes selon le contexte qui nous entoure… et selon notre âge. Je commençais progressivement à évaluer mes forces et mes faiblesses. J'explorais mes limites naturelles, intellectuelles et physiques. Grâce à cette méditation j'accroissais ma connaissance de moi. Et parce que je me connaissais mieux, je comprenais mieux les autres.

Ma démarche n'était pas nombriliste. J'avais besoin de comprendre, c'est tout. De mieux comprendre du moins car je ne pense pas que la perfection soit de ce monde et je n'aurais pas l'orgueil d'affirmer que j'en approchais. Ce que je savais, par contre, c'était que mes lectures des grands auteurs et philosophes arabes, français ou autres, à la bibliothèque nationale d'El Attarine, où j'aimais me rendre souvent, m'avaient ouvert l'esprit.

En apparence, je donnais l'impression d'un jeune pensif et rêveur, semblable aux autres jeunes, mais en apparence seulement car la transformation intérieure était immense. Subrepticement, un nouvel homme émergeait en lieu et place de l'adolescent que j'étais.

Il n'y a pas de rancœur dans ma décision ni d'autre sentiment que l'envie de grandir, d'évoluer, de bâtir. Car enfin, à vingt ans s'imagine-t-on autre que pilote d'avion, aventurier, explorateur ou roi d'une île où tout n'est que bonheur et félicité ? Un paradis à dénicher ou à créer.

À vingt ans, on a en soi la force d'y croire et l'énergie nécessaire. On ne baptise pas encore « expériences » nos échecs, ignorant même que le concept d'échec existe. Ce que l'on veut, on l'a. On l'aura. À vingt ans, on ne veut plus entendre « non » ou « interdit. » Tout est permis ou est à prendre. L'enfance, ce moment de dépendance sociale et économique sans grande autonomie, sans choix est derrière nous. C'est à vingt ans que l'on pose enfin la main sur l'aiguillage de sa destinée, prêt à en découdre. Et après des années de somnolence, il est grand temps d'actionner la manette !

Drapé dans mon uniforme imaginaire de Capitaine au long cours, avec ma détermination pour seule boussole et prenant enfin le gouvernail de mon devenir d'une main décidée, convaincu d'être désormais seul maître après Dieu de mon avenir, je fixe l'horizon et la rage au corps, j'ordonne à l'équipage invisible de mon destin :

– En avant toutes !

– En avant toutes, comme ce navire !

Je croyais rêvasser et ne m'exprimer qu'en songe mais j'ai dû crier pour de bon si j'en juge par le regard de certains passagers qui se sont retournés et me fixent avec amusement. J'en conçois une certaine gêne, comme un enfant pris en faute, mais cela ne dure pas car les voyageurs ont vite fait de recommencer à vaquer à leurs occupations. Ils paraissent comprendre ce qui m'est arrivé bien que la situation soit plutôt bizarre, a priori. Il faut dire qu'il règne un étrange climat à bord : on a l'impression que tout est possible. J'ignore si cela tient au fait que nous sommes sur un bateau ou si cela est lié à l'importance que prend ce trajet pour nombre d'entre nous, mais nous semblons prêts à tout accepter.

Un monsieur d'un certain âge m'adresse un large sourire en me regardant dans les yeux. Il m'aborde même en disant :

– Je voudrais tant être à votre place…

Puis il entame le refrain d'une vieille chanson de Charles Trenet :

– *Ah qu'il fait bon d'avoir vingt ans et de marcher le cœur content…*

– À ma place ? Pourquoi ?

– Vous avez l'air d'être l'homme le plus heureux du monde, m'explique-t-il d'une voix douce où je décèle une réelle envie sans aucune trace de jalousie. Il paraît heureux pour moi.

Sa femme lui lance d'une voix mi-figue, mi-raisin :

– Qu'est ce que tu veux dire par là mon chéri ?

L'homme lui sourit et lui prend tendrement la main, puis le couple s'éloigne en échangeant des paroles inaudibles pour moi mais que je peux aisément deviner. Moi aussi, d'une certaine manière, j'envie leur affection réciproque.

Je lève la tête et observe un vol de mouettes qui virevoltent autour du navire et j'admire l'élégance de leur silhouette et la grâce de leur mouvement. Elles planent avec habileté en décrivant de larges cercles et rasent parfois la surface de l'eau avant de remonter dans le ciel, battant légèrement des ailes. Longtemps, je m'imagine que c'est moi qu'elles accompagnent ainsi sur la route du destin. Je me demande, inquiet, si elles auraient assez de force pour regagner la côte qui s'éloigne de plus en plus.

Le « tom tom » des machines me ramène lentement à la situation présente. Il me semble que mon cœur bat au rythme du bruit martelé dans les entrailles de ce bateau. Il était temps car je suis demeuré longtemps comme prostré, ma valise à côté de moi, en compagnie de cette dernière vision qui ne me quitte pas : mes amis et ma ville natale que je ne verrai plus, en tout cas, de la même façon.

Je me mets à penser à la traversée et à porter de l'intérêt aux choses et aux êtres. Une voix intérieure me rappelle qu'il y a désormais des décisions à prendre et que je suis seul à devoir le faire. La première est de trouver un siège. Certains sont groupés et attachés avec des chaînes munies de gros cadenas. D'autres sont dispersés çà et là sur le pont, sans aucun ordre. Tout cela fait que certains risquent de ne pas avoir où s'asseoir ni où dormir pendant tout le voyage. Malheureusement, à cause de mes rêveries, tous les transats sont occupés. Je dois absolument en trouver un si je ne veux pas passer la nuit couché sur le pont. Je pars donc à la chasse et circule entre les gens, traînant ma valise avec moi.

Le pont s'apparente à une sorte de camping improvisé. Entre les tas de bagages disséminés ici et là, des passagers s'accaparent deux, voire trois transats par personne, indifférents aux autres. J'imagine sans peine ce qui se passerait en cas de naufrage : ils réquisitionneraient un immense canot de sauvetage rien que pour eux ! Les femmes et les enfants d'abord… tu parles ! Leur attitude témoigne d'une désinvolture dont je n'aurais jamais, jusqu'à ce jour, imaginé l'existence. Quel changement par rapport à la discipline devant le poste de police. Dès qu'ils sont arrivés sur le pont, c'est chacun pour soi. Je jette à ces rustres un regard chargé de reproches… qui ne les gêne pas outre mesure. Il me faut trouver une autre technique pour dénicher un de ces précieux transats. Des familles s'éparpillent sur le pont, commençant à ouvrir leurs sacs, qui pour enfiler un vêtement aux enfants, qui pour sortir le repas froid préparé pour le midi… voire le plat à préparer sur place. Certains s'avèrent décidément très prévoyants !

Leur organisation me laisse pantois, encore que le spectacle qui s'offre à mes yeux ne peut en rien s'assimiler à de l'organisation mais bien plutôt à des groupes hétéroclites composés d'individus aux envies fort divergentes. Bon… mais cela ne résout pas pour autant mon problème : j'entends bien me procurer quelque confort, au moins pour la nuit !

Heureusement un membre de l'équipage s'en vient libérer une série de transats jusqu'alors attachés à une longue chaîne cadenassée.

– Qui désire une chaise longue ?

Habib, que j'ai rencontré tout à l'heure sur la passerelle, est là, lui aussi, dans la même situation inconfortable. Il réagit au quart de tour, comme moi. Nous sommes pratiquement les premiers lorsque le matelot commence la distribution. Dieu merci, voilà déjà un problème résolu ! Je vais pouvoir passer à l'étape suivante. Mon estomac se rappelle d'autant plus à moi que de bonnes odeurs commencent à s'échapper des plats préparés alentour. Habib me demande où j'ai l'intention de m'installer et je lui indique l'endroit.

Par chance, la place choisie pour ouvrir mon transat se trouve à côté de celle d'un jeune de mon âge, à l'air affable. Il s'appelle Abdellatif mais, pour faire court, il me demande de l'appeler Abdel. Allongé par terre et adossé à son sac de couchage, il sifflote une chanson populaire.

Les cheveux un peu ébouriffés par le vent, le tee-shirt débordant au-dessus de son blue-jean, il hume l'air du large, les mains croisées derrière la nuque. Il semble très à l'aise, content de lui et heureux de vivre, tous les sens en éveil, ayant réussi à s'installer confortablement malgré la rusticité du lieu. Son air débrouillard, sa position décontractée et son visage détendu m'incitent à en savoir plus sur son cursus et ses projets ; il me donne envie de sympathiser avec lui. Il se dégage de lui quelque chose d'attirant, malgré un petit air un peu roublard que j'attribue à ses yeux moqueurs.

Il n'est jamais difficile d'entamer la conversation entre Tunisiens. C'est ainsi, qu'à peine assis, j'apprends qu'Abdel est orphelin depuis sa prime enfance et qu'il a été élevé, avec son frère, par sa tante maternelle. Il vient d'échouer à son examen du baccalauréat et a décidé de partir pour la France voir ce qu'il pourrait faire. Comme il est interdit aux futurs conscrits de quitter le pays tant que le service militaire n'est pas dûment accompli, il a décidé de tenter le tout pour le tout et d'utiliser le passeport de son frère ! Celui-ci, plus âgé que lui de quinze mois seulement, lui ressemble beaucoup et il est en ordre avec l'armée.

– Il m'a suffi de porter les mêmes vêtements que ceux que portait mon frère le jour où il a fait les photos du passeport, me dit-il. Le policier s'est contenté de jeter un coup d'œil général pour effectuer les vérifications d'usage et a apposé son cachet sans aucune hésitation. Le subterfuge a parfaitement joué.

En écoutant son histoire, je suis stupéfait par son sang-froid.

– Tu n'as pas eu peur ?

– Si, mais j'ai essayé de ne rien montrer.

Je lui demande ensuite si son frère n'aura pas d'ennui plus tard, quand la police découvrira qu'il se trouvait en Tunisie alors qu'il est censé être à l'étranger.

– Impossible ! Mon frère est déjà à Paris depuis un an et c'est lui qui m'a fait parvenir son passeport et le tee-shirt de la photo, par l'intermédiaire d'un ami sûr. Lorsque je serai à Paris, mon frère utilisera d'ailleurs le même intermédiaire pour renvoyer ce passeport à un cousin qui meurt d'envie de s'expatrier, lui aussi, en France.

– Vous prenez quand même beaucoup de risques car on peut réussir ce coup une ou deux fois au maximum mais toute ta famille ne peut pas utiliser le même passeport. À votre place, je prendrais certaines précautions.

– Tu as raison, il y en a une à prendre, c'est de demander à mon cousin de ne pas oublier de porter le tee-shirt en question. D'ailleurs on en a acheté quatre de différentes tailles !

J'éclate de rire devant cette histoire incroyable qui me détend un peu. Tout le stress lié à l'attente et au doute, à la crainte d'être refoulé au moment de l'embarquement, vient de s'envoler à l'évocation de cette tricherie cocasse.

Je ris en songeant que l'imagination des hommes est décidément riche et fertile. Cette famille essaie de s'en sortir à sa façon.

Derrière le sourire de cet homme heureux d'avoir réussi son coup et de susciter l'admiration, je devine cependant une fragilité, une tristesse. Pourquoi quitte-t-on son pays et prend-on le risque d'aller en prison en recourant à de faux papiers ? Qu'est-ce qui l'a poussé à franchir le pas fatidique ? Mais la vie n'est pas toujours rose. Elle est aussi faite de luttes et de souffrances.

Je regarde Abdel avec compassion et lui demande :

– Et comment vas-tu faire demain si tu veux rentrer au pays ?

– Ce sera l'affaire de demain.

La conversation portant sur nos motivations, je me permets de demander à un de mes voisins les raisons de son départ. Je précise cependant :

– Si cela te gêne, ne me réponds pas, je ne veux pas devenir indiscret.

Bien qu'il soit assis, je devine que l'homme est plutôt de grande taille. Mon regard se pose sur ses mains aux doigts fins et agiles, puis remonte sur son cou et enfin sur son visage émacié que je détaille discrètement : un nez aquilin lui confère un certain charme, surmonté par des yeux marron profondément enfoncés dans leurs orbites, sous un large front d'intellectuel. Je ne sais pas pourquoi mais j'aurais bien vu cet homme enseignant ou peut-être libraire. Je suis bien loin de la vérité.

Il me regarde droit dans les yeux et me répond gentiment qu'il n'a rien à cacher. Il commence alors son récit d'une voix posée, sans chercher manifestement à en rajouter. Notre cercle fait silence ; nous écoutons tous ses paroles, respectueusement.

Il avait dix-huit ans, nous dit-il, lorsque son père s'est fait renverser par une voiture, en fin d'après midi, alors qu'il ramenait sa petite sœur, âgée de six ans, de l'école située à 5 km de son village. La petite était morte sur place mais son malheureux père était resté plus de trois semaines dans le coma avant de rejoindre le ciel. Pour sa famille, sa mort fut le plus grand des malheurs qui puisse arriver. Ils habitaient un petit village au sud du pays, dans le gouvernorat de Gabès. Les crues dévastatrices de l'oued, en 1962, y avaient causé de graves dégâts. La région tout entière en avait souffert et la majorité des habitants avait dû quitter le village ou s'expatrier pour subvenir à leurs besoins. Cette région de Gabès est connue pour être une région désertique, au climat inhospitalier, où la main de l'homme, quoi qu'elle fasse, ne pourra jamais vaincre le climat torride qui y sévit la majeure partie de l'année.

– Ces conditions climatiques ainsi que l'insuffisance de toute infrastructure économique valable n'incitent naturellement pas les entreprises à venir s'installer chez nous. Pas d'entreprise, donc pas de travail pour les populations et pas de taxes perçues pour aménager les routes…

J'acquiesce, conscient de la justesse de son propos. Le cercle vicieux ne peut en effet se défaire seul : il faut de grands moyens… et je crains qu'il ne faille attendre encore un certain temps, avant de les voir se concrétiser ! Le jeune homme poursuit :

– La population se trouve finalement otage de la sécheresse et de la dureté du climat. Le XXe siècle n'est pas près de faire halte dans ce coin du monde maintenu, par la nature, dans un dénuement total !

– Il est loin, dit-il, le temps où André Gide, dans « Les nourritures terrestres », qualifiait cette ville de *Jardins plein de fleurs…*

Je hoche la tête avec admiration à l'évocation de sa belle citation tandis qu'il poursuit :

– Mon père travaillait comme chauffeur dans une société de transport et menait une vie paisible jusqu'au jour où un ami lui proposa de monter une affaire avec lui. Papa y engagea toutes ses économies, convaincu que l'entreprise allait réussir, confiant, à juste titre, en son ami. Malheureusement, au moment où il allait récolter le fruit de cet effort, la mort l'emporta et mit fin à l'espoir de toute ma famille.

– Ce n'est vraiment pas de chance, dis-je, sans que le jeune passager, manifestement perdu dans ses pensées, semble m'entendre.

– Étant l'aîné de six frères et sœurs, j'ai dû interrompre mes études et aider ma mère à subvenir aux besoins de ma famille. Malheureusement, mon jeune âge et l'absence de qualification ne me permettaient pas d'espérer un gain suffisant pour nourrir huit bouches, malgré ma résolution et mon ardent désir de sortir les miens de la misère. J'ai donc dû convaincre ma mère de la nécessité de m'expatrier, seule solution, à mon avis, pour s'en sortir. Je n'ai pour seul bagage que cette valise et quelques vêtements de rechange, et c'est là tout mon bien. Quelques boîtes de conserves et un carnet d'adresses complètent mon équipement. J'espère trouver vite du travail en France pour envoyer de l'argent à ma mère qui en a un urgent besoin.

Son récit m'émeut. Moi qui m'en vais pour des raisons philosophiques, afin de vivre plus librement, je découvre que je suis en quelque sorte privilégié finalement. Moi j'ai choisi de partir mais lui y est poussé par la nécessité.

– Je dois absolument contacter des compatriotes dès mon arrivée et leur demander de l'aide pour trouver un travail dans une semaine au plus tard, sinon ma mère ne pourra même pas payer le loyer. La barre est haute, je sais, mais je suis optimiste. Le travail ne manque pas en France. Je vais y arriver.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, il semble en effet convaincu de trouver un emploi, comme ça, dès son arrivée. J'admire son bel enthousiasme ! Commençant même à échafauder des projets, il pense déjà à des cadeaux pour ses petits frères et ses petites sœurs qu'il a dû quitter à contrecœur.

Un homme d'âge mûr, assis non loin de nous et qui suivait attentivement notre conversation, l'interrompt pour lui conseiller, sur un ton paternel :

– Fais bien attention à toi, mon fils, et évite surtout de fréquenter les compatriotes. Je vis à Paris depuis longtemps et je peux t'affirmer qu'il y a quatre ans environ, en octobre 1961, la police française commandée par le préfet Maurice Papon a jeté des dizaines des nôtres dans la Seine parce qu'ils étaient en groupe et pris pour des manifestants du F.L.N. Les Français ne font guère de différence entre les Algériens et les Tunisiens et beaucoup d'entre nous en ont fait les frais. L'Algérie est indépendante depuis

1962 seulement et les Français n'ont toujours pas tourné la page ni digéré la perte de leurs départements d'outre-Méditerranée. D'autant plus que les « pieds-noirs » rapatriés en France n'ont pas encore été indemnisés pour leurs biens abandonnés en Algérie et ils clament leur colère haut et fort, entretenant un climat de défiance, voire d'agressivité. Oui, prends bien soin de tes fréquentations, mon fils. Je te souhaite en tous cas bonne chance.

– Moi aussi, dis-je spontanément, avec une grande conviction.

Tout en écoutant ces recommandations, je repense à cette guerre d'Algérie qui avait accompagné toute mon adolescence. On ne parlait que de cela tous les jours, aussi bien à la maison que dans la rue. Mon père nous rapportait souvent l'un ou l'autre fait d'armes des moudjahidines qu'il avait entendus au café de Souk El Bélat, parfois de la bouche même de certains d'entre eux qui venaient se reposer à Tunis. Tous les soirs aussi, il y avait à la radio une émission réservée au front algérien de la libération nationale « La voix de l'Algérie. » Cette émission traitait exclusivement de la guerre d'indépendance et des opérations de l'armée de libération algérienne contre les forces d'occupation. L'hymne de la révolution algérienne «Kassamen» qui ouvrait et clôturait cette émission stimulait notre nationalisme arabe et nous était devenu si familier que nous le connaissions par cœur. Je me souviens aussi que, parfois, à la veille de l'Aïd El Kébir, la fête qui commémore le sacrifice d'Abraham, mon père informait ma mère que la peau de mouton devait être donnée à la collecte organisée pour l'équipement des moudjahidines dans les Djébels. Il soutenait aussi les frères algériens en donnant tous les mois de l'argent que des collecteurs de fonds, dûment habilités par le bureau du F.L.N. à Tunis, venaient récolter à la porte même de son travail le jour de la paie. Il nous disait que c'était un devoir de les aider d'autant plus que nous avions une origine algérienne du côté de nos lointains ancêtres kabyles.

En sortant de mes réflexions, je m'adresse à notre voisin :

– Nous devons plutôt être solidaires les uns des autres à l'étranger. L'union ne fait-elle pas la force ?

– Beaucoup d'entre nous sont déjà unis, me dit-il, dans la Seine ou à la Santé. Je trouve que cela est suffisant. Le chacun pour soi, mon fils, est le meilleur garant du succès à l'étranger.

– Mais avec un tel raisonnement, nous n'aboutirons à rien, lui dis-je, déçu par une telle attitude.

– Utopie, déclare l'homme ! Chaque être est différent. C'est une question de survie.

Je décide d'en rester là ; cette conversation me déprime. Je veux me convaincre qu'il a tort, que mon raisonnement n'est pas seulement théorique mais que la solidarité joue vraiment. C'est cela aussi, 20 ans : j'ai encore le droit et l'envie de rêver.

Ces propos défaitistes s'échappent heureusement bien vite de mon esprit.

Il est onze heures environ et je commence à avoir rudement faim. Je demande à Abdel si la faim ne le tenaille pas lui aussi, car j'ai l'intention d'acheter un sandwich à la cafétéria.

– Oui me dit-il, mais ça coûte cher les sandwichs sur le bateau et, en plus, on m'a prévenu qu'il y a un serveur qui triche sur la monnaie.

Je l'invite à surveiller ma valise et pars à la cafétéria.

Devant moi, le pont grouille de monde. Je descends la cage d'escaliers tout en cherchant du regard des points de repère pour reconnaître mon chemin à mon retour sur le pont. Ces escaliers m'impressionnent. Les marches semblent construites pour braver les tempêtes. La main courante qui donne sur le vide offre une protection contre les chutes possibles des passagers en cas de tangage du bateau.

En bas, je me trouve devant une lourde porte en fer coupe-feu. Intuitivement je me dirige vers cette porte mais elle donne accès aux garages. Je me ravise, fais demi-tour et emprunte un autre escalier situé sur ma gauche. Assez curieusement, il me conduit vers une porte fermée. Je rebrousse chemin et utilise l'escalier de droite. Dans mon indécision je prends celui qui monte. Dès que je pousse la porte, un vent frais me contraint à redescendre aussitôt, car je débouche sur le pont d'où je suis venu. J'essaie de réfléchir afin d'éviter de tourner en rond et de reconnaître mon chemin dans ces labyrinthes. Il reste un troisième escalier, à droite, qui descend. Je le prends aussitôt et me trouve dans un long couloir qui conduit de nouveau aux garages. Mon Dieu, comme c'est compliqué ! Je me surprends à imaginer la pagaille qui régnerait à bord en cas d'évacuation rapide du navire. Je décide de renoncer au sandwich et remonte l'escalier pour rejoindre ma place sur

le pont. À mi-chemin de ma montée, par-delà la balustrade, je repère un autre escalier situé en retrait. Encouragé par cette découverte, je redescends, ouvre la première porte qui se présente à moi. Une fumée de cigarette se dégage aussitôt et j'entends le bruit de verres et de tasses : je suis arrivé à la cafétéria ! Celle-ci est tellement bondée que je me demande si tous les passagers n'ont pas eu la même idée que moi de descendre avant l'heure de midi. L'air est irrespirable et il n'y a ni tables ni chaises, juste un comptoir, des caisses de boissons remplies de bouteilles vides ou pleines et des sandwichs enveloppés dans du papier, prêts à être emportés.

De plus, il n'y a que trois serveurs. Il faut s'armer de patience et ne pas oublier le précieux avertissement d'Abdel concernant l'honnêteté de l'un d'entre eux. Les pièces françaises ne me sont pas familières et je dois faire attention.

Pendant que j'attends dans la file, je dévisage machinalement les autres passagers et remarque deux hommes de grande taille, âgés d'une trentaine d'années : l'un est vêtu d'un blouson noir, l'autre a une méchante cicatrice sur le visage. Ils me donnent l'air d'être des durs. Leurs vêtements comme leur comportement traduisent une agressivité perceptible. Celui qui porte le blouson noir semble être le chef du duo. Une série de bagues en métal argenté orne sa main droite. Je le soupçonne fort de s'être ainsi constitué une sorte de « poing américain » destiné à faire mal en cas de bagarre. Sous son épaisse chevelure brune, repoussée en arrière à grand renfort de gel, un front étroit et des pommettes saillantes encadrent un regard dur, déshumanisé. Je devine que, dans son enfance, il a sans doute reçu plus de coups que d'affection… et qu'il les redistribue à son tour. Son menton volontaire et ses gestes assurés indiquent un tempérament dominateur. Je n'aimerais pas le croiser seul dans une ruelle obscure ! D'autant que sa silhouette athlétique me donne à penser qu'il est aussi fort qu'agile.

Son compère paraît moins inquiétant, même si sa cicatrice indique qu'il n'a pas vécu une vie de tout repos. Elle démarre du coin de l'œil droit, sous une mèche de cheveux châtains qui lui descend sur le front et trace une ligne droite jusqu'à la commissure des lèvres. Sans ce trait rouge et boursouflé qui me fait penser à un coup de sabre reçu par un pirate, son visage serait presque séduisant. Ses yeux noisette véhiculent même une certaine gentillesse, vus de loin. Ses lèvres charnues n'ont pas le pli méprisant de

celles de son compagnon, plus fines et plus pincées. Fort de ces observations, je me demande ce que ces deux-là font ensemble. Je ne les trouve pas assortis. Le garçon à la cicatrice ne semble pas être un enfant de cœur, mais celui au blouson noir me donne froid dans le dos. Il a l'apparence d'un véritable tueur.

Mon regard revient deux ou trois fois sur eux, à la fois parce qu'ils m'intriguent et que leur grande taille ne passe pas inaperçue au milieu de la file qui avance lentement.

À un moment donné, j'observe que celui au blouson noir désigne à son copain un vieil homme chauve qui se trouve loin devant eux. En suivant le geste de son ami, je remarque que celui à la cicatrice a les yeux injectés de sang. Je pense qu'il a dû boire beaucoup de vin… Finalement, ils sont peut-être plus semblables que je ne le pensais de prime abord. Vu sous cet angle, l'homme à la cicatrice me fait peur, lui aussi.

Le meneur attend que le petit vieux sorte de la file puis fonce sur lui à grandes enjambées. Les deux hommes se saluent et s'embrassent, donnant l'impression qu'ils ne se sont plus vus depuis très longtemps. Son compère à la cicatrice salue à son tour le petit vieux qui échange quelques mots avec eux avant de remonter vers le pont.

À deux reprises, je croise le regard de l'homme balafré, et, à deux reprises, je suis intrigué par sa nouvelle attitude depuis qu'il a salué le petit vieux. Il semble ne plus tenir en place, comme un félin qui a découvert une proie. Ses yeux noisette n'expriment aucune forme de gentillesse ni de compassion, bien au contraire. Je n'y lis plus que joie féroce et sombres calculs. Ces deux-là doivent mijoter un mauvais coup !

Il me faut presque une demi-heure avant de parcourir les trois mètres qui me séparent du comptoir.

– Deux sandwichs et deux limonades, s'il vous plaît.

– C'est 11,50 francs, service compris.

Je tends un billet de 50 francs au serveur en précisant :

– C'est un billet de 50 francs, pour mémoire.

– Je le vois, je ne suis pas aveugle.

Il disparaît derrière son comptoir et revient quelques instants plus tard.

– Voici vos sandwichs et vos boissons ; j'arrive dans quelques secondes avec le reste de la monnaie.

Je le regarde attentivement pour ne pas le confondre avec ses deux autres collègues. Ils sont tous les trois habillés de la même façon mais il est le seul à arborer une petite moustache.

– N'oubliez pas la monnaie, s'il vous plaît, lui dis-je, juste au moment où il repasse à ma hauteur.

Quelques instants après, il dépose rapidement devant moi, sur le comptoir, une petite assiette sur laquelle je vois quelques billets et pièces. Je me dis que le temps de les compter, il sera trop tard pour réclamer quoi que ce soit ; du coup, je l'interpelle à haute voix :

– Un moment, s'il vous plaît. Je vérifie la monnaie car je ne connais pas les pièces françaises.

– Oui, mais moi je les connais et j'ai autre chose à faire, me répond-il d'une voix cassante.

À malin, malin et demi. Je lui réplique aussitôt sans faire la moindre vérification :

– La monnaie n'est pas juste.

– Comment ça, elle n'est pas juste ! Vous ne l'avez même pas encore contrôlée !

– Venez juger par vous-même ; elle n'est pas juste.

Il recompte la monnaie en la déplaçant avec un doigt puis m'annonce, à mon grand étonnement :

– Désolé, je me suis trompé de pièces ! Je vous ai remis un franc au lieu de 10 francs. Sur ce, il change la pièce et s'en va.

Je remonte avec les deux sandwiches et les boissons ; je marche lentement, les jambes un peu plus écartées que la normale pour conserver mon équilibre puisque je ne peux pas me tenir à la rambarde. Je m'assois près d'Abdel et casse la croûte avec lui en lui racontant l'arnaque dont j'ai failli être victime à la cafétéria. Près de nous, un passager m'entend raconter mes déboires et nous confirme qu'il faut être sur ses gardes dès qu'on a quitté le pays :

– N'ayant pas été confrontés à toutes les réalités de la vie, nous sommes comme des brebis sans défense pour toute une foule de gens sans scrupule, conclut notre interlocuteur.

– Ch'est bien vrai, commente Abdel, la bouche pleine.

Le cercle se reforme spontanément. Dans cet univers qui nous est inconnu et où les heures passent lentement, monotones, nous recréons l'ambiance du quartier et de son café populaire où les gens se rencontrent et se livrent. Je raconte alors à tout le monde ma mésaventure à la caisse, la prétendue erreur de cet escroc quand il m'a rendu la monnaie. Quelqu'un me répond qu'à Marseille, il y a un an, il s'est également fait rouler par un commerçant malhonnête :

– Il a fait exactement comme ton serveur, il m'a rendu moins d'argent que ce qu'il me devait, seulement c'était avec des billets. Il a glissé un billet de 20 F au lieu d'un billet de 100 F. Et quand je suis revenu me plaindre, quelques minutes plus tard, après avoir tranquillement recompté ma monnaie un peu plus loin, il m'a traité de voleur et a pris les autres clients à témoins. Non seulement j'ai perdu de l'argent, mais en plus, il m'a humilié. Depuis, je fais très attention et si je peux vous donner un bon conseil, c'est d'être très vigilant à l'étranger.

Un passager arborant un costume léger et une cravate intervient :

– Il ne faut pas être plus particulièrement attentif en arrivant en Europe ni voir le mal partout. Vous savez, le seul endroit où vous devez être sur vos gardes, vous l'ignorez tous, probablement.

Quelqu'un se hasarde :

– Marseille ?

– Non.

– Le port du Havre, la nuit ?

– Non

Après une dizaine de réponses aussi variées qu'insolites, notre passager à la cravate nous surprend tous :

– Le seul endroit où vous devez être sur vos gardes, c'est votre quartier lorsque vous y retournez. Et il enchaîne :

J'habite un village près de Sousse. L'année dernière, je suis rentré avec une voiture. À chaque mariage j'étais sollicité pour véhiculer les mariés et, bien entendu, dans un petit village, on ne peut pas refuser. J'ai donc passé mon temps, non pas à me reposer mais à faire le taxi public… et gratuit. Et ce n'est pas tout. Marié à une Française et ayant deux enfants en bas âge, j'avais pris la décision de loger à l'hôtel pour ne déranger personne. Et voilà que, la veille de mon départ, mon propre cousin me demande de lui prêter

ma voiture pour conduire d'urgence son épouse à l'hôpital situé, il est vrai, à 40 km de notre village. Il me promet de la ramener avant la tombée de la nuit car je dois prendre le bateau, le lendemain, à Tunis. À 8 heures du matin, il me laisse un message à la réception de l'hôtel : la voiture a été volée… il va déposer plainte à la police et précise que sa femme est très malade et hospitalisée dans un état grave.

Comme nos places sont réservées sur le bateau pour le jour même et que nous devons reprendre le travail en France, nous n'avons pas d'autre choix que de repartir. De plus, impossible de joindre mon cousin ! Les coups de téléphone entre l'hôtel et l'hôpital de la ville où il est censé avoir conduit sa femme n'aboutissent à rien car je ne connais ni son nom de famille ni le service où elle a été admise. J'ai été pris au piège. Et ce n'est pas tout ! À peine arrivé en France, j'envoie une lettre à mon cousin pour demander des nouvelles du véhicule. Il me répond assez cavalièrement que son épouse passe avant des considérations matérielles. Et d'un.

Il ajoute qu'il n'a pas pu faire de déclaration de vol parce qu'il n'est pas le propriétaire du véhicule et qu'il a besoin d'une procuration que je lui envoie rapidement bien entendu.

Dans le même temps, je reçois une lettre d'un ami qui m'apprend que mon cher cousin circule tous les soirs à Tunis, c'est-à-dire à 180 km de mon village, avec une bande de copains, à bord de ma bagnole !

– Et alors, tu as récupéré ta voiture ?

– Oui, mais après m'être déplacé moi-même et dépensé pas mal d'argent. Franchement, c'est au retour au pays qu'il faut prendre garde. En France, il n'y a pas ce genre de magouille. Chacun ne s'occupe que de lui-même et fiche la paix aux autres. Il faut seulement bien choisir ses relations.

Beaucoup de passagers approuvent.

L'un d'eux, qui vit en France depuis quelques années, intervient :

– C'est vrai qu'il faut bien choisir ses relations. Il y a moins de problèmes, m'a-t-on dit, dans les milieux estudiantins. Là, il n'y a pas de truands ; les malfrats ne vont pas à la faculté. On ne discute que littérature, philosophie, etc.

– Non, ce n'est pas tout à fait vrai, lui objecte son voisin. Dans le milieu estudiantin aussi, on peut vivre de pénibles mésaventures. Notre univers peut basculer en quelques heures.

Il raconte, à son tour, tandis qu'inconsciemment notre cercle se resserre autour de lui et que nous tendons le cou pour mieux boire ses paroles :

– Je connais personnellement un compatriote, brillant étudiant en dernière année de médecine à l'université de Nanterre. Bénéficiaire d'une bourse d'études du gouvernement tunisien, il mène une vie tranquille.

Membre de l'union générale des étudiants d'Afrique du Nord en France, il participe parfois aux réunions entre compatriotes. Il ne refuse jamais son aide à personne. Il ne crée aucune perturbation et ne commet aucun acte répréhensible.

« Le monde est en train de changer sous nos yeux », dit-il volontiers, « et l'humanité n'en sera que plus fraternelle. Il n'y a qu'à voir le nombre de pays qui ont recouvré leur indépendance durant les dix dernières années », ce dont il se réjouit, convaincu du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et à gérer leurs pays en toute autonomie. Naïf, il espère apporter sa petite pierre à la construction de ce monde nouveau.

Fiancé à une Française, étudiante en 4e année de pharmacie, il se prépare au mariage. Tous deux ont décidé de franchir le pas à la fin de leurs études dès qu'ils auront les moyens de subvenir confortablement à leurs besoins. Mais un jour, tous ces beaux projets s'écroulent comme un château de cartes soufflé par une rafale de vent : il s'est trouvé empêtré, malgré lui, dans une affaire obscure parce qu'il n'avait pas pu refuser à son cousin de lui garder des objets dont il ignorait la provenance et le voilà condamné pour recel d'objets volés et de trafic d'armes. Et c'en est fini de sa belle histoire d'amour ! Affectivement, socialement, professionnellement, son avenir a été brisé en quelques heures.

Tu vois, poursuit le narrateur, en fixant des yeux l'homme qui affirmait que le milieu estudiantin était sans danger, toutes les couches sociales peuvent courir des risques. Nul n'est à l'abri d'un tel drame. La seule vraie protection, c'est celle qu'on se construit soi-même, quel que soit le milieu que l'on fréquente. Il n'y a pas 36 solutions : il faut absolument (il insiste lourdement sur le mot « absolument » en accentuant volontairement les syllabes) rester vigilant et prêt à refuser son aide, même à un proche, dès qu'on s'aperçoit qu'il a dévié du droit chemin.

– Peut-être, mais dans ce cas, quel est le droit chemin ? lui demande quelqu'un.

– L'honnêteté, la rectitude morale, le respect des traditions.

– Justement, dit un jeune homme à ma gauche. C'est à cause de ces traditions que cet étudiant a vu son avenir brisé. Quand la société traditionnelle est un carcan rigide difficile à faire évoluer, je ne pense pas qu'il soit normal de respecter ses règles d'un autre âge. On ne doit pas confondre la loi et les coutumes.

– Tout à fait d'accord avec toi, intervient un autre. Notre société est encore enchaînée dans ses traditions et cela provoque des injustices. Mais en Europe, il y a aussi de l'injustice. Nous en avons un exemple avec ce pauvre étudiant en médecine expulsé et brisé pour avoir respecté nos traditions d'hospitalité.

– Tout à fait, clame un homme au regard pénétrant. Mais il faut savoir naviguer dans les eaux troubles quand il n'y a pas d'autre alternative. Ton étudiant en médecine aurait dû fermer la porte au nez à son cousin, quitte à lui mentir ; sa vie n'aurait pas été gâchée ainsi. En outre, il aurait eu le pouvoir, en sa qualité privilégiée de médecin, de contribuer justement à l'évolution des mentalités. Sa réussite sociale lui aurait conféré une réelle légitimité pour donner l'exemple. La fin justifie les moyens, retenez bien cette leçon, mes amis. S'il faut mentir ou tricher pour avancer, alors mentons et trichons !

Plusieurs soupirs de stupéfaction accueillent cette déclaration emphatique. Moi-même, je suis quelque peu perplexe. Qui a raison ? Existe-il une part de vérité dans ce que dit cet homme ? A-t-il vraiment raison ? Dubitatif, je masse ma tempe droite du bout des doigts en évitant de m'impliquer dans cette discussion. Le plus sage est d'écouter et de réfléchir ultérieurement en me nourrissant de cet intéressant échange de points de vue sans chercher à y mêler mon incertitude. Qu'apporterait-elle au débat ?

Décidément, le parcours que je vis sur ce bateau est autant initiatique que géographique.

Je rêvasse quelques secondes en digérant un peu ce que je viens d'entendre lorsqu'une voix tonitruante me tire de mes songes.

Un passager assez véhément raconte à qui veut bien l'entendre qu'il part, lui, uniquement pour fuir les relations sociales, à son avis trop contraignantes dans la société tunisienne.

– Tout est imbriqué dit-il. Tenez, un de mes frères vient de divorcer et du coup, il est considéré par la famille comme un pestiféré. Il est carrément accusé d'avoir abandonné ses enfants, de ne pas assumer son rôle de père puisqu'à cause de lui, ils vont grandir sans cellule familiale. Nos parents lui reprochent d'avoir choisi la facilité. Ils affirment qu'eux aussi ont connu des difficultés de couple mais qu'ils n'ont pas jeté l'éponge au premier obstacle, restant ensemble pour nous. Ils culpabilisent mon frère au maximum et pourtant, compte tenu de la manière dont les relations avec sa femme se sont dégradées, sincèrement, il n'avait pas le choix. J'y vois de l'intolérance mais mes parents n'en démordent pas : c'est lui qui a tort, pas eux.

Un autre intervient :

– Encore heureux qu'il n'ait pas commis de délit ou fait de la prison ! Là, croyez-moi, ce serait le pompon ! Je connais quelqu'un qui a été condamné suite à l'émission d'un simple chèque sans provision. À sa sortie de prison, sa famille lui a fermé la porte au nez. Il est devenu un paria. Notre société a beaucoup de chemin à parcourir pour parvenir à la tolérance, c'est sûr. Les liens sont très étroits et chacun s'octroie un droit de regard sur la vie privée de son voisin ; du coup, tout le monde étouffe. Je ne crois pas que ce soit ainsi partout dans le monde.

Sur ce, un baroudeur qui a combattu en Indochine raconte à son tour :

– Non, la tolérance existe dans certaines sociétés. Je connais un village du Sud Vietnam où il y a une famille composée de quatre enfants. À l'âge adulte, ces enfants sont allés chercher fortune à Saigon. Mais une fois par an, à la fête du Têt, qui marque le nouvel an vietnamien, les quatre frères reviennent au village rendre visite à leurs parents et égrener ensemble leurs souvenirs d'enfance. Chacun tient à ces retrouvailles malgré les chemins différents pris par chacun d'eux dans la vie. Et quand je dis qu'ils sont différents, c'est un doux euphémisme ! C'est là que mon récit devient intéressant car, pour la bonne compréhension de cette histoire, il faut savoir que le premier est devenu officier dans l'armée régulière et combat farouchement le Vietcong, c'est-à-dire les maquisards communistes. Or, le second est précisément un maquisard Vietcong qui honnit les militaires sudistes, estimant qu'ils ont vendu leur pays aux Américains. Mieux, il s'avère que le troisième est un trafiquant de drogue pourchassé par toutes les polices du fameux « triangle d'or », à la frontière entre la Thaïlande, le Laos et le Cambodge.

Quant au quatrième, c'est un caïd de la mafia connu dans tous les bordels de Saigon.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, chacun sait ce que les autres sont devenus mais malgré toutes ces différences de mentalité et de comportement, de mœurs ou de conviction politique, les quatre frères se réunissent immanquablement tous les ans et passent ensemble trois jours de fête ininterrompue dans le respect des opinions de chacun.

Pour moi, conclut-il, c'est cela la tolérance. Se faire accepter tel quel.

Pendant qu'il raconte cette histoire incroyable qu'il disait véridique, je vois notre petit groupe écarquiller les yeux de manière admirative devant cette famille qui a élargi les limites de la tolérance à un niveau difficile à égaler. Cette absence de jugement mutuel parce qu'ils sont issus d'un même sang était si belle, si pure, que chacun se met à rêver, nourrissant le fol espoir que cela puisse arriver un jour dans sa propre famille. La tolérance…

Notre discussion se poursuit. Un garçon qui n'a guère plus de 20 ans prend soudain la parole pour la première fois. Jusqu'ici, il discutait à voix basse avec deux passagers, à l'accent algérien, qui semblaient avoir participé à la guerre d'Indochine :

– Moi, je quitte mon pays parce que je suis jeune et j'étouffe justement dans ma famille. J'ai l'impression de n'avoir aucun droit, rien que des devoirs.

Le petit groupe hoche la tête en signe d'assentiment et je ne suis pas le dernier à l'inciter à poursuivre. Il ne se fait pas prier. Je sens bien qu'il a besoin de se livrer, de se justifier peut-être. Il semble à la fois heureux de son choix et quelque peu culpabilisé de ne pas avoir su imiter ses parents et les parents de ses parents en restant en Tunisie. Mais l'époque est si différente ! Il poursuit :

– Nous croulons sous les contraintes sociales et familiales de toutes sortes. Quel carcan ! Où est mon droit d'exister, d'être un homme jeune, de vivre une transition normale entre l'enfance et l'âge adulte où les responsabilités que l'on assume sont partiellement compensées par la liberté que l'on a de gérer ses choix ? Je suis encore jeune et voilà que déjà on m'impose des obligations d'adulte que je ne me sens pas encore prêt à assumer.

– Vous avez raison, commente un membre du groupe. Moi aussi j'ai l'impression d'avoir été canalisé, cadré, projeté directement dans l'âge adulte sans sas d'adaptation, sans réelle préparation.

Le jeune homme qui avait ouvert cette conversation reprend :

– En somme, on émerge à peine à la vraie vie que les responsabilités nous écrasent déjà. Mais je revendique le droit à une certaine insouciance ! Je veux rire et danser, parler librement avec les filles et les amis, rêver. J'aurai tout le reste de la vie pour faire face à ces responsabilités d'adulte.

– Mais vos parents n'ont-ils pas les moyens de vous offrir cette vie que vous désirez ? demande un passager vêtu d'un costume gris qui a connu des jours meilleurs. L'homme est assis à ma droite et je tourne les yeux dans sa direction.

– L'argent… mes parents ont les moyens, si, mais avec l'argent qu'ils me donnent, je ne peux pas acheter ma liberté. Je ne leur demandais pas de m'offrir une vie d'oisiveté, juste de me donner le temps de mûrir à mon rythme, en observant la vie de mes yeux. Ce n'est pas une question d'argent mais de traditions. Alors j'ai fini par claquer la porte. Et je m'en vais. Je pars chercher ailleurs ce que ma famille ne peut m'apporter car demain, il sera trop tard, je serai devenu adulte.

Le Gabsien, assis un peu en retrait intervient, nous dévisageant à tour de rôle de ses yeux verts très pénétrants :

– J'aimerais être à votre place car moi, je quitte ma famille pour aider ma mère à élever mes six frères et sœurs après le décès de mon père. Je ne choisis pas mon départ et je m'en vais le cœur gros. Mais il me faut partir, c'est un devoir.

– C'est exactement ce que je viens de vous expliquer, reprend le jeune homme. Vous devez assumer trop tôt des responsabilités qui ne sont pas les vôtres.

– Elles sont devenues les miennes dès lors que mon père est décédé et c'est un honneur pour moi que d'y faire face, s'emporte l'homme aux yeux verts.

– Tu as raison, intervient un autre passager qui n'avait pas encore participé à cette conversation. Ceux d'entre nous qui ont choisi de partir l'ont fait pour grandir, pas pour fuir. Pour ma part, j'entends bien revenir un jour. Enfin… je crois !

Accroupi au sein du petit cercle que nous formons sur le pont, je songe qu'il y a probablement autant de motifs de départ que de passagers sur ce bateau. Mais au fond, il me semble que chacun suit sa destinée sans le savoir, moi le premier. Ces bonnes ou mauvaises raisons ne constituent que des facteurs déclenchants. Nous avions le choix de plier ou de rompre, de nous adapter ou de partir, d'imiter nos parents ou de briser la tradition. Fuyons-nous ? Je n'en ai pas l'impression puisque, officiellement, nous sommes censés revenir, ainsi qu'en attestent nos billets aller-retour. De ce point de vue là, mon jeune voisin a raison. Mais pas sur le fond. Ou alors, c'est une fuite en avant, à la manière d'Ulysse. Nous allons tous chercher ce que nous réserve notre destin.

Et le mien, justement, que me réserve-t-il ? L'avenir me le dira !

Abdel me sort de mes rêveries :

– À quoi tu penses, Khémaïs ?

– Je pense que j'ai beaucoup de chance d'être sur ce bateau, car pour tout te dire, je n'avais pas non plus mon sursis militaire.

– Ah bon ! Et comment tu vas faire demain si tu veux rentrer au pays ?

Au moment même où Abdel m'interroge ainsi, il nous revient à l'esprit la réponse qu'il m'a donnée tout à l'heure à cette même question.

Alors nous nous regardons en souriant, complices, et ses lèvres formulent en même temps que les miennes les mots que j'exprime à voix haute en martelant les syllabes :

– Ce sera l'affaire de demain.

J'observe le comportement des passagers autour de moi. Je n'ai rien d'autre à faire. J'ai toujours privilégié le regard et l'écoute à la « parlotte. » Cela remonte à ma petite enfance et à ma période de mutisme involontaire qui a duré jusqu'à l'âge de 4 ans. L'observation de mes prochains, depuis que je la pratique, m'a toujours appris quelque chose. Mon premier instituteur à l'école primaire de Souk El Bélat, Monsieur Saâda, nous disait avec son accent spécial : « Si la parole est d'argent, le silence est d'or. » Cette maxime est devenue mienne depuis ce temps-là.

Un passager se penche par-dessus bord. Il doit avoir peur du vide car ses mains deviennent blanches, indiquant qu'il serre vraiment très, très fort la rambarde métallique. Bien plus que nécessaire. Sa chéchia attire mon

attention à la fois par sa couleur rouge vif qui ne saurait passer inaperçue mais aussi parce que c'est la première fois que je vois un passager porter un couvre-chef sur le bateau. Il semble hésiter entre le garder sur la tête ou le prendre en main. À mon grand étonnement, il le jette finalement à la mer, d'un geste un peu théâtral.

Ma première surprise passée, je crois deviner le dilemme intérieur qui l'anime : faut-il rester fidèle aux traditions ou se fondre dans la masse, en France ? C'est probablement cette seconde attitude qu'il a choisie.

Son geste m'interpelle dans la mesure où je me demande ce qu'il signifie, en profondeur. Cet homme témoigne-t-il là d'une faiblesse de convictions, d'une sorte de lâcheté morale l'amenant à rayer son passé d'un trait, sans émotion particulière ? S'agit-il plutôt d'une résignation ? Estime-t-il qu'il n'a pas d'autre choix et qu'il lui faut baisser pavillon pour survivre ? Ou à l'inverse, dois-je y déceler une réelle faculté d'intégration à son nouvel environnement ?

Je dispose de trop peu d'éléments pour me prononcer de manière catégorique. Cependant, j'ai cru voir qu'il tenait à son couvre-chef traditionnel et qu'il ne s'en est pas débarrassé sans une certaine émotion. La lenteur de son mouvement du poignet, en particulier, traduisait un moment d'ultime réflexion. Il n'y avait pas de colère dans ce geste. C'était un adieu, pas un abandon.

Je pense avoir assisté au geste mûr d'un homme prêt à s'adapter à son nouveau milieu, sans se retourner sur son passé, mais sans pour autant se couper de ses racines. Ou alors… peut-être me contenté-je de projeter ma propre image, mon propre comportement ? Tout peut arriver, des pires compromis ou compromissions jusqu'au reniement le plus total. Un autre passager se fait déjà appeler « Charlie » par son compagnon de voyage et le fustige du regard à chaque oubli. Quelle tristesse ! J'imagine cet homme et ceux qui l'entourent revenant au pays dans quelques années, avec un accent parisien marqué, se conduisant en touristes, feignant l'étonnement condescendant devant tout ce qu'ils croisent, comme s'ils n'avaient jamais vécu en Tunisie, leur terre natale.

A contrario, il y a aussi tous ceux qui s'excluent d'office de la société dans laquelle ils ont pris la décision d'aller vivre, refusant à l'avance leur intégration. Ils se permettent de porter des jugements définitifs sur les mœurs

européennes et se préparent à vivre dans une forme d'apartheid qu'ils dénonçaient quelques minutes auparavant.

Heureusement, pour autant que je puisse l'observer sur ce bateau, ceux qui désirent s'intégrer et s'épanouir dans le respect des traditions mutuelles constituent l'immense majorité. Cela me réconcilie avec mes contemporains.

Cependant… combien résisteront à l'assimilation et sauront se construire dans le bel équilibre du passé et du présent, dans le respect de leurs racines et celui du terreau qui les fertilisera ? Combien resteront modestes à leur retour, si la chance leur sourit et que leur pouvoir d'achat se décuple ? Combien deviendront arrogants envers ceux dont ils étaient auparavant les égaux ? Et combien se laisseront littéralement plumer, voire arnaquer par leur propre famille, par un excès de sensiblerie ou un quelconque sentiment de culpabilité pour avoir plus ou moins réussi quand leurs proches auront stagné ?

Qui fera souche en France ou ailleurs et qui reviendra ? Et dans quel état ? En loques humaines, brisées d'avoir trimé comme des forçats dans des mines à des centaines de mètres sous terre, terrorisés par la menace du coup de grisou ou de la silicose ; en fantômes, échappés des usines chimiques dont l'atmosphère aura ruiné leur santé ? Qui reviendra dans un cercueil et qui dans une grosse voiture rutilante pour épater la galerie ?

Et moi, qui suis-je, ou plutôt qui serai-je dans 10 ou 20 ans ? Je m'accorde bien vite le droit de juger mes prochains, mais en vérité, j'ignore comment je me comporterai. J'ignore si je réussirai, si je ne serai pas tenté, moi aussi, d'étaler les signes extérieurs de la réussite que sont l'argent, le pouvoir d'achat qu'il procure, l'automobile et les vêtements luxueux…

En cet instant, inspiré par la parcelle de lumière qui est en moi, je me fais la promesse de rester humble, même si je réussis, ce qu'au fond de moi j'espère très fort. Quoi qu'il advienne, je ne renierai pas celui que je suis aujourd'hui et ce qui m'a fait devenir ainsi. Ni abdication de mes propres valeurs, ni rejet de celles des autres. Je m'adapterai à mon futur pays de résidence, à ses lois et à ses règles, dans la fidélité au mien. De cette manière, je serai toujours chez moi en ayant deux patries à la fois. J'en suis déjà convaincu : ceux qui sauront avoir deux racines feront, plus tard, les arbres les plus forts.

Deux passagers à côté de moi parlent à voix haute et attirent mon attention. Impossible de ne pas les entendre. Je me demande souvent pourquoi certaines personnes se croient obligées de faire partager leurs discussions à tout l'entourage, comme si leur partenaire ne leur suffisait pas. Ils donnent l'impression de vouloir un plus vaste auditoire. Tout en parlant, ils cherchent du regard de nouveaux partenaires et n'hésitent pas, le cas échéant, à s'adresser directement à eux. Pour l'heure, un de ces deux-là a raté l'occasion de se taire.

– Oh ! Tu parles, je ne compte même plus les pays que j'ai visités.

– Tu as de la chance !

– Oui, c'est vrai ! Tenez, celui qui n'est jamais allé en Bulgarie pour voir le Danube bleu n'a rien vu.

– T'as été en Bulgarie, dis ?

– Ouais, j'y suis resté quatre jours et après je suis parti en Italie.

– T'as vu Venise ?

– Bien sûr, j'y ai passé deux semaines avec ma femme puis nous avons traversé la frontière pour terminer par le Chili.

Abdel qui suivait comme moi la discussion, intéressé par tous les récits vécus, me fait un clin d'œil en entendant ce grossier mensonge. L'homme vient de se trahir, nous l'avons compris en même temps, et la complicité affectueuse qui nous unit désormais, Abdel et moi, me réchauffe le cœur. Je sens bien que mon nouvel ami ne va pas en rester là. Effectivement, il ne résiste pas au plaisir d'interpeller le « fabulateur » pour s'amuser un peu :

– Par le Chili, dites-vous ?

– Oui, oui, le Chili.

– Vous connaissez la géographie ?

– Oui, mais j'y ai juste fait escale. Je ne connais que l'aéroport.

Cette fois, c'en est trop ! Abdel attrape un fou rire et m'y entraîne. À voir son visage déformé, ses épaules musclées qui tressautent sous son tee-shirt, à l'entendre s'esclaffer presqu'au point de s'étouffer, je pars aussi dans un éclat de rire sans parvenir à le maîtriser. Malgré le regard sévère de l'intéressé qui comprend bien que nous nous moquons de lui, nous n'arrivons pas à nous contrôler, c'est plus fort que nous. Nous finissons par nous lever et allons marcher un peu sur le pont. Abdel revient sur ce grossier mensonge :

– Cet imbécile a fait escale en géographie ! Tu te rends compte !

Et il recommence à rire, à rire…

Cette hilarité finit par nous quitter et lorsque nous revenons nous asseoir, dix minutes plus tard, le calme est revenu. L'obscurité a encore gagné du terrain. Nous nous réinstallons à notre place pour attendre la nuit.

Quelques instants plus tard, un passager se lève, désigne le fond de l'horizon et crie d'une voix de stentor :

– Terre… terre !

D'autres se lèvent et regardent sans comprendre cette ombre brune noyée entre le bleu azur du ciel et le bleu roi de la mer. Quelqu'un clame d'un ton docte qui n'aurait manifestement toléré aucune contradiction :

– C'est la Sardaigne !

Je me précipite, à mon tour : je place la main en visière au-dessus de mes yeux, afin de mieux voir. Je distingue vaguement les crêtes d'un relief déchiqueté, un sol vierge et désertique d'île volcanique, des hameaux blancs accrochés aux flancs des montagnes à l'aspect presque menaçant. J'ai la sensation d'aller au bout du monde, au-delà de la civilisation. Un frisson me parcourt tandis que j'éprouve un mélange d'inquiétude et d'excitation.

Plus aucun doute, mon aventure a commencé pour de bon.

Petit à petit, les voix véhémentes des discussions de tout à l'heure s'estompent. On n'entend plus que le clapotis des vagues, le glissement de l'eau sur la coque et le cognement sourd des machines, très lointain. À vrai dire, on dirait une pulsation répercutée par les superstructures du navire, comme si le bateau était vivant et que son cœur battait sous sa peau d'acier.

Je perçois également quelques bruits de pas de rares passagers qui ne sont pas encore terrassés par la fatigue.

L'air du large semble avoir assommé tout le monde !

Tout le monde… sauf nos deux baroudeurs. Ne pouvant m'endormir, j'écoute leurs propos que le vent indiscret amène à mes oreilles attentives.

Mes deux voisins, à l'accent algérien marqué, évoquent leurs faits d'armes à Monte Cassino en 1943 et en Indochine en 1954. À la manière dont ils en parlent, je comprends aisément qu'ils éprouvent de la nostalgie de cette époque et de leurs compagnons d'armes français avec lesquels ils ont manifestement partagé des moments très durs. Quelque chose me dit qu'ils n'exagèrent pas dans leur manière de raconter.

À un moment donné, se remémorant une victoire de leur unité, ils entonnent un chant qui sonne agréablement à mes oreilles, d'abord à voix basse, puis en crescendo. Il y a quelque chose de poignant dans cet air, quelque chose d'universel qui ébranle mon âme.

Je ne suis pas le seul à vibrer à ces couplets et à ces notes puisque, quelques instants plus tard, le gabsien sort une flûte de son sac et entame un air mélancolique. Son voisin immédiat l'accompagne en chantant doucement, à voix basse, une ancienne complainte des Bédouins du sud tunisien. Sa voix est belle mais triste. Le son de la flûte, la nuit, sur un bateau transportant des passagers qui voguent vers l'inconnu peut avoir un effet terrible sur le moral. D'autant plus que la chanson bédouine évoque l'attaque d'une armée étrangère qui a détruit un village et son sanctuaire au milieu des pleurs des filles désormais orphelines et raconte aussi des scènes de pillage, de mort et le désespoir des survivants. Mon cœur se serre.

Bien que les deux chants soient entraînants, je préfère le premier, qui me donne plus d'ardeur…

Encouragé par cette ambiance, je demande à mon voisin de changer de place et m'approche des deux Algériens. Puis je demande à celui qui se trouve le plus près de moi, Hadj M'barek, de me fredonner à nouveau le refrain. Je le mémorise très vite ce qui me permet de le reprendre avec eux quelques instants.

Je n'ai pas combattu à Monté Cassino ni en Indochine, mais je me sens soudainement proche de ces deux hommes et tous deux semblent avoir apprécié mon initiative bien que je ne sois pas de leur âge.

Il fait désormais nuit noire. Certains ont sorti des couvertures de leurs valises pour se protéger du froid humide et pénétrant. C'est à peine si quelques ultimes chuchotements subsistent, çà et là.

Je me cale dans ma chaise longue et cherche en vain le sommeil ; je repense à la nuit dernière où, déjà, je ne suis pas parvenu à dormir. Je suis encore trop fébrile pour que la fatigue puisse vaincre ma nervosité. Mon cerveau enchaîne les images, les idées…

*

La nuit est tombée sur Tunis. Les rues commencent à se vider, petit à petit. Chacun rentre chez soi. Les cigales reprennent leur concert à présent qu'elles ne sont plus dérangées par le tumulte de la rue.

Au centre ville, les salles de cinéma se vident de leur public et très vite, après quelques commentaires échangés sur le trottoir et de brèves salutations puis quelques ultimes claquements de portières d'automobiles, un profond silence s'installe. Les bars du soir sont désertés de leurs derniers consommateurs tandis que dans les restaurants où l'on termine de nettoyer salles et terrasses, des serveurs fatigués rentrent hâtivement les chaises et les tables, sans échanger un mot ni même un regard, pressés de rentrer chez eux après cette journée de travail.

À l'instar des vitrines qui n'accrochent plus aucun reflet, les enseignes lumineuses s'éteignent progressivement. La circulation se fait de moins en moins dense et la nuit reprend ses droits jusque dans les rues désormais désertes où une partie de l'éclairage public s'interrompt également, sous l'action d'une minuterie centrale. Les patrouilles de police intensifient leur ronde, attentives. Dans la grande cité assoupie, elles constituent l'un des derniers signes visibles de vie, de civilisation.

Tout le monde rentre chez soi au plus vite pour retrouver la chaleur de la demeure familiale. Du moins… presque tout le monde, car dans une petite maison, au numéro 24 de la rue Sidi Essourdou, une maman s'inquiète. Elle éprouve un mauvais pressentiment :

– Ni Khémaïs, ni Othman ne sont encore rentrés ! grommelle-t-elle.

– Ne sois pas toujours inquiète, lui répond son mari, Si Belgacem, tout en se retournant dans le lit.

– J'ai peur que le chat ne mange l'assiette de poissons.

– Tu sais que c'est impossible : je t'ai vu la couvrir et le chat est ici. Dors.

Ommi ne dit plus rien de peur d'être rabrouée, mais elle ne trouve pas le sommeil. Son mari non plus. Il se remémore la journée qu'il a vécue…

Ce matin, il s'était levé très tôt et avait marché d'un pas assuré jusqu'à la mosquée Ezzitouna. Il avait rendu visite à son ami le libraire, Si Mokhtar, juste à côté de l'édifice religieux. Comme d'habitude, les deux hommes avaient parlé de tout et de rien.

En bon érudit, Si Mokhtar émaillait ses arguments de citations de grands philosophes ou poètes, ou bien encore de simples proverbes populaires. Lorsqu'il avait cité un vers du poète Al Mutanabbi, Si Belgacem avait souri. Le libraire s'en était aperçu et avait cru que son ami se moquait de lui :

– Je ne l'ai pas utilisé à bon escient ? lui demande Si Mokhtar.

– Si, si, mais j'ai souri parce que c'est exactement le même vers que m'a cité mon fils Khémaïs, il y a quelques jours, en pareille circonstance.

– On dit que les grands esprits se rencontrent, a plaisanté le libraire d'un ton enjoué avant de demander plus sérieusement :

– Khémaïs est l'aîné ?

– Non, c'est le plus jeune mais il est imbattable en littérature arabe.

– Ah oui, celui qui est né le jour de l'an à la fin de la guerre ?

À cette évocation, Si Belgacem se souvint de cette terrible période où la vie de tous ne tenait qu'à un fil.

Tunis vivait alors sous les bombardements et la guerre faisait rage entre les troupes italo-allemandes et les forces anglo-américaines. Chaque jour Si Belgacem profitait de l'accalmie entre deux alertes pour aller au café de Souk El Bélat glaner des nouvelles sur les lieux bombardés et le nombre des victimes. Il échangeait aussi avec les gens des commentaires sur le terrible duel qui opposait les maréchaux Rommel et Montgomery sur le sol… tunisien. Il se rappelle qu'au plus fort des combats il avait dû se résoudre à rejoindre les colonnes de réfugiés pour abriter sa petite famille dans la région de Kélibia. Voyage inoubliable où les attelages à chevaux, les charrettes, et tous les moyens de transport possibles et imaginables véhiculaient des milliers de gens fuyant l'horreur et le danger.

Le désordre était indescriptible. Soulevant une poussière visible à des kilomètres à la ronde, une file ininterrompue de réfugiés accaparait la route jusque sur les bas-côtés. Des familles de la campagne avaient emmené des brebis, des chèvres… Des chiens s'étaient aussi mêlés au convoi. La plupart des gens étaient à pied et ne portaient qu'un maigre bagage ; certains, toutefois, tiraient une charrette dans laquelle ils avaient apparemment entassé tous leurs biens arrimés tant bien que mal, brinquebalant d'ornière en cahot. Il n'était pas rare que cet amas d'objets et de mobilier soit surmonté d'un blessé, d'un bébé ou d'une personne âgée épuisée.

Le bruit était infernal, aussi hétéroclite que ce spectacle de désolation : le hennissement des chevaux paniqués par cette marée humaine et par le stress qui émanait de leurs propriétaires couvrait sporadiquement le grincement des roues. Parfois, un cheval craintif se cabrait, un fouet claquait dans le vent ; des gémissements, des suppliques, des prières, des aboiements irréguliers s'entremêlaient. Tout le concert d'une misère humaine qui s'affichait, rendue impudique par la peur de la mort.

Il fallait fréquemment s'arrêter pour réparer une roue ou un attelage défaillant, victime du mauvais chemin, crevassé et défoncé par les bombes et par un évident défaut d'entretien. La colonne contournait alors l'obstacle en maugréant, sans un regard pour le malheureux qui tentait de résoudre le problème au plus vite, culpabilisé de gêner tout le monde et apeuré à l'idée de se laisser distancer par le groupe. C'était tout simplement affreux. Une vision de déchéance, de déshumanisation.

Cette image de caravanes de réfugiés se détachant de la campagne tunisienne restera à jamais gravée dans sa mémoire.

Tout cela faisait heureusement partie du passé comme la capitulation de l'Afrika Korps ou la déposition par la France du Bey Sidi El Moncef et son remplacement par le nouveau Bey Sidi Lamine, puis la lutte nationale et l'indépendance du pays.

– Oui, c'est lui, répondit Si Belgacem en émergeant de ses souvenirs.

– Il est encore aux études ?

– Non, il est fonctionnaire au ministère des Finances depuis un an…

Si Belgacem marqua un bref temps d'arrêt avant de poursuivre :

– … mais je crois qu'il nourrit d'autres ambitions. J'en ai le pressentiment.

– Qu'il fasse attention, une place comme ça n'est pas facile à retrouver !

– Que veux-tu, les jeunes maintenant… toi et moi le savons, mais eux, ils ont une autre vision des choses.

– Ils sont tous à la maison ?

– Non, Mouldi habite seul depuis son mariage, l'année dernière.

– Ah oui, c'est vrai, je l'ai oublié, lui répondit Si Mokhtar tout en hochant la tête en signe d'assentiment.

Les deux amis parlèrent ensuite du risque des orages d'été que divers signes semblaient annoncer puis se séparèrent d'un joyeux :

– À demain !

Sur le chemin du retour, Si Belgacem s'arrêta à Souk El Bélat. Le marchand de poisson vantait justement la fraîcheur de sa marchandise. Si Belgacem jeta un coup d'œil, pour vérifier ses dires : le rouget était effectivement très frais, il semblait que l'on venait juste de le sortir de l'eau ! Il regarda le prix. C'était un peu cher… mais quelqu'un allait sûrement apprécier, pensa-t-il, songeant à Khémaïs qui adorait la chair fine du rouget.

– C'est une très bonne idée, lui dit sa femme quand il rentra à la maison avec le poisson, je me demandais justement ce que j'allais préparer aujourd'hui. Puis, après avoir vu le rouget :

– Khémaïs va se régaler !

– Tiens, à propos, lui demanda son mari, tu ne trouves pas qu'il est très gentil ces derniers jours ?

– Oui, c'est vrai, mais tu ne vas quand même pas le regretter, répondit-elle en souriant gentiment à son époux afin qu'il ne prît nullement ombrage du ton malicieux qu'elle avait employé, avant de commenter : c'est sans doute parce qu'il est en congé.

Puis elle avait ajouté, en sortant le poisson du papier d'emballage :

– Dommage qu'il ne rentre pas à midi pour en profiter ! Qu'est-ce qu'il est beau et frais !

– Laisse-lui sa part pour le soir, ne la cuis pas maintenant.

– C'est ce que j'allais faire, je vais la placer sous la grande jatte en cuivre pour la protéger du chat.

Il est presque vingt-trois heures lorsqu'Ommi se met enfin au lit après avoir vérifié pour la deuxième fois que l'assiette du poisson cuit qu'elle a déposée sur la table est bien couverte et à l'abri du chat. En fait, elle le savait mais c'est plus fort qu'elle, elle ne peut se coucher, sans faire un petit tour pour s'assurer que tout est en ordre. Si tout le monde n'est pas rentré, elle se sent tendue et a besoin d'occuper son esprit et son corps.

Soudain, elle entend un bruit de clef dans la serrure : clac, clac, clac… puis la porte que l'on ouvre et referme doucement.

– C'est Othman ou Khémaïs qui vient de rentrer, se dit-elle. Prêtant l'oreille, elle reconnaît les pas de l'aîné. Elle regarde le réveil posé sur sa table de nuit : il est 23 heures tapantes. Khémaïs ne va plus tarder sans doute. Elle se recouche, à demi rassurée.

Je consulte ma montre, tournant et retournant le cadran pour arriver à repérer les aiguilles dans la relative pénombre qui m'entoure : il est 23 heures. Ommi doit sûrement commencer à s'impatienter, peut-être à s'inquiéter. La pauvre… elle est loin de se douter que son plus jeune fils, se trouve, au moment même, sur un bateau en route vers Marseille, l'éloignant d'elle à chaque tour d'hélice.

Comme je la connais, elle a sûrement mis de côté mon repas et l'a recouvert d'une assiette afin de le protéger du chat. Allongée dans son lit, à côté de mon père, elle doit guetter le bruit de mon retour et formuler ses réprimandes quant à ma rentrée tardive. J'espère que demain matin, ne me voyant toujours pas rentrer, elle fera le rapprochement avec la discussion que j'ai eue avec elle hier lorsque je lui ai dit à plusieurs reprises que je projetais d'aller passer quelques jours dans une auberge de jeunesse aux environs de Tunis. Elle s'étonnera peut-être que je sois parti ainsi, en cachette, mais cette information la rassurera. Puis mes parents recevront « la lettre » que je leur enverrai aussitôt après mon débarquement à Marseille.

Que vais-je leur dire ? Avec quels mots pourrai-je leur communiquer les sentiments qui m'animent ? Je commence à en rédiger mentalement le brouillon. Je leur expliquerai mes espoirs, mes ambitions et mes rêves de géant. L'envie qu'ils soient un jour fiers de moi et de ma réussite. Je leur demanderai de m'accorder leur confiance, que je sais ce que je veux.

La lettre prend forme dans mon esprit mais je songe qu'elle est peut-être quelque peu prématurée. J'ai besoin d'un peu de recul. Il faudra sans doute du temps à ma famille pour accepter ce départ et l'assimiler. Finalement, je me ravise et décide de leur envoyer de Marseille une simple carte postale limitée à l'essentiel : « Bien arrivé en France où je vais passer mon congé. Tout va bien. À bientôt. Ne m'en voulez pas trop d'être parti sans vous prévenir. » Ainsi seront-ils d'abord rassurés. Plus tard, j'enverrai ma lettre de démission au ministère et une lettre d'explications pour eux. Chaque chose en son temps.

Soudain, j'entends le bruit d'une chute et un grognement sourd. Je me retourne : c'est le vieux baroudeur Hadj M'barek, qui a fredonné tout à l'heure le Chant des partisans qui vient de trébucher sur un sac en revenant des toilettes.

Malgré l'obscurité, je remarque qu'il boite et saigne. Sans tenir compte des objections du blessé qui affirme que ce n'est rien et qu'il en a vu d'autres, je me dirige vers l'infirmerie afin de lui rapporter du mercurochrome et un pansement. Les escaliers me sont devenus familiers à présent et je les connais par cœur, grâce à mes points de repères. Le bateau ne tangue pas, la mer est particulièrement calme. Il ne me faut pas plus de 5 ou 6 minutes pour rallier la petite infirmerie où un jeune étudiant en médecine assure une permanence en qualité d'infirmier. Je lui décris la blessure superficielle de Hadj M'barek et le jeune homme me tend le nécessaire et me demande si je veux qu'il m'accompagne.

– Non, non, ce n'est pas la peine, merci.

– Il n'a pas besoin de points de suture ?

– Non, non, c'est juste une écorchure ! La blessure n'est pas profonde, je vais me débrouiller avec ça, c'est parfait.

– Très bien. De toute manière, je suis là toute la nuit si vous aviez besoin de moi.

Je le remercie et repars. Je marche prudemment entre les chaises longues pour ne heurter personne. C'est curieux : je me repère moins bien qu'à l'aller. L'infirmerie était éclairée, mes yeux se sont sans doute déshabitués à l'obscurité ambiante à laquelle je m'étais bien accoutumé après ces heures passées dans la pénombre. Mes réflexes ne sont plus aussi sûrs. Je progresse donc à pas feutrés, autant pour ne pas réveiller les passagers assoupis que pour prendre le temps de trouver mes repères. Ce serait idiot que je tombe à mon tour et qu'il me faille utiliser le désinfectant et le pansement que je suis allé chercher pour le blessé ! Je souris à cette idée et redouble de prudence.

Arrivé près de la porte d'un escalier laissée entrouverte, je m'arrête pour vérifier du regard si j'ai pris la bonne coursive. Je surprends alors des chuchotements dont la teneur me cloue instantanément sur place :

– Oui, c'est ça, on attend qu'il s'endorme et puis on le balance par-dessus bord et ce maton servira de nourriture aux poissons.

Je me cache aussitôt dans un coin. Mon cœur bat la chamade. Ces individus entendent-ils réellement faire ce qu'ils disent ? Les battements de mon cœur s'accélèrent. La dernière fois que j'ai eu si peur, c'était il y a dix ans. J'étais aussi caché derrière une porte pour échapper à la charge de la police

française qui nous pourchassait dans les souks à la sortie de la Casbah. Nous étions partis en bandes écumer tous les quartiers avoisinant le nôtre pour grossir nos rangs puis, les poches pleines de cailloux, nous étions « montés » pour affronter les gardes mobiles. J'étais à côté de mon frère Mouldi et j'imitais ses gestes. J'avais même l'impression de viser mieux que lui en lançant mes projectiles sur les forces de l'ordre. L'enthousiasme de la multitude nous enflammait. Aux premiers coups de feu tirés en l'air, la débandade commença mais des voix s'élevèrent pour annoncer que les balles étaient à blanc. Du coup les rangs se reformèrent et nous reprîmes notre offensive mais cette dernière ne dura pas longtemps. À l'arrivée des renforts la police décida de repousser les manifestants vers la Médina tout en continuant à tirer en l'air. Je courais avec mon frère vers l'intérieur des souks où nous pouvions mieux nous cacher dans les ruelles. Nous courions le plus vite que nous pouvions mais les policiers étaient sur nos talons. Mon frère eut ce jour-là une présence d'esprit qui nous évita d'aller moisir au camp d'El Mohammadia réservé à cette époque aux fauteurs de troubles, quel que soit leur âge.

À peine avions-nous tourné la première allée du souk que Mouldi me saisit par la main et me tira derrière la grande porte pendant que les autres continuaient à courir. Blotti derrière lui, le souffle court et le cœur à la limite de ses forces, j'entendais les pas des policiers, avec leurs grosses bottines, se rapprocher de notre cachette puis la dépasser en poursuivant les autres. La peur me clouait sur place et c'est cette même peur que je ressens maintenant, sur ce bateau, caché derrière une porte métallique et froide.

J'ai peine à croire qu'ils envisagent de tuer un homme, mais c'est pourtant bien ce que mes oreilles viennent d'entendre. Je reste là, immobile, dissimulé dans mon recoin d'où j'entends résonner des pas très légers, dans l'escalier. Quelques instants après, je vois deux hommes en sortir pour rejoindre le pont. Je les suis du regard en veillant surtout à ne pas me montrer et reconnais l'un d'entre eux, que j'ai croisé tout à l'heure à la cafétéria du bateau : l'homme à la balafre au visage. L'autre est son compère à la veste en cuir noir. Cela ne m'étonne qu'à moitié ; il me semblait bien que ces deux-là n'étaient pas nets. De là à envisager un meurtre, il y a pourtant un grand pas que je ne m'attendais pas à les voir franchir. Je les aurais

plutôt imaginés en train de fouiller les poches des dormeurs ou quelque chose de ce genre.

Mon cerveau tourne à plein régime car je ne peux pas les laisser commettre leur forfait sans agir. Si je les dénonce à un membre de l'équipage, je risque fort de rejoindre à mon tour leur malheureuse victime ! Ma marge de manœuvre est, hélas, particulièrement restreinte.

Je les vois s'asseoir à l'écart, à côté de la balustrade, encadrant le vieux monsieur chauve qu'ils ont rencontré tout à l'heure à la cafétéria. Les trois chaises longues sont installées à un endroit isolé du pont, le lieu idéal pour commettre un meurtre. Je reste longtemps immobile puis redescends l'escalier et traverse tout le bateau avant de remonter par l'autre escalier, tout au bout, afin de ne pas éveiller leur attention. J'ai besoin d'un conseil.

Dès que j'arrive près de Hadj M'barek, je lui remets le pansement et le sparadrap imbibé de mercurochrome que l'infirmier m'a donnés. Pendant qu'il soigne sa blessure avec des gestes précis et fermes, je lui raconte ma mésaventure. Il me demande si je peux lui montrer le trio car il pense comme moi que ces deux-là ne plaisantent pas.

– Je ne veux absolument pas être témoin d'un meurtre, lui dis-je !

– Il n'y aura pas de meurtre mais une vie épargnée, me répond-il, à condition d'intervenir rapidement. Et il me sermonne :

– Lorsque la vie d'un homme est en danger et que tu peux la sauver, l'hésitation même est une lâcheté. Crois-tu que tu pourrais te regarder dans une glace ensuite ? Le remords finirait par te gagner. Viens, ce sera une leçon de courage pour toi face au danger et à l'imprévu.

Il se lève et je le suis pour lui montrer que je suis courageux mais en réalité j'ai peur. Il a déjà échafaudé un plan sommaire qu'il m'explique rapidement : il simulera une chute juste à côté du trio, le pansement donnera le change. Je devrai en profiter pour réveiller le monsieur chauve sous n'importe quel prétexte.

Nous avançons doucement ; mes jambes tremblent. J'aurais préféré ne rien avoir entendu, ne rien savoir, être resté tranquille dans ma chaise longue à rédiger dans ma tête le brouillon de la lettre à mes parents… Mais je n'ai plus le choix et je dois maintenant prouver que je suis un homme capable d'exécuter une mission.

Arrivé à leur hauteur, Hadj M'barek trébuche, comme prévu, et tombe en gémissant. Malgré ma frayeur, j'apprécie à sa juste valeur ses talents de comédien ! C'est comme si j'étais à l'extérieur de moi, loin de cette scène et en même temps bien présent. La peur est toujours là mais elle ne m'empêche pas d'agir.

Hadj M'barek demande à l'homme au blouson noir de l'aider à se lever et en profite pour l'éloigner en faisant quelques pas avec lui, en clopinant. Sans regarder son complice, je fais alors semblant de venger mon compagnon et donne un violent coup de pied dans la chaise sur laquelle dormait le pauvre homme mais en déviant un peu la trajectoire pour ne pas me blesser. Sous la violence du coup, ma chaussure s'envole, frôlant l'intéressé. Réveillé en sursaut, il se lève d'un bond et crie :

– Hé là, ouvre tes yeux, imbécile !

Mon ami en profite pour se retourner, revient vers le vieux monsieur, sans boiter cette fois, mais l'homme au blouson noir ne s'en aperçoit même pas, et affirme :

– Je reconnais ta voix ! Tu es le frère d'Untel ? Quel hasard !

Puis il avance vers lui, le salue et l'invite à venir discuter un peu avec nous. L'autre lui rétorque qu'il ne se souvient pas de lui et veut retourner dormir. Hadj M'barek lui serre alors la main et ajoute que c'est à cause de l'obscurité qu'il ne l'a pas reconnu. Le chauve se ravise et nous suit, entrant dans le jeu de mon compagnon. En fait, Hadj M'barek lui a serré la main d'une manière telle que l'autre a compris le signal…

Dès que nous nous sommes suffisamment éloignés, Hadj M'barek le met au courant du risque qu'il encourt et apprend de lui qu'il était gardien dans la prison où les deux loubards étaient des pensionnaires réguliers. Le vieux détale aussitôt sans demander son reste. Après l'avoir suivi du regard un instant, je me retourne pour voir si les deux hommes ont observé le manège mais dans l'obscurité, je ne vois que deux silhouettes qui se rassoient sur leurs chaises. Il semble que notre ruse ait parfaitement fonctionné. C'est du moins ce que je crois, sur le coup.

Je réalise que j'ai perdu une chaussure dans l'action et je n'ai pas tellement envie de retourner la chercher avec ces deux énergumènes dans le secteur et de nuit, en plus. J'essaierai de la retrouver demain matin, au grand jour, à moins qu'elle ne soit passée par-dessus bord, comme je le crains !

En attendant, pour que je n'attrape pas froid, Hadj M'barek me confectionne un ersatz de soulier avec des morceaux de carton qu'il découpe en forme de semelle, puis il me donne gentiment deux paires de chaussettes en laine à enfiler.

Nous retournons nous asseoir et reprenons la discussion.

Hadj M'barek me confirme que nous avons réalisé une bonne action. Il est satisfait et je le trouve beaucoup plus détendu que tout à l'heure, quand nous étions tous en train de discuter. Il reprend son récit entamé avec l'autre algérien et me raconte un peu de sa vie.

Il avait participé à la 2e guerre mondiale dans l'armée française où il avait été enrôlé après la libération de la Tunisie par les alliés en 1943. Il me relate ensuite la chronologie de son périple : le débarquement à Monte Cassino où il sert sous les ordres du Capitaine Ben Bella, comme son voisin avec lequel il avait entonné le Chant des partisans. Puis, après la guerre, il décide de rester dans l'armée où il s'est fait des amis et prend la nationalité française. De garnison en garnison, il finit par se porter volontaire pour l'Indochine.

Hadj M'barek me parle longuement de cette guerre, pas comme les autres. Les maquisards communistes surgissaient de partout, comme s'il en pleuvait ; ils portaient leurs coups puis détalaient, disparaissant aussi brusquement qu'ils étaient arrivés. La troupe devait régulièrement traverser des rizières. Une marche harassante dans l'eau glaciale infestée de moustiques et parfois de sangsues.

La jungle était un milieu hostile pour ceux qui ne la connaissaient pas. Les indigènes l'avaient apprivoisée depuis longtemps. Pas les Français. La peur de tomber dans un guet-apens taraudait les soldats, surtout la nuit. Le moindre craquement de brindille vous réveillait et il n'était plus question de s'assoupir. Les nuits étaient longues… et les jours plus encore, quand l'envie de dormir vous saisissait, après le maigre repas du midi, l'épreuve des nuits trop courtes et des marches épuisantes, toujours recommencées. Les maladies étaient fréquentes dans ces corps décharnés, exténués ; des ombres, des zombies dans lesquels les moustiques plantaient leurs mandibules porteuses de germes.

Chaque jour, au réveil, il remerciait Dieu d'être en vie tellement cela paraissait improbable. Puis il vécut le fameux encerclement, au milieu des

parachutistes, dans la cuvette de Diên Biên Phu, harcelés par les troupes du général Giap.

Pendant qu'il parle, je remarque une sorte de ligne au niveau de son cou. Il suit mon regard et sans que j'aie besoin de lui demander quoi que ce soit, il m'explique que c'est un tatouage exécuté par un Breton, compagnon d'armes. Fait de petits points tout autour du cou, le tatouage mentionne : « À découper selon les pointillés… »

– C'était, me dit-il, dans un moment de folie. Nous étions quelques-uns à faire cette connerie pour tenter d'éviter le supplice chinois si on était fait prisonnier. Dans la vie civile, ce tatouage me gène alors que c'était le contraire dans l'armée.

Il hausse les épaules et reprend le fil de son récit tandis que je continue à l'observer attentivement, tout en l'écoutant. Je n'arrive pas à détacher mon regard de ces petits pointillés au point d'en identifier de plus ou moins gros. J'ignore pourquoi ces détails me marquent.

Poursuivant son monologue, il finit par conclure que, aussi bien dans la guerre que dans la paix, les lâches sont plus nombreux que les braves bien qu'ils affichent le contraire et qu'on ne peut jamais le savoir, hélas, que dans l'épreuve. Il me donne alors ce conseil :

– Surtout, il ne faut jamais désespérer, et souviens-toi que ce n'est que lorsqu'on touche le fond que l'on peut rebondir.

Fait prisonnier après la défaite de Diên Biên Phu en 1954, il est libéré suite aux accords de Genève sous Mendès France. Bénéficiant d'une confortable retraite d'ancien combattant d'Afrique du Nord, il s'est installé définitivement avec sa famille à Marseille.

Il est tunisien de souche, me précise-t-il, et algérien d'adoption. Il habitait la région frontalière. Il s'était engagé dans l'armée sur un coup de tête après avoir perdu sa femme et son fils unique morts tragiquement…

L'enfant jouait paisiblement au bord d'un puits dans la cour de leur maison. Sans être particulièrement téméraire, le petit était attiré par ce trou, comme tous les enfants. Il s'en était approché, renversant la protection rudimentaire. Sa mère s'en était aperçue et avait couru vers lui au moment précis où il glissait. Elle avait juste eu le temps de lui attraper la main. Hélas ! Déséquilibrée par le poids de l'enfant qui basculait et alors qu'elle venait de courir très vite et n'avait pas tout à fait freiné son brusque élan, la

pauvre femme n'avait pas trouvé d'appui assez ferme sur la terre glissante et elle avait dérapé à son tour. Tous les deux étaient tombés au fond du puits, pris au piège, sans aucune prise pour remonter. La maman avait soutenu l'enfant tant qu'elle avait pu mais les secours étaient arrivés trop tard. Elle avait fini par couler, épuisée, tenant toujours, dans sa main tétanisée, leur unique enfant. Ils étaient morts tous les deux dans ce dramatique accident. Une rivière souterraine avait emporté à jamais leurs corps, unis pour l'éternité.

Sa voix tremble un peu lorsqu'il me précise que son fils devrait avoir mon âge, s'il avait survécu. Au début, il revenait tous les ans à Tunis pour rendre visite à certains membres de sa famille avec lesquels il était resté en contact. Ce n'est plus le cas maintenant.

– Au fil des ans, me dit-il, j'ai perdu les rares amis qui me restaient. Les relations avec les membres de ma famille se sont peu à peu espacées en raison de leurs combines permanentes. Ils cherchaient toujours à me soutirer de l'argent d'une manière ou d'une autre, en jouant sur ma sensibilité. J'ai fini par en avoir assez. Depuis que j'ai cessé de leur apporter des cadeaux, ils ont rompu tout contact. En fait, je n'ai plus tellement de raisons de me rendre au pays. Je n'ai pas connu ma mère, morte à ma naissance ; je ne sais même pas où elle a été ensevelie. Il ne me reste plus que la tombe de mon père, enterré au cimetière d'Al Jallaz, sur laquelle je viens me recueillir chaque année. C'était un père merveilleux.

Je bois ses paroles comme un nectar, avec d'autant plus d'avidité que l'homme qu'il me décrit ressemble trait pour trait à mon propre père. C'est pour cette raison qu'il naît entre nous une réelle sympathie parce que nous sommes tous deux sensibles, parce que je pourrais être le fils qu'il a perdu, parce que mon père aurait pu être le sien, dans une vie antérieure… La vie provoque ainsi de bien curieuses rencontres, dont on se dit qu'elles devaient se produire même si la manière dont nos chemins se croisent paraît bien alambiquée. Je bénis cet homme d'être tombé tout à l'heure, suscitant les événements qui nous mènent à présent à communier ainsi avec une grande spontanéité. Sans cette chute, je crois que Hadj M'barek ne m'aurait pas livré la moitié, que dis-je, le dixième de ce qu'il m'explique actuellement !

Le vieil homme continue à me parler mais désormais, je ne l'entends plus. Le sommeil commence à m'envahir et je plonge dans un rêve où je me vois dans un cimetière rocailleux. Je marche en direction du sommet d'une colline pour prendre l'air quand un inconnu m'appelle par mon prénom.

– Khémaïs, viens par ici.

Intrigué, je me retourne et je vois un géant de 2 mètres environ, habillé tout en blanc avec une longue barbe noire. Il m'invite à entrer dans un lieu abritant le tombeau de Sidi El Béchir, un Saint vénéré par ma famille depuis plusieurs générations si bien que, par fidélité à son enseignement, aucune dot autre que symbolique n'est exigée pour le mariage de nos filles qui demandent sa protection. Je lui explique que je suis pressé car je dois rejoindre mes amis qui m'attendent. Il insiste et, par respect pour son grand âge, j'accepte de le suivre.

À l'entrée de ce Marabout, je vois des mendiants qui tendent la main vers moi. Je plonge la mienne dans ma poche pour leur donner quelques pièces mais de ma poche sortent des assiettes remplies de couscous et de viande alors que ma main reste toujours propre ! Les visages des mendiants s'illuminent et murmurent des prières en ma faveur.

Je pénètre ensuite dans le sanctuaire en montant quelques marches. À l'intérieur, la lumière est moins crue, plus diffuse. J'aperçois deux tombeaux orientés vers La Mecque sur lesquels sont inscrits le nom de mon père et le mien. Cela pourrait signifier que je suis mort mais cette perspective n'a rien d'inquiétant, ni même de triste. Je m'approche du tombeau de mon père et je l'entends m'appeler :

– Viens Khémaïs ! Tiens-moi un peu compagnie. Tu m'as beaucoup manqué depuis ton départ.

Je m'approche mais je ne résiste pas à la tentation de jeter un regard sur mon propre tombeau. Je m'aperçois qu'il est vide et profond comme un puits. Je penche la tête par simple curiosité et je sens aussitôt un courant d'air très froid qui monte de l'intérieur de cette étrange sépulture. Cela me fait l'effet d'une gifle ! Je me réveille aussitôt… sur le pont où un vent froid vient de se lever. Il siffle lugubrement dans les superstructures du bateau, tournoie entre les obstacles, joue avec le navire tout entier qui commence à rouler et à tanguer. Quelques rafales plus violentes nous font brusquement gîter par tribord et arrachent la couverture d'un de mes voisins, hébété.

J'envie ceux qui ont la chance d'être bien couverts car l'air frais pénètre partout et me glace jusqu'aux os. Je m'ébroue et regarde autour de moi : Abdel et Hadj M'barek dorment profondément, comme des bienheureux. À ma montre, il est trois heures du matin. J'ai l'impression que la fin de la nuit ne sera pas très agréable, d'autant que peu à peu, la mer s'agite. Les mouvements du navire se font plus amples, plus prononcés. Pourvu que je ne sois pas malade !

J'essaie de me rendormir mais j'éprouve le besoin d'uriner. Dans un demi-sommeil, j'y résiste quelques minutes en me disant que ça pourra attendre le matin, qu'il fait trop froid pour me mettre debout et m'exposer au vent. Mais l'envie se fait pressante au point que ma vessie devient douloureuse.

Je me dirige vers les toilettes et emprunte à cet effet l'escalier du fond. Pressé de revenir essayer de dormir un peu, je descends à grandes enjambées la première volée de marches métalliques qui résonnent en vibrant sous mon pas lourd et entame la suivante. Une odeur de kérosène me monte aux narines. Le vent doit venir de la poupe et ramener des bouffées de gaz d'échappement.

L'éclairage est faible mais il me permet d'apercevoir deux silhouettes qui viennent dans ma direction. Je reconnais les deux loubards ! L'inquiétude me gagne brusquement : ces deux-là me font peur. Trop tard pour faire demi-tour ou me cacher ! Je décide de les ignorer afin de ne pas trahir ma crainte de les croiser ni d'éveiller un quelconque soupçon au sujet de mon attitude de tout à l'heure avec Hadj M'barek, lorsque nous avons réussi à déjouer leur sinistre projet…

Je sursaute presque en entendant le balafré m'interpeller brutalement :

– Eh ! C'est toi qui étais tantôt sur le pont, avec le vieux !

– Quel vieux ? (J'essaie de prendre le ton surpris de l'innocent).

– Je te reconnais, avec ton pantalon en toile et tes cheveux bouclés, ajoute son comparse.

Je n'en mène pas large, je l'avoue. Le balafré reprend :

– C'est toi qui as fait semblant de heurter le passager qui dormait à côté de nous. Tu crois qu'on n'a pas compris ton manège ?

– Ta chaussure a d'ailleurs volé par-dessus bord.

– Tu étais à la cafétéria en même temps que nous, insiste son complice.

– Tu t'es caché derrière la porte des escaliers et tu nous as entendus, hein, sale espion ?

Les questions fusent et s'accélèrent. Ils ne me laissent même pas le temps d'y répondre ou de tenter de me justifier. En fait, ils gèrent à la fois les questions et les réponses. Il est clair que ça va chauffer pour moi !

J'entends le déclic d'un couteau à cran d'arrêt que l'on déplie et je me surprends en train de dévaler les escaliers pour leur échapper, sans même avoir eu le temps de prendre consciemment la décision de fuir. Mon instinct m'a fait réagir plus vite que ma pensée. Hélas, ces escaliers sont interminables et ces deux loubards n'ont pas tardé à réagir. Je crois bien que l'écart entre nous se réduit de plus en plus ; je les entends respirer juste dans mon dos. Je ne perds pas de temps à vérifier en me retournant !

Dans la semi-obscurité, je loupe une marche, trébuche lourdement en étouffant un cri de douleur : mon tibia me lance violemment mais je me relève aussitôt et cours, cours. Avisant des gens qui remontent vers le pont supérieur, je m'accorde un répit. Ils n'oseront sans doute pas me faire de mal devant témoins. Je l'espère du moins… parce qu'avec de tels fauves, on n'est sûr de rien !

Je ne croyais pas si bien dire… voilà que l'un des deux fonce sur moi et, sans l'ombre d'une hésitation, me plante son couteau dans la poitrine, jusqu'à la garde. Hagard, je vois passer les gens devant moi : ils me dévisagent brièvement comme si de rien n'était et poursuivent leur chemin. N'ont-ils donc rien vu ? C'est impossible ! Hadj M'barek avait raison, il y a plus de lâches que de braves parmi nous. J'ouvre la bouche pour hurler, appeler au secours mais aucun son ne sort de ma gorge.

Lentement, je glisse sur la paroi, derrière moi, et me retrouve d'abord assis, puis allongé. Je flotte dans une sorte de ouate. Loin, très loin, le groupe de passagers continue à monter l'escalier, la conscience tranquille. Les loubards s'éclipsent sans demander leur reste ; je les aperçois du coin de l'œil. J'essaie de me lever mais je ne peux pas, mes jambes pèsent des tonnes. Plus aucun bruit ne me parvient et, tandis que je vois mon sang couler à flot sur ma poitrine, imbiber ma chemise, je sens le froid de la mort m'envahir.

Curieusement, je suis bien ; je n'éprouve pas de douleur, juste une très forte envie de dormir, de rester allongé là et puis… Mon cerveau a dû envoyer une décharge d'adrénaline dans mon corps pour me galvaniser car je

sors brusquement de ma torpeur. Je me tourne sur le côté pour disposer d'un meilleur appui et tente encore de me lever. L'infirmerie du bateau n'est peut-être pas loin… tout n'est pas perdu… Je pousse sur mes bras mais quelque chose me retient et me ramène en arrière. Je pense au conseil de Hadj M'barek : *Ce n'est que lorsqu'on touche le fond qu'on peut rebondir.*

Je mobilise mes dernières forces, en désespoir de cause, et tire d'un coup sec. J'entends un sinistre craquement de tissu qui sonne le glas de ma chemise et je me… réveille dans mon siège, tremblant comme une feuille, transpirant abondamment mais en parfaite santé !

Si ma chemise est bel et bien déchirée, c'est seulement parce qu'elle s'était coincée entre la toile et le cadre en bois de la chaise longue et que j'ai dû bouger dans mon sommeil.

Un cauchemar… Ce n'était qu'un cauchemar ! Une immense émotion m'étreint : je suis vivant et ma poitrine est intacte et rien ne me menace.

Par contre, je constate que la plupart des gens autour de moi ne dorment plus : certains regardent le ciel, d'autres observent leurs voisins.

Une grande agitation règne. J'émerge de mon assoupissement et j'avise le premier venu :

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Une nouvelle tempête semble se lever.

– Quelle tempête ? Je ne sens rien.

– Elle n'est pas encore arrivée mais cela ne va pas tarder.

Je me lève et fais quelques pas pour reposer ma question à d'autres passagers plus sensés, sans doute.

– Il paraît que nous allons traverser le golfe du Lion.

– Et alors ?

– On dit que c'est un passage difficile et, selon la force des vents, le bateau peut connaître des difficultés. Des navires auraient failli couler dans le passé.

– D'où tenez-vous cette information ?

– Du monsieur, là-bas.

– Il est expert en prévisions météorologiques ?

– Je ne sais pas mais il a déjà navigué plusieurs fois. Il s'y connaît, lui.

La rumeur enfle de plus en plus et, de bouche à oreille, certains s'enquièrent déjà des chaloupes de sauvetage. Des enfants pleurent, leurs

parents s'efforcent de les calmer. Je n'ai pas encore peur mais je suis impatient de voir un membre de l'équipage pour l'interroger directement. Quelqu'un nous dit que souvent, à ce passage, les mêmes craintes ressurgissent sans raison. Les passagers encore endormis commencent, eux aussi, à se réveiller. Sans doute y aura-t-il bientôt panique à bord…

Hadj M'barek, réveillé par ce tohu-bohu, regarde les passagers qui s'agitent. Il me demande quelle est la cause exacte de ce remue-ménage. En quelques mots, je le mets au courant.

Il s'adresse alors à notre petit cercle calmement mais avec autorité :

– Si la panique survient, il y aura des bousculades et on pourra compter les blessés et les morts par dizaines. Voilà ce que nous allons faire immédiatement : chacun doit regagner son siège et intimer l'ordre à son voisin d'agir de même.

Et il s'assoit aussitôt, m'ordonnant de donner l'exemple.

À mon tour, sur le même ton autoritaire, je somme mon voisin de faire de même et petit à petit on n'entend plus que la même consigne répétée partout :

– Asseyez-vous, s'il vous plaît !

– Asseyez-vous, s'il vous plaît !

En un temps record, après quelques parlottes bien légitimes sur les rumeurs sans fondements, le pont retrouve sa situation de calme et les passagers leur sommeil interrompu.

Au fond, je me dis qu'il suffit d'un rien pour manipuler les foules : un seul mensonge et les voilà sombrant dans une dangereuse psychose. Par contre, un homme d'expérience doté de sang-froid et habitué au commandement peut sauver bien des vies humaines. Sur le moment, je regrette de ne pas avoir accompli mon service militaire, par simple amour de la discipline.

Le calme revient pour quelques heures ensommeillées mais bien vite, à notre droite, j'aperçois une lueur rougeâtre. Serait-ce un phare ? Où un bateau en feu ? Mais non, à mesure que le rouge vire à l'orange, je comprends que c'est le soleil qui se lève. Le spectacle est magnifique.

Peu à peu, les dormeurs sortent de leur torpeur. Des chuchotements d'abord, puis des paroles audibles à mesure que les silhouettes se redressent,

s'ébrouent… Le soleil ne chauffe pas encore mais l'orangé vire désormais au jaune. J'ai envie d'un bon café bien fort.

Une belle journée commence.

Je me parle à moi-même comme à quelqu'un qui se trouverait physiquement en face de moi.

C'est que justement, en quelque sorte, je me dédouble. Chenille j'étais dans ma chrysalide familiale, papillon je deviens à bord de ce navire ! Je sors de mon cocon de grand adolescent protégé mais soumis pour devenir un homme, libre, autonome, prêt à prendre les risques qu'une telle situation induit.

Bombant machinalement le torse, fier d'avoir osé, je me dis :

– Regarde, un nouveau jour se lève, beau et serein, ô combien différent des 7 300 autres jours qui l'ont précédé ! Un matin… Un lever de soleil en pleine mer derrière la ligne de l'horizon, sans autre limite que la capacité de l'œil à percevoir les détails au loin.

Voilà mon premier jour d'homme maître de son destin. C'est aussi, hélas, le premier jour loin de ma famille. Je quitte tous ceux que j'ai aimés pour en aimer d'autres probablement. Dans la vie tout a un prix mais il me semble que le prix à payer est à la hauteur de la valeur de ce à quoi il permet d'accéder. Si je souffre de cette séparation, je vais aussi découvrir un autre monde, d'autres gens, des perspectives sans fin. De nouveaux amis m'attendent, là-bas, partout. De nouvelles espérances, de nouvelles joies, de nouvelles connaissances, de nouveaux décors…

J'aperçois bientôt des formes sombres : la terre, et aussi de grands bâtiments. Nous arrivons…

Je me rappelle alors la prédiction de la diseuse de bonne aventure rencontrée la semaine dernière à Souk El Bélat alors que j'étais en compagnie de Moncef et Touhami.

Sachant que dans une semaine j'allais tenter de partir à l'étranger, j'avais voulu tester ses connaissances… et peut-être connaître mes chances de réussite. Je n'y crois pas particulièrement mais on ne perd rien à interroger les astres…

Nous l'avions appelée et, pour faire diversion, Moncef avait commencé à se faire déchiffrer son avenir. Avant de prendre congé d'elle, je lui avais

demandé nonchalamment de lire les lignes de ma main, comme si l'idée venait juste de me traverser l'esprit.

Elle m'avait fixé d'un étrange regard noir, profond, puis elle avait énergiquement retourné ma main, à deux reprises, fermant les yeux pour mieux se concentrer, tandis que je regardais machinalement ses longs cheveux noirs retenus vers l'arrière par un foulard très coloré.

Ses mains noueuses terminaient des bras musclés de paysanne des montagnes à la vie rude. Apparemment insensible à la chaleur ambiante, elle avait superposé d'épais tissus fatigués. Un châle de laine grossière couvrait son dos légèrement courbé.

Tandis que je l'observais en essayant d'imaginer sa vie dure et rustique, elle m'avait parlé sans aucune hésitation d'un ton chantant. Ses phrases se terminaient par des rimes et elle les déclamait d'une voix claire et sûre :

La mer et la terre du ciel sont tributaires,
Entre ciel et mer un homme voyage en solitaire.
Il se sépare des gens que depuis toujours il côtoie,
Et ne reviendra jamais plus vivre sous le même toit.
Son chemin est tracé par un rayon de lumière ;
Et ses amis ne pourront pas traverser la barrière.

Elle s'est ensuite arrêtée un peu avant d'ajouter :

Et si tu me donnes encore un ou deux dinars
*Je t'indiquerai comment éviter les avatar*s.

Sur ce, tout le monde avait éclaté de rire sauf la diseuse de bonne aventure, fâchée que je ne lui eusse pas donné quelques autres pièces et peut-être irritée de constater que je n'avais pas l'air de croire à ses prédictions.

En me remémorant ce souvenir, je regrette aujourd'hui de ne pas lui avoir donné les dinars espérés. Au fond de moi-même je m'interroge sur les prédictions évoquées. Était-ce sérieux ? Il est étrange tout de même qu'elle m'ait parlé d'un homme qui voyage en solitaire, entre ciel et mer, d'un avenir loin de ma demeure, d'un rayon de lumière…

C'est comme si elle savait. Ce pourrait être une coïncidence, c'est vrai, mais c'est tellement troublant ! Ou alors elle était très psychologue et avait senti en moi le désir de partir.

Je n'aurai malheureusement pas la réponse.

J'en suis là de mes rêveries quand j'entends un véritable branle-bas de combat autour de moi : le bateau est solidement amarré depuis une dizaine de minutes lorsqu'une voix nasillarde nous informe, par les haut-parleurs, que nous pouvons débarquer. Chacun de nous s'affaire à préparer son maigre bagage et à rassembler les papiers qui vont nous être demandés au poste de police, après le passage de la douane.

Avec Abdel, désormais mon compagnon d'aventure, je prends congé avec émotion de Hadj M'barek et je le remercie chaleureusement pour « la chaussure » improvisée et les chaussettes. Cela l'amuse beaucoup. Il se moque gentiment de moi et m'assure que la chaussure est garantie pour un kilomètre maximum ! Il me serre longuement la main et me souhaite bonne chance pour ce nouveau départ dans la vie.

– C'était un honneur pour moi d'avoir servi sous tes ordres, mon Lieutenant, lui dis-je en souriant, tout en lui faisant un salut militaire.

– Tu as réussi ton baptême du feu, me dit-il, tu y arriveras. Retiens cependant ce conseil de Jean-Jaurès : *Il ne faut avoir aucun regret pour le passé, aucun remords pour le présent et aucune appréhension pour l'avenir.*

Puis il consulte sa montre, me fait un clin d'œil amical et s'en va chercher ses bagages rangés un peu plus loin. Emporté dans le mouvement de foule, je le perds du regard.

Nous descendons pesamment les escaliers en pente raide du bateau. Nos pas résonnent sur la structure métallique. J'ai encore beaucoup de mal à réaliser que je suis arrivé au terme de mon périple, que j'ai réussi ! Les dernières 24 heures défilent dans ma mémoire. Nous les avons passées sur le navire à discuter des tranches de vies de certains d'entre nous. Leurs récits, la malchance de certains, tout a contribué à la perte définitive de mon insouciance. J'ai l'impression d'avoir réellement accompli mon service militaire en une seule nuit. Toutes ces expériences me serviront de leçons.

Je commence par jeter un coup d'œil à la fermeture de ma valise. Elle tient toujours ! Mes papiers sont rangés dans la poche de mon pantalon, prêts à être exhibés à la première demande. On ne me prendra plus au dépourvu ! Un sac récupéré sur le bateau me sert à transporter les gros livres qui m'ont causé tant d'ennuis à l'embarquement à Tunis.

Le haut-parleur crache un nouveau message : une voix atone annonce que les autorités sanitaires françaises ont décidé de vacciner tous les passagers contre le choléra sauf ceux qui peuvent prouver qu'ils le sont déjà en présentant une carte probante. Ceux qui refusent seront refoulés.

Il faut retrousser la manche droite et se présenter à l'infirmerie installée sur le bateau même ; aucun débarquement n'est permis sans la vaccination. Cette contrainte génère des rouspétances massives parmi les passagers devant prendre le train, qui pour le Nord de la France, qui pour l'Espagne, qui pour l'Allemagne… J'entends jaillir des commentaires indignés.

Finalement, tout se passe bien et cette prévention sanitaire se déroule assez rapidement. La piqûre n'est même pas douloureuse. De toute façon, le bonheur que j'éprouve d'être enfin arrivé ici m'aiderait à supporter bien pire souffrance en gardant le sourire aux lèvres.

Les formalités de douane sont réduites au strict minimum pour rattraper le retard. Nous suivons en file indienne et les douaniers nous font signe d'avancer. Je ne les vois même pas ouvrir une seule valise.

Au passage de la police des frontières, par contre, il faut s'armer de patience. Passeport, visa, permis de séjour, attestation d'inscription dans une école en France, bourse d'études… tout est observé, vérifié, décortiqué. L'ambiance est lourde et certains retrouvent l'angoisse du départ au port de Tunis. Beaucoup de tracasseries nous attendent là. Certains sont même refoulés à l'entrée de l'Éden alors que le plus dur était fait.

Mon tour arrive. Un policier d'une cinquantaine d'années, la moustache jaunie par les cigarettes, me dévisage rapidement en même temps qu'il me demande :

– Passeport, s'il vous plaît.

Il ouvre le précieux document que je lui tends.

Au guichet d'à côté, j'entends un autre policier qui s'énerve, à juste titre me semble-t-il, car un passager désinvolte lui a remis en vrac tous ses papiers, laissant au pauvre homme débordé la charge de faire le tri.

Des réflexions maladroites de certains policiers fusent sur l'indépendance des anciennes colonies qui naturellement, affirment-ils, fonctionnaient mieux « avant. » Cela n'est pas dit méchamment mais j'en conçois tout de même une certaine irritation. Je ne montre pas mes états d'âme : pas

question de gâcher mon succès en me mettant des policiers à dos ! Je suis arrivé où je voulais et c'est là l'essentiel. La politique ne m'a jamais passionné.

Habib Ben Halima s'est joint à nous dès la sortie du port. Abdel et moi longeons avec lui le quai de la Joliette près duquel sont amarrés un paquebot de belle prestance battant pavillon américain et deux petits caboteurs dont l'un me semble ne flotter que par habitude. J'ai d'ailleurs du mal à déterminer quelle était sa couleur d'origine tant la rouille s'est montrée vorace…

Chapitre III

Débarquement à Marseille

Le port de Marseille ne ressemble guère à celui de Tunis. Les grosses grues qui se déplacent sur des rails et les machines sophistiquées servant à haler les conteneurs m'impressionnent. Cela grouille de toutes parts ! L'infrastructure portuaire est plus importante que tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Le travail me paraît mieux organisé. Cette impression positive me conforte bizarrement dans mon choix. Je me dis que j'ai bien fait d'y venir, même si cette conviction paraît prématurée. C'est mon intuition qui s'exprime probablement.

Mais cessons de rêvasser, songeons plutôt à nous organiser : il faut agir et parer aux priorités. La première d'entre elles consiste à trouver des chaussures décentes pour ne pas attirer l'attention.

Avec Abdel, Habib et un autre passager, nous marchons vers ce que nous supposons être le centre ville. Avisant un petit magasin, j'y pénètre et achète une paire de chaussures en toile. Je me débarrasse de celle que Hadj M'barek m'avait improvisée sur le bateau. Le marchand me regarde à la fois surpris et amusé.

– Il faut breveter ce modèle-là ! plaisante-t-il.

Il ignore évidemment que cet ersatz de chaussures était le prix à payer pour sauver la vie d'un homme…

Le petit groupe de compatriotes m'a attendu devant la boutique. Nous cotisons pour prendre un taxi à destination de la gare Saint-Charles afin d'y déposer nos valises à la consigne. Comme le policier, tout à l'heure, le chauffeur se permet des réflexions désobligeantes sur l'immigration. Ses propos nous font comprendre rapidement que nous avons affaire à un ancien pied-noir qui n'a pas digéré la perte de l'Algérie.

– Il n'y a même pas trois ans que vous êtes indépendants et déjà vous venez par milliers chez nous pour chercher du travail.

– Ou en touristes, intervient Habib, à juste titre.

– Oui, c'est ça, vous m'avez vraiment l'air de touristes !

Abdel intervient :

– Pourquoi vous êtes agressif, Monsieur ?

– Parce que je ne comprends pas qu'après nous avoir chassés, vous nous courez après.

– Peut-être parce que vous êtes partis avec la caisse, lui dis-je, mi-figue mi-raisin !

Nous rions sans vergogne mais le chauffeur continue sa route tout en m'épiant dans le rétroviseur. Il semble désarçonné par ma remarque et décide de changer de registre.

– C'est la première fois que vous venez en France ?

– Oui, lui répond Habib et je viens vraiment en touriste.

– Vous savez, déclare-t-il, j'ai perdu mon frère en Algérie et nous avons dû tout quitter avec un coup de pied au derrière. Il faut comprendre.

– Je vous comprends, Monsieur, lui dis-je et je suis vraiment désolé pour votre souffrance. Mais voyez-vous, nous sommes Tunisiens et le départ des Français s'est mieux passé chez nous.

– Est-ce que tu crois qu'il connaît la différence, intervient Habib à voix basse, assis à l'arrière, à côté de moi ?

Abdel ne rate pas l'occasion de nous faire rigoler :

– Moi, cher Monsieur, je ne viens ni d'Algérie, ni de Tunisie, mais de la Géographie. Et le voilà qui nous entraîne tous dans un grand éclat de rire qui désarme le conducteur et lui arrache même un rire franc et spontané.

Arrivés à la gare St Charles, nous cherchons la consigne pour les valises. Elle est fort mal indiquée et nous nous perdons dans l'immensité du bâtiment. Tout semble si démesuré, ici ! Finalement, nous trouvons ladite consigne et entassons nos bagages dans deux grands casiers métalliques. Nous avons enfin les mains libres, ce que je trouve fort appréciable. Abdel hésite un instant puis décide de garder son petit sac.

Nous nous renseignons sur les départs vers Paris pour le soir. L'employé feuillette ses annuaires et énumère consciencieusement les diverses possibilités.

Nous lui présentons nos billets achetés à Tunis et lui demandons de nous placer dans le même compartiment, désireux de rester ensemble.

– Aucun problème, précise-t-il. Fumeur ou non fumeur ?

– Non-fumeur.

Il continue à compulser ses livres, note certaines références sur un papier et nous annonce enfin le numéro de la voie, l'horaire de départ et le supplément de prix du billet qu'il demande à Abdel de régler pour la réservation.

Abdel s'en acquitte et nous notons toutes les informations pour être sûrs de ne pas faire erreur puis nous décidons de retourner au centre ville afin d'y passer la journée puisque notre train n'est prévu qu'à 22 heures L'autre passager, avec lequel nous avons partagé le taxi jusqu'à la gare, nous salue et s'en va prendre le train pour Nice. Habib Ben Halima préfère, lui, rester sur place. Abdel change d'avis et décide de retourner à la consigne déposer son sac qu'il trouve, à la pratique, encombrant.

En retournant vers les consignes nous traversons la vaste salle des pas perdus qui grouille de monde. Les gens se croisent, se bousculent et hâtent le pas pour ne pas rater le départ de leur train. Une jeune femme court à grandes enjambées retournant son poignet à plusieurs reprises comme pour mieux se rendre compte de son probable retard. Elle traverse le hall en un temps record, heurtant au passage Abdel qui en profite pour la draguer :

– Hé, attends-moi, je viens avec toi…

À notre étonnement, la dame s'arrête, se retourne et nous sourit avant de reprendre sa course.

Nous croisons un groupe de jeunes formant un cercle d'où s'échappent des exclamations et des éclats de rire. Sur notre droite, un kiosque déborde de journaux, magazines et périodiques destinés à offrir un passe-temps précieux aux voyageurs qui doivent passer de longs moments dans un train ou sur les quais.

Perdus dans notre recherche à cause des arrêts fréquents d'Abdel pour accoster les filles, nous sommes obligés de demander à un passant de nous indiquer de nouveau les consignes. Il nous désigne du doigt un couloir au fond du hall, sans autre explication. Nous nous dirigeons vers l'endroit indiqué et nous nous retrouvons dans un véritable carrefour d'où partent plusieurs escaliers qui mènent vers les quais.

Finalement, nous tombons presque par hasard sur les consignes automatiques vu les changements d'itinéraire provoqués par Abdel pour le plaisir de la drague. Après avoir déposé son sac, Abdel insiste pour faire une pause et casser la croûte à la vue d'un petit kiosque d'où s'échappe une odeur de friture.

Jusqu'alors, Abdel ne m'a pas paru très efficace dans sa démarche de séduction mais alors que nous sommes en train de déguster un bon casse-croûte au thon et aux olives tout en papotant à quelques mètres du kiosque, deux jeunes blondes s'approchent et demandent au cuistot ce qu'il a de bon à leur proposer à manger.

Abdel saisit cette opportunité, s'essuie les lèvres puis avance d'un pas, tout sourire, non sans m'avoir fait un clin d'œil complice. Il propose aimablement à ces jeunes filles de leur offrir une boisson… et ça marche !

On s'assoit à quatre sur un banc, on bavarde, on sympathise, chacun avec l'une d'entre elles. Puis on marche un peu, la main dans la main, presque en amoureux. On leur tient compagnie une bonne demi-heure car elles doivent prendre leur train pour Strasbourg. Je suis ému mais à ma grande surprise, en les quittant, Abdel a presque un chagrin d'amour. C'est le coup de foudre ! Je n'en reviens pas. Mon camarade, pseudo-dragueur, serait-il en fait un grand romantique ? Il est tellement émoustillé qu'il voudrait qu'on parte avec elles pour Strasbourg. Au début, je me dis qu'il blague, mais finalement, je m'aperçois qu'il est sérieux !

Sa copine – une gamine de 16 ou 17 ans – pleure déjà à l'idée de cette « dramatique » séparation, elle aussi ; et c'est à moi que revient la gestion de la situation. J'utilise alors les grands moyens : je l'emmène un peu à l'écart pour ne pas le vexer et je le gronde comme je le ferais d'un enfant :

– Enfin, Abdel, on les connaît à peine ! Des filles comme ça, il n'en manque pas, nous en rencontrerons plein à Paris ! L'instant est agréable mais il faut prendre congé ! Nous avons d'autres projets. Arrête de te comporter comme un gamin ! Demain, tu me remercieras, quand tu verras toutes ces Parisiennes autour de toi !

Abdel, sensible à mes arguments, quelque peu fallacieux, souscrit à mon raisonnement et m'indique qu'en effet, *une de perdue, c'est dix de retrouvées!* Ainsi rasséréné, on peut prendre congé des filles, sans drame,

ponctuant cet au revoir de longs baisers qui achèvent de redonner de l'enthousiasme à mon ami.

Nous quittons la gare tout heureux pour nous diriger vers le centre ville. Sur le chemin, j'observe les monuments, les passants, tout mon environnement, alors que mon ami continue de rêver à ces jeunes filles, je le vois bien, au point d'oublier mes arguments de tout à l'heure. Puis, n'y tenant plus, il me demande d'un ton où pointe un léger reproche :

– Pourquoi es-tu toujours si sérieux ? Tu nous as fait rater une occasion en or ! Elles étaient vraiment bien disposées, on avait juste un mot à dire pour les retrouver au lit.

– Elles habitent Strasbourg, tu sais ?

– Oui et alors ?

– Tu oublies sans doute que nous, on part pour Paris ?

– Et alors ? Deux ou trois jours de lune de miel pour commencer notre aventure, cela n'aurait gêné personne. Après tout, nous n'avons aucun rendez-vous à Paris ; personne ne nous attend. On pouvait très bien retarder notre arrivée de quelques jours sans changer le cours de notre vie, sauf qu'entre-temps, on aurait pris beaucoup de plaisir. C'est important aussi, le plaisir, Khémaïs ; tu ne te rends pas compte à quel point, apparemment. Franchement, il n'y a pas d'urgence à rejoindre Paris cette nuit.

– Si !

– Ah bon ? Quelle urgence, mon ami ?

– Écoute-moi bien, Abdel. Moi, j'ai trois semaines pour trouver un appartement, un travail, une situation, poser mes marques et envoyer ma démission au ministère. Chaque jour et même chaque heure compte pour moi car j'assume une responsabilité et j'entends bien m'en montrer digne : j'ai deux amis qui comptent sur moi et je ne souhaite pas perdre leur confiance. Leur avenir est directement suspendu à ma conduite. Alors tu vois, j'ai peu de temps à consacrer à la drague et aux amusements… sauf si cela ne m'impose pas de modifier mes plans parce que, quoi que tu en penses, je sais à quel point le plaisir est important. Simplement, il passe après d'autres priorités. Ai-je été assez clair ?

– Hé là, Napoléon, tu te prends pour qui ? Tu oublies que tu as 20 ans aussi ! Garde-à-vous… repos !

Clamant cela, Abdel se fige dans la position du garde-à-vous, montant sa main droite à hauteur de la tête en un salut martial. Mais il ne me fait pas rire. Je me défends de ses accusations qui me paraissent faciles :

– Je n'oublie pas que j'ai 20 ans, justement, et que j'ai un avenir et une vie à construire.

– Oui mais moi, je veux m'amuser, m'a-mu-ser, je ne veux pas tout prendre trop au sérieux ; il faut profiter de nos vingt ans parce que, quand ils seront derrière nous, ce sera trop tard. Un jour, tu regretteras d'être resté aussi rigide et sérieux l'année de tes 20 ans.

– On pourra s'amuser plus tard, sortir, draguer les filles quand on aura un logement et un salaire garanti à la fin du mois. Maintenant, on doit construire. On ne vit pas d'amour et d'eau fraîche, tu connais le dicton. Et si tu veux coucher avec une fille, il te faut bien un toit, non ?

– Bon sang, ce que tu peux être rabat-joie… Mais tu sais, tout à l'heure, quand on a quitté les deux filles, j'ai bien vu que tu avais du chagrin aussi. Elle t'a plu la blondinette, hein ? Allez, avoue-le ! On aurait très bien pu passer une nuit formidable avec elles puis filer sur Paris sans perdre plus de quelques heures. Et quand je dis « perdre… » elles n'auraient sûrement pas été perdues ! En tout cas, tes deux amis n'en auraient rien su et n'en auraient pas souffert. Au fond, tu sais ce que tu fais ? Tu brises l'élan de ton cœur.

– Non, je le dompte.

*

Lorsque nous arrivons au centre ville les sirènes des ambulances attirent notre attention : il y en a beaucoup. J'en viens même à me demander s'il n'y a pas eu un carambolage ou une catastrophe quelconque, mais non, je comprends finalement que c'est toujours ainsi dans les grandes villes.

Nous nous promenons partout, les yeux écarquillés ; nous admirons la vieille ville, les commerces, les ruelles grouillantes de monde, la « Bonne mère » protectrice de la ville, perchée sur son caillou… Nous mangeons un sandwich.

Nous errons toute la journée dans cette étrange ville cosmopolite. Nous empruntons la fameuse Cannebière immortalisée par quelques chefs-

d'œuvre de la littérature et du cinéma. Quoi, la Cannebière, ce n'est donc que ça, cette artère vivante et gaie, j'en conviens, mais finalement assez ordinaire ? L'austère fort Saint-Jean défendant l'entrée du vieux port m'impressionne bien plus, comme l'étrange cathédrale coiffée de dômes inattendus qui évoquent plus une mosquée qu'une église épiscopale. Cette singularité architecturale traduit finalement assez bien le mariage des religions, le brassage des cultures et le mélange des races qui caractérisent la deuxième ville de France, au carrefour de l'Afrique et de l'Europe. L'ambiance joyeuse et bruyante de Marseille me fait penser à celle de Tunis, à certains égards. À une exception toutefois : ces drôles de kiosques à journaux où l'on exhibe de manière si ostentatoire des photos de femmes nues dérangent ma pudeur arabe tout en troublant mes sens éveillés tant par la curiosité que par la sensualité de cette ville pas comme les autres. Étonnant melting-pot baigné du soleil de la Méditerranée. Le même que celui de mon pays…

Pendant que je regarde avec Abdel l'affiche d'une salle de cinéma exposant à notre regard avide une actrice dénudée dans des positions provocantes, une passante à peine plus vêtue s'approche de nous en dodelinant du fessier comme si ses reins étaient montés sur un roulement à billes. Son maquillage outrancier, sa tenue indécente et son étrange regard désabusé me donnent à penser qu'il s'agit d'une prostituée. Elle frôle Abdel et lui murmure à l'oreille :

– Mes fesses sont encore plus belles que celles de la fille sur l'affiche. Tu n'as pas envie de vérifier ?

Elle poursuit son chemin, sans même attendre la réaction d'Abdel qui reste coi. Il m'annonce naïvement qu'il a une touche. Je lui réponds que c'est une pute. Cette idée lui déplaît :

– Qu'est-ce qui te permet de l'affirmer ? Ce n'est pas sûr ! C'est peut-être une femme en mal d'homme ou une nymphomane. N'oublie pas qu'ici c'est l'Europe, me dit-il.

Abdel n'a pas envie de rater une si belle occasion. Il veut tenter sa chance.

– On ne touche pas le gros lot tous les jours ! Tu te rends compte ? Pas question de manquer ça, attends un peu.

– Il se fait tard, Abdel, il faut y aller. Pourquoi gaspiller ton argent ?

– Mais qui te parle d'argent ? Je l'ai séduite, c'est tout. Tu es jaloux ou quoi ?

– Ce n'est pas la question Abdel, mais nous avons un train à prendre.

– Un train, un train… Encore et toujours la raison, la règle, l'obéissance. Après ce train, il y en aura un autre et un autre encore. Ce n'est pas ça la vie. Il y a les rencontres, les êtres humains, le plaisir. Détends-toi un peu, bon Dieu. Tu prends la vie trop au sérieux.

– Vas-y, si tu veux, mais moi je continue à marcher vers la gare. J'ai un horaire à respecter.

– Tu m'abandonnes ?

– C'est toi qui choisis de ne pas m'accompagner. Tu préfères courir après une chimère, une femme qui va te prendre ton argent. Ressaisis-toi tant qu'il en est encore temps, moi j'y vais.

Finalement, je prends seul la direction de la gare Saint-Charles ; il renonce à me suivre et préfère se diriger vers la dame qui l'attend un peu plus loin. Elle n'a pas cessé de nous observer du coin de l'œil. J'ai l'impression qu'elle a flairé le pigeon à 100 mètres ! Malheureusement, il ne m'écoute pas. Je ne sais plus que dire ni que faire. C'était sans doute irrésistible pour lui. Bah ! Il comprendra vite !

Je marche une centaine de mètres puis, par simple curiosité, je me retourne pour voir le résultat du « coup de foudre » de mon ami Abdel. Il est déjà de retour en courant ! Je souris.

Quand il arrive à ma hauteur, je lui demande d'un ton négligent :

– Alors, Don Juan, les belles fesses sont à combien ?

– À 200 francs plus l'hôtel, me répond-il, penaud. Tu avais raison. N'empêche… c'est un vrai canon !

*

En voiture, en voiture ! crie le chef de gare.

Je m'étais assoupi ; les coups de sifflet me réveillent en sursaut. Je regarde autour de moi et constate que les voyageurs se pressent déjà pour monter dans le train. Abdel, réveillé au coup de sifflet lui aussi, s'affaire pour prendre ses bagages.

Nous voici désormais ensemble pour la grande aventure, dans cette immense gare toute de fonte, de béton et de verre, comme une vaste serre érigée afin que viennent s'éclore nos jeunes vies. Nous puisons sur ces quais grouillant de voyageurs pressés la force de partir vers des lendemains meilleurs. C'est la vie qui s'anime et s'agite autour de nous de toute cette fébrilité transhumante : familles courant à petits pas derrière le papa à la mine anxieuse, plus chargé qu'un mulet ; jeunes couples enlacés pour un ultime baiser avant le départ sous l'œil blasé d'un chef de quai casquetté de bleu ; messieurs solitaires nantis d'un unique attaché-case, détaillant avec un regard d'habitué le numéro des wagons, à la recherche du leur ; militaires navrés de prendre le chemin du retour vers la caserne, leur gros sac de mauvaise toile vert kaki négligemment jeté sur l'épaule.

Une jeune femme heurte mon pied avec la roue de son chariot à bagages et poursuit son chemin sans même un mot d'excuse. Une voix déshumanisée par les haut-parleurs nasillards annonce, à intervalles irréguliers, les départs et les arrivées des trains :

– Le train en partance pour Bordeaux entre en gare, voie 18 ; le train en provenance de Nice entre en gare, voie 15.

Je prête l'oreille et j'entends cette fois : le train en partance pour Lyon, Dijon, Paris, voie 22.

– Ça y est, c'est le nôtre ; je crie cette information à haute voix et demande à Abdel de se dépêcher pour rejoindre les quais.

Nous nous y rendons tous deux d'un pas vif, sans échanger un mot, dépassés par quelques retardataires qui courent et bousculent sans vergogne ceux qui les précèdent. Les gares semblent annihiler la politesse de ceux qui y transitent, pour quelque mystérieuse raison. Peut-être parce qu'ils comprennent qu'à l'image de la vie, même au milieu d'une foule, nous sommes toujours seuls. Seuls face à nous-mêmes et à notre destin. Ce destin que tous deux, nous avons choisi de forger sous d'autres cieux.

Au moment où je m'apprête à monter dans la première voiture juste en face de moi, j'entends le chef de quai qui ordonne : « L'autre wagon, l'autre wagon, là-bas, plus loin. Ici, c'est la première classe! » Je fais passer cette information à Abdel, commentant au passage : « Comment sait-il que nous avons des billets de deuxième classe et non pas de première ? »

Le chef de quai qui nous suit de près, probablement pour s'assurer que nous allons bien monter en deuxième classe, a entendu et compris ma réflexion. J'ai pourtant parlé en arabe mais sans doute en raison de mon dialecte tunisien où beaucoup de mots français cohabitent avec le vocabulaire arabe, j'ai dû clairement prononcer en français les mots « première classe » et « deuxième classe. » À moins qu'il ne connaisse l'arabe, comme une majorité de pieds-noirs ayant quitté l'Afrique du Nord après l'indépendance.

En croisant son regard qui m'a semblé dédaigneux, j'opte pour cette deuxième hypothèse. Il a compris mon propos et se froisse que je mette en cause sa compétence. Sa casquette est le signe du chef, le symbole de l'autorité que l'on ne saurait remettre en cause. Je suis surpris de l'entendre me répondre sans délicatesse : « Cela se voit à votre smoking ! » Manifestement nos mines, tout autant que nos bagages, indiquent assez que nous n'appartenons pas à l'univers des « nantis. » Il poursuit heureusement sur un ton plus affable : « Allez, dépêchez-vous, sinon vous allez rater votre train! »

Nous sommes habillés comme les jeunes de notre âge. Abdel porte un blue-jean, un tee-shirt rouge et des espadrilles aux pieds. Quant à moi, j'arbore un pantalon beige, une chemise blanc cassé et les chaussures en toile que je viens d'acheter à Marseille.

Nous montons donc dans le train et je sens le regard du contrôleur dans mon dos tandis que je hisse ma valise et mon sac. Malheureusement, comme nous nous sommes engouffrés dans le premier wagon de deuxième classe qui se présente à nous, nous nous trouvons très loin de notre compartiment. Nous devons donc en traverser plusieurs avant de trouver le nôtre. Avec notre bagage en main et compte tenu de l'étroitesse des couloirs que nous arpentons alors que beaucoup de voyageurs s'y attardent encore, les quelques minutes que nécessite ce parcours me semblent une éternité. J'en viens à penser que ce train doit s'étendre sur plusieurs kilomètres tant il me paraît long ! Quelle différence avec mon petit train de banlieue que j'avais l'habitude d'emprunter à Tunis pour me rendre à la Goulette ou à Hamman-Lif ! Quelle propreté aussi dans ce train ! On dirait qu'il est tout neuf. Aucune saleté, aucun éclat de peinture ne macule les portes. Aucune tache de poussière ou de boue ne souille les flancs. Je remarque surtout le calme, le silence apaisant. Il n'y a pas non plus de bousculade au moment où les voyageurs montent dans le train. Je m'aperçois aussi qu'il est tout à

fait différent, à l'intérieur, de ceux que j'avais l'habitude de prendre à Tunis. Je m'attendais à trouver des banquettes de part et d'autre et je découvre des compartiments numérotés qui isolent les voyageurs en petits groupes et rendent ainsi leur voyage plus confortable.

Nous nous mettons en quête de nos sièges et nous retrouvons Habib déjà bien installé. Je me place à côté de la fenêtre, Habib est assis à ma gauche et Abdel nous faisant face.

Des voyageurs continuent à monter dans le train et je les observe pensivement : une mère traîne son grand garçon par la main comme s'il n'était encore qu'un bébé, à grands renforts de « mais dépêche-toi un peu! » ; une vieille dame suit à petits pas un homme de son âge, peut-être son mari, mais aucun geste de tendresse ne vient le confirmer, comme s'ils étaient deux à partager leur solitude ; un jeune couple, à l'inverse, ne laisse aucun doute quant à leurs sentiments, les deux amoureux s'embrassant à n'en plus finir jusqu'à la dernière seconde avant le départ.

Quelques instants plus tard, nos affaires sont bien rangées au-dessus des sièges, dans le compartiment à bagages, et nous sommes heureux de disposer d'un coin pour dormir, après cette longue journée. Je colle mon visage contre la vitre, non sans l'avoir essuyée d'abord avec la manche de ma chemise. Un coup d'œil m'indique que le train part à l'heure exacte, comme on me l'avait dit à Tunis.

La nuit commence à tomber et aucune lumière ne brûle encore dans notre compartiment, ce qui le plonge dans la pénombre, exaltant ce goût d'aventure qui m'envahit.

Bientôt, nous entendons les deux coups de sifflet du départ. Le train s'ébranle dans la nuit, en direction de Paris.

Chapitre IV

Moi, le scribe de mes semblables

Paris… Paris… Paris.

Il y a bien longtemps que ce nom me fait rêver. Je l'imagine inondé de lumière, nuit et jour, ne connaissant jamais l'obscurité. Ne surnomme-t-on pas Paris la « Ville Lumière ? » Celle dont il suffisait au voyageur de la visiter une fois dans sa vie pour revenir au pays auréolé de l'avoir connue.

Je me souviens qu'un jour, un de mes copains avait reçu d'un de ses cousins une photo le montrant au pied de la Tour Eiffel et il était venu me montrer fièrement ce cliché. Nous devions avoir quinze ans et l'avions regardé, les yeux gourmands. Je me rappelle lui avoir dit : « Qui sait, un jour, nous pourrions, nous aussi, voir Paris… »

Un rêve d'enfance se réalise à présent. Existe-t-il quelque chose de plus fort, de plus beau ? Après tout, n'est-ce pas ça, vivre ?

C'est trop beau pour être vrai, je ne peux y croire. Mais alors… une terrible angoisse m'étreint : et si tout cela n'était qu'un rêve ? Si rien n'existait de ce que je suis en train de vivre ? Demain, je me réveillerai dans mon lit, chez mes parents et je me rendrai compte que ma vie n'a pas changé d'un iota. À force de rêver de partir, j'aurai fini par influencer mes rêves… Non ! Ce n'est pas possible ! Mon Dieu, je vous en supplie, faites que ce soit vrai !

Petit à petit je ressens la fatigue accumulée ces derniers jours et je m'assoupis un peu.

Je plonge dans un rêve qui me projette dans le futur. Je me vois à un âge avancé, prenant la direction inverse, de retour au pays. Pour faire une surprise à ma famille je ne lui annonce pas ma venue. J'arrive au port de Tunis et constate étrangement qu'il donne directement sur mon quartier. De mon bateau j'aperçois ma maison. Je débarque avec des valises bourrées de

cadeaux pour tout le monde : mes parents, mes sœurs, mes frères, les copains. J'arrive dans ma rue où j'essaie de me cacher le visage pour ne pas gâcher la surprise mais je me rends compte très vite que personne ne me reconnaît. Je marche un peu pour vérifier le nom de la plaque de la rue. C'est bien la rue Sidi Essourdou. Je pénètre dans la petite impasse qui conduit à ma maison et je m'approche de la porte, le cœur battant. Je prends délicatement en main le heurtoir et j'utilise la même cadence de frappe qui me distingue des autres membres de la famille. Je pense que l'un d'eux au moins va reconnaître mon code. J'imagine la joie qu'ils vont ressentir. Qui va m'ouvrir le premier ? Ils vont sûrement se disputer ce privilège. J'essaie de reconnaître à travers les pas que j'entends arriver ceux de l'une ou l'autre de mes sœurs ou peut-être d'Ommi. Au lieu de cela, un visage étranger apparaît devant moi. Je reconnais la grosse dame du port de Tunis lorsque je faisais la file le jour de départ, toujours habillée de la même façon. Je fais semblant de ne pas la reconnaître.

– Est-ce bien la maison des Gharbi ici ?

Elle me regarde fixement et ne me répond pas. Elle m'en a gardé rancune peut-être pour mon attitude au sujet de sa remarque sur la fermeture défaillante de ma valise. Mais qu'est-ce qu'elle fait ici ?

Soudain un homme prend sa place sans que je me rende compte de l'endroit où elle est partie ni comment ce monsieur est arrivé. C'est son mari probablement, me dis-je, car il est aussi gros qu'elle. Je me vois donc obligé de reposer ma question.

– Est-ce bien la maison des Gharbi ici ?

Il me regarde, l'air étonné et me répond dans une langue que je ne comprends pas puis, sans que je sache comment j'ai pu entrer, je me trouve dans la cour face à une vieille dame aux cheveux blancs qui me demande avec délicatesse :

– Que veux-tu mon enfant ?

J'essaie de reconnaître ma mère en elle. Non, ce n'est pas elle. Elle m'aurait reconnu du premier coup. Pourtant elle a la même voix qu'elle. Je réfléchis vite pour savoir depuis combien d'années je suis resté absent. Mais mon cerveau refuse de me secourir, ma mémoire est comme inexistante.

Étrange sensation que celle-là : je suis bien dans mon pays, chez moi de surcroît mais personne ne me reconnaît ni ne parle ma langue…

Je pénètre dans la chambre à coucher de mes parents, sur la pointe des pieds, comme je le faisais autrefois pour ne pas les réveiller. La pièce est vide mais un de ses côtés donne étrangement sur Souk El Bélat.

Sur le mur, à côté du tableau en soie représentant les lieux saints de la Mecque, la photographie de Baba Laziz jumelée avec la mienne, celle que j'ai faite sur la passerelle, le jour de mon départ. Ainsi donc j'ai maintenant la réponse. Je suis bien dans la maison qui m'a vu naître et ma photo en témoigne. J'ai droit à une place de choix, auprès de mon père. Mais le doute m'assaille de nouveau. Rêve ? Réalité ? Cauchemar ? Le bateau, les passagers, la mer, les affiches alléchantes des cinémas de Marseille, tout cela n'est peut-être qu'un rêve à force d'y penser.

La maison est apparemment déserte. Je m'assois et promène mon regard aux alentours et brusquement, en face de moi, la grosse dame qui m'a ouvert la porte réapparaît un pilon à la main, en train de broyer un poisson dont les nageoires dépassent le mortier. Il est semblable à la grosse anguille que j'ai observée au bout de la ligne du pêcheur au port de Tunis. Je lui demande si elle n'a pas pris un jour le bateau pour Marseille et à quand cela remonterait. Ainsi je pourrais enfin savoir depuis combien de temps j'ai été absent pour comprendre ce qui m'arrive.

Elle feint de me parler mais je n'entends pas sa voix. Sa bouche réalise les mouvements naturels de la parole mais aucun son ne me parvient. Je lui fais signe que je ne l'entends pas, mais au lieu de me répondre, elle dépose son pilon et s'empare d'une scie à main. J'observe son manège : elle commence à découper le mortier pour laisser place aux nageoires de son gros poisson. Le bruit strident provoqué par le mouvement de la lame dentée sur le métal se mélange aux grincements des freins du train qui rentre en gare et me sort brusquement de mon sommeil.

Au même instant, un voyageur assis en face de moi heurte ma jambe au moment de croiser les siennes. J'ouvre les yeux, m'attendant presque à voir Ommi ou mon frère, venu me réveiller pour que je parte travailler au ministère. Mais non, je suis bel et bien là, dans le train qui va à Paris ! L'homme qui a heurté ma jambe marmonne une excuse, sans savoir que pour un peu, je me lèverais et l'embrasserais pour le remercier d'appartenir à ma réalité !

C'était donc un rêve. J'ai envie de crier ma joie. Pour la première fois de ma vie, ma réalité est plus belle que mon rêve. J'exulte.

À force de le vouloir, j'ai fini par transformer mon rêve en réalité et j'ai vingt ans. Je crois avoir ainsi réussi ce à quoi tout homme aspire au fond de lui. C'est que je le voulais vraiment, très très fort, et la volonté est le ciment de nos ambitions.

De mon compartiment, je distingue des panneaux qui indiquent : « Avignon », « Valence », « Lyon », « Dijon… » Mon Dieu, que ces villes ont de jolis noms ! Je me frotte les yeux : plus aucun doute, je suis en Europe. Le paysage, les maisons avec leurs toits en ardoise, en tuile ou en chaume ; les églises avec leurs hauts clochers que l'on distingue loin derrière les villages, frêles sentinelles veillant sur la quiétude des habitants.

Du coup, je ne ressens plus aucune fatigue : me voici revigoré, rasséréné, ressuscité presque ! Je me dis que même si par malchance mon voyage ne devait durer que quelques jours, j'aurais déjà plein de souvenirs à raconter aux copains. J'aurais vu Paris, la Tour Eiffel, le Sacré-Cœur, les Champs-Élysées, le Quartier Latin, le boulevard Saint-Germain.

J'ai hâte de connaître cette ville merveilleuse et le train me semble rouler à petite vitesse tant mon impatience est grande. Brusquement, je pense aux copains de Tourbet el Bey ainsi qu'à Moncef et Touhami qui sont restés à Tunis, eux qui n'ont pas la chance que j'ai aujourd'hui d'aller à Paris. Je les imagine attroupés autour de moi, suspendus à mes lèvres, attentifs à chacun de mes mots ; je me surprends en train de leur raconter ce Paris que je ne connais pas encore mais dont je rêve si fort, plus fort encore à mesure qu'il approche et se concrétise.

À l'aube, alors qu'Abdel et Habib dorment encore, bercés par le mouvement régulier du train, je suis déjà réveillé, le visage toujours collé à la fenêtre de mon compartiment, devançant le jour afin d'aller à sa rencontre. La vitre est froide à mon front. Qu'importe. Je veux regarder s'éveiller la vie et saluer les arbres qui semblent formés une haie d'honneur. Le paysage est magnifique et le plus surprenant, c'est qu'il m'est devenu familier. Je vois des champs et des prés bien délimités.

De temps en temps, quelque obstacle me coupe brièvement la vue, un tunnel, un pont qui enjambe une rivière ou un vallon et ne me laisse plus entrevoir qu'une succession de poutrelles métalliques qui hypnotisent mon regard, puis le paysage réapparaît. J'aperçois des fermes, parfois des vergers.

De loin se découpent nettement sur l'horizon des maisons bourgeoises avec leurs fenêtres déjà éclairées.

Dans quel village sommes-nous ? Quelle contrée traversons-nous ? Avant même de le découvrir, le train entre déjà dans un autre village ou traverse une vallée. Lancé à toute vitesse il brasse les espaces et s'enfonce dans la nuit finissante. Le staccato des attelages de wagons qui s'entrechoquent berce le dormeur, sur un rythme à trois temps : « tchacatac, tchacatac… »

Des plaines s'étendent à l'infini, vastes et verdoyantes, des forêts, des rivières, des champs, des étangs, des vergers et encore des fermes, à perte de vue. Le soleil qui se lève jette sur les vaches debout ou couchées dans l'herbe un rayon de lumière qui les rend belles, voire majestueuses… même si les paisibles ruminants l'ignorent. De temps en temps, mon regard croise une colline ou capte un champ de fleurs multicolores. Au détour d'un sentier ou à la sortie d'un tunnel, au bord d'une rivière ou à l'entrée d'un village, je distingue parfois des gens qui vaquent à leurs occupations. Ici, une fermière trait une vache ou prend de l'eau à la fontaine. Là, un paysan remue la paille avec une longue fourche. Plus loin, des prairies à la lisière d'un bois où des attelages traînent des dômes de foin. Là-bas, un tracteur s'extirpe d'une cour de ferme, un long crochet levé derrière comme le dard déployé d'un scorpion prêt à attaquer.

Mon Dieu ! Que la nature est belle quand elle est fécondée par la pluie ! Quel contraste avec certains paysages de mon pays, désolé de sécheresse, où le regard ne perçoit souvent dans les régions du sud que l'ocre et le jaune du sable ou de la pierre qu'il peine à discerner une bonne partie de l'année.

Le train traverse des bois, passe sur de grands ponts ou s'engouffre dans des tunnels qui n'en finissent pas de s'enfoncer dans les entrailles de la terre. Et si nous n'en ressortions plus ? Mais toujours le jour réapparaît, de plus en plus vif à mesure que le soleil monte dans le ciel et que des couleurs moins romantiques, saturées de lumières se substituent aux lueurs roses et orangées de l'aube.

Le train s'arrête, repart, s'arrête, redémarre, et je découvre à chaque fois de nouveaux paysages. Je sens l'arrivée proche. Je suis fort et heureux. Le panorama rajeunit mon cœur et allège mon esprit. Me voici de nouveau évadé dans mes rêves, chevauchant ma pensée qui vagabonde. Je songe à tout ce que j'attends de la vie. Les ambitions se bousculent dans ma tête.

Lorsque tout vous séduit et vous enchante, les rêves n'ont plus de limite. Les miens caressent déjà la cime des montagnes que mon regard ne cesse de croiser et que j'ai hâte d'escalader pour en atteindre les sommets. Je pense à ce vers du poète tunisien :

Qui n'aime point escalader les montagnes, traîne à jamais dans les crevasses.

Me voici rempli d'énergie. Décidé de me trouver au sommet de ces monts imaginaires, prêt à reprendre mes études, à travailler inlassablement, à triompher des concours, des examens, tout en trouvant un job d'étudiant pour subvenir à mes besoins pendant cette période. Je travaillerai le soir et j'étudierai la journée, ou l'inverse. Peu importe. Je suivrai des cours à temps plein ou à temps partiel. L'important c'est qu'il n'y a plus de temps à perdre. Demain se construit aujourd'hui, non, pas aujourd'hui mais à partir de *maintenant.*

Dans moins de temps qu'on ne le croit, je serai déjà de retour en vacances à Tunis pour leur démontrer que le courage paie, que le destin se forge à mains nues, à coups de gueule et de volonté, que la réussite n'est pas héréditaire ni l'apanage de quelques privilégiés. Si la scolarité ordinaire est incontestablement un atout pour décrocher un diplôme et affronter la vie active dans de bonnes conditions, elle ne sera jamais pour moi l'instrument irremplaçable pour réussir ma vie.

Je n'ai besoin de personne pour me donner des leçons. Ma patience, mon travail, ma volonté seront mes armes, mes atouts. Je suis maître de ma destinée et j'entends bien exploiter cette chance. Je veux et je vais choisir la voie qui est mienne, sans contrainte ni pression extérieure. Je veux et je vais réaliser mes projets car le futur m'appartient. Je suis sûr, désormais, que mon destin m'attend tout autant que je m'impatiente de faire sa connaissance. À nous deux, mon avenir ! À nous deux, la vie !

*

Dans un crissement métallique strident qui m'oblige à me boucher les oreilles, le train freine brusquement puis ralentit sans grand ménagement pour les passagers que nous sommes. Il entame son entrée dans la gare de Lyon, au rythme du craquement des aiguillages multiples.

L'instant est solennel, chargé d'émotions. Il constitue une autre forme d'aboutissement, comme le moment où j'ai embarqué au port de Tunis, en montant sur la passerelle, mais en plus fort encore.

Debout, désormais, les coudes appuyés à la fenêtre que j'ai ouverte toute grande, je vois quelques équipes d'ouvriers s'affairer sur le ballast, d'autres trains arrêtés ou circulant lentement sur des voies parallèles à la nôtre, de grands immeubles délavés à une centaine de mètres, le long de la voie ferrée, des voyageurs pressés qui courent, des amoureux qui se disent au revoir, un contrôleur prêt à monter dans un wagon, un pied encore sur le quai, l'autre sur le marchepied, guettant le dernier passager.

Tout se déroule au ralenti, à la vitesse de notre convoi brinquebalant, comme si j'assistais à la scène d'un film. Je n'en perds pas une miette. À part sa taille, relativement importante, cette gare est à peu près comme toutes les gares. Il y règne la même ambiance… si ce n'est que c'est Paris.

Abdel, Habib et moi, nous nous préparons à découvrir la Ville Lumière, celle dont on rêve depuis que l'on est enfant, capitale des droits de l'homme, de la culture, de la mode, d'un certain art de vivre… Je pense à la rive gauche, à Montmartre, à Notre-Dame, à la Tour Eiffel, à la Seine, au musée du Louvre… Je veux tout voir. Je veux m'enivrer de l'empreinte que l'histoire a laissée ici au fil des siècles, dans cette ville qui représente à mes yeux comme une sorte de passage vers un monde nouveau. Ou vers l'homme nouveau que je serai bientôt, que je sens déjà naître au fond de moi. Avoir osé, avoir franchi le premier pas, c'était déjà entrer dans cette nouvelle vie. Me voici à présent dans un sas ou sur un palier. Je quitterai Paris grandi, je le sens, je le sais.

Mais, pour l'instant… j'y arrive à peine !

Abdel s'absente un moment et revient, rasé de frais. Convaincu que je partage son point de vue, il clame joyeusement, en regardant par la fenêtre : « À nous les Parisiennes ! »

Paris est immense, il y aura sûrement de la place pour nous.

L'urgence consiste à réussir notre « atterrissage. » Où dormir ?

Habib me propose de loger quelques jours avec lui à Bobigny, en Seine-St-Denis, chez son cousin El Meddeb. J'accepte volontiers cette proposition, un peu gêné mais heureux de résoudre ce problème urgentissime.

El Meddeb, plus âgé que nous, est un hôte posé, aimable et courtois. Il donne l'impression d'être un homme très sérieux et particulièrement hospitalier. Comme Habib était attendu, nous sommes bien accueillis et son cousin agit comme si mon arrivée était prévue aussi. Il nous explique les correspondances du métro qu'il connaît par cœur afin de faciliter nos déplacements et nous donne quelques conseils utiles.

Ce soir-là, Abdel loge chez son frère. Nous nous sommes donné rendez-vous le lendemain en haut des Champs-Élysées, au pied de l'Arc de Triomphe, faute d'un autre point de repère. Ni lui ni moi n'identifions encore d'endroit précis où nous retrouver, hormis ce site connu mondialement. Plus tard, bien sûr, un café algérien nous servira de quartier général et de point de ralliement, mais pour l'heure… nous improvisons !

Dès le lendemain, nous retrouvons M'hammed, le frère d'Habib venu spécialement d'Allemagne pour le rencontrer. Il parle couramment l'allemand et cela m'impressionne beaucoup quand je l'entends échanger quelques mots avec un groupe de touristes, dans cette langue gutturale. Nous visitons ensemble la Tour Eiffel, particulièrement impressionnante quand on se place juste en dessous, entre ses quatre pieds de dentelle métallique ; et puis le Sacré-Cœur, la Butte de Montmartre, une sorte de village d'artistes avec des petits bistrots pleins de vie et des restaurants traditionnels. Nous admirons aussi l'Arc de Triomphe, construit par Napoléon pour célébrer ses victoires, où, pour nous amuser, nous imitons les chefs d'État et prenons des photos devant la flamme du Soldat inconnu, simulant un dépôt de gerbe de fleurs. Nous marchons ensuite le long de la Seine, traversons les différents ponts que nous rencontrons. Nous jubilons littéralement de bonheur.

La coutume arabe veut qu'un invité ne doit pas abuser de l'hospitalité qui lui est offerte et son séjour ne doit jamais dépasser trois jours et trois nuits. Aussi, le quatrième jour, malgré l'insistance d'Habib et de son cousin, je vais retrouver Abdel chez son frère, dont il m'avait communiqué l'adresse auparavant.

Lui aussi se trouve dans les mêmes dispositions que moi et souhaite quitter un hôte dont l'épouse n'apprécie guère la présence. Nous cherchons donc un logement ensemble ; toutefois, dès le départ, je l'informe que je

dois trouver une habitation séparée parce que mes deux amis Moncef et Touhami viendront bientôt me rejoindre.

Je trouve finalement à louer une chambre mansardée à Barbès. Abdel y passe une nuit puis, dès le lendemain après-midi, à son tour il déniche une chambre meublée dans le quartier de Belleville.

Abdel me fait visiter sa chambre, tout heureux. Elle ne diffère guère de la mienne, meublée de semblable manière, c'est-à-dire avec juste le nécessaire, et pas du « tout neuf » : un lit, une table, deux chaises, une armoire… Lui a même droit à un petit poste de radio obligeamment laissé par le propriétaire. Il est en état de marche ce qui lui permet de briser sa solitude avec un peu de musique.

Malgré cette séparation de résidence, nous vivons pratiquement toute la journée ensemble. Nous ne nous quittons guère que pour la nuit, et encore : il nous arrive plus souvent de dormir l'un chez l'autre que chacun chez soi, après avoir discuté jusqu'à des heures tardives. Tout cela achève de tisser entre nous un lien fort dont le voyage sur le bateau avec ses péripéties avait déjà solidement établi le socle. Nous partageons tout, que ce soit au niveau matériel ou philosophique, par nos échanges, nos discussions sans fin.

Nous cherchons du travail ensemble, rencontrant les mêmes galères, vivant les mêmes espoirs. Notre amitié se consolide au fil des jours. Nous sommes si semblables et si seuls, loin des nôtres et de notre pays ! Cet isolement dans une grande ville inconnue joue sur nos relations comme du ciment entre deux pierres. Nous sommes devenus inséparables.

L'argent diminue un peu trop vite à notre gré et nous nous serrons la ceinture. D'abord, nous ne prenons que deux repas légers par jour, puis un seul, le midi. Nous nous contentons d'une tasse de café le matin et de quelques biscuits le soir, partagés en discutant dans le noir pour éviter d'allumer l'ampoule. Il nous faut aussi économiser l'électricité.

Un beau jour, il ne nous reste plus que deux œufs, la moitié d'une tomate et un oignon ! Avec les dernières pièces qui nous restent, nous achetons une baguette de pain. Au moment de cuisiner, je lui dis :

– Abdel, laisse un œuf et une partie de la baguette pour demain.

– Pourquoi ? me demande-t-il, tenant à la main une cuillère avec laquelle il s'apprête à préparer notre repas.

– Si jamais on est encore fauchés demain…

En mangeant, il me dit soudain sur un ton de confidence :

– Garde un œil sur moi, Khémaïs, quoi qu'il arrive, car moi, je vis à la Bab Allah (au jour le jour), je ne suis pas prévoyant du tout.

Et il finit par se livrer et avoue :

– Mon frère m'a prêté 200 francs il y a deux jours et… j'ai dragué une fille à la station de métro.

– Et alors ? dis-je ; ne voyant pas le rapport entre ces deux faits.

– Pour la séduire, j'ai tout dépensé… et je n'ai même pas obtenu un rendez-vous.

– Quoi ? Qu'est ce qui t'a poussé à faire cette connerie ? Tu sais bien qu'on n'a pas d'argent !

– Eh bien… elle était bien « roulée » et je l'ai embrassée longtemps, alors j'y ai cru.

Il paraît dépité de sa bêtise ! Je crois alors judicieux de lui rappeler un conseil que le vieux Hadj M'barek m'avait donné sur le bateau :

De deux choses l'une, chez un homme, soit c'est le dessus qui décide, c'est-à-dire la tête, soit le dessous, l'instinct bestial ; et Dieu, dans Sa Grande Sagesse, a placé notre tête au-dessus de notre corps… là, tout à fait au sommet, m'avait indiqué le vieux baroudeur, posant un doigt sur son front comme s'il désignait le quartier général d'un chef d'armée en campagne.

J'avais rigolé quand Hadj M'barek m'avait recommandé la prudence avec les femmes, tellement cela me semblait simpliste mais je réalise à présent que cet avis valait de l'or.

– Compris, me dit-il, un peu rasséréné de constater que je ne le dispute pas plus que cela pour sa légèreté. Et j'ajoute pour le déculpabiliser :

– Allez, ne t'en fais pas ! Tu n'as qu'à faire la vaisselle tout seul aujourd'hui ; ce sera ta punition.

Le lendemain, tandis que nous buvons notre tasse de thé du matin, Abdel me demande ce que nous allons devenir car nous n'avons plus rien à manger. Il est tout étonné de voir que j'ai encore un peu de nourriture, en plus de la partie de la baguette de la veille.

Reste que le meilleur moyen de ne manquer de rien, c'est de travailler pour gagner un salaire. Cela fait plusieurs jours qu'Abdel et moi cherchons

un emploi mais pour l'instant, rien n'a abouti. Cela devient urgent au point que tous les soirs, avant de se quitter, on a pris l'habitude de se dire :

« À demain, compagnon de galère », une note de tristesse dans la voix.

*

Heureusement, l'économie française est florissante et le contexte particulièrement favorable. Nous trouvons enfin du travail tous les deux ! Cela se passe exactement comme pour la chambre : je suis embauché le premier et Abdel le lendemain. Il saute littéralement de joie et rêve déjà d'y mener la grande vie. Plus prosaïquement, je songe que nos débuts s'annoncent assez prometteurs après une période un peu difficile.

En lisant les annonces d'offres d'emploi, j'ai trouvé un poste de manutentionnaire dans une firme pharmaceutique. Le travail n'est pas des plus passionnants ; je dois aller dans les rayons chercher des articles figurant sur des bons de commande, les déposer dans des cartons à expédier, parfois les descendre sur le quai de chargement le long duquel les camions viennent stationner. Le salaire n'est pas mirobolant non plus, mais je possède un vrai contrat de travail à durée indéterminée en bonne et due forme. J'ai d'ailleurs été clair à ce sujet, dès la première rencontre avec mon employeur et cela lui a paru tout à fait normal.

Apparemment, je lui ai fait bonne impression lors de mon entretien d'embauche. Je crois que c'est un homme habitué à jauger les autres, bon psychologue et très observateur. Il m'a tout de suite plu aussi. Depuis, il apprécie ma ponctualité et mon sérieux ; pas besoin de me répéter deux fois les consignes pour que le travail soit fait, et bien fait.

Abdel est embauché chez un restaurateur qui propose de le loger, le nourrir et le blanchir en ne lui versant qu'un peu « d'argent de poche », pour commencer.

– Le temps de clarifier la situation, a promis le bonhomme.

En fait, dès le deuxième jour de travail, le patron lui explique qu'il rencontre actuellement quelques difficultés, mais que dès que sa situation sera plus claire, il lui versera le SMIC hôtelier avec les congés payés et tout ce qui s'ensuit. Déjà, lui a-t-il dit, tu vas épargner un peu puisque je t'offre le gîte et le couvert.

Abdel est ravi : la comparaison avec le salaire moyen d'un employé tunisien lui donne littéralement des ailes. J'explique à mon ami qu'il doit d'abord régler son problème de papiers avant de voir plus loin. Mais lui s'imagine déjà au volant d'une grosse voiture, faisant la tournée des dancings et boîtes de nuit. Je préfère en sourire. Il découvrira la réalité bien assez tôt !

Pour l'aider à épargner, le restaurateur a suggéré de ne lui remettre son salaire que tous les 3 mois. Cela me paraît un peu bizarre et je le mets en garde :

– Il me considère comme son fils ! se défend-il avec une lueur de satisfaction dans le regard.

Comme il n'a pas de pièce d'identité, ayant rendu le passeport à son frère, Abdel ne peut pas prétendre à un emploi déclaré ; cet accord lui convient donc parfaitement. Par ailleurs, son frère l'a mis en contact avec un policier qui lui a promis de lui établir des papiers de séjour en bonne et due forme… moyennant l'équivalent de 2 mois de son salaire au restaurant. Je l'avertis à nouveau :

– Je n'aime pas trop cette combine. Et puis, par mesure de sécurité, ne peux-tu exiger de le payer au moment où tu disposeras de tes papiers pour être sûr que tout est en ordre ?

– Non, il refuse catégoriquement. C'est à payer d'avance, je n'ai pas le choix, m'explique mon ami.

Je déteste ces situations alambiquées, un peu à l'écart des règles, mais Abdel me fait pitié. Je l'aime beaucoup. Je suis heureux de voir un espoir d'insertion se profiler pour lui ; il le mérite, d'autant qu'il n'a pas eu beaucoup de chance jusqu'alors. Quand même ; entre un policier corrompu qui demande à être payé d'avance pour des papiers qu'il n'a pas encore fournis et un restaurateur qui, à l'inverse, souhaite ne lui payer son salaire que tous les trois mois, à terme échu, il y a une incompatibilité financière majeure.

Je garde mes réflexions pour moi afin de ne pas gâcher le plaisir d'Abdel et me console en me disant qu'il a trouvé rapidement un emploi et moi aussi, alors qu'il y a encore quelques jours, nous étions en pleine galère. Si nous rencontrons des difficultés financières passagères, tant pis, cela s'arrangera au fil des mois. Le plus dur est derrière nous…

La chambre mansardée que j'occupe à Barbès est située au-dessus d'un bistrot fréquenté par des compatriotes du Maghreb. Ce n'est pas le grand luxe et il y a un peu de bruit jusqu'à des heures indues, mais les gens ont l'air sympathique dans l'immeuble et le quartier est vivant.

Je prends mon petit-déjeuner au bistrot, soit au bar, soit à une table de deux. J'aime bien ces petites tables rondes au plateau de marbre et aux pieds de fonte, typiques des bistrots parisiens. Le patron, Monsieur Bernard, m'explique que ce mobilier existe depuis plus d'un siècle.

Un jour, il me raconte que ce sont les Russes qui ont donné leur nom aux bistrots parisiens.

– Les Russes ? Je m'étonne, pensant avoir mal compris.

– Oui, répond le commerçant, pendant les guerres napoléoniennes, des cosaques sont venus à Paris après la retraite de la grande armée. Ils ne sont pas restés longtemps mais ils adoraient fréquenter les cafés parisiens. Quand ils venaient boire un verre de vin français, ils étaient pressés et ils clamaient : « bistro, bistro ! », ce qui signifiait « Vite » dans leur langue. Voilà comment nos cafés sont devenus des bistrots !

Le patron de cet établissement est un grand gaillard aimable, toujours prêt à rire, passionné par les courses de chevaux. Je m'entends très bien avec lui. Un soir, il me confie que je suis quelqu'un de très sage et que je réussirai.

– Sur quoi basez-vous votre jugement ?

– Ça se voit à votre manière d'être, de parler et d'agir. On dirait que votre expérience est derrière vous !

Un samedi matin où je rêvasse devant mon café, au comptoir, un compatriote qui ne lit pas le français me tend un journal et me demande de lui lire les offres d'emploi susceptibles de l'intéresser.

– Tu veux bien ? Je paie ton café en échange, propose-t-il.

– Non, pas de problème, ce sera gratuit.

Je lui rends bien volontiers ce service, en échange de quoi il paie mon « petit noir » au patron, malgré mon refus. Il me dit que cela le gênerait si je n'acceptais pas. Après tout…

Ce que je n'imagine pas, c'est que cela deviendra vite une habitude : on m'a désormais assimilé au « lettré » du groupe. À moi les tâches de lecture et d'écriture !

Un autre me propose ainsi 20 F pour écrire une lettre à ses parents. Il ne leur a pas donné de nouvelles depuis des années et a peur de ne pas trouver les mots justes pour expliquer les raisons de son long silence. Cela m'amuse de relever ce défi que je prends comme un jeu plus que comme un travail véritable. Et voilà que, ravi de ma prestation, il en parle autour de lui, au point que, très vite, j'écris au moins une lettre par jour ! Le patron du bistrot s'en amuse :

– Je vais me recycler en agence d'écrivain public, plaisante-t-il.

Un groupe d'ouvriers marocains qui travaille sur le chantier de construction d'un immeuble, à deux rues d'ici, sollicite sans arrêt mes services pour écrire aux familles restées au pays mais aussi pour rédiger du courrier aux administrations françaises, quand ils demandent des allocations de logement, notamment, ou pour les demandes de remboursement de soins à la sécurité sociale. L'encre de mon stylo n'a pas le temps de sécher !

Le patron avait raison, je suis véritablement devenu l'écrivain public du quartier et toute la communauté maghrébine du coin le sait. Le bouche à oreille a bien fonctionné. On n'a pas peur de me confier les secrets familiaux ou de me faire écrire des lettres d'amour. Je réponds à toutes les demandes, heureux d'être utile, et les modiques sommes cumulées représentent un revenu plus que correct, au final, d'autant que je ne paie plus mes cafés, ni même mon encas de midi : voilà comment me remercie monsieur Bernard d'amener tant de monde. Son chiffre d'affaires a nettement augmenté, au fil des jours. Il n'est pas rare que les gens attendent avant que je sois disponible pour eux, alors ils consomment ! Tout le monde y gagne…

Toutefois, chaque médaille a son revers et je découvre ainsi l'étendue de la misère humaine. Le cruel manque d'affection dont souffrent ces gens qui me perçoivent comme un allié, la grande nécessité dans laquelle sont plongées leurs familles restées aux pays, les demandes incessantes, et parfois excessives, dont ils sont assaillis pour payer le loyer, la nourriture, les vêtements ou les soins pour les enfants… On les croit souvent plus à l'aise qu'ils ne le sont réellement et leur dévouement m'émeut.

En m'expliquant leur cas afin que je le traduise en mots, ils s'épanchent. Écrivain public, je suis aussi confesseur, psychologue… Un lien étrange se tisse entre nous. Je sais tout d'eux ou presque.

L'immense confiance qu'ils placent en moi m'honore et je deviens de plus en plus sensible à leur situation, à leurs difficultés personnelles. Je choisis même de ne plus en faire payer certains pour lesquels j'écris bénévolement, conscients qu'ils se privent déjà de tout pour envoyer un maximum d'argent à leurs familles. J'espère que les leurs se rendent compte de leurs sacrifices !

Certains en profitent et crient misère pour ne pas me payer, ayant compris que j'étais sensible à leurs problèmes. Le patron du bistrot, qui me tutoie désormais, m'en formule gentiment le reproche :

– Tu es trop bon. Untel a bien de quoi te payer, il joue de fortes sommes au tiercé tous les dimanches !

– Je sais, mais c'est son seul loisir, son seul espoir. Chaque dimanche, il peut rêver qu'il va gagner.

– Il abuse de toi, oui ! Et sottement tu te laisses faire ! Ne lui offre pas ce qu'il peut te payer sans se priver, insiste-t-il en pointant un index sévère, à la manière d'un instituteur blâmant un mauvais élève, pour bien me mettre en garde.

– C'est un compatriote. Si je ne l'aide pas, si nous ne nous entraidons pas à l'étranger, qui le fera ?

– Tu n'es pas responsable de tout ça, poursuit-il, en me fixant droit dans les yeux. Il faut que tu vives, toi aussi. Je comprends que tu puisses avoir pitié d'eux mais ne mets pas le doigt dans cet engrenage ou demain, c'est toi qui mourras de faim. Fais confiance à ma vieille expérience des hommes. Aider est une chose, se faire exploiter en est une autre. Le service que tu leur rends vaut le peu d'argent que tu leur demandes.

Là-dessus, il tourne prestement les talons, sans même attendre ma réponse éventuelle et se dirige vers une table où un couple d'une quarantaine d'années vient de s'asseoir :

– Messieurs-Dames, bonjour. Qu'est-ce que ce sera ?

– Un pastis et un jus de tomate, répond l'homme.

En passant devant ma table pour regagner le bar, monsieur Bernard me lance un clin d'œil et mime un tour de clé du poignet droit pour m'indiquer

que je dois serrer la vis et me montrer moins naïf. Je réponds à son sourire en me disant qu'il n'a pas tort… mais je sais que je suis ainsi et que je ne changerai pas !

*

Nous sommes à Paris depuis trois semaines et commençons à prendre nos marques. La capitale française me paraît facile à vivre. Quand on a compris son système d'arrondissements qui viennent s'enrouler logiquement autour de l'île Saint-Louis à la manière d'une coquille d'escargot, dans l'ordre de construction des quartiers, on se repère très vite.

Abdel a déjà déniché un dancing tout près du Quartier Latin, « où l'ambiance est extra », précise mon compagnon qui ajoute dans un large sourire :

– Écoute-moi Khémaïs, depuis qu'on est à Paris, tu ne t'es pas accordé une seule soirée de détente. Tu bosses la journée au boulot, tu bosses le soir au bistrot en t'intéressant à la vie des autres et ta vie à toi, qu'est-ce que tu en fais ? Je te le demande ? Viens ce samedi soir avec moi, tu verras que tu ne regretteras pas le déplacement !

– Et bien, soit, je verrai ! La proposition de mon ami m'amuse.

Le samedi soir, je mets le costume de mon frère que j'ai pris par mégarde le jour de mon départ, une chemise blanche et une belle cravate achetée à Tunis dans une boutique spécialisée le jour de mon entrée au ministère. Dans mon esprit, lorsque je l'ai acquise, elle allait me servir à faire bonne figure auprès de mes collègues. J'étais loin de penser qu'elle me servirait aussi pour mon premier dancing parisien…

Abdel m'attend à la sortie de la bouche de métro. Lui aussi porte ses meilleurs habits et je le complimente pour son élégance.

– Toi aussi t'as un beau costume ! rétorque-t-il en pinçant l'étoffe de la manche de ma veste pour en apprécier la qualité, d'un geste de connaisseur.

Tout guilleret, il m'invite à lui emboîter le pas ; il me précède et sifflote gaiement. Nous marchons un instant puis il s'arrête devant le kiosque d'un marchand de tabac et achète un paquet de Gauloises sans filtre. Je m'en étonne, sachant qu'il n'est pas fumeur.

– Tu fumes depuis quand ?

– Non, t'inquiète pas, c'est pas pour moi, me répond-il.

Ensuite il s'attarde devant une vitrine allumée pour ajuster son nœud papillon et donner un coup de peigne à ses cheveux. Décidément, il semble bien préoccupé par son apparence, ce soir. Certes, Abdel m'a toujours habitué à y prêter attention, mais là, c'est un véritable festival ! Il semble désireux de bannir le moindre faux pli de sa chemise, d'aplanir la moindre mèche rebelle de sa tignasse brune.

Nous remontons une large avenue pendant quelques minutes sans échanger le moindre mot mais il continue à siffloter et je finis par l'imiter, sans même m'en rendre compte. Enfin, nous arrivons devant « La Canne à sucre », si je m'en réfère à l'enseigne qui illumine de jaune et de rouge la lumière déclinante de ce début de soirée.

Je le vois alors plaisanter avec le portier et lui remettre le paquet de Gauloises. Je comprends mieux pourquoi Abdel est accepté dans tous les dancings de Paris alors que certains d'entre nous sont parfois refusés sous de futiles prétextes ! Il achète la sympathie des videurs par de menus cadeaux et quelques mots sympathiques… Sacré Abdel ! Quel combinard, celui-là ! Je souris en songeant à sa débrouillardise et je me dis que si on le laissait seul dans un endroit inconnu, quelques heures plus tard il aurait déjà des amis chez qui passer la nuit.

Nous entrons d'abord dans un couloir où résonnent les basses d'un air que je crois reconnaître sans arriver à me souvenir de son titre. Puis nous poussons la porte qui livre accès au dancing, et là, j'entends toutes les fréquences musicales. La chanson d'Hervé Villard qui nous accueille semble s'adresser directement à nous : *Capri, c'est fini et dire que c'était la ville de mon premier amour*, surtout lorsqu'Abdel a repris le refrain et a substitué Tunis à la ville italienne…

Malgré la semi-pénombre tout juste percée de quelques spots lumineux, je distingue la piste de danse déjà remplie de couples enlacés dans un slow langoureux. Le public a l'air plutôt jeune et correct. L'atmosphère est chargée de sensualité, tout incite à l'amour : belle musique, savants éclairages qui suggèrent sans montrer et mettent tout le monde en valeur, couples qui s'embrassent ou se chuchotent des mots doux à l'oreille…

Je jette un coup d'œil alentour à la recherche d'une place assise puis mon regard revient sur la piste où je découvre mon Abdel qui tient déjà une fille

par les hanches et danse tranquillement avec la nonchalance d'un vieil habitué. Quelle efficacité !

Nos regards se croisent et il cligne de l'œil en signe de connivence :

– Ça y est, il essaie de m'épater quant à la rapidité de ses « conquêtes » me dis-je.

Par gestes, je lui fais comprendre que je vais chercher une place pour nous deux mais je remarque que ses oeillades persistent et se font même plus insistantes, tandis que du menton il désigne un endroit particulier dans la vaste salle. Mes yeux suivent cette direction et je réalise vite qu'il m'indique en réalité une jeune fille assise seule face à un verre de martini. Il s'agit probablement de l'amie de sa partenaire.

Pour ne pas être en reste, je me dirige vers elle, arbore mon sourire le plus séducteur, essayant de masquer ma timidité. Elle accepte mon invitation et nous voilà sur la piste tous les deux, moins de cinq minutes après notre arrivée !

Plus tard, sur le chemin du retour, Abdel m'expliquera sa technique :

– Souvent, les filles viennent en groupe. En tout cas, elles sont très rarement seules ; il y a au moins une copine dans les parages. Dès qu'une « Nana » est invitée sur la piste, les autres deviennent jalouses et ne refusent aucune danse pour ne pas faire « provinciale ». De plus, elles rivalisent secrètement entre elles… à notre plus grand profit !

– Ah bon ? Je me demande comment Abdel connaît si bien la psychologie féminine…

Mon ami poursuit sur le ton du grand frère qui donne la solution d'un problème sérieux à son puîné :

– N'invite jamais la même fille deux fois de suite, même si tu en as envie. Au contraire, change de partenaire tout le temps, car de deux choses l'une : soit la fille est venue seulement pour danser et n'aime pas du tout les « colle forte », soit elle cherche un « mec » et le fait de paraître l'ignorer la pousse à être plus entreprenante. Les femmes sont comme ça ! Plus tu cours après, plus elles s'éloignent, et plus tu t'éloignes, plus elles te courent après. Il faut juste « amorcer la pompe », c'est-à-dire allumer un peu et puis, hop, tu la remercies poliment de cette danse et tu passes à une autre. Même si tu n'es pas l'homme de ses rêves, elle sera vexée et voudra te séduire. Et toi qui ne demandes que ça, quand tu accepteras enfin de sortir avec elle, elle

sera contente parce qu'elle se dira qu'elle t'a manipulé et qu'elle a gagné. Si tu attaques avec trop de virulence, elle se dira que c'est bon, elle t'a déjà séduit et elle passera à un autre.

– Mais c'est odieux, dis-je, un peu écœuré par cette espèce de stratégie qui n'a rien à envier aux manœuvres militaires.

– Non, c'est normal, me répond Abdel d'une voix patiente. Séduire, chez beaucoup de jeunes, c'est exister dans le regard des autres, donc exister tout court. Le désir de plaire est un désir normal ; naturel : il aide à se rassurer. Particulièrement chez les adolescents et les jeunes adultes, souvent pas très bien dans leur peau. Autant le savoir et utiliser cette évidence, conclut mon ami en bombant le torse, fier de son savoir, d'autant plus qu'il vient de le mettre en pratique avec une réelle efficacité.

Les belles chansons se sont succédé ainsi que les verres de limonade et de martini. La soirée fut excellente et nous avons dansé jusqu'aux premières heures du jour. Je m'étais vraiment bien amusé et n'avais pas vu le temps passer.

Au moment de quitter le dancing, j'étais très détendu, malgré la fatigue, sauf qu'il a naturellement fallu passer à la caisse et qu'Abdel m'a dit incidemment qu'il avait « oublié son portefeuille » à la maison mais qu'il paierait « la prochaine fois. »

En attendant, j'ai dû payer pour… 4, avec le sentiment d'avoir été un peu floué. Cela n'a pas gâché mon plaisir, heureusement, mais je me suis promis de rappeler à Abdel de ne pas « oublier » son portefeuille à l'avenir.

*

Un mois environ après mon arrivée à Paris, j'envoie ma démission au ministère. L'instant est solennel puisque je n'aurai plus la possibilité de faire marche arrière. Ma main tremble un peu au moment de laisser glisser l'enveloppe dans la boîte… Je pense à la célèbre harangue de Tarek Ibn Ziad après avoir franchi le détroit qui portera plus tard son nom : *Compagnons, vous êtes condamnés à survivre ou à mourir car le lien avec le passé est définitivement rompu.*

J'ai demandé à la poste combien de temps une lettre mettait pour parvenir en Tunisie afin que cette démission arrive à peu près à la date de ma

reprise de fonction. J'ai aussi écrit une lettre à mon père, postée le même jour. Je lui ai demandé de ne pas s'inquiéter pour moi car je suivrais toujours le droit chemin, j'ai précisé que je voulais me construire là où je pouvais le mieux me réaliser. J'ai terminé ma lettre par ce vœu :

– Je prie Dieu pour que tu vives longtemps et voies le résultat de mon action. Tu seras fier de ce que ton fils aura fait de sa liberté, de sa vie et du nom que tu lui as légué. Tu verras aussi que je serai celui qui évoquera le plus souvent ton nom et ton exemple.

Malheureusement il apprendra ma démission par mon frère aîné, averti par mon chef de service avant la réception de ma lettre. J'aurais dû me souvenir que le courrier destiné aux ministères est distribué plus vite que celui des particuliers. Ainsi, ma lettre pour Baba Laziz aura manqué son objectif.

Cela a aussi généré des problèmes que je n'avais pas prévus : mon frère a réclamé son costume que j'avais pris par mégarde le jour de mon départ. Le ministère a exigé le remboursement d'un mois de salaire. Motif : celui qui n'a pas réintégré son poste après son congé perd le droit à celui-ci. Je ne suis pas sûr que ce soit exact d'un point de vue légal mais j'ai préféré ne pas contester ce point. Dès que je l'ai pu, j'ai renvoyé le costume à son propriétaire et remboursé le ministère pour ne rien devoir à personne…

Moncef et Touhami m'ont écrit : ma lettre de démission est bien parvenue. Dans ce même courrier, ils me confirment leur prochaine venue et mon cœur bondit de joie. Respectant notre pacte, nous allons nous réunir pour construire un avenir ici, ensemble.

Je suis heureux d'avoir pu respecter tous mes engagements. Ce ne fut pas chose aisée mais j'y suis parvenu. Mon travail me permet de vivre et même d'économiser. Mon activité d'écrivain public me donne l'occasion de lier connaissance avec beaucoup de gens bien plus vite que je ne le croyais et je prépare ainsi le terrain pour mes deux amis, comme convenu.

Je peux marcher la tête haute.

Un mois après ils m'ont encore écrit : ils étaient très admiratifs devant mon courage puisque c'est moi qui ai pris le plus de risques en partant en éclaireur. Sans doute étais-je le plus motivé…

J'ignore encore à quel point cela s'avérera vrai, hélas !

Pour l'heure, je les attends avec impatience et élabore toutes sortes de projets pour nous trois. Je me renseigne auprès de certaines écoles supérieures afin de voir comment nous pourrions reprendre des études et de quelle manière organiser notre emploi du temps pour exercer une activité salariée en même temps. Ce ne sera pas facile mais c'est possible.

Je commence aussi à organiser nos sorties et vais chercher des documents à l'office du tourisme. Les sites et musées à visiter ne manquent pas. La tour Eiffel, le Louvre, mais aussi le Quartier Latin, Montmartre, le cimetière du Père La Chaise où sont enterrées toutes les célébrités, et puis les catacombes… Pour nous distraire, il y a le dancing déniché par Abdel et j'ai repéré aussi un café où l'on joue du jazz le vendredi et le samedi soir, près de la place de l'Étoile. Je pense que mes amis et moi prendrions aussi grand plaisir à passer une soirée dans un de ces cabarets typiquement parisiens où l'on présente une revue avec du french cancan, comme le Lido ou le fameux Moulin rouge. Il existe plusieurs formules. Le repas complet au Champagne me semble au-dessus de nos possibilités ; en revanche, nous pouvons assister au spectacle simplement en buvant un verre.

Je me réjouis à l'avance d'offrir ce plaisir à Moncef et Touhami. Je suis sûr qu'ils apprécieront.

Qelques semaines plus tard ils m'ont envoyé une carte postée de Marseille annonçant leur arrivée imminente. Ils sont en route ! Super !

Littéralement aux anges à l'idée de revoir bientôt mes amis, je suis heureux de constater qu'ils ont tenu leur promesse et honoré notre pacte même si je n'en ai jamais douté. Je descends au bistrot afin d'organiser une petite fête en leur honneur. Le patron me pose plein de questions : comment sont-ils ? Quelle est leur formation ? Il connaît quelqu'un qui a entendu parler d'un emploi dans une brasserie, rue du Faubourg Saint-Honoré. Est-ce que je pense que ça peut intéresser l'un d'entre eux ? Sont-ils capables de déplacer de lourdes caisses ? Ont-ils un permis de conduire ?

Je lui réponds que je n'en sais rien mais qu'ils seront bientôt là. On pourra leur demander directement. Tout cela va si vite… Je ne pense pas encore à leur trouver un travail même si j'y ai souvent réfléchi. D'abord les accueillir, célébrer nos retrouvailles. Eux m'apportent des nouvelles du pays, moi j'ai énormément de choses à leur raconter.

Je continue à travailler d'arrache-pied, la journée chez mon employeur, essayant de faire le maximum d'heures supplémentaires et le soir, en jouant à l'écrivain public.

Cet intérêt pour la vie de mes compatriotes, les Maghrébins, me révèle la diversité des raisons de notre immigration. Je pensais que nous partagions tous à peu près les mêmes aspirations, les mêmes envies et que c'était la volonté de réussir notre vie et de nous épanouir qui nous avait poussés à nous expatrier. Mais voilà que je découvre que chacun avait sa raison propre. S'il est vrai que beaucoup ont effectivement quitté leur pays à la recherche d'un mieux-être, certains m'ont ému et leurs motivations ont retenu mon attention.

Je pense notamment à un jeune issu d'une très grande famille qui n'avait aucune raison économique de partir, a priori… seulement, il avait dérobé de l'argent dans la caisse de la banque où il travaillait comme employé afin d'assouvir son vice des jeux. Il avait fui ses responsabilités mais en emportant son mal. Hélas, je le crois incurable puisqu'il passe le plus clair de son temps à remplir les grilles de tous les jeux qui pullulent à Paris. Je me suis même laissé dire que le soir, il participe à des parties de poker où l'on peut perdre très gros. Cela ne lui avait pas servi de leçon.

Un autre m'a raconté qu'il était parti après le décès de son père à cause d'un différend survenu avec son frère aîné quant au partage de l'héritage. Il éprouvait une profonde injustice et une grande rancœur parce que son propre frère était pratiquement parvenu à le déposséder de sa part dans la succession. Lui aussi avait fui, poussé par l'écœurement et peut-être pour éviter que ce conflit familial ne dégénère trop gravement. Son histoire m'avait particulièrement touché.

J'ai aussi eu à connaître d'autres drames, tel que celui d'un chef de famille qui vivait dans l'aisance avec les siens sur des terres agricoles fertiles qui leur avaient toujours appartenu. Et voilà que, suite à la politique de collectivisation appliquée dans son pays, il s'était retrouvé ouvrier sur sa propre terre ! Pour retrouver sa liberté perdue et sa dignité bafouée, il avait préféré émigrer. Encore une fuite, pour de toutes autres raisons que les deux autres. Il voulait tourner la page, oublier ce drame. On sentait en lui une profonde tristesse, trahie par ses épaules tombantes et son regard éteint. Je crois que

cet homme était plus que désabusé, brisé. L'injustice est ce qui peut nous arriver de pire, me semble-t-il.

Heureusement que j'ai aussi rencontré des cas plus agréables, tel ce clandestin venu sans passeport et qui, las de se cacher continuellement, m'avait demandé d'écrire à la représentation diplomatique de son pays pour réclamer ce précieux document. L'ambassade lui avait répondu trois semaines plus tard. Je me souviens qu'il était aussitôt venu me donner la lettre d'une main tremblante, l'enveloppe encore cachetée. Ce courrier était assez épais. Quand il me l'a tendu, j'ai senti plusieurs feuilles sous la pression du pouce et de l'index. Il ne savait pas lire et voulait que je l'ouvre pour lui en livrer le contenu.

« Scritch, scritch… »

On n'entendait que le bruit du papier Kraft déchiré, celui de l'enveloppe que j'ouvrais doucement d'un doigt, la plaquant de l'autre main sur la table au plateau en formica rouge.

Refusant de s'asseoir, le regard rivé sur cette lettre, il semblait chercher à en pénétrer le sens ou à deviner l'avenir.

– Alors ? avait-t-il demandé d'une voix atone, je vais avoir un passeport ?

La lettre contenait un long questionnaire du ministère de l'Intérieur, lui enjoignant d'y répondre sous 8 jours. Mon visage a dû instantanément traduire ma pensée de manière explicite car, du coin de l'œil, j'ai vu que l'homme avait compris que la lettre n'apportait pas de bonnes nouvelles. J'ai lu à haute voix les questions afin qu'il en comprenne la teneur :

– Par quel poste frontière êtes-vous sorti ? À quelle date et à quelle heure ? Qui vous a aidé ? Comment êtes-vous entré en contact avec le passeur ? Combien avez-vous dû payer ? etc.

Nos regards se sont alors croisés et j'ai lu dans ses yeux tout le désespoir du monde. Il avait espéré si fort… Une véritable panique déformait son visage émacié. Ses yeux fiévreux n'étaient pas loin de la folie quand il m'a demandé d'une voix sourde:

– Je suis perdu, tu es mon seul salut. Que vais-je devenir ? Aide-moi.

– Ne t'en fais pas. Il y a toujours une solution. Je vais essayer de te sortir de cette impasse.

Pour la première fois, j'ai pris la plume avec une détermination sans pareille afin d'écrire aux plus hautes autorités de son pays. J'y ai mis tout mon

cœur et, curieusement, les mots me venaient aisément et je sentais qu'ils étaient justes. J'ai raconté la vie de ce pauvre hère, sa souffrance, son errance, rappelant le code d'honneur qui prévaut dans nos traditions arabes, une tradition dont nous devons tous être fiers car elle traduit le respect de la parole donnée. J'ai sollicité enfin leur compréhension pour ce geste de désespoir qui ne traduisait pas réellement la volonté de transgresser les lois, allant même jusqu'à écrire en son nom : « Ce passeport, Majesté, marquera ma fierté d'appartenir à notre pays qui me manque tant, moi qui me suis exilé dans un moment de grande nécessité pour aller chercher de quoi nourrir les miens, ne parvenant plus à subvenir à leurs besoins en restant chez nous. C'est contraint et forcé que j'ai cédé à la tentation et je regrette d'avoir agi de cette manière, même si mon intention était noble. Seul un passeport me permettra de nourrir les miens et de les revoir un jour dans ce pays que j'aime tant et où reposent mes ancêtres à côté desquels je souhaite être enseveli quand viendra le moment… »

Puis j'ai terminé par une élégante formule de politesse avant de la lui lire.

Un peu interloqué, il m'a regardé sans prononcer la moindre parole avant de me la confier pour la poster :

– Cela ne marchera pas, me dit-il enfin, puisqu'on n'a pas répondu à leur questionnaire mais au point où j'en suis… Je préfère que ce soit toi qui la postes. Tu as peut-être une main plus heureuse que la mienne.

Deux semaines seulement après l'envoi de ce courrier de la dernière chance, il a reçu une lettre de son ambassade lui enjoignant de venir chercher un passeport « flambant neuf. » C'était tellement inespéré qu'il a, un instant, craint un piège ou une mauvaise plaisanterie et m'a demandé de l'accompagner. « Nous » avons obtenu le précieux document tant espéré. Mon bonheur était presque comparable au sien lorsqu'il m'a donné le passeport pour le feuilleter.

Le succès de cette démarche m'a enhardi de sorte que lorsqu'un compatriote est venu me demander le même service, je n'ai pas hésité une seconde.

Hammouda avait quitté la Tunisie juste avant l'indépendance, suite aux événements qui opposèrent les partisans de Bourguiba à ceux de son secrétaire général, Salah Ben Youssef. Pas de chance : il avait choisi le mauvais camp. Il se trouvait donc sous le chef d'une condamnation par contumace. Il possédait un passeport émis avant l'indépendance portant les armoiries

de la Régence, périmé et totalement inutile. Or, il souhaitait absolument revoir vivante, sa mère, octogénaire. C'était devenu une obsession pour les deux : ils espéraient se revoir au moins une fois avant l'inéluctable séparation de la vie.

J'ai décidé d'écrire directement au chef de l'État en donnant cette fois la parole à la maman elle-même : elle sollicitait une faveur présidentielle avant de rendre le dernier soupir et le miracle se produisit ! Mon compatriote put rentrer à Tunis et revoir sa mère qui est décédée 6 mois plus tard, après avoir vu leur rêve exaucé et l'amnistie accordée de surcroît.

Jamais je n'oublierai ces moments émouvants, ces réussites exemplaires. Le pouvoir des mots est à peine imaginable. C'est dans ces moments-là que j'ai compris qu'il était de mon devoir de mettre ma plume à la disposition des miens et d'en faire peut-être un vrai métier.

Tout ce petit monde constituait ma nouvelle communauté de vie. Nous nous retrouvions tous les soirs au bistrot et je participais à ma manière à la vie de mes semblables.

Parfois, en attendant un client en retard ou empêché, j'en profitais pour observer toutes ces silhouettes anonymes et pourtant si proches de moi. On apprend beaucoup par l'observation des gens, surtout lorsqu'ils ignorent qu'on les regarde, on découvre alors certaines facettes de leur véritable personnalité qui restent d'habitude indécelables.

L'un était assis sur une chaise à ruminer ses souvenirs, le regard perdu dans le vague ; un autre, un verre à la main, noyait sa nostalgie ou son chagrin d'avoir dû quitter femme et enfants ; un troisième, déçu par l'amour ou par l'amitié (mais après tout, l'amitié n'est-elle pas l'amour de l'esprit ?) ne faisait manifestement plus confiance en son prochain. Il s'isolait par sa froideur, sa distance, rendant sa solitude encore plus difficile à vivre. Et mon regard continuait à courir dans la pièce, s'arrêtant sur un algérien distingué et bien habillé mais pas moins seul qui écoutait la radio sans arrêt, dans l'attente d'un contrecoup d'État ou d'un remaniement ministériel qui viendrait lui rendre justice. Un autre simulait le bonheur mais sa désespérance transpirait dans ses gestes et son regard de chien battu. Deux autres jouaient aux cartes pour passer le temps mais je sentais bien que le cœur n'y était pas. Une certaine tristesse émanait de ce petit groupe d'exilés.

Cependant, la plupart des consommateurs se trouvaient là pour passer un agréable moment avec leurs compatriotes et non pour se complaire dans un immobilisme nostalgique. Ils venaient au contraire retrouver une atmosphère qui manquait à leur équilibre psychique : un peu d'air du pays, avant de retrouver leurs problèmes quotidiens. Loin de chez eux, de leur pays natal, de leur famille, ils se regroupaient pour parler, pour le plaisir de voir des têtes connues et amies. Ils venaient capter une parcelle de bonheur dans une phrase, une idée, un regard échangés.

Lequel était réellement venu ici de son plein gré ? Étais-je le seul à avoir librement choisi et prémédité mon acte ?

Dans cette atmosphère tendue, la moindre étincelle pouvait déclencher une bagarre. Chacun, inconsciemment peut-être, était susceptible d'en profiter pour exprimer sa souffrance et sa révolte devant des conditions de vie pénibles imposées par le destin. À ce moment-là, quand la situation dégénérait, chacun devenait le miroir des échecs de l'autre, il lui rappelait sa triste condition et tout le monde se défoulait ainsi. Sauf ceux qui avaient choisi de se réfugier dans l'alcool ou la drogue en se faisant souffrance pour s'anesthésier et rendre cet ersatz de vie acceptable.

Ceux qui m'inspiraient le plus de pitié étaient les joueurs, ces pauvres hères qui cherchaient l'argent par tous les moyens comme si celui-ci constituait l'unique remède à leurs maux. Ils rêvaient debout à la superbe villa qu'ils construiraient afin de mettre un terme à leur errance, un billet de loterie ou de tiercé à la main. Dépassés par la dure réalité, les malheureux perdaient chaque semaine un peu d'argent, beaucoup d'espoir et une grande part d'humanité.

C'est dans l'épreuve que se forgent les caractères ou que des vies sont détruites parce que les grands principes inculqués se heurtent à une réalité jugée trop difficile. Les plus fragiles deviennent alors une proie facile pour les rapaces de toutes sortes qui n'attendent que cet instant pour « sortir du bois. » Et il n'en manquait pas dans Paris comme c'est toujours le cas, hélas, au cœur des grandes villes : des policiers à la recherche d'indicateurs moyennant l'obtention de papiers de séjour ou l'impunité pour certains petits délits ; des trafiquants de drogue cherchant un passeur docile pour effectuer leurs sales besognes ; des délinquants en quête de receleurs d'objets volés pour prendre les risques et trinquer à leur place le cas échéant… tous

ces loups qui sortent quelques billets de leur poche au moment précis où leur interlocuteur en a le plus cruellement besoin et savent cacher leurs dents aiguisées de prédateurs derrière un sourire aimable ou un mot gentil.

Le risque est grand, dans ces périodes délicates où le froid et la faim vous tenaillent, d'être réceptifs à un bourrage de crâne qui peut devenir un vrai lavage de cerveau et vous transformer en marionnettes rapidement prisonnières du soi-disant « sauveur » qui vous tient en son pouvoir par la pression mentale et la menace physique.

Alors les malheureux qui ont succombé au charme apparent de ces belles promesses ne savent plus reconnaître les limites entre la solidarité avec leurs compatriotes à l'étranger, un sentiment généreux et honorable, et la complicité de recel, le trafic d'armes ou l'activité politique illicite concourant parfois à commettre l'irréparable.

Voilà ce que j'ai observé à Paris, en cette époque difficile : des gens qui m'étaient apparemment semblables et n'avaient jamais commis la moindre infraction au pays natal sont devenus infréquentables à l'étranger, comme déséquilibrés en dehors de leur milieu naturel, à cause de la misère, de la solitude, des frustrations, des exclusions et du racisme dont ils étaient victimes.

Et certains de leurs proches restés au pays ne font rien non plus pour les aider. Que du contraire ! Leurs sollicitations exagérées et quasi permanentes constituent autant d'aiguillons pour les pousser vers la mauvaise pente en quête d'argent facile. Dès leur arrivée dans ce prétendu « Eldorado », les demandes pleuvent pour l'envoi d'argent, de vêtements et même de produits superflus, alors qu'ils se débattent pour leur survie !

Cela m'a souvent écœuré tellement l'égoïsme des auteurs de ces courriers était flagrant. Ces lettres que je leur lisais contenaient parfois peu de lignes pour demander de leurs nouvelles ; tout le reste étant consacré à ces demandes frisant l'insolence, sans aucune considération pour leur souffrance physique et morale, pour les travaux ingrats qu'ils devaient assumer pour un salaire de misère.

Leur combat est difficile et porte un coup rude au peu de forces qui leur restent. Et je suis le témoin de cette détresse, moi, le scribe qui lis entre les lignes de leurs lettres, celles qu'ils reçoivent et celles qu'ils envoient. Moi

qui sais ce qu'ils vivent ici et dont ils ne parlent pas et ce qu'ils me demandent d'écrire par fierté ou pour ne pas inquiéter leurs proches.

Face à leur tragédie, j'ai plus d'une fois eu envie de pleurer.

Pour l'heure, mon sort n'est cependant pas beaucoup plus enviable que le leur car l'automne qui vient de succéder à l'été apporte son cortège de pluie et des premiers froids, ce à quoi je ne suis aucunement habitué. Je ne possède que des vêtements légers, inadaptés au climat français. Comble de malchance, la mauvaise saison s'annonce particulièrement précoce : très tôt le thermomètre descend en dessous de zéro.

Me voyant en costume léger, un vieux compatriote m'avertit :

– Tu n'as pas entendu parler des friperies ? Pour pas cher, tu trouveras un manteau bien chaud. On ne badine pas avec sa santé, tu risques gros.

Suivant ses conseils, je me rends dans un magasin de vêtements d'occasion. Dans le rayon « hiver », j'avise un manteau totalement démodé, mais d'assez bonne coupe et propre. Surtout, il est dans mes prix. Je l'essaie aussitôt, appréciant son confort. La doublure est chaude et douce. Ce n'est pas ma taille ; il est plus grand mais tant pis, je le prends.

Nécessité fait loi, comme dit le proverbe !

Le soir, je retrouve dans l'intimité de ma chambre mansardée mes bouquins qui sont finalement mes vrais compagnons pour le moment en attendant mes vrais amis, Moncef et Touhami.

Je me souviens de la première fois où, la nuit, avant de m'endormir, j'ai ouvert un de mes livres. C'était comme si un ami de longue date avait fait le voyage avec moi. Je me suis tout de suite senti en bonne compagnie, le sentiment de solitude qui m'oppressait disparut instantanément.

Ce soir-là, après avoir soigneusement suspendu mon « nouveau » manteau à un cintre, j'ouvre un de mes livres préférés et le relis jusqu'à sentir poindre la fatigue. Alors seulement, je le pose sur la table de chevet, éteins la lumière et m'endors d'un trait jusqu'au matin, sans le moindre cauchemar.

Dire que je suis heureux en allant accueillir Moncef et Touhami me semble bien trop faible. Nos retrouvailles gonflent mon cœur de joie. Ils

m'amènent un peu de notre pays, moi qui suis loin d'eux et loin des miens. Mais nous serons réunis, désormais, et tout sera plus facile.

Après les effusions que l'on imagine, Touhami me raconte la réaction de notre chef de service à la réception de ma lettre de démission :

– Il paraît qu'il a fait une drôle de tête, s'amuse Moncef.

– Il m'a drôlement cuisiné pour savoir si j'étais au courant de quelque chose, précise Touhami. Les jours qui ont suivi l'annonce de ta démission, l'ambiance était étrange dans le service : un mélange d'admiration de tous ceux qui disaient « il a osé ! » et d'étonnement à l'idée que tu as renoncé à un emploi convoité par beaucoup d'autres.

C'est donc finalement une certaine admiration qui a prévalu et quelques regrets aussi. Certains m'auraient bien imité… mais n'en ont pas eu le cran. Moncef et Touhami, si. C'est vraiment super… Je suis fier de mes amis, ravi de leur serrer la main et je ne m'en cache pas.

Je me souviens avoir redemandé un jour à Touhami, en présence de Moncef, de me rappeler comment monsieur Kanoun avait réagi en recevant ma fameuse lettre de démission, de manière à aborder la leur, faute de pouvoir l'évoquer franchement. Il m'avait répondu :

– Il m'a convoqué dans son bureau et m'a demandé si j'avais de tes nouvelles, étonné que tu n'aies pas repris ton poste à la date prévue. J'ai fait semblant de ne pas être au courant. Il m'a demandé si je savais que tu étais parti à Paris. J'ai répondu que oui, tu en avais parlé, comme ça, sans donner d'autres précisions.

– Il ne t'a pas dit s'il envisageait de rester là-bas ? a-t-il insisté soudain.

– Heu… non.

Là-dessus, a poursuivi Touhami, notre chef de service l'a toisé avec insistance comme pour le jauger en profondeur, avant d'ouvrir une farde posée sur son bureau, puis de lire ma lettre à haute voix :

« Voilà plusieurs mois que je réfléchis et j'ai beau retourner plusieurs fois le sujet dans ma tête, je ne suis pas fait pour être fonctionnaire. J'ai l'âge des découvertes du monde qui m'entoure et non d'un bureau au fond d'un ministère… (J'avais oublié ce passage et à cette évocation, j'ai souri). Touhami a repris le fil de son récit :

– Là, il a marqué un temps d'arrêt et m'a dévisagé en ajoutant : et tu vas continuer à prétendre que tu n'es au courant de rien ?

– Non, ai-je répondu, parfois on parlait de voyages mais ça s'arrêtait là. Mais pourquoi toutes ces questions ? Il a démissionné ?

– Eh bien oui, il a démissionné et il a décidé de rester à l'étranger ? Et le plus grave, c'est qu'il n'a même pas prévenu sa famille. Je viens d'en informer son frère qui est stupéfait.

*

Non, décidément, je ne regrette pas d'avoir choisi la vie en France qui, pour l'heure, ne parle que de l'annonce récente de la candidature du Général de Gaulle à la présidence de la République.

À ma grande surprise, mes amis se désintéressent de cet événement et plus largement de ce qui se passe dans le monde. Ils ne se préoccupent apparemment que d'une chose : sortir et courir les filles.

– Il paraît que les Françaises sont faciles, affirme Moncef.

– On va bien s'éclater ! se réjouit Touhami qui me sourit avec un petit air complice : tu dois bien t'amuser ici, Khémaïs…

Ils sont dans la ville du bien vivre, de la mode et des cabarets. Ils désirent en profiter d'autant que cela offre un saisissant contraste avec nos lieux de divertissement habituels moins modernes et surtout souffrant d'un déficit important des filles de notre âge.

Par contre, Abdel est en train de mal tourner, il est vraiment immature. J'ai peur pour lui ; je le sens fragile. J'essaie de le secouer comme je peux. Je vois bien que Moncef et Touhami se demandent qui est cet homme et pourquoi je m'en occupe. Pour un peu, on dirait qu'ils sont jaloux du temps que je lui consacre !

Je me dépense énormément pour eux aussi afin d'essayer de leur trouver un emploi. Quand nous aurons chacun un salaire, la vie sera beaucoup plus facile. Surtout que leurs envies de sorties ont eu vite fait de rogner leurs économies. Je m'y attendais, mais quand même pas à ce point. Enfin… c'est l'affaire de quelques semaines. Ici le travail ne manque pas pour des hommes en bonne santé et décidés à retrousser leurs manches. Je leur rapporte les journaux de petites annonces, je coche même les offres d'emploi qui me paraissent leur correspondre.

Je travaille toute la journée ; je passe mes soirées avec Abdel ou avec Moncef et Touhami, parfois avec eux trois, mais rarement, parce qu'ils ne s'entendent pas très bien. Touhami m'a même dit qu'Abdel constituait « une mauvaise fréquentation », ce qui m'a beaucoup peiné.

Certains soirs, je ne sais même plus où donner de la tête tant les tâches sont multiples. Les journées me paraissent très courtes, surtout que je ne veux pas veiller tard, désireux d'arriver à l'heure et en forme au travail le lendemain. Mes amis ont du mal à le comprendre, eux qui se considèrent en vacances et peuvent traîner au lit le matin.

Chaque fin de semaine, nous allons danser en boîte. Le dimanche, je les quitte généralement en cours de soirée pour me coucher avant eux puisque je travaille le lundi matin. Ils essaient de ne pas faire trop de bruit en rentrant. Je leur ai fourni un double de clé afin qu'ils soient autonomes. Malgré leur discrétion, ils me réveillent, j'ai le sommeil assez léger. Je fais semblant de ne pas les entendre pour ne pas les gêner et parce que je n'ai pas envie d'entamer une discussion à cette heure de la nuit. J'essaie de me rendormir le plus vite possible.

Nous vivons presque comme des étudiants, sans soucis, discutant de longues heures, marchant longuement dans Paris au moindre rayon de soleil, plaisantant joyeusement, entreprenant parfois de draguer en groupe des jeunes filles qui ne nous prennent pas au sérieux, mais ne s'enfuient pas non plus comme à Tunis à l'instar d'une volée de moineaux effarouchés.

Tout nous semble possible, l'avenir nous appartient, Paris est superbe, nous sommes ensemble, nous sommes jeunes, et même si nos finances sont très limitées, nous sommes indestructibles. C'est vraiment la belle vie. Nous savons que cela ne durera pas mais cela ne nous préoccupe pas.

Cependant, tout a une fin : il faut bien grandir et mûrir. Nous serons adultes, un jour, je le sais pertinemment. Je pensais que Moncef et Touhami aussi.

Je me trompais.

*

Abdel vient souvent me voir dans ma chambre ou au bistrot pour me parler de lui, de son travail, autour d'une bonne tasse de thé ou de café. Il

m'avoue qu'il a le béguin pour la fille qui travaille avec lui en cuisine, au restaurant.

– Elle s'appelle Caroline. On s'aime. C'est merveilleux, me confie-t-il, le regard illuminé de bonheur.

Cela me fait plaisir car je n'avais jamais vu mon ami si détendu, auparavant. Un point me préoccupe un peu, cependant. Je lui demande :

– Et avec ton patron, comment ça se passe ?

– Bien, bien. Il va me payer bientôt. Il est plutôt sympathique bien qu'un peu strict sur les heures. Il les compte toujours à son avantage ! Il voit quand j'arrive en retard mais pas quand je reste plus longtemps que prévu pour finir le boulot.

– C'est hélas le propre des patrons ! dis-je en souriant.

Un jour, Abdel m'apprend que Caroline est enceinte. Au ton de sa voix, je comprends que ce n'est pas une très bonne nouvelle.

– Elle ne souhaite pas garder l'enfant parce que notre situation est trop instable. En plus, j'ai donné presque tout mon argent à ce policier dont je t'avais parlé, tu sais, pour mes papiers. La semaine dernière il a eu des ennuis, je viens juste de l'apprendre. Je n'aurai pas mes papiers et je ne récupérerai pas non plus mon argent. Et puis il faut que j'aide Caroline à payer l'avortement. Je ne sais pas trop comment je vais m'en sortir…

Dans le fil de la conversation, j'apprends aussi que Caroline, de nationalité étrangère, n'a pas de papiers, elle non plus, et qu'elle est recherchée suite à une ancienne condamnation par contumace pour une tentative d'empoisonnement sur son ancien employeur qui avait essayé d'abuser d'elle par la force. Abdel a manifestement le chic pour se placer dans des situations invraisemblables ! Je le sermonne un peu mais surtout, j'essaie de lui remonter le moral.

Il me quitte et me promet de faire pression sur le restaurateur pour qu'il lui paie son dû, non sans m'avoir emprunté une somme d'argent qu'il promet de me rendre dès que possible.

Abdel réclame effectivement le trimestre de salaire à son patron. Seulement il précise naïvement que c'est urgent parce que Caroline est enceinte. Loin d'y voir une circonstance de nature à débloquer la situation, l'autre en déduit aussitôt qu'il est peut-être dangereux de les garder alors qu'il les emploie au noir. Pour peu qu'elle souffre de complications et qu'on

l'hospitalise, le pot-aux-roses risque d'être découvert quand on s'apercevra qu'elle n'a pas le droit à la sécurité sociale ! Là, elle pourrait fort bien craquer et avouer qu'elle travaille chez lui… Le bonhomme en arrive à la conclusion que ces deux-là deviennent gênants…

Dès le lendemain matin, comme par hasard, une descente de police a lieu au restaurant. Caroline et Abdel, affolés, ont l'impression d'être pris au piège. Ils ignorent que les policiers sont en fait totalement bidons : ce sont des amis du restaurateur chargés de chasser les deux tourtereaux. Ces derniers essaient de négocier leur liberté. La jeune femme prie pour qu'ils ne se penchent pas sur ses antécédents judiciaires. Ce qu'ils ne peuvent pas, naturellement… n'ayant accès à aucun fichier.

L'employeur d'Abdel se montre alors curieusement gentil : il supplie les « policiers » de les laisser en paix ; il leur explique qu'il a agi uniquement dans un but humanitaire, ne pouvant laisser ces deux malheureux sans toit, à la rue. Il leur demande la même compassion. Et les deux compères cèdent, naturellement, après avoir feint de réfléchir. D'un ton rogue, ils ordonnent à Caroline et Abdel de déguerpir et ils leur promettent d'en rester là si on ne les revoit plus dans le quartier. Sinon, il y aura de sérieuses représailles, préviennent-ils.

Tous deux, désemparés, viennent me voir, ignorant encore qu'ils ont été victimes d'une entourloupette. Je m'emploie à les requinquer. Je rappelle quand même à Abdel que je l'avais mis en garde et l'invite à être plus attentif à mes conseils, à l'avenir. Il me promet d'en tenir compte.

Je lui prête un peu d'argent pour lui permettre de se loger avec Caroline et lui répète qu'il faut absolument qu'il récupère ce que son employeur lui doit, quelle que soit la menace proférée par les policiers.

– Va le voir, fais-toi payer et tu auras de quoi vivre en attendant de trouver un autre job. Tu as honoré ton accord, tu as travaillé pour lui, il te doit cet argent, ce n'est pas négociable.

Finalement convaincu du bien-fondé de mon raisonnement, Abdel trouve le courage de téléphoner à son patron dès le lendemain. Mais ce dernier ne veut rien entendre et finit par lui raccrocher au nez, non sans lui reprocher de lui avoir causé bien des embarras :

– La police me cherche des ennuis parce que je vous ai employé sans papiers d'identité. Voilà à quoi ça me mène de rendre service, tiens ! Et en

plus, tu viens m'embêter ? Déjà que je vais sûrement devoir payer une amende… J'ai déjà payé Caroline mais toi, je ne peux pas te verser ton salaire, fiche-moi la paix. Je n'avais pas prévu cette tuile. Je suis désolé mais c'est ainsi. Je t'ai nourri, logé et blanchi. On est quitte !

Abdel ne l'entend pas de cette oreille. Prenant un peu d'assurance, il continue à relancer son ancien employeur qui finit par le menacer d'appeler la police s'il ne cesse pas de le harceler.

– Tu te rends compte ? me dit Abdel tremblant de colère, je lui demande juste de me payer les mois de travail que j'ai effectués au prix que nous avions convenu et il estime que je le persécute.

Je me rends parfaitement compte, oui, et je trouve ce comportement odieux ; seulement la situation me paraît, hélas, inextricable et il est incontestable que l'autre en abuse. J'ai bien peur qu'Abdel ne soit pas près de voir la couleur de son argent ! J'imagine mal comment l'aider à s'en sortir. Sans autorisation légale de travailler, sans papier d'identité, sans contrat écrit de son employeur, il ne pourra pas prouver qu'il a bien été employé dans ce restaurant. Et s'il cherche à faire valoir ses droits en justice… il sera expulsé de France pour travail illégal et pour y être entré avec un passeport qui n'est pas le sien.

J'évite de me montrer trop pessimiste devant lui mais j'ai l'impression qu'il peut tirer un trait sur son salaire, eu égard à l'absence totale de marge de manœuvre dont il dispose. Il s'est bien fait avoir, le pauvre.

En tout cas, lui a tout essayé pour trouver un emploi. Je ne peux pas en dire autant de mes deux anciens collègues du ministère.

Le climat a insidieusement évolué, entre Moncef, Touhami et moi. Ils semblent se désintéresser de notre projet commun d'installation à Paris. Un soir, je leur pose franchement la question :

– Vous n'avez pas l'air bien décidés de rester à Paris. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Moncef et Touhami se regardent, un peu gênés. Moncef toussote, manifestement sans impératif physiologique, dans le seul but de se donner une contenance ou de gagner un peu de temps. C'est donc Touhami qui me répond :

– C'est vrai, ce n'est pas rose tous les jours, pour nous. À la maison, on s'occupe de nous ; quand nous rentrons du travail, nous pouvons souffler un peu. Le repas est prêt, nos affaires sont lavées et repassées, la chambre est propre, on ne nous demande pas de laver la vaisselle. Ici, il faut tout faire. Nous n'avons même pas le temps de chercher du travail !

Je tente de les raisonner :

– Être adulte, c'est être responsable et s'assumer. Nous étions d'accord sur notre volonté commune de prendre en main notre destinée. Je l'ai fait, seul, et je vous ai préparé le terrain. C'est bien plus facile pour vous que pour moi ! Peut-être devrais-je chercher du travail à votre place ? Secouez-vous les mecs !

À l'évidence, ces deux-là ne parviennent pas à accepter de faire le grand saut. Je réalise à quel point ils ont peur du vide… Cette déception, ajoutée au comportement délirant d'Abdel, achève de m'écœurer. Je me réjouissais de les voir me rejoindre et œuvrer avec moi à notre projet commun, et voilà que je découvre leurs hésitations.

– Nous n'avons pas oublié notre pacte, rétorque Moncef mais la vie ici est trop dure. Nous n'y sommes pas habitués. Si tu trouves normal de faire ta lessive, ton ménage et ton repassage et de cuisiner, en plus de ton travail, nous avons le droit de penser autrement, conclut mon ami d'une voix froide.

Manifestement, le fossé entre nous se mue en une faille profonde.

– Et puis, poursuit-il, manifestement désireux de porter l'estocade et de me culpabiliser, depuis que nous sommes là, tu n'es presque jamais disponible pour nous. Il n'y en a que pour cet Abdel. Tu ferais mieux de l'abandonner ; ce n'est pas un individu fréquentable. Ce serait plutôt à toi d'ouvrir les yeux, me semble-t-il !

Touhami, les yeux rivés sur Moncef, hoche vigoureusement la tête pour bien m'indiquer qu'il partage cette opinion.

Je sais qu'ils ont raison sur ce point, mais je suis ainsi, fidèle en amitié. Ils ont d'ailleurs pu le constater par eux-mêmes.

Abdel est mon compagnon depuis le bateau : il a partagé mes espoirs et mes doutes, mes premiers pas ici. Cela nous a beaucoup rapprochés. Et ce n'est vraiment pas le moment de l'abandonner alors qu'il est en grand

désarroi. Je leur explique tout cela, une fois de plus, mais ils persistent dans leur attitude.

Les jours suivants, je les sens distants, voire soucieux. Cela m'inquiète. Chaque fois que j'évoque leur installation, la recherche d'un emploi, notre avenir commun, ils détournent la conversation. C'est toujours « plus tard », « on verra », « attends un peu… » Je me demande s'ils n'envisageraient pas de renoncer purement et simplement à notre projet. Peut-être n'osent-ils pas me l'avouer pour ne pas me peiner ?

À dire vrai, je ne sais plus du tout que penser de notre amitié et de son devenir mais, comme à l'évidence ils ne veulent pas m'en parler, je ne peux qu'attendre leur bon vouloir. Alors, attendons… Je ne risque pas grand-chose, à part une déception de plus, et je m'y prépare. C'est peut-être même l'objet de leur comportement, justement : au lieu de me prendre de front, ils m'amènent doucement à l'idée que cela ne se passera pas comme prévu.

Un soir, Abdel vient me chercher à la sortie du travail. Rien qu'à son regard, je comprends tout de suite qu'il rencontre de gros problèmes.

– J'ai besoin d'argent, me dit-il d'une voix sourde, l'air piteux, baissant le menton comme un enfant pris en faute.

– Pour le… enfin le bébé ?

– Oui. Caroline doit avorter vite ; elle a déjà cinq semaines de retard sur ses règles et le médecin nous a expliqué qu'au-delà de huit semaines, il n'opère plus.

Il me précise qu'ils n'iront pas en Grande-Bretagne, contrairement à ce qu'ils projetaient, mais en Hollande. Tout est prévu avec l'hôpital, à ceci près qu'il doit réunir la somme nécessaire avant de fixer la date précise et il n'entrevoit aucune autre possibilité que moi pour l'aider. Je soupire…

Pas question de le laisser tomber, bien sûr. Nous rentrons ensemble chez moi sans échanger plus d'une dizaine de mots. Je sens qu'Abdel est vraiment très mal. De mon côté, tout cela ne me plaît pas. J'ai peur qu'il ait du mal à remonter la pente et son côté irresponsable m'irrite un peu. Mais je sens bien que ce n'est pas le moment de lui en formuler le reproche.

Arrivé dans mon immeuble, je lui presse l'épaule en un geste amical avant de le précéder dans l'escalier.

– Je vais t'aider à résoudre ce problème, dis-je d'un ton assuré.

Un semblant de sourire se dessine sur ses lèvres pincées. Je suis heureux de pouvoir desserrer un peu l'étau sur lui.

Là-haut, nous faisons les comptes, moi assis sur mon lit, Abdel debout devant la fenêtre, me regardant en silence. Je ne distingue pas son visage, à contre-jour ; en revanche, j'observe sa silhouette du coin de l'œil et je remarque qu'il a encore maigri. Il ne doit pas manger tous les jours à sa faim.

Je ne dispose pas des liquidités nécessaires, alors j'emprunte la différence à mon logeur qui a toute confiance en moi et me rend volontiers ce service. Pour le rembourser et essayer de mettre un peu d'argent de côté, à nouveau, les soirs suivants, j'effectue un détour par le bistrot afin de vendre ma plume d'écrivain public. Ces heures s'ajoutent à mes journées de travail déjà bien remplies ; cependant elles ne me paraissent pas longues. Outre le fait que je rencontre du monde et que je me rends utile, j'arrive à rembourser ma dette rapidement et je recommence même à économiser un peu. Pas pour longtemps !

Le hasard veut en effet qu'Abdel croise son policier « ripou » qui eut une mise à pied temporaire pour avoir aidé illégalement quelqu'un, d'où son éclipse pendant quelque temps. Il explique à Abdel qu'ayant rendu service à un haut fonctionnaire, dans le passé, il a réussi à se sortir d'embarras. Maintenant il a pu reprendre son poste, avec la promesse d'avoir une attitude irréprochable.

– Je veux bien finir le travail que j'avais commencé pour toi et te procurer ces papiers, dit-il à Abdel, seulement je suis surveillé, ce sera un peu plus difficile. Il me faut une petite rallonge. Une « prime de risque. »

Quand Abdel me répète cela, je le mets en garde. N'a-t-il pas compris, la première fois ? C'est une arnaque ! Cet homme doit lui rendre son argent et Abdel doit l'oublier. Mais mon ami insiste : c'est son seul espoir ; toute sa situation en France en dépend ; avec des documents officiels de séjour, rien ne sera plus comme avant…

Je finis par céder, et lui prête tout ce qui me reste : mon petit pactole reconstitué soir après soir et l'argent économisé sur mon maigre salaire en me privant de tout. Il me faut même déposer mes précieux livres en gage chez un bouquiniste de la rive gauche, non sans un pincement au cœur.

Je demande à Abdel s'il est bien conscient de ce qu'il fait et s'il est assuré que cet homme lui délivrera enfin les papiers promis.

– J'en suis sûr cette fois, à cent pour cent.

Il vient ensuite s'asseoir à côté de moi sur le lit et ajoute :

– Tu vois Khémaïs, jamais personne ne m'a aidé comme toi. Je ne te remercierai jamais assez. Je veux que tu saches que ta confiance est bien placée. Je te rendrai cet argent un jour. Tu as ma parole.

J'évite de le regarder, cloué par l'émotion, et fixe mes pieds en grommelant quelque chose comme « c'est bien naturel. » Au fond de moi, je me dis que l'argent est presque secondaire. Mais pourvu qu'il obtienne enfin ses fichus papiers et trouve un emploi pour se stabiliser et vivre normalement !

Toutefois, un étrange pressentiment m'oppresse. Abdel n'a jamais eu de chance, c'est vrai, mais tout, dans son comportement, appelle la guigne. Il me donne l'impression qu'il est prêt à croire n'importe quoi et n'importe qui, prêt à foncer vers n'importe quelle chimère. Un tel comportement appelle le malheur.

Pourvu que je me trompe…

Le lendemain, je dîne avec Moncef et Touhami. L'espacement de nos contacts m'ayant porté conseil, je décide de calmer le jeu et de renouer les fils de notre amitié. Après tout, ils ont légitimement pu se sentir quelque peu délaissés : c'est vrai que j'ai consacré beaucoup d'énergie et de temps à Abdel et si je sais que j'ai eu raison ; eux ne connaissent pas la gravité de sa situation. J'ai donc ma part de responsabilité. Je choisis de l'assumer.

– Je pense que je vous dois des excuses. Il est vrai que je ne vous ai pas consacré tout le temps que j'aurais voulu, expliqué-je en préambule. Cela étant, j'ai besoin de savoir où vous en êtes dans votre recherche d'emploi.

Un silence pesant s'établit, à ma grande surprise. Puisque j'ai fait le premier pas et que je me montre conciliant, je m'attends à un certain soulagement. Je n'y comprends plus rien. Je décide de tout récapituler depuis le début :

– En choisissant de me rejoindre, vous avez aussi choisi de trouver un emploi, nous sommes bien d'accord ?

– Eh bien… commence Moncef,

– En fait, non, nous n'avons pas encore pris notre décision, affirme Touhami, interrompant notre camarade. Nous sommes venus voir et ce que nous avons vu ne nous plaît pas jusqu'à présent.

Je ne saisis pas…

Moncef essaye à nouveau de s'exprimer :

– Eh bien…

– Nous devons te dire la vérité, l'interrompt une fois de plus Touhami qui me fixe droit dans les yeux. Nous n'avons plus l'intention de démissionner du ministère. Nous attendions de voir comment ça se passe ici et nous avons bien fait.

Je suis effaré. Nous sommes loin, très loin de ce que j'imaginais. Touhami enfonce le clou en m'expliquant que, pour le moment, ils ont acquis la conviction qu'ici, à Paris, ils ne trouveront pas d'emploi gratifiant, eu égard à leur attente légitime. Échanger leur place de fonctionnaire à Tunis avec un bureau à eux, le prestige qui entoure la fonction, le salaire fixe à peu près garanti à vie, la famille, les amis, la chaleur du pays, contre un plongeon dans l'inconnu avec la quasi-certitude de perdre en qualité de vie, ça donne à réfléchir.

– Ton rêve est un miroir aux alouettes, martèle Touhami, tu es un utopiste, Khémaïs. C'est notre avenir qui est en jeu ; nous serions irresponsables de le galvauder ainsi. Visiblement tu n'as pas les mêmes attaches que nous. Dans ta tête, tu es plus libre mais ce que tu nous demandes est trop difficile pour nous et trop aléatoire.

Atterré, je reste sans broncher, écoutant sa plaidoirie qui vire presque au réquisitoire. Attaquer pour mieux se défendre… la règle est bien connue ! Faute de l'admettre, je comprends qu'ils vont probablement retourner à Tunis et que je ne pourrai pas facilement les faire changer d'avis.

En vérité, quand je repense aux jours qui viennent de s'écouler, je réalise que je le savais déjà, au fond de moi. À chaque fois que j'avais voulu aborder le sujet, ils avaient détourné la conversation.

Cependant, l'espoir ne me quitte pas totalement, je veux encore y croire.

Cette discussion houleuse a au moins le mérite d'éclaircir la situation. Sans doute Moncef et Touhami en avaient-ils discuté entre eux auparavant…

– Tu viens avec nous ce soir ? intervient Moncef pour faire diversion. J'ai déniché un dancing dans le 13e, ouvert tous les jours de la semaine.

– Je ne peux pas, ce soir, je dois aller chez Abdel régler certaines choses.

Moncef regarde Touhami, d'un regard si explicite que je n'ai pas besoin de l'entendre formuler sa pensée à voix haute :

– C'est mon ami depuis le bateau ; nous avons partagé des moments forts qui nous ont beaucoup rapprochés. Vous connaissez ma fidélité en amitié. Abdel ne gêne quand même pas nos relations !

– Siiiiiiii ! répondent Touhami et Moncef en chœur. Touhami poursuit :

– Et… c'est quoi ta course de ce soir ?

– Je dois aider Abdel à écrire une lettre de candidature pour une place dans une société, improvisé-je afin de ne pas leur donner d'arguments contre Abdel en expliquant la vérité.

– Une lettre de candidature ? s'enquiert Touhami d'un air ironique, il ne me donne pourtant pas l'air de chercher du travail !

Vexé, je relève la balle au bond :

– Et toi, tu en cherches ?

– Ouvre les yeux, Khémaïs, il est toujours tiré à 4 épingles et chaque jour il vient se balader avec une nouvelle conquête. C'est un vrai dandy.

Moncef intervient, non sans humour :

– Il ne pourrait pas nous refiler quelques adresses ?

En d'autres temps, nous aurions souri de cette plaisanterie. Il y a quelques mois, au bureau ou ailleurs. Mais là… cette tentative de dédramatiser la situation tombe à l'eau. Par contre, à nouveau j'en reviens au sujet principal :

– À propos d'adresses, vous n'en voulez pas une pour chercher du boulot ?

– Si, pourquoi pas, mais il n'y a rien d'urgent, me répond Moncef tandis que Touhami fixe le papier peint du mur avec la même attention que s'il regardait un film captivant à la télévision.

– On a encore le temps, conclut Touhami.

– Encore le temps ? Comment ça ?

– On verra bien. Là, nous sommes en vacances et souvent pour un entretien d'embauche il faut se présenter tôt. On va d'abord s'amuser un peu et vivre pleinement notre jeunesse. Tout le monde n'est pas un bourreau de travail comme toi, Khémaïs. Et puis il n'y a vraiment pas de boulot gratifiant. Hier encore j'ai jeté un œil sur les petites annonces, puisque je

cherche, ne t'en déplaise, et toutes les offres concernent des jobs manuels. J'ai essayé aussi de m'inscrire dans une école de formation de cinéastes mais l'accès pose problème. Je n'ai pas fait des études pour finir plongeur, même à Paris, assène enfin Touhami d'un ton rude.

J'essaie de tempérer :

– Finir, peut-être pas, mais commencer, pourquoi pas ?

– C'est du vent tout ça ! Nos compatriotes n'en finissent pas de commencer. Il n'y a pas d'avenir pour nous ici, tu le sais bien !

– Je vous trouve bien pessimistes, tous les deux. Vous vous attendiez à quoi ? À ce qu'on déroule le tapis rouge et qu'on vous embauche comme fonctionnaires au quai d'Orsay ?

– Je ne suis pas manuel, dit Touhami.

– Moi non plus, ajoute Moncef.

– Et moi ? dis-je. On a fait plus ou moins les mêmes études. Pourtant, j'accepte de repartir à zéro. J'ai rangé ma fierté dans le tiroir et sorti mon courage, en attendant mieux.

– Attendre… ça peut durer longtemps ! J'espère que tu es patient, dit Touhami d'un air sarcastique.

– Je le suis et je suis sûr que je parviendrai plus haut.

– Pour l'instant, tu es redescendu, insiste mon ami.

– Pour mieux remonter.

– L'espoir fait vivre !

– Absolument, dis-je, et celui qui n'avance pas recule.

– Toi, tu avances à reculons, conclut Touhami.

– Tu peux comprendre que ce n'est pas une décision facile, pour nous. Ce n'est que sur place qu'on mesure réellement l'importance de l'enjeu, se défend Moncef.

– Cela m'ennuie de faire de la peine à mes parents, murmure Touhami qui semble moins agressif qu'il y a quelques minutes.

Sans doute a-t-il besoin d'évacuer ce qu'il a sur le cœur car je le sens plus détendu. Je reprends donc la conversation d'une voix plus mesurée :

– Mes amis, le départ d'un enfant cause toujours de la peine aux parents, c'est ainsi depuis que le monde est monde ; déménager dans une autre ville ou dans un autre pays est pareil pour eux, car au fond, ce qu'ils désirent, c'est que leurs enfants réussissent. Si nous réussissons, ils seront heureux.

Mon argument paraît avoir porté si je m'en réfère au silence qui suit cette déclaration. Néanmoins, il me semble préférable d'en rester là pour aujourd'hui, sans chercher à les pousser dans leurs derniers retranchements. Je crois qu'ils m'en voudraient toute leur vie s'ils prenaient une décision d'une telle importance contre leur gré, en cédant à mes injonctions.

N'empêche, je suis déçu ! J'étais convaincu qu'ils avaient déjà pris leur décision en leur âme et conscience et en mesuraient tous les enjeux, toutes les conséquences. J'éprouve le sentiment d'avoir fait plusieurs pas en arrière. Cette discussion m'a quelque peu déstabilisé et me laisse un goût amer au fond de la bouche. Je ne puis m'empêcher de songer qu'ils reviennent un peu facilement sur leurs engagements. Hésiter à démissionner du ministère, ne relever que le côté négatif de notre projet me laissent augurer un renoncement pur et simple de leur part et je me prépare peu à peu à cette idée.

Quelques jours plus tard, Abdel m'attend à la sortie de mon travail, un soir, comme il le fait dans les « grandes occasions. » Il est moins tendu que la dernière fois que je l'ai vu mais il ne paraît pas non plus joyeux. Qu'a-t-il donc à m'annoncer ? J'espère que ce policier ne lui a pas encore demandé une nouvelle rallonge sous quelque fallacieux prétexte !

Lorsque j'arrive à sa hauteur, Abdel regarde par-dessus son épaule, puis autour de nous et sort de sa poche une carte d'identité qui semble tout à fait vraie, mais qui n'est malheureusement pas à son nom mais au nom de Azemouri, de nationalité marocaine. Je m'en étonne et il m'explique qu'effectivement lui aussi a été déçu mais que faute de mieux, il a accepté ce document. Il est quand même soulagé de pouvoir désormais vivre au grand jour, fût-ce sous une autre identité, et répondre officiellement à des offres d'emploi.

Il range sa carte dans la poche intérieure de sa veste puis la ressort presque aussitôt pour l'admirer comme s'il s'agissait de la photographie de l'élue de son cœur. Je souris de sa candeur. Il me quitte en me promettant de commencer à me rembourser bientôt maintenant qu'il a obtenu le précieux « sésame. »

Je rentre me coucher, rassuré de savoir que mon aide lui a entrouvert une porte, un espoir, et que le policier a plus ou moins tenu sa promesse. Mais Abdel reste Abdel ! Au lieu de se coucher de bonne heure afin de prendre

des forces pour commencer à chercher du travail dès le lendemain, il passe une bonne partie de la nuit dans un dancing à boire plus que de raison afin de fêter sa « victoire. » Et comme au final il ne peut pas payer la note, le patron de l'établissement lui confisque sa carte d'identité et le prévient qu'il a 24 heures pour régler sa dette, sinon une plainte sera déposée à la police à son encontre.

Retour à la case départ !

Naturellement, c'est encore vers moi qu'Abdel se tourne pour résoudre ce nouveau problème. À court d'argent, je l'accompagne chez son frère. Après tout, c'est d'abord à lui de faire un geste, non ? La famille sert aussi à cela. Hélas, le frère ne l'entend pas de cette oreille ! Il nous jette dehors comme des malpropres et, par ses allusions, je comprends qu'Abdel a déjà dû abuser de sa patience et de son portefeuille. Il n'y a aucun espoir de voir la situation se débloquer de ce côté-là…

En vendant nos deux montres et en faisant de nouvelles dettes, nous parvenons à négocier juste ce qu'il faut pour payer la note qu'Abdel a laissée au bar. Nous y allons aussitôt et il récupère sa précieuse carte d'identité, non sans se faire insulter par le patron qui lui demande de ne plus jamais remettre les pieds dans son établissement.

– Faut quand même pas déconner, jette-t-il avec dédain en nous poussant hors de chez lui, d'un geste rageur.

Honteux, je rentre la tête dans les épaules. J'en ai assez de cette situation déliquescente. Ne serait-il pas plus simple pour mon ami de trouver un travail et de régulariser sa situation au regard des autorités françaises ?

Je m'en ouvre à lui mais il ne partage pas mon point de vue. Il a eu du mal à obtenir ses papiers, tant pis s'ils sont faux ! Au moins lui permettent-ils d'exister au grand jour. À ce propos, poursuit-il, il ne craint plus le restaurateur à présent ! Il peut réclamer ses 3 mois de salaire, grâce à quoi il me remboursera sa dette, précise-t-il.

Je sens poindre de nouveaux ennuis et tente de le dissuader de retourner là-bas, mais il s'entête.

Le soir même, Abdel me raconte comment cela s'est passé : le patron lui a demandé de patienter, le temps de réunir la somme mais, en fait, il a appelé un des « policiers » qui l'avait interpellé auparavant, lequel lui a rappelé son précédent avertissement. Si Abdel persiste à revenir dans le restaurant, il

encourt les pires maux. Apeuré, Abdel me demande mon avis. Je renouvelle mes précédents conseils :

– Il est temps de tirer un trait sur toutes ces combinaisons douteuses et de régulariser ta situation en reprenant tout depuis le début, comme si tu arrivais tout droit du bateau.

Je lui explique qu'il n'est pas le seul immigré à se trouver sans passeport en France. Je lui rappelle que, par une simple lettre, je suis parvenu à régulariser la situation de deux personnes en difficulté. J'insiste encore :

– C'est le seul moyen de reprendre une vie normale, m'obstiné-je.

Abdel balaie tous mes arguments : il objecte qu'il y a une différence entre voyager clandestinement et utiliser le passeport d'un autre. Le risque est trop grand, et pour lui et pour son frère.

– C'est mon problème et pas le tien, affirme-t-il.

À nouveau, je jette l'éponge. Un vilain pressentiment m'étreint. Abdel s'est fourré dans un sérieux guêpier. Comment va-t-il s'en sortir ? Et je ne sais pas encore que le pire est à venir.

Après ma dernière discussion avec Moncef et Touhami au sujet de notre pacte, une sourde inquiétude est montée en moi : il est presque certain qu'ils ont renoncé à notre projet. Ils ne lisent manifestement plus les offres d'emploi… Je finis par leur dire, un peu exaspéré :

– Bientôt vous manquerez d'argent si vous avez l'intention de vivre ici. Je sais que dans un premier temps vous n'occuperez pas des postes mirobolants, mais nous pourrons reprendre nos études, évoluer. Qu'en pensez-vous ?

Le regard gêné qu'ils échangent vaut déjà une réponse à lui seul. Avant même qu'ils ne me répondent, penauds, qu'ils n'ont aucunement l'intention de rester à Paris avec moi, j'ai compris.

– Nous avons longuement discuté de cette question depuis notre arrivée et nous avons décidé de rentrer à la fin de notre congé, me dit Touhami.

Un silence pesant s'établit entre nous. Je suis anéanti. Le ciel s'écroule sur ma tête. Jusqu'au dernier moment j'avais voulu espérer, croire en la force de notre amitié…

Peut-être pour se déculpabiliser, Moncef et Touhami m'expliquent que mon projet est trop audacieux, que je n'y arriverai pas, que je resterai toujours un simple manutentionnaire.

– Tu verras dans quelques années, tu regretteras ton choix, estime Moncef.

Dans la foulée, ils m'informent que pour rentrer tard le soir, sans me déranger, ils ont trouvé une chambre dans l'immeuble à côté, laissée par un compatriote rentré au pays, et qu'ils rendront les clefs à mon logeur.

Comme si cela ne suffisait pas, Abdel continue sa descente aux enfers et le contexte général ne me paraît pas fameux non plus.

*

Le 29 octobre 1965, à 12 h 30, entre le drugstore de Saint-Germain et la brasserie Lip, en plein cœur de Paris, le chef de l'opposition marocaine et figure de proue de la conférence tricontinentale en préparation, Mehdi Ben Barka, est enlevé. La nouvelle ne sera rendue publique que le lendemain. Il avait rendez-vous avec un journaliste pour un projet d'un film dont le titre « Basta. » aurait été suggéré par l'homme politique marocain, du nom de la célèbre apostrophe de Fidel Castro aux Américains : *Et maintenant yankee, l'humanité vous dit Basta*.

L'assassinat du leader marocain ne fait aucun doute mais l'absence de son cadavre laissera planer l'incertitude pendant longtemps.

Beaucoup de personnes sont recherchées par la police pour éclairer cette affaire et notamment celles qui ont rencontré le disparu en tout dernier lieu : le journaliste Philippe Bernier, un étudiant marocain, ainsi que les faux agents mêlés à cet enlèvement.

La capitale française grouille de policiers : une tension certaine règne dans la ville. Le kidnapping de Mehdi Ben Barka agite la communauté arabe en France et les intellectuels parisiens de gauche protestent et apostrophent le gouvernement du général De Gaulle. Les services secrets français sont soupçonnés, la gauche et la droite se divisent et se déchirent. Le monde politique est en ébullition et la police est sur les dents.

On diffuse les noms des personnes activement recherchées qui sont mêlées de près ou de loin à cette disparition. Quelle n'est pas ma stupéfaction d'entendre prononcer celui d'Azemouri ! C'est un homonyme du nom d'emprunt d'Abdel ! Il s'agit du seul témoin qui peut éclairer la police sur cette ténébreuse affaire car il était en compagnie du leader marocain au moment de son rapt. C'est terrible.

Abdel a entendu prononcer ce nom, lui aussi, et il passe chez moi le soir même. Son front plissé, ses narines pincées et la transpiration grasse qui perle sur ses tempes trahissent son inquiétude. Il est littéralement affolé… Mesurant la gravité de cette affaire je ne trouve pas les mots pour le rassurer.

– Tu dois te débarrasser de cette carte d'identité, elle est trop dangereuse, dis-je à mon ami.

– Je vais réfléchir, me dit-il. C'est un simple homonyme, le prénom n'est pas le même. Cette carte m'a coûté les yeux de la tête.

Bien sûr qu'il doit détruire cette pièce d'identité, il le sait ! Les contrôles sont de plus en plus fréquents, particulièrement pour nous qui avons la peau mate. Tunisien, Marocain, Algérien… pour les policiers français, derrière chaque visage brun se cache un Azemouri.

Abdel me demande ce que je ferais en pareil cas. Difficile à dire car je vois mal me laisser entraîner dans une telle situation ! J'ai l'impression que depuis des semaines, il descend un escalier, les yeux bandés, comme s'il voulait s'autodétruire. À chaque marche, à chaque étape de cette descente aux enfers, il aurait pu s'arrêter, bifurquer, remonter, je ne sais trop, mais en tout cas, reprendre son destin en mains. Maintenant…

Je ne me sens pas capable de gérer une telle situation.

L'affaire Ben Barka évolue vite… et mal ! La radio nous apprend qu'un nommé Figon, agent des renseignements généraux impliqué dans l'enlèvement du leader marocain est en cavale et craint pour sa vie. Cela sent le règlement de comptes entre « Barbouzes. » Finalement on le retrouvera « suicidé » quelques semaines plus tard. L'affaire prend une dimension internationale lorsqu'un mandat d'arrêt est lancé contre le général Oufkir, ministre de l'Intérieur marocain et le colonel Dlimi, son directeur de la sûreté. Les relations entre la France et le Maroc sont tendues à l'extrême.

Je file aussitôt au café où Abdel a ses habitudes. Dieu merci, il est là, attablé avec deux hommes que je ne connais pas. Après avoir attendu qu'il se sépare des deux autres, j'informe mon ami de ce qui se passe et de la menace de plus en plus grave qui pèse sur lui. Je lui conseille de déchirer immédiatement sa carte d'identité.

– Il n'y a plus aucune minute à perdre, Abdel, tu dois la liquider sans aucune hésitation, maintenant, c'est un ordre.

Nous sommes assis à l'écart, dans une sorte de petit recoin proche de la porte des toilettes. Abdel déchire sa carte d'identité sous mes yeux et se lève pour aller jeter les morceaux dans la cuvette des W-C. À mon tour, je me lève et tire à nouveau la chasse d'eau au cas où des morceaux seraient restés en surface. Profitant de ma courte absence, Abdel me vole ma propre carte d'identité mais je ne l'apprendrai que bien plus tard ! Comment imaginer que mon propre ami me trahirait, après tout ce que j'avais fait pour lui ? C'est qu'il est dans une profonde détresse, comme un gibier traqué par les chasseurs. Je remarque bien une étrange lueur dans ses yeux en revenant m'asseoir à côté de lui, mais sans comprendre qu'il s'agit d'un regard chargé de culpabilité. Je l'attribue plutôt à la peur, agrippée à lui comme un fruit à sa branche.

Il m'informe de sa décision de se cacher chez son frère. Je m'en étonne :

– Il n'a rien voulu entendre, l'autre jour.

Abdel m'explique que cette fois, la situation est bien plus grave. Et puis il ne s'agit pas d'argent, il doit juste lui ouvrir la porte. Dans les circonstances actuelles, Abdel est convaincu que son frère acceptera. Puisse le ciel l'entendre !

Nous nous séparons là mais à la radio je n'entends parler que d'Azemouri : la police judiciaire le recherche activement, tout comme leurs collègues des renseignements généraux désireux d'élucider l'énigme de cette disparition, ou peut-être de supprimer le témoin… Les journaux parlent de guerre entre les différents services français et étrangers qui pourraient être impliqués dans cette affaire. Pauvre Abdel…

Je m'apprête à rentrer chez moi. En cherchant un billet pour régler ma consommation, je constate que ma carte d'identité a disparu. Mon cerveau s'emballe. Je réfléchis très vite au dernier moment où je l'ai vue, à ce que j'ai fait depuis, aux lieux où je suis allé, aux personnes que j'ai… Abdel !

Bon sang, ce ne peut être que lui ! C'est forcé, il a sacrément besoin d'une nouvelle identité en ce moment. « Le salopard ! », me faire ça, à moi !

Il faut absolument que je le retrouve avant qu'il ne l'utilise. Je n'ai aucunement envie qu'il m'attire des ennuis, ni qu'il s'en crée encore plus s'il est arrêté avec mes papiers.

Sortant du café, je hèle un taxi qui remonte lentement la rue de la Pompe et lui demande de m'amener dans l'arrondissement où réside le frère d'Abdel. C'est là qu'il a dit qu'il allait se cacher.

La radio est allumée, les gros titres concernent toujours l'affaire Ben Barka et ses développements. Le chauffeur la commente mais je n'entends pas ses propos, perdu dans ma réflexion. Abdel… Abdel l'ingrat ! Pourvu que je le retrouve à temps…

Un crissement de pneus suivi d'un fracas métallique me sort de ma torpeur : le conducteur a percuté le véhicule qui nous précédait parce qu'il a freiné trop tard. Il sort de sa voiture comme une furie et déverse un flot d'injures sur son collègue qui lui répond en termes aussi fleuris. Je m'apprête à sortir pour changer de taxi lorsque j'aperçois deux policiers qui se dirigent droit vers nous, à une vingtaine de mètres.

Instinctivement, je me ramasse sur le siège, me tasse comme si je voulais me fondre dans la banquette arrière. Avec mon teint basané, sans pièce d'identité, cela risque de se gâter. Comment réagir ? Fuir ? Ils me rattraperaient sans doute, et puis après tout, je n'ai rien à me reprocher. Alors ?

Les idées s'enchaînent à toute vitesse dans mon cerveau. J'essaie de passer en revue les diverses solutions qui s'offrent à moi : si je dis la vérité, ils remonteront à Abdel qu'ils prendront pour le « gros poisson » recherché, puis ils trouveront le policier corrompu. Mais si je mens, il est probable qu'ils s'en apercevront tôt ou tard. Ils ne sont pas stupides et ils disposent de sérieux moyens de pression. Je ne pense pas pouvoir résister longtemps à un interrogatoire en règle car je n'ai pas l'habitude de mentir. Je ne sais trop quelle décision prendre.

En vérité, je n'ai pas le choix : j'attends. Inch Allah !

Les policiers calment l'ardeur des deux conducteurs et relèvent leur identité puis examinent les cartes grises des deux véhicules.

– Bon, garez-vous là pour remplir le constat ; vous gênez la circulation, ordonne le plus âgé des deux représentants de l'ordre.

Soudain, ils m'aperçoivent et se dirigent lentement jusqu'à ma hauteur. Je baisse la vitre, cherchant déjà à m'habituer à l'idée que je risque de dormir au commissariat ce soir…

– Vous n'avez rien, Monsieur, ça va ? demande l'un des policiers.

D'une voix qui me paraît affreusement mal assurée, je réponds que non, tout va bien, merci. Ils ne se rendent pas compte de mon émoi à moins qu'ils pensent que je suis choqué par l'accident. Après avoir constaté qu'il n'y a pas de blessé, ils reprennent leur patrouille et s'éloignent. Mon cœur bat à deux cents à l'heure !

Dès qu'ils ont tourné le coin de la rue, je sors du véhicule, règle au chauffeur de taxi le montant de ma course. Il maugrée :

– J'en ai pour une semaine de réparation et je perds une course en plus !

Je songe qu'il a de la chance de ne souffrir que de petits problèmes vite résolus. Un peu d'argent perdu, ce n'est rien. Il fera attention la prochaine fois. Mes problèmes et surtout ceux d'Abdel sont bien plus sérieux. J'évite naturellement de lui tenir un tel discours et descends dans la première bouche de métro que je rencontre.

Peu habitué à emprunter cette ligne, je me trompe de station et m'attarde sur le quai pour consulter le panneau indicateur. Soudain, dans la foule, mon regard est attiré par un visage connu : Caroline ! Je me précipite vers elle. Elle n'a pas l'air en forme et je la sens gênée. Son sourire est un peu contraint. Elle doit savoir qu'Abdel me crée des soucis ou bien elle a peur que je lui réclame l'argent que j'ai prêté à son compagnon. Je feins de ne pas m'en apercevoir et lui demande ce qu'elle devient et si son « opération » s'est bien déroulée en Hollande. Cette fois, elle rougit jusqu'aux oreilles.

– Je suis enceinte mais il n'a jamais été question d'avortement. C'est Abdel qui a tout inventé. Il refusait que je te le dise pour une raison que j'ignore, m'apprend Caroline, les yeux rivés sur ses pieds.

Je suis tout simplement atterré !

Nous allons nous asseoir sur un banc. Je lui parle du vol de ma carte d'identité et de l'argent que j'ai prêté pour le prétendu «avortement.» Elle me révèle que cela ne l'étonne pas. Abdel lui a aussi emprunté de l'argent sous différents prétextes, et qu'elle n'a jamais revu. Il est ainsi, dissimulateur, fourbe. Je découvre peu à peu la vraie personnalité de mon ami. Mon

ami… puis-je encore employer ce terme ? Il a inventé tout cela pour me soutirer de l'argent. Quel salaud !

Maintenant qu'il est exposé au danger, elle ne peut plus loger chez lui. Elle est à la rue, seule, fatiguée, sans ressources. Elle me laisse entendre qu'il lui arrive de songer au suicide, que seul le bébé dans son ventre la retient. Finalement, elle me supplie de l'héberger quelques jours chez moi, en me fixant de ses grands yeux bleus :

– Juste un dépannage, s'il te plaît.

Cette perspective ne m'enchante guère mais j'accepte car la grande détresse que j'ai lue dans son regard m'interdit de lui fermer ma porte d'autant plus que Moncef et Touhami ont déménagé. Elle m'embrasse sur la joue et essuie machinalement avec sa manche une larme qui perle. Elle murmure un timide « merci » qui m'émeut profondément.

Je lui explique qu'avant de rentrer chez moi, je veux absolument récupérer ma carte d'identité et lui donne rendez-vous dans un café bien connu de nous deux. Puis je file chez le frère d'Abdel qui m'informe que, vu la tournure des événements, il n'a plus envie de le voir ni lui… ni ses amis.

J'essaie de mettre mes idées en ordre : je me souviens qu'Abdel m'a parlé d'un petit appartement qui est à louer à la rue du Presbytère, pas très loin de son ancien quartier et qu'il envisage de le prendre parce que le propriétaire, un marginal, n'exige jamais de carte d'identité de ses locataires, pour le simple «principe» de ne pas se conformer à la règle générale.

Je n'ai pas d'autre alternative que d'y jeter un coup d'œil. Je finis par le trouver dans sa planque. Je sonne, mais il refuse de m'ouvrir la porte et précise d'une voix assourdie par le lourd battant de bois :

– Je suis avec une amie. Reviens dans 2 heures, je t'expliquerai tout.

Je n'ai pas besoin d'explications, je veux ma carte d'identité. J'exige qu'il me la passe sous la porte mais il ne répond plus à mes coups de sonnette. Je finis par renoncer pour ne pas alerter le propriétaire. Je reviendrai dans 2 heures, on verra bien. En attendant, je file chez moi afin de demander au mien s'il accepte que je loge Caroline pendant quelques jours. Il n'y voit pas d'inconvénient si cela ne dure pas longtemps et me gratifie d'un sourire coquin : il doit penser que j'ai envie de séduire la jeune femme. Je ne prends pas le temps de démentir, j'ai d'autres chats à fouetter.

En redescendant la rue, je croise Moncef et Touhami. Leur salut est cordial, mais sans plus. À l'évidence, notre amitié a vécu. Ils m'informent qu'ils vont rentrer à Tunis par avion la semaine prochaine. Malheureusement, je suis à la fois trop occupé et trop préoccupé pour m'intéresser à cette information. La situation est grave, il y a des priorités.

Je file prévenir Caroline qu'elle peut séjourner chez moi mais elle n'est pas là. Le serveur me tend un papier : elle me demande de l'attendre un peu. Je patiente donc mais les minutes passent. Cela fait une heure que je l'attends en vain. Si je ne veux pas rater le dernier métro, il est temps de partir. Je sors du café, de mauvaise humeur. Je lui rends service et elle me fait perdre un temps, ô combien précieux en ce moment.

L'urgence reste de récupérer ma carte d'identité. Je cours chez Abdel, en me disant que je resterai dormir là. Hélas, il est absent. Décidément ! Je n'ai pas de chance avec mes rendez-vous… Exténué, je m'assois à même le sol, pose ma tête contre sa porte et m'endors.

Aux petites heures, la lumière crue de l'ampoule nue du palier, couverte de poussière, me tire de ma somnolence. C'est Abdel qui a actionné la minuterie. Il monte en titubant avec une jeune fille d'allure assez vulgaire. Assurément, il est complètement irresponsable ! À croire qu'il n'a aucune conscience du danger qui le guette… Enfin, j'en ai assez et son cas ne m'intéresse plus. Il m'a menti, il m'a manipulé. Qu'il assume ses fautes et qu'il se débrouille tout seul.

Il me rend ma carte d'identité et affirme avec aplomb qu'il l'avait juste « empruntée » pour rentrer chez lui mais qu'il me l'aurait spontanément rendue de toute façon. Je préfère ignorer ses paroles, je suis trop fatigué pour polémiquer. J'ai besoin de dormir et comme il n'y a plus de métro, je n'ai pas le choix. Je lui demande de m'héberger quelques heures.

À ma grande surprise, il tergiverse :

– C'est gênant, j'ai promis à mon propriétaire, contre cette location anonyme, de ne jamais loger personne et je veux respecter mon engagement.

Je ne réfléchis même pas, mon poing s'écrase sur sa joue gauche, juste à côté du nez. Cela a été plus fort que moi. C'est bien la première fois de ma vie d'adulte que je me comporte ainsi mais là, vraiment, je suis écœuré. Je tourne le dos sans même expliquer la raison de mon geste et disparais prestement sans ajouter aucun mot.

Au sortir de l'immeuble, dans l'air frais du petit matin, je décide de marcher jusque chez moi. C'est ça ou attraper un sacré coup de froid ! Je traverse une bonne partie de la ville à pied, non sans ruminer d'amères pensées sur l'amitié, la fidélité et la sincérité des sentiments. La vie vient encore de me donner une sinistre leçon.

Le lendemain, alors que je bois un café dans mon bistrot habituel, j'avise Caroline qui entre, scrute la salle enfumée et se dirige vers moi. Elle me présente ses excuses pour m'avoir fait attendre la veille et m'explique pourquoi : elle avait oublié son sac à main à la supérette où elle avait fait une course. Heureusement, la caissière s'en était aperçue et l'avait mis de côté. Seulement, le temps de le récupérer puis de reprendre le bus, elle était revenue au café beaucoup plus tard qu'elle ne le pensait.

– On a dû se louper de peu, conclut-elle, mais je suis vraiment navrée.

Ainsi que nous en étions convenus, elle habite chez moi quelques jours.

Un soir où je rentre du travail et pose mon blouson sur le dossier d'une chaise, tandis qu'elle nous cuisine une omelette au fromage, Caroline me raconte :

– En allant faire des courses, tout à l'heure, j'ai rencontré l'épouse du restaurateur. Et devine quoi ! Je lui avais expliqué, il y a quelques semaines, mes difficultés et celles d'Abdel et cela l'avait émue. Me sachant enceinte à 19 ans, sans argent ni travail, elle a harcelé son mari jusqu'à ce qu'il cède et il vient finalement de verser à Abdel ses 3 mois de salaire !

Bénies soient les femmes !

Je reprends immédiatement mon blouson et demande à Caroline d'enfiler le sien. Nous mangerons plus tard : il faut battre le fer pendant qu'il est chaud ! Nous filons chez Abdel pour tenter de récupérer l'argent qu'il nous a emprunté.

– J'en profiterai pour reprendre mes affaires, précise Caroline, je n'ose pas trop y aller toute seule, j'ai peur de craquer. Notre amour n'est pas partagé. Ce n'est pas l'homme qui me rendra heureuse. Je risque de souffrir toute ma vie si je reste avec lui.

Nous frappons à sa porte et Abdel vient ouvrir d'un pas traînant. Je lui trouve mauvaise mine. Par contre, à notre grande surprise, il nous rembourse rubis sur l'ongle, instantanément, sans chercher d'excuse ni de faux-semblant.

Cette attitude me rapproche à nouveau de lui et je lui pardonne instantanément ses mensonges et ses combines. En cet instant, il me fait pitié. Je retrouve l'ami que j'ai connu sur le bateau.

Caroline, elle, campe sur ses positions. Elle m'a confié en venant qu'elle ne le supportait plus, et son comportement le prouve clairement. Après avoir compté les billets pour vérifier qu'il lui a bien tout rendu, elle se dépêche de faire le tour des lieux, un grand sac bleu marine à la main, et je la vois y fourrer à la hâte quelques bibelots, deux livres et ses vêtements. Après quoi elle me salue, me remercie pour tout ce que j'ai fait pour elle et m'embrasse prestement sur la bouche alors que je ne m'y attends pas du tout, puis elle sort en claquant la porte, sans un mot ni même un regard pour Abdel.

– Il ne s'est rien passé entre nous, dis-je à mon ami, je suppose qu'elle m'a embrassé pour te rendre jaloux.

Mais encore une fois, à ma grande stupéfaction, il ne réagit pas. Il semble absent, totalement amorphe.

– Quelque chose ne va pas ? Tu n'es pas heureux d'avoir enfin récupéré ton argent ? lui demandé-je, étonné par son étrange attitude.

– J'ai un problème, me dit-il, la main sur le côté, les traits crispés.

Là, il me raconte qu'il a passé la soirée précédente et une bonne partie de la nuit dans un dancing où il a fait la connaissance d'une femme superbe avec laquelle il a dansé et plaisanté un peu. Seulement… son mari était là et il n'a pas du tout apprécié qu'un autre homme la courtise. Il a menacé Abdel qui a voulu jouer au plus malin en le rabrouant, au lieu d'adopter un profil bas ; l'autre a brusquement sorti un couteau qu'il lui a planté dans le côté.

Abdel écarte les pans de sa veste, soulève sa chemise toute rouge à cet endroit-là et me montre sa hanche droite où j'aperçois une grosse compresse elle aussi imbibée de sang.

– Tu ne peux pas rester comme ça ! As-tu vu un docteur ?

– Non, répond-il, avant d'ajouter : tu oublies ma situation, l'ami ! Appelle plutôt mon frère ! Il connaît un étudiant en médecine en stage à la Salpêtrière qui va m'arranger ça discrètement. S'il désinfecte la plaie et qu'il me recoud, c'est bon, je ne pense pas qu'il y ait un organe touché. C'est juste une déchirure de la peau.

– Tu n'en sais rien ! Et puis tu as manifestement perdu beaucoup de sang. Abdel, j'appelle une ambulance et nous partons tout de suite à l'hôpital.

– Non ! Pas question, Khémaïs ! Je finirai en prison, ou on me renverra en Tunisie avec les conséquences que tu imagines pour mon frère qui m'avait prêté son passeport. Non, non et non !

Malgré mon insistance, Abdel refuse catégoriquement de contacter quelqu'un d'autre que son frère. Je finis par penser que cet étudiant arrivera peut-être à lui faire entendre raison. Mais je vois Abdel qui ôte le pansement pour le réajuster, avec du sparadrap. La blessure saigne encore plus qu'avant. Je n'aime pas du tout cela.

Finalement, j'en reviens à ma première idée : il faut un médecin, et tout de suite. Je descends au bistrot, soi-disant pour appeler le frère d'Abdel mais en réalité je téléphone au médecin de garde qui arrive à peine un quart d'heure plus tard. Son diagnostic est inquiétant :

– L'entaille est profonde. Il ne faut pas seulement recoudre l'épiderme mais inspecter la blessure. Je pense que l'intestin et la flèche du foie sont touchés. Un spécialiste doit vérifier cela. Une hospitalisation immédiate s'impose, annonce le médecin. Il n'y a pas le choix.

– Pas question, répond Abdel d'une voix sourde.

Son teint de plus en plus pâle et les cernes sombres qui s'élargissent sous ses yeux m'inquiètent au plus haut point.

Je raccompagne le médecin et le paie. Il insiste :

– Votre ami a perdu trop de sang et doit être opéré d'urgence. Il faut l'hospitaliser immédiatement ! Ou vous appelez une ambulance ou je m'en occupe. C'est une question de vie ou de mort. Je suppose qu'il est en situation irrégulière ou qu'il a commis une bêtise pour réagir ainsi, mais l'alternative est simple : il vaut mieux être vivant, quitte à faire un peu de prison, que d'être mort. S'il n'est pas hospitalisé sur-le-champ, il n'en a plus que pour quelques heures. Non seulement il se vide de son sang mais je crains une infection de l'appareil digestif. À ce stade, chaque minute compte.

Convaincu du bien-fondé de ses explications, j'appelle immédiatement une ambulance. Abdel en pensera ce qu'il voudra, j'assume mon acte. Avant de remonter à son chevet, je téléphone aussi à son frère afin de le prévenir. Il n'est pas encore rentré du travail et sa femme me répond assez sèchement qu'il ne veut plus rien savoir de ce « voyou. » Je lui demande

d'informer quand même son mari que son frère va être hospitalisé d'urgence à Saint-Antoine.

– Tant mieux ! conclut-elle et elle raccroche brusquement.

Je n'ai pas le temps de m'attarder sur ce comportement odieux ; mon ami a besoin de moi. Je remonte l'escalier quatre à quatre et le trouve quasiment inconscient. Sa veste est trempée de sang, tout comme les draps, sous lui. Je cherche désespérément des yeux quelque chose pour comprimer la blessure et finis par appliquer une serviette de toilette, mais sans grand effet. Je suis stupéfait de constater quelle quantité de sang notre corps peut contenir !

Entendant la sirène de l'ambulance, je descends accueillir les infirmiers pour les mener au chevet d'Abdel. L'un des deux ne peut s'empêcher d'émettre un juron en découvrant le spectacle d'Abdel gisant dans une mare de sang :

– Oh putain ! Puis il se reprend et me regarde :

– Excusez-moi ! En tout cas, il était temps qu'on arrive.

Avec des gestes de professionnels aguerris, sans échanger un mot, les brancardiers sanglent mon ami et le descendent jusqu'au véhicule où ils glissent délicatement la civière. Je monte avec lui dans le lourd véhicule qui s'ébranle, sirène hurlante.

L'ambulance s'arrête dans le sas des urgences de l'hôpital Saint-Antoine où une équipe médicale surgit et décide de l'envoyer sur-le-champ en réanimation. Une infirmière fouille dans les poches d'Abdel à la recherche de son portefeuille pour voir s'il a une carte indiquant son groupe sanguin. Elle croise mon regard intrigué, m'explique son geste puis me demande :

– Vous êtes un ami ?

– Oui.

– Vous connaissez son numéro de sécurité sociale ?

– Heu… non. Mais voici un acompte.

Je me rappelle le conseil de Haj M'barek sur le bateau : *Lorsque la vie d'un homme est en danger et que tu peux le sauver, l'hésitation même est une lâcheté.*

Et je lui donne tout l'argent qu'Abdel venait de me rendre.

– Vous voulez bien remplir le dossier d'admission, là ?

Elle me désigne un guichet derrière lequel un homme me fixe du regard. Je ne vois pas très bien ce que je peux lui dire mais je m'approche, un peu perdu. Hormis son prénom Abdel et son nom de famille El Gabsi, je ne connais rien d'autre de lui. L'homme me prévient que, compte tenu des circonstances, la police souhaitera sans doute me voir. C'est la procédure, m'indique-t-il, surtout dans le cas de blessures non accidentelles. Je lui confirme que je veux bien mais que je ne sais rien de plus, n'ayant pas assisté à la bagarre. Puis je m'enquiers de l'état de santé d'Abdel et du lieu où il se trouve.

On m'explique qu'il est toujours en réanimation. Il en revient environ deux heures plus tard, le regard terne et la peau grise. On l'amène alors dans une chambre où une infirmière pied-noir, qui parle couramment arabe et connaît notre culture, accepte gentiment de me laisser entrer pour m'asseoir à son chevet.

La chambre est minuscule et emplie de senteurs médicales. Elle dégage l'odeur de produits désinfectants. Je fais un effort pour ne pas reculer et avale une grande bouffée d'air frais dans le couloir avant de rentrer.

Abdel est allongé sur un lit métallique, entre une table de chevet sur laquelle trône un monitoring mesurant ses fonctions vitales et une potence où est suspendue une sorte de sac transparent relié à une tubulure fichée dans son avant-bras gauche. Les murs sont nus, la peinture quelque peu défraîchie. Les volets sont fermés, aussi ne discerne-t-on rien de l'extérieur. Il n'est même pas possible de savoir s'il fait jour ou nuit ; une veilleuse éclaire mon ami d'une lumière blafarde.

Mon Dieu, que cela est triste…

S'il était en Tunisie, il y aurait déjà plusieurs personnes à son chevet, sa famille, ses amis, ses voisins mêmes, mais ici, c'est la solitude. Cela renforce la grande tristesse qui m'étreint le cœur à la vue de ce décor sordide.

Voilà, me dis-je, ce qui attend l'immigré à l'étranger. Moncef et Touhami ont peut-être finalement raison !

Abdel est brûlant de fièvre et tient des propos totalement incohérents. Il délire, le pauvre. L'infirmière me demande de lui parler, d'essayer d'attirer son attention afin qu'il ne se laisse pas glisser dans le coma.

– Votre ami a perdu énormément de sang. L'opération s'est bien passée mais il est très fragilisé, précise-t-elle.

Je rappelle à Abdel les meilleurs moments que nous avons passé ensemble depuis notre rencontre sur le bateau : la péripatéticienne à Marseille qu'il avait prise pour une honorable femme instantanément tombée sous son charme ; les dancings, ses conquêtes, ses bêtises aussi, et ce chapitre-là est bien long… mais c'est avec humour que j'évoque tout cela, essayant de l'apaiser. Je continue à lui parler, parler, parler toujours en français comme je le fais depuis notre arrivée en France. Puis j'ai envie de m'adresser à lui en arabe, dans notre dialecte tunisien.

– Tu te rappelles sur le bateau, le type qui a visité la géographie ?

Là, j'atteins mon but puisque je lui arrache un sourire : c'était sa blague préférée. Il l'a racontée à Caroline au moins dix fois, m'a-t-elle dit. Il me regarde comme jamais il ne l'a fait, avec une sorte de tendresse au fond de l'œil. Au moment où je m'apprête à lui demander pourquoi il me regarde ainsi, je vois ses paupières se fermer brusquement. Un instant, je crains le pire, mais non, il dort. Ou peut-être est-il tombé dans le coma, je ne sais trop. J'appelle l'infirmière qui me confirme que son état est grave mais qu'il faut garder espoir.

Les heures s'écoulent ; j'ai perdu la notion du temps. J'ai faim mais je ne veux pas quitter mon ami maintenant, je préfère rester près de lui.

Parfois il s'éveille et murmure quelques mots : il a peur de ne pas voir naître son enfant, il craint que Caroline ne veuille plus jamais le revoir, ce qui paraît hélas probable, puis il m'explique qu'il sent que la vie le quitte.

– Je serai mort avant qu'il ne naisse…

– Ne dis pas de bêtise !

– Je le sens, Khémaïs… Je m'en vais. Pardonne-moi ce que je t'ai fait. Dis à Caroline que je l'aime, je… lui demande… pardon, aussi.

– Tu le lui diras toi-même. Tu peux encore te rattraper, petit frère…

Je vois bien qu'il est absent. Il affirme qu'il ressent un mauvais pressentiment. Je le rassure comme je peux : il est encore sous le choc, c'est normal, sa blessure était sérieuse. Il l'a échappé belle mais maintenant il est soigné par des médecins compétents, dans un hôpital, à Paris. Tout va bien. Dans quelques jours il sera sur pied.

Il se rendort. N'y tenant plus, je décide de descendre à la cafétéria acheter un sandwich. Je croise l'infirmière qui me demande de prévenir sa famille.

– Il y a une cabine téléphonique dans le hall, près de la cafétéria. Dites-leur de venir vite le voir, on ne sait jamais, précise-t-elle d'un ton alarmant.

Je réalise que l'état d'Abdel lui inspire une réelle inquiétude. Ce doit être bien plus grave que je ne le croyais. Moi qui le pensais sorti d'affaire ! Je repense à ce qu'il vient de me dire, sa peur de mourir, son mauvais pressentiment. Tout cela m'angoisse. J'hésite à retourner immédiatement dans sa chambre. Il faut d'abord que j'appelle son frère et que je mange un morceau avant de tomber d'inanition. Je ne peux, hélas, rien avaler.

Son frère est rentré, cette fois, et il semble bien plus inquiet que ne l'était son épouse. Il me pose plein de questions sur les circonstances du drame, la nature de sa blessure, le diagnostic formulé par les médecins… Il me demande aussi le numéro de sa chambre, sans préciser s'il viendra ou non.

Je remonte ensuite près d'Abdel. Il dort paisiblement et je finis par somnoler. J'aurais dû acheter une revue ou un livre, en bas. J'irai tout à l'heure.

Au milieu de la nuit, Abdel se réveille. La fièvre semble tombée. Il ouvre grand les yeux. Il me reconnaît dans la semi-obscurité qui règne dans la chambre et me sourit, d'un grand sourire d'enfant, spontané, franc. J'ai du mal, en voyant mon ami ainsi, à me souvenir de l'Abdel plein d'entrain et magouilleur.

– Tu es mon vrai compagnon de galère. Tu es un ami fidèle, Khémaïs. J'espère que mon fils te ressemblera, murmure-t-il d'une voix très faible, déglutissant péniblement.

Je m'apprête à le remercier lorsque je vois son menton s'affaisser et ses pieds s'agiter en brefs soubresauts sous le drap.

– Abdel, ça va ?

Je crie presque en lui posant cette question. Mon ami s'agite fébrilement, le regard absent. Je sors dans le couloir pour appeler l'infirmière puis me souviens qu'il y a une poire à presser près de son lit. Je presse le bouton, assis sur le lit, et prends mon ami dans mes bras. L'infirmière n'a même pas franchi le pas de la porte que le corps d'Abdel se détend brusquement dans mes bras. Il pousse un dernier râle, comme le ronronnement d'un chat que l'on caresse, puis sa tête bascule en arrière. Je réalise qu'il est mort.

– Allahou Akbar (Dieu est le plus grand). « Nous sommes à Dieu et c'est à lui que nous retournons » dis-je d'une voix tremblante, les yeux noyés de larmes.

L'infirmière attend que je finisse ma prière pour lui fermer les yeux et tend le drap au-dessus de son visage puis elle se tourne vers moi :

– Mes sincères condoléances, Monsieur. Je crois que vous avez besoin de repos maintenant. Vous feriez bien de rentrer et d'avertir sa famille.

Le lendemain, j'aide le frère d'Abdel à s'occuper des formalités de rapatriement du corps en Tunisie. Son frère souhaite qu'il soit inhumé à Tunis, au cimetière d'Al Jallaz.

Dans le corbillard qui emmène le corps à l'aéroport du Bourget, son frère et moi échangeons quelques mots à propos d'Abdel.

– Il a commis beaucoup de bêtises et j'en avais assez de son comportement mais il n'était pas méchant. Il ne méritait pas ça, murmure-t-il en sanglotant.

J'acquiesce de la tête, sans répondre.

Par un curieux hasard, je croise Moncef et Touhami dans le hall de l'aéroport : ils rentrent à Tunis par le même vol que la dépouille d'Abdel. Cette coïncidence me glace le sang. Ce grand avion blanc va décoller en emmenant tous mes amis en même temps. Cette affreuse déchirure me ramène quelques mois en arrière, quand je prenais le bateau, seul, pour m'en aller vivre mon destin.

À l'époque, l'enthousiasme m'animait. Là, je me sens fatigué, triste et sale. Il s'en faut de très peu pour que je ne réserve moi aussi un billet de retour.

Rien ne sera plus comme avant. Je crois que je viens de vieillir de dix ans d'un seul coup. Je rentre à Paris en bus, plus seul que jamais.

De loin, j'entrevois le sommet de la Tour Eiffel dont je rêvais quand j'étais encore à Tunis. Autrefois, la voir en image ou tout simplement penser qu'elle existait, solidement plantée en bord de Seine dans la capitale française, m'excitait comme un enfant à l'idée que je la verrais en vrai, un jour prochain, tant elle symbolisait pour moi le rêve européen. Parce qu'elle incarne souvent la ville de Paris, à mes yeux, elle était la concrétisation de cette notion de liberté absolue ; elle n'était pas seulement un étonnant concept architectural représentatif du talent et de l'imagination de l'ingénieur qui l'avait conçue, elle portait en elle une espérance, une grandeur,

une sérénité, droite et digne comme une grande dame, apparemment insensible au temps et aux agressions de la pollution ou de la météorologie.

Aucun autre monument au monde ne me faisait un tel effet. Mais aujourd'hui, j'ai l'impression de ne plus la voir de la même façon : oublié l'espoir qu'elle suscitait en moi ! Oublié le destin que je voulais me tracer sans faillir. Oubliées les ambitions…

En cet instant précis, là, si je pouvais étendre mes bras et voler comme un oiseau pour me retrouver ce soir à Souk El Bélat ou à Tourbet el Bey parmi les miens, je le ferais sans hésiter. Ma motivation a fondu comme neige au soleil, ou plutôt mes convictions, ébranlées par ce décès et ces départs.

Qui a raison : Moncef et Touhami ou moi ?

Je me sens perdu, anéanti. Le problème, c'est qu'aucune marche arrière ne m'est permise puisque j'ai déjà envoyé ma lettre de démission au ministère. Toute retraite est désormais impossible. L'irrémédiable est en route et pour la première fois, le doute m'étreint et m'assaille. Je m'en veux de n'avoir pas réfléchi plus longuement avant d'envoyer cette satanée lettre. Tout serait plus facile, maintenant !

Oui, pour la première fois, je m'interroge sur l'utilité de mon geste.

Ma famille n'est pas dans le besoin et aucun parent proche ou lointain ne s'était jamais expatrié à ce jour. De plus, ma situation n'était pas à plaindre : j'étais fonctionnaire, place prestigieuse et enviée ; je bénéficiais d'un salaire, certes modeste, mais assuré pour toute la vie. J'y avais déjà noué des amitiés, Touhami et Moncef, en plus de ma bande d'amis d'enfance de Tourbet el Bey. Ma vie s'annonçait donc sous de favorables auspices. Pourquoi avoir tout plaqué pour l'aventure ?

Le moral au plus bas, je pense à toute vitesse : après tout, ne suis-je pas en train de dramatiser la situation ? Je pourrais encore faire demi-tour, rentrer au pays par le prochain bateau, voir avec mon administration si on ne peut pas « rattraper le coup » en expliquant que ma lettre de démission a été envoyée dans un moment d'égarement que je regrette éperdument. Mon frère aîné interviendrait peut-être pour moi ? Mais n'est-ce pas justement pour éviter toute marche arrière que j'ai envoyé ma démission ? Ne voulais-je pas m'interdire précisément de changer d'avis et m'empêcher de craquer si mes certitudes venaient à s'estomper ? Alors, je me ressaisis.

En vérité, c'est ma fierté qui chasse finalement le doute : je me vois mal rentrer ainsi, penaud, après avoir bombé le torse, appuyé à la rambarde du bateau, saluant mes amis du haut de la passerelle, d'un geste victorieux. Ils me trouveraient sûrement ridicule. Non, je tiendrai bon ! C'est ma chance d'être là et elle ne reviendra peut-être jamais. Si je rentre au pays aujourd'hui, je ne serai plus le même homme car j'aurai perdu mes espoirs. Le plus urgent est de sauver mes rêves et de m'y accrocher. S'il y a une chance sur mille d'en réaliser quelques-uns, c'est maintenant ou jamais. Et si je dois rentrer un jour en Tunisie, ce sera la tête haute, après avoir au moins tenté de me surpasser !

Une certaine forme d'orgueil m'interdit l'échec et, en quelques instants, mon moral s'est déjà partiellement reconstruit. Ainsi, bien qu'il ne s'agisse pas d'un sentiment très noble, dans le cas présent, il m'est fort utile.

Étrange paradoxe, mais la vie est ainsi faite. Comme quoi il ne faut pas être trop manichéen : tout n'est pas noir ou blanc, la pureté aussi a ses zones d'ombre et la lumière n'est pas forcément synonyme de vérité. C'est une leçon que j'ai toujours conservée en mémoire et qui est finalement venue nourrir ma tolérance.

Le décès d'Abdel et le départ de Moncef et Touhami m'ont laissé l'impression d'un grand vide. Abattu, déprimé, je regagne la capitale dans un bus où tous les visages me paraissent tristes et fermés. Même le ciel est gris, bas, pesant.

Doublement abandonné, j'encaisse le coup mais mes rêves ne sont aucunement brisés : toujours là ils me nourrissent et me rendent plus fort. Si mes deux amis ont décidé de rentrer, c'est leur affaire ; moi, je continuerai sans eux. Ce sera plus dur puisque j'avais tout bâti en tenant compte de leur venue. Mais tant pis.

En cet instant, j'aurais beaucoup à dire sur l'amitié et les illusions que j'ai pu entretenir à ce sujet… mais je suis seul. Plus aucun ami à qui me confier justement.

Je me sens oppressé. J'ai besoin de respirer. Je descends du bus à l'arrêt précédant la place d'Italie où je devrais récupérer ma correspondance avec le métro. Je préfère retrouver au plus vite l'air libre et marcher un peu. Je ne supporte plus la foule, la chaleur du bus. La compagnie des humains me

pèse à cause de ces déceptions, de ces trahisons successives et de ce drame horrible.

L'air frais me revigore un peu et l'image de mon père s'impose à mon esprit. Dans ma deuxième lettre je lui ai promis que je prenais mon destin en main et qu'il ne devait plus s'inquiéter pour moi. Il faut que je tienne parole.

Je marche longuement, dans un état second, et ne descends finalement dans une station de métro qu'au niveau de la gare d'Austerlitz où j'emprunte la ligne 5 pour rejoindre mon logement. En ouvrant la porte de chez moi, ma décision est prise : je vais tout effacer, tout évacuer, repartir sur des bases saines. Premièrement, je fais une croix sur les amis et les « bons » copains afin de m'éviter toute nouvelle déception. Deuxièmement, je déménage le plus loin possible de ce quartier où je n'ai plus que de mauvais souvenirs.

*

À peine quelques jours plus tard, je trouve une chambre meublée en location à Créteil. Je la prends sans hésiter mais aussi sans réfléchir.

Mon nouveau logement est éloigné de mon lieu de travail de plus d'une heure et demie à l'aller comme au retour. Le résultat ne s'est pas fait attendre :

– Pourquoi avez-vous déménagé si loin, me demande mon employeur, étonné de ma décision ?

– Pour des raisons personnelles, lui dis-je, et j'ajoute que cela ne changera rien à ma ponctualité, le temps de connaître les bonnes correspondances des bus et du métro.

– Vous semblez moins motivé pour votre travail depuis quelques jours.

– Non, je ne crois pas.

– Vous vous êtes absenté deux jours dernièrement, sans prévenir !

– Un ami est décédé et j'ai dû aider son frère au rapatriement du corps.

– Vous avez été absent aussi cette semaine !

– C'était le jour de mon déménagement, j'ai prévenu le chef d'atelier.

– Désolé, m'interrompt mon employeur, je préfère que nous en restions là. J'ai besoin d'un personnel qui habite le voisinage, c'est très important pour moi.

Le ciel me tombe sur la tête, mais il faut rester digne. Je lui serre la main sans rien ajouter et me dirige vers le bureau du comptable pour les formalités d'usage.

En marchant en direction du métro après ce licenciement inattendu, une mauvaise pensée me traverse la tête : pousser la porte du premier bistrot et noyer mes angoisses dans un verre d'alcool.

– Il y a juste une ou deux marches à monter… pour descendre ensuite dans l'abîme, me dis-je, en essayant de gérer mes contradictions.

Je ralentis mes pas et scrute les enseignes lumineuses : À la belle époque… Le coin des amis… Chez Marcelle…

Il y a trois catégories d'hommes qui n'iront pas loin dans la vie m'avait prévenu mon père le jour de mes dix-huit ans : l*es coureurs, les buveurs et les joueurs. Tâche de ne pas être un de ceux-là si tu veux mériter ma bénédiction.*

Au moment où ce précieux conseil me revient à l'esprit, j'accélère ma marche et m'engouffre dans la première bouche de métro.

Chapitre v

Accroche-toi à tes rêves

Pour tromper l'ennui qui me gagne sournoisement, je vais parfois à la librairie Lemercier, sur la rive gauche, pour feuilleter quelques ouvrages, humant cette odeur de papier mêlée à celle du bois des étagères.

J'aime beaucoup cette librairie où, au recueillement qui règne dans tous ces lieux de culture, en particulier les bibliothèques, vient s'ajouter un « je-ne-sais-quoi » d'excitant. Peut-être la sensation d'appartenir à un petit groupe de privilégiés. Je ne comprends pas que l'on puisse vivre sans lecture, pourtant cela existe. Ces gens-là ignorent tout ce qu'ils perdent…

Les conversations entre le libraire et les clients couvrent parfois le bruit des pages que l'on tourne, ce délicat craquement du papier qui me ramène à mon enfance, dans cette école de la rue du Trésor, à Souk El Bélat, où nous tournions les pages de nos manuels dans un silence quasi religieux. Je conserve un délicieux souvenir de cet apprentissage.

Le libraire, Monsieur Lemercier, la soixantaine environ, un visage ovale mangé par une barbe à la Charlemagne, possède une intarissable capacité de parler « bouquins. » Passionné par son métier, il a conservé toute sa curiosité, l'envie de découvrir des jeunes auteurs et de lire ce qu'il vend, contrairement à certains libraires qui ne sont souvent que de simples marchands de livres et vous répondent, quand vous leur demandez ce qu'ils pensent de tel ouvrage :

– Oh ! En fait, je n'ai pas eu le temps de le lire.

Normal, le temps se prend, mais encore faut-il que l'envie existe.

Monsieur Lemercier comprend que l'on puisse aimer les livres sans avoir les moyens d'en acheter et il laisse les personnes qui pénètrent dans sa boutique feuilleter et regarder les ouvrages sans les déranger. Il n'est pas

indispensable d'en acquérir pour lui faire plaisir. En revanche, dès que vous levez le nez pour demander un renseignement, il est là :

– Puis-je vous aider, Monsieur ?

Être entouré de livres et de gens qui partagent sa passion de la lecture alimente son bonheur quotidien. Véritable bibliothèque vivante, il suffit de lui donner le titre d'un ouvrage pour qu'il cite le nom de l'auteur et de l'éditeur. Sa culture paraît sans limites.

De plus, c'est chez lui que j'avais déposé mes livres en gage pour aider Abdel et c'est aussi grâce à lui que je viens de trouver un travail temporaire : vendeur d'encyclopédies de porte à porte.

Un samedi après-midi, alors que je feuillette *La purification de l'or ou l'aperçu abrégé de Paris*, un livre d'un traducteur arabe du XIXe siècle, du nom d'El-Tahtawi, qui a vécu dans la capitale française en observateur direct et attentif de la révolution de 1830, je suis soudain tiré de ma lecture par une voix que j'ai déjà entendue auparavant :

– Bonjour Monsieur, vous allez bien ?

Je me retourne et me retrouve face au Dr Mahmoud, un homme élégant que j'ai croisé un jour dans la salle d'attente d'une ambassade arabe où mon travail d'écrivain public m'avait conduit. J'avais dû rédiger, en sa présence, pour un compatriote, une lettre destinée à un ministère. Il continue :

– Hum ! Vous vous intéressez à ce type d'ouvrages, mon garçon ?

Manifestement, il s'étonnait de me voir plongé dans des lectures aussi sérieuses à l'heure où ceux de mon âge se préparent à aller danser.

– Sa description des événements est incroyablement précise et son style captivant, poursuit le docteur.

– C'est aussi mon avis ; il restitue admirablement l'atmosphère et le caractère des personnages ; on a l'impression de devenir nous-mêmes les témoins de ces scènes, dis-je avec conviction.

Le Dr Mahmoud est pressé et doit quitter la librairie mais il me propose de reprendre notre discussion le samedi suivant.

– Retrouvons-nous à, disons… 14 heures au pied de la Tour Eiffel, côté Seine, si cela vous convient ? J'aimerais poursuivre cette conversation.

Au cours de la deuxième rencontre, alors que nous sommes attablés autour d'une tasse de café à bord d'une péniche bar, près de la Tour Eiffel, de

l'autre côté de la Seine, notre discussion s'élargit à la littérature arabe, d'une façon générale, et à la poésie, plus particulièrement.

À un moment donné, comme le font souvent les étudiants en Lettres arabes, nous succombons à la tentation de nous mesurer en une joute oratoire, récitant à tour de rôle un vers de poésie qui doit nécessairement débuter par la dernière lettre du vers prononcé par le partenaire… et ainsi de suite.

Le Dr Mahmoud possède une mémoire prodigieuse. Une part importante des vers qu'il déclame m'est inconnue. Cela n'a rien d'anormal dans la mesure où il est deux fois plus âgé que moi.

Sa grande culture ne m'empêche pas pourtant de gagner.

– Battu par un gamin ! s'exclame-t-il avec un profond respect dans la voix ; vraiment, Khémaïs, je vous félicite.

Il ignorait que la poésie arabe est mon domaine favori, et je ne crois pas utile de m'appesantir sur ce point.

Entre deux déclamations, le Dr Mahmoud pose – avec une grande subtilité – quelques questions touchant à la vie en général, mais certaines me paraissent à connotation politique. Essaye-t-il de me sonder ? Je réponds, en restant assez vague sur les thèmes que j'estime trop personnels, ou du moins prématurés à ce stade de notre relation. En revanche, je lui signifie clairement que la politique ne constitue aucunement un de mes centres d'intérêt. Il y a tellement d'autres choses à réaliser dans la vie…

Revenant à cette joute perdue, il précise, au moment de partir :

– C'est la première fois que ma mémoire est défaillante.

– Vous n'étiez peut-être pas assez concentré ? commenté-je malicieusement, en faisant allusion à ses questions.

Il sourit puis, tandis qu'il enfile son pardessus, il me demande où il pourrait me joindre afin de fixer la date de la « revanche. » Je lui communique mon adresse sans la moindre hésitation. Ce n'est qu'en rentrant chez moi qu'il me vient à l'esprit que lui ne m'a pas donné la sienne.

C'est un oubli de ma part, pensé-je, je ne la lui ai pas demandée.

Quelques jours plus tard, après m'être bagarré avec la serrure de ma boîte aux lettres, j'en extirpe deux lettres : une facture d'électricité et un mot du Dr Mahmoud écrit sur un papier blanc sans en-tête. Il me propose de le retrouver le samedi suivant au même endroit et à la même heure, si cela me

convient, sans toutefois me communiquer ses coordonnées, si d'aventure il m'est impossible de m'y rendre. Heureusement, je suis bel et bien disponible car mon occupation de vendeur ambulant d'encyclopédies me laisse une grande marge de manœuvre.

Au cours de la troisième rencontre, le temps nous manque pour parler littérature. Par contre, il me propose de lui traduire certains textes pour l'élaboration d'un livre qu'il projette de publier ; il me demande aussi de numéroter et de classer un certain nombre de documents et de notes personnelles.

– Ainsi, je pourrais me consacrer pleinement à la rédaction de mon ouvrage, précise-t-il. Vous me rendriez là un fier service.

– Avec plaisir, toutefois… j'espère être à la hauteur de votre confiance.

– De ce point de vue là, je n'ai aucun doute ! N'ayez crainte, vous vous en sortirez très bien, conclut-il en se penchant vers moi pour me tapoter amicalement l'épaule, un large sourire barrant son visage.

Au moment où il extirpe de son cartable en cuir marron patiné par les ans, le volumineux dossier sur lequel il me demande de travailler, j'ai cette fois la présence d'esprit de demander :

– Comment pourrai-je vous joindre ?

– Je pars demain pour Londres et j'ignore pour combien de temps ; je préfère vous contacter moi-même à mon retour.

Il marque un bref temps d'arrêt, m'observe et doit lire une légère pointe de reproche dans mon regard puisqu'il croit bon d'ajouter :

– Cela a bien fonctionné comme ça, non ?

Il me serre la main sans attendre ma réponse et disparaît après avoir déposé dans la coupelle du serveur la monnaie correspondant au prix de nos consommations.

Dès le lendemain matin, j'élabore un véritable programme de travail pour m'acquitter de la tâche qui m'attend. À l'évidence, ce gros dossier manque d'ordre ; là réside la priorité. Tout est mélangé, de sorte qu'au début, je ne sais par quel bout commencer. Mais petit à petit, après avoir étalé les papiers sur ma table, j'essaye de déterminer à la fois un classement chronologique et un autre, thématique ; je commence à y voir plus clair.

L'année 1945, marquant la fin de la deuxième guerre mondiale, semble être une période charnière. Je décide donc de diviser les documents en

deux parties : ceux d'avant 1945, et ceux d'après. Ensuite, à l'intérieur de ces deux parties, de taille inégale, je peaufine mon classement chronologique initial. Enfin, je numérote le tout, y compris ses petites notes volantes, en y ajoutant la mention « avant » ou « après 1945 », pour le cas où cela viendrait à être à nouveau mélangé par mégarde.

Le Dr Mahmoud se déclare enchanté de mon travail méticuleux lorsque, à son retour de Londres, je lui soumets mon classement. Une appréciation confirmée par le montant de mes honoraires qu'il a spontanément glissés dans une enveloppe sans même me demander à combien je chiffrais le temps passé. Il est vrai que je n'aurais jamais osé annoncer une telle somme ! Je le remercie pour sa générosité et pour la confiance qu'il a placée en moi.

– Considérez-moi comme un grand frère d'exil, me dit-il en prenant congé de moi.

Peu après, il me remet des textes manuscrits et me demande si je parviens à déchiffrer son écriture.

– On me dit parfois que j'ai une écriture de médecin ! plaisante-t-il.

Je la lis sans difficulté et le lui confirme après avoir jeté un coup d'œil à ses textes.

– Parfait. Le travail que je vous demanderai, cette fois-ci, concernera le fond du sujet : je souhaite que vous lisiez attentivement mes textes pour repérer ce qui vous semble incohérent ou qui mérite davantage de développement pour un lecteur non averti. Acceptez-vous cette nouvelle mission ?

– Oui, bien entendu !

– Bien. Je déposerai la suite directement dans votre boîte aux lettres, d'ici peu. Cela représentera à peu près cinq fois le volume de ces textes-ci, précise-t-il en désignant la liasse de documents rassemblés dans une chemise cartonnée qu'il pose sur la table. J'aimerais recevoir le tout dans trois semaines au plus tard.

Eu égard au volume du travail demandé et à son relatif caractère d'urgence, le Dr Mahmoud me verse par avance mes honoraires, précisant malicieusement :

– Cela devrait vous engager à respecter la date de livraison !

Je le quitte, heureux de cette relation qui me permet de joindre correctement les deux bouts, avec un travail intellectuellement intéressant, en attendant de retrouver un emploi stable car la vente des encyclopédies s'avère peu rentable. Dès mon retour chez moi, je m'attelle à cette tâche avec application.

Pendant que je travaille sur ses manuscrits et après avoir reçu, trois jours plus tard, la suite annoncée, je suis contrarié de trouver dans un texte important, entre parenthèses, la mention suivante : (citer ici le sommaire des accords de Yalta). Il n'y a aucune indication à côté.

Cette mention m'est-elle destinée ou s'agit-il d'une note pour lui ?

Dans l'incapacité de répondre à cette question après quelques moments de réflexion, et ne pouvant non plus le joindre, faute de disposer de ses coordonnées, je suis bien tracassé. Il m'a généreusement payé d'avance pour ce travail, je souhaite ardemment le lui rendre dans les temps. Je décide donc d'aller fouiner dans ma librairie habituelle afin de me documenter sur ces accords de Yalta et d'essayer de rédiger un texte de synthèse, au moins de quoi sauver l'honneur pour le cas où cette mention m'aurait été destinée.

Monsieur Lemercier me conseille aimablement d'adhérer à un cercle de bibliophiles dont il me communique l'adresse, afin d'acquérir à un prix abordable la traduction française en douze volumes des mémoires de Sir Winston Churchill.

– Tout y est, précise-t-il, le Premier ministre britannique remonte toujours au déluge dans ses explications de sorte qu'il restitue parfaitement le contexte. C'est d'autant plus intéressant qu'il est le seul homme d'État au monde à avoir vécu les deux guerres mondiales à des postes ministériels. Il est donc au courant de tout. Et puis, c'est un acteur de première ligne !

Suivant les conseils du libraire, je me procure ces ouvrages et ouvre le carton avec une grande curiosité, attisée par le commentaire de ce professionnel du livre. À peine déballé le premier volume imprimé dans une version luxueuse et intitulé : *L'orage approche, d'une guerre à l'autre*, je m'assieds dans mon fauteuil et me plonge dans sa lecture au point de le terminer en un temps record.

Toute la période entre les deux grands conflits mondiaux est relatée dans ces pages avec un éclairage permettant au lecteur, même néophyte, de bien

comprendre les motivations et de saisir les enjeux de chacune des parties. Un véritable trésor d'informations, dans un style assez agréable et très accessible. La somptueuse couverture rouge et or et les splendides illustrations de cet ouvrage me séduisent également.

Ainsi favorablement mis en condition, je lis les autres volumes à une cadence aussi soutenue, à la fois captivé par leur lecture et pressé d'en finir pour reprendre le cours de mon travail. Je m'attarde naturellement sur le long chapitre consacré aux accords de Yalta. Je prends des notes et indique des renvois afin de faciliter la synthèse.

Rassemblant le fruit de ce travail, je rédige une vraie structure : je démarre par une introduction claire et précise situant le contexte de cet accord, puis je détaille le projet initial, les intérêts et souhaits de chacun et leurs compromis. J'expose le cadre de l'accord final et je cite les différents points entérinés en ce mois de février 1945, dans leurs moindres détails ou en tout cas tels que Sir Winston Churchill a bien voulu nous les révéler.

Après avoir soigneusement relu et corrigé mon travail, j'estime de mon devoir de ne pas imposer au Dr Mahmoud la pénible lecture de mon écriture indéchiffrable. J'en confie donc la dactylographie à une vraie secrétaire qui m'a été recommandée par mon libraire.

Lorsque je le revois à la date prévue, il feuillette l'ensemble du dossier et je lis sur son visage une certaine stupeur à la vue du travail effectué. Il reste silencieux pendant tout le temps qu'il consacre à lire la trentaine de pages de ma prose, à laquelle il ne s'attendait pas du tout. Visiblement la note entre parenthèses ne m'était pas destinée : il s'agissait d'un simple aide-mémoire pour lui.

Lorsqu'il arrive à la dernière page où j'indique les noms et les fonctions des principaux acteurs de ces accords historiques, il me regarde droit dans les yeux, toujours sans prononcer une parole, puis se lève, me tend la main et me dit d'une manière étonnamment solennelle qui me fit rougir un peu :

– Bravo, Monsieur Gharbi, votre travail est tout simplement excellent. C'est encore mieux que ce que j'aurais pu écrire moi-même. Toutes mes félicitations !

Il me questionne alors sur mes sources et la manière dont j'ai travaillé pour cette synthèse. Il est ravi de mes réponses :

– C'est très bien, vous m'avez ôté une épine du pied et vous vous êtes documenté auprès d'un acteur principal du conflit. Vraiment, merci.

Son visage tout sourire devient plus sérieux quand il poursuit :

– Dites-moi, où en êtes-vous côté travail ? Vous avez retrouvé un emploi stable ?

– Non, pas encore. En fait, je lis plus que je ne vends les encyclopédies qu'on m'a chargé de placer. Pourquoi me demandez-vous cela ?

– Parce que j'aimerais vous confier mes prochaines « parenthèses », pardi ! répond-il en retrouvant son ton jovial, partant ensuite dans un grand éclat de rire.

Retour précipité à Tunis

Un soir, mon frère aîné Othman m'appelle au téléphone, comme il le fait deux ou trois fois par an, pour me donner des nouvelles et en prendre.

– Baba est malade, mais ce n'est pas grave, précise-t-il.

Je ne m'inquiète pas particulièrement et je considère qu'il doit désormais être guéri lorsque, dix jours plus tard, je reçois un avis d'appel me signalant qu'à 18 heures précises, quelqu'un va me téléphoner depuis Tunis.

À 18 heures, le téléphone sonne. Je décroche. Mon frère Mouldi, cette fois, m'informe que Baba est au plus mal :

– Il va mourir. Il faut que tu viennes au plus vite.

Mouldi a toujours été plus franc avec moi. Lui, il dit les choses telles qu'elles sont et non telles qu'il pense que son interlocuteur aimerait qu'elles soient. Pour une fois, j'aurais presque préféré qu'il travestisse la réalité, lui aussi.

Baba va mourir !

Je m'empresse de trouver un avion qui décolle le lendemain. L'employée de l'agence de voyage m'informe qu'une grève des aiguilleurs du ciel perturbe les départs depuis Paris. L'instant est bien trop grave, je ne peux pas courir de risque. Après avoir fait les vérifications nécessaires, elle se redresse brusquement, me sourit, puis précise aussitôt qu'il y a un avion de la Sabena qui part pour Tunis… mais au départ de Bruxelles.

– Ce n'est pas si loin et au moins vous êtes certain de décoller à l'heure. Cela vous convient-il, Monsieur ?

– C'est parfait !

Je rallie Bruxelles par le train, via la gare du Nord. Une navette part de la gare centrale pour l'aéroport où j'arrive en avance, mais je n'ai pas le cœur à flâner dans les boutiques du duty free. J'attends l'embarquement avec impatience.

Voilà, l'heure arrive.

C'est la première fois de ma vie que je prends l'avion et j'appréhende cet instant mais en même temps cela me fait plaisir de tenter une nouvelle expérience. Un plaisir largement gâché par la raison de mon voyage, cependant. Nous nous installons à bord, placés par les hôtesses. Soudain, je me frotte les yeux, ébahi par le spectacle que j'aperçois : de mon hublot, je vois le roi Baudouin et le roi Fayçal d'Arabie Saoudite qui discutent au pied d'une passerelle, à quelques mètres seulement de l'avion où j'ai pris place ! C'est à peine croyable !

À côté de moi, des passagers murmurent : des personnalités étrangères importantes font partie de notre vol. Décidément, que de têtes connues ! La sécurité a dû être renforcée au maximum. Cela me rassure pour mon baptême de l'air. Au moins la révision des moteurs a dû être assurée plutôt deux fois qu'une.

Après une petite angoisse au moment du décollage de la Caravelle, je passe un excellent voyage, sans le moindre incident. Le siège est confortable, les hôtesses prévenantes, mes voisins sympathiques.

Je me pose à Tunis deux heures et quarante cinq minutes plus tard, en début d'après-midi.

Mouldi est venu me chercher à l'aéroport, avec Ammi Chedli, le père d'un ami. Nous nous embrassons. Je n'ose pas lui demander si j'arrive à temps mais mes yeux parlent pour moi :

– Il « t'attend », me dit Ammi Chedli.

Lorsque nous arrivons chez nous, une foule de souvenirs m'assaillent. J'en ai presque les larmes aux yeux.

Il y a énormément de monde dans notre maison que je revois pour la première fois depuis mon départ en pleine nuit, à l'insu de mes parents. Ommi se précipite dans mes bras et m'embrasse. Je lui rends un baiser furtif, ne pensant qu'à une chose : voir mon père. Cela me semble aussi urgent que vital.

Quand je pénètre dans sa chambre aux fenêtres presque closes, Ommi qui me suit précise qu'il ne parle plus depuis déjà plusieurs jours. Je me penche sur lui ; son visage est cireux, ses yeux hagards. J'embrasse son front et ne peux retenir une larme que j'essuie discrètement d'un revers de manche avant de me redresser et de chercher son regard.

Dans la cour, les visiteurs discutent à voix haute. Par comparaison, le silence qui règne ici me paraît incroyablement profond.

Est-ce que je rêve ? Mon père n'a-t-il pas bougé les yeux ? Son regard n'est-il pas plus vif ?

Je prends sa main et instinctivement l'embrasse, la porte à mon front comme je le faisais, enfant, à son retour du travail, mais cette fois je la serre dans la mienne et l'y garde.

– C'est moi, Khémaïs, dis-je doucement, je suis revenu. On me dit que tu ne peux pas parler mais ce n'est rien, je parlerai pour nous deux.

Je réfléchis à toute allure et poursuis :

– Si tu me reconnais, presse ma main.

Le temps paraît s'arrêter. Je relâche la pression de ma propre main et retiens ma respiration afin de capter le moindre de ses mouvements, fût-il imperceptible. Ma mère me fixe, sans un mot. Soudain, je sens une pression, d'abord légère, puis plus marquée. L'étau qui comprimait mon cœur se desserre légèrement ; j'éclate en sanglots. Baba Laziz m'a reconnu. Il sait que je suis de retour à la maison.

Rapidement, je parviens à me contrôler, essuie à nouveau mes larmes et le dévisage affectueusement. Ses yeux aussi sont mouillés. Cela me donne envie de pleurer encore mais je me retiens pour lui donner une image forte de moi.

Je reste à ses côtés un long moment, sans parler. De temps en temps, je passe ma main libre sur son front. Je n'ai pas vu Ommi sortir de la pièce mais je l'entends revenir ; elle porte un « hallab », un pot en terre cuite, rempli d'eau et me dit tendrement :

– Tiens mon fils, il fait chaud, bois. Tu en as besoin.

Je me lève, je lâche délicatement la main de Baba et je précise :

– Je reviens, repose-toi.

Je ne veux pas qu'il m'entende parler avec Ommi à qui je demande, une fois dans la cour, de quoi il souffre, qui le soigne, avec quels médicaments.

Ses balbutiements ne me rassurent pas. Il ressort de ses propos que la maladie est grave mais que le médecin n'a pas jugé bon de l'hospitaliser, pas plus que les autres membres de la famille d'ailleurs. Un infirmier vient lui donner du sérum et le soigner tous les jours.

– Mais il lui faut des médecins à son chevet, du matériel spécialisé ! Nous devons le faire hospitaliser, c'est peut-être sa dernière chance !

Je suis stupéfait de découvrir que personne ne songeait à l'hôpital, malgré la gravité de son état. Mais qu'ont-ils donc en tête ? Je les admoneste pour les sortir de leur torpeur et ils se rangent finalement à mon avis : l'hospitalisation leur paraît maintenant indispensable. J'ai bien envie de leur demander pourquoi ils n'y ont pas songé auparavant mais je préfère garder pour moi toute remarque désobligeante. Ce n'est pas le moment. Baba pourrait nous entendre, et il y a ces inconnus dans notre maison. Cela aussi m'irrite. On croirait une maison mortuaire ! Il est encore vivant, que je sache !

L'ambulance que mon frère aîné a appelée se gare devant notre maison. Je monte avec mes deux frères dans le véhicule où les brancardiers ont allongé notre père. Cela me rappelle de bien désagréables souvenirs, ce trajet que j'avais effectué avec mon ami Abdel, deux années auparavant. Je chasse cette image d'un rapide mouvement de tête, comme je l'aurais fait d'un moustique venu m'importuner.

À peine arrivé, Baba est transporté dans une chambre où un médecin vient l'ausculter. Il nous annonce que son état est précaire.

– Je ne peux me prononcer, précise-t-il, son pouls est très faible. Je me dois de réserver mon diagnostic. Je ne puis rien vous garantir. Le mieux est de le laisser se reposer, nous allons tout de suite nous occuper de lui.

Nous rentrons à la maison sans un mot, assez tristes à l'idée de le laisser seul avec des inconnus. Néanmoins, je sais qu'il sera mieux que chez lui, entouré de tous ces gens aux mines défaites. On va bien le soigner, le tirer de là. Mon naturel optimiste reprend le dessus et j'essaie de communiquer mon espoir à mes frères que je sens un peu abattus. En fait, je crois qu'ils se culpabilisent de n'avoir pas pensé à le faire transporter à l'hôpital avant que j'en parle. À moins qu'ils sachent que c'est la fin et qu'ils ne veulent pas me contrarier et briser mes derniers espoirs…

Le lendemain matin, tous deux me précèdent à l'hôpital, tandis que je fais une course pour Ommi. Je me dépêche de rentrer à la maison lorsque je

croise Mouldi qui guettait mon arrivée : il se précipite vers moi dès qu'il m'aperçoit au bout de la rue. Les yeux rougis de larmes, il sanglote :

– Baba… Baba est mort cette nuit !

Nous nous étreignons. Je n'arrive pas à comprendre le sens des mots qu'il prononce, ou plutôt je le refuse. Baba Laziz va guérir, il est à l'hôpital, en bonnes mains ! Baba… Non, je ne dois pas me conduire comme un gamin La réalité est là. Si Mouldi le dit, c'est que c'est vrai, il arrive de là-bas. Le médecin nous avait bien prévenus qu'il ne pouvait rien garantir, que son diagnostic était réservé. Je dois admettre la vérité.

Baba Laziz est mort moins de 24 heures après mon arrivée comme s'il avait tenu à me serrer la main une dernière fois avant de s'en aller…

Nous rentrons à la maison où Othman nous attend afin d'aller chercher sa dépouille pour le ramener, chez lui, près des siens. Pendant ce temps-là, Ommi et les autres membres de la famille s'occupent de prévenir les cousins plus éloignés et les amis. Curieusement, Ommi semble tenir le coup. Je craignais qu'elle ne s'effondre. Je suppose qu'elle prend sur elle. Néanmoins, quand je vois sa frêle silhouette disparaître dans la cour pour aller d'une chambre à l'autre, mon cœur se serre. Comment va-t-elle s'en sortir désormais dans la vie ? J'ai envie de courir vers elle, de la prendre dans mes bras et de lui promettre que, moi vivant, elle ne manquera jamais de rien. Mais mes frères m'attendent, nous devons aller à la morgue.

Nous ramenons la dépouille à la maison pour veiller notre père selon la tradition. Dans la voiture mortuaire, Othman discute avec le conducteur sur le meilleur trajet pour éviter les embouteillages.

Nous voici désormais en bas de la rue. À travers le pare-brise, j'aperçois un attroupement devant la maison ; les gens continuent à affluer. Mon père était connu, bien au-delà du quartier, et estimé de tous.

Mes frères et moi transportons et installons son corps dans la chambre de nos parents où nous le laissons quelques instants pour permettre à ceux qui ont la charge de sa toilette mortuaire d'effectuer leur travail.

Assis face à sa dépouille, nous restons silencieux tous les trois. Ainsi préparé, on dirait que notre père dort. Mouldi sanglote ; Othman a les yeux mouillés ; paradoxalement, moi qui suis le « pleurnicheur » je ne verse aucune larme. J'ai donné à mon cerveau l'ordre de réfléchir à tout ce qui m'arrive. Il n'y a donc pas de place pour les pleurs. Nous attendons là,

recueillis. Des gens passent. Nous nous levons de temps en temps pour répondre à leurs condoléances. La nuit tombe, petit à petit, et le silence plane sur la maison progressivement désertée par le flot de visiteurs de la journée. Nous restons seuls avec les proches membres de la famille et notamment mon oncle maternel Khal'Hédi. Ensemble, nous le veillons toute la nuit.

Un peu hébété, en regardant mon père je passe en revue son parcours depuis qu'il a quitté son village natal de Fatnassa. C'est comme si je me racontais une histoire mais sans prononcer un mot, tout se passe dans mon esprit.

Mon père avait d'abord vu décimer pratiquement toute sa famille, suite à la grande épidémie de choléra qui s'était abattue sur sa région natale vers 1920. Il devait avoir 14 ans. Épargné par la providence avec son jeune frère Youssef et leur maman, ils durent quitter leur village désormais exsangue pour « monter » à Béja, la grande ville, surnommée, jadis, par les Romains « Le grenier de l'Afrique » tant sa production de blé était légendaire.

Après la mort de leur mère, mon père, l'aîné, fit le serment de ne jamais abandonner son frère cadet. Ils s'inscrivirent dans une médersa, une sorte d'internat qui forme les enseignants et les théologiens, financée directement par les élèves qui travaillent une partie de la journée pour subvenir à leurs besoins et apporter leur contribution à la communauté. Ces écoles, célèbres dans le passé, sont parsemées à travers tout le pays et même au-delà, et de médersa en médersa, comme cela se pratiquait autrefois, ils apprirent et la vie et la théologie.

Ces études les amenèrent même à séjourner six mois, à Kairouan, dans la prestigieuse mosquée Okba Ibn Nafaa.

Toutefois, Si Belgacem espérait une vie meilleure. Il se résolut à quitter l'enseignement qui restait tributaire des dons des élèves et alla tenter sa chance dans la capitale, Tunis, éloignée de 100 km. Il emmena son frère Youssef avec lui et s'obstina à ne se faire engager que là où l'employeur prendrait son frère aussi. Vers 1930 environ il trouva un travail à la compagnie du gaz et des eaux qui offrait de nombreux avantages : salaire décent, mutuelle, retraite plus tard : un avantage social rare à cette époque en Tunisie.

Si Belgacem et son frère Youssef habitèrent ensemble, mangèrent ensemble et économisèrent ensemble de quoi louer chacun une maison à la Médina et la meubler petit à petit. Lorsqu'elles furent prêtes pour recevoir

femme et enfants, ils retournèrent à Béjà pour chercher leur partenaire et fonder un foyer. Si Belgacem se maria le premier, puis son frère. Ils restèrent unis jusqu'au décès de mon oncle Youssef, survenu en 1953.

Mes parents eurent neuf enfants : trois moururent en bas âge et Fatima décéda à l'âge de 16 ans. Que feront désormais les cinq survivants aux caractères si différents, face à l'avenir, sans le père qui repose là, devant moi.

Je me suis souvent demandé d'où nous venait ce caractère tenace et déterminé qui frôle parfois l'entêtement. Il faut peut-être en rechercher les causes chez nos lointains ancêtres kabyles, immigrés en Tunisie vers le milieu du XVIe siècle.

Le nom de Gharbi fait référence, en effet, à nos aïeux « Les Ghraba », les gens venus de l'Ouest. Un jour, quand je fouinais à la Bibliothèque Nationale d'El Attarine, j'ai relevé dans une vieille revue tunisienne publiée en 1896 par l'Institut de Carthage, des éléments d'information précisant l'origine kabyle de mes ancêtres paternels.

Je pense que c'est dans cette ascendance qu'il faut chercher l'explication du fait que mon père était si dur à la tâche. On comprend mieux pourquoi quand on sait que ces familles immigrées ont dû s'éreinter pour cultiver de quoi survivre, en arrachant leur pitance au désert et aux souffles des vents brûlants.

Ils avaient la réputation de « baroudeurs », probablement parce qu'ils avaient osé entreprendre ce long voyage d'Ouest en Est à une époque où de tels trajets étaient plus qu'incertains. Les cartes n'existaient pas, on ne disposait d'aucun moyen pour se repérer dans le désert, hormis les étoiles, et l'homme ne savait pas conserver les aliments. Plus d'un est mort de faim et de soif, perdu parmi ces immensités de sable. Sans oublier les brigands qui attaquaient les caravanes. La route n'était pas de tout repos !

Suis-je fier de cette noble origine ? Je le pense vraiment. En tout cas je m'enorgueillis du chemin parcouru par mon père pour nous faire naître dans une grande ville afin de nous donner davantage de chance que si on était né à …Fatnassa

Puis, sortant de ma rêverie, je contemple le corps sans vie de Baba Laziz, allongé sur son lit de mort, entouré de ses trois fils issus de la même racine.

Comment allons-nous nous y prendre ? Il y a encore deux filles Jamila et Latifa, en âge scolaire, qu'il faudra aider et la pension de veuve d'Ommi ne

suffira pas. En mon for intérieur, je prends en ce jour même mes responsabilités. Comme mon père l'avait fait pour son frère, je veillerai sur Ommi et mes sœurs pour qu'elles ne manquent de rien.

Je sens que Baba aurait été fier de moi, heureux de savoir que je prenais la bonne résolution, courageusement. Dans mon imagination, je le vois courir avec son frère Youssef, la main dans la main, pour partir à l'aventure. Cette image est très vite remplacée par une autre, aussi précise : mon père assis au café de Souk El Bélat, jouant aux cartes avec ses amis… visions successives !

Enfin s'impose à mon esprit la seule phrase qu'il m'ait écrite : *Heureux celui qui écoute les conseils et en suivra les bons.*

Après une nuit de veillée, nous accompagnons Baba Laziz à sa dernière demeure. À la levée du corps, Othman pleure en silence, Mouldi est au bord de la crise de nerfs, tandis que je suis incapable de verser une seule larme, à l'image d'Ommi, digne et droite. Je crois qu'elle et moi, nous n'acceptons pas ce décès, tout simplement. Puisqu'il ne peut être mort, nous ne pleurons pas ; pas encore. Seul le temps peut partiellement refermer de telles cicatrices. Aucun mot, aucun geste n'y parvient.

Pour l'heure, je refuse sa mort. Il est forcément vivant, j'ai tant de choses à lui raconter ! Lui dire surtout que je suis toujours ses conseils sans jamais dévier du droit chemin, comme il le voulait.

Lorsque je quitte le cimetière, aux côtés de mes frères, et que nous marchons à petits pas, comme si nous avions vieilli brutalement, j'aperçois un motocycliste, juste de l'autre côté de la rue, qui essaie de démarrer son engin. Plongé dans mes pensées, je vois une étincelle jaillir de la moto. Une étrange lumière au moment précis où je me surprends à murmurer :

– Adieu, Baba Laziz…

Ce ne sont pas ces étincelles que l'on voit habituellement, mais comme un rayon de lumière, une espèce de réverbération qui vient se réfléchir sur le métal. Je m'arrête net, fixant cette étrange scène avec une grande attention. Mes frères n'ont rien vu. Ils pensent que je me suis arrêté sous l'effet de l'émotion pour reprendre mon souffle. Eux, de leur côté, ne disent rien, plongés dans un évident désarroi. Nous repartons lentement et rentrons silencieusement à la maison.

Sur le chemin que nous arpentons d'un pas lourd, tête baissée, les rues, les gens… tout revêt un aspect étrange, lointain. J'ai l'impression que nous

évoluons dans une sorte de désert, un vaste désert affectif. Le poète avait raison : *Un seul être vous manque et tout est dépeuplé.*

Le soir, dans la cour de notre maison, je m'attarde longuement à regarder le ciel superbement étoilé, quêtant je ne sais trop quel signe. Je repense au phénomène que j'ai observé chez le motocycliste : je l'ai déjà eu, ce signe que j'espérais ! Le plus sage est de me coucher à présent.

Je m'allonge sur mon lit, celui-là même où j'ai dormi la veille de mon grand départ vers un monde nouveau, mais comme cette nuit-là, le sommeil tarde à venir, pour de tout autres raisons. Je finis cependant par glisser dans les bras de Morphée. Et là, enfin, je retrouve Baba Laziz. Franchissant en songe la porte du cimetière, je l'aperçois qui m'attend, assis sur sa tombe dans la fraîcheur du soir. Toute la nuit, je lui raconte mon parcours depuis le jour où j'ai quitté la maison paternelle. Nous discutons ; il m'écoute, me conseille et m'encourage jusqu'à l'apparition des premières lueurs de l'aube.

Au matin, je me souviens de tout et j'éprouve une curieuse impression. Je n'en parle à personne mais je suis convaincu que je n'ai pas rêvé, que tout cela était bien réel. Les nuits suivantes viennent confirmer cette étrange idée : à plusieurs moments mon père revient, d'abord pour apaiser ma douleur de l'avoir perdu, puis pour éclairer mes choix et me tracer la voie.

Je pense que cette communication posthume tient au vide qui s'était creusé entre nous en raison de mon éloignement. La nature n'aime pas le vide et le comble par tous les moyens, même irrationnels.

Quelques mois plus tard ces rêves sont réapparus car nous avions beaucoup de choses à nous dire, mon père et moi, après cette longue séparation. Je voulais lui raconter plus en détail les raisons de mon départ, mes doutes, mes peurs, mes rêves, mes tâtonnements et ma vie depuis que j'étais parti. Lui aussi désirait ardemment me parler, je lui manquais.

Je n'imaginais pas un instant que cela cesserait ainsi, si tôt, si soudainement. L'avoir trouvé dans le coma en arrivant et son décès quelques heures plus tard avaient empêché la poursuite de nos échanges, interrompant prématurément la communication entre nous ; or l'importance même de cet échange imposait qu'il ait lieu envers et contre tout.

Sans doute, est-ce en raison des circonstances de sa disparition qu'un dialogue permanent s'est établi entre nous de part et d'autre de la barrière de la mort. Une part de lui a dû rester à mes côtés afin de finir de remplir sa mission terrestre, peut-être pour achever d'assumer son rôle de père… Toujours est-il qu'il ne m'a plus jamais quitté.

Cela a d'abord commencé par des rêves furtifs, le lendemain de sa mort, puis j'en suis arrivé à rêver de lui presque régulièrement ; surtout dès que j'avais besoin de lui parler. Ces soirs-là, en m'endormant, je savais qu'il allait venir, Dieu seul sait comment mais je le pressentais au fond de moi. Il ne s'agissait pas d'un vœu mais d'une conviction, une certitude chevillée à mon corps, dans mon âme. Je me couchais et sombrais rapidement dans un profond sommeil… puis il venait. Ou plutôt, il était là et m'attendait.

Nous reprenions alors nos discussions d'antan, de cette époque où je lui lisais les journaux afin de lui épargner la lecture des petits caractères, rendue difficile par son opération de la cataracte qui n'avait que partiellement réussi. Je lui lisais les articles, il me livrait son point de vue ; nous commentions tous deux l'actualité, les événements. Cette séance de lecture se muait donc progressivement en analyse sociopolitique, parfois même en une discussion philosophique qui m'enrichissait considérablement.

Il arrivait aussi que cela prenne une tournure plus théâtrale. Par exemple lorsque mon père me demandait de lui lire les discours du président Nasser dont il appréciait la maîtrise de l'arabe classique :

– Imite sa voix, me demandait-il, en souriant.

Et je prenais l'accent égyptien que j'accompagnais des gestes des orateurs confirmés qu'il observait dans un état de grande admiration.

Leader unique pour un public unique, je m'immergeais dans les mots, les émotions que je restituais, rien que pour lui. Emporté par mon élan, par la beauté des mots, je me transformais littéralement, imprégné de mon personnage au point d'être habité par lui. Je puisais dans le regard émerveillé de mon père le courage nécessaire pour continuer.

Un jour, sachant l'impact que j'avais sur lui, je décidai de glisser mon propre discours à la fin de celui du président de la république arabe unie et lançai d'une voix vibrante d'émotion :

– Ô toi, Si Belgacem, ta vie n'aura pas été vaine et tu peux être fier car ta passion pour la langue arabe est désormais partagée par le plus jeune de tes fils qui saura marcher dans tes pas.

Je vis ses traits se figer durant une seconde puis, sa stupeur passée, nous éclatâmes de rire tous les deux. Il s'arrêta le premier et me regarda dans les yeux, ému par mes mots, alors qu'il ne s'y attendait pas du tout. Il me montra, par son regard profond, qu'il avait compris qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie mais qu'effectivement, il m'avait bien passé le flambeau sacré de l'amour d'une langue qu'il chérissait par-dessus tout. De cela, il était manifestement heureux, et cette grande joie se lisait sur son visage bouleversé.

En ce fragile instant, nous étions si proches ! Il était devenu, lui, mon Leader unique, mon Grand homme, mais il ne le savait pas.

Au fil du temps, mes visites annuelles sur son tombeau consolidèrent ce lien ténu qui nous rapprochait certaines nuits. Les relations père-fils évoluèrent progressivement, sans perdre leur caractère respectueux, vers un rapport amical, comme peuvent en éprouver un vieux sage et son disciple préféré, dont le vieil homme sait déjà qu'un jour, l'élève surpassera le maître. Et tel est bien son vœu le plus cher, afin que l'humanité accomplisse encore un petit pas, toujours plus loin, plus haut, plus beau…

Un sentiment de fierté animait le pédagogue envers son élève qui a bien retenu toutes les leçons que le maître à penser a mis une vie à comprendre et maîtriser, ravi qu'il reste une vie au jeune homme pour poursuivre son œuvre, sa quête. Oui ! C'est bien ce lien qui nous unit, mon défunt père et moi. Il m'offrait son expérience de vie et éclairait ma voie lorsque je trébuchais dans l'obscurité. Plus tard, il me dira au sujet de mon assiduité à venir me recueillir chaque année sur sa tombe :

– Tu es la petite lumière qui vient éclairer ma nuit éternelle.

*

Pour repartir de Tunis, après le décès de mon père, je dois bénéficier d'un sursis militaire puisque cette fois, je ne suis plus fonctionnaire. Je ne dispose plus d'une autorisation de quitter le territoire. Rentrant d'urgence pour être au chevet de mon père et miné par le chagrin, je n'avais pas pensé à ce

problème. Me voilà revenu à la case départ, deux années plus tôt, et bien des ennuis s'annoncent !

Je me rends au Ministère de la Défense nationale où un préposé à l'accueil m'indique en grommelant le service de la conscription. L'employé écoute mes explications avant de me prévenir, d'un ton menaçant :

– Vous êtes réfractaire. Normalement, je peux vous enrôler sur-le-champ.

Sans doute mon visage s'est-il décomposé à cette perspective puisqu'il se lève et ajoute d'un air vaguement radouci :

– Patientez un peu, je vais consulter mon supérieur. Il y a peut-être une solution pour votre cas.

À mon avis, il n'y en a qu'une et j'y recours immédiatement : je prends la direction de la porte de sortie en essayant d'égaler notre champion olympique en course à pied, Gammoudi, avant qu'il ne revienne.

Quelques heures plus tard, je consulte le frère d'un ami, sergent-chef dans l'armée de terre : Mohamed Ghazaïel. Le pauvre décédera quelques années plus tard en nettoyant son char. Toujours est-il qu'il me conseille de ne pas loger chez moi pendant quelques jours et de lui apporter le certificat de décès de mon père. Il réfléchit quelques secondes puis complète sa demande : il lui faut aussi une attestation du chef du quartier stipulant que mes deux sœurs sont en bas âge et que je dois subvenir à leurs besoins.

Je réunis ces documents et lui remets le tout, après quoi une semaine s'écoule sans que j'aie de nouvelles. L'angoisse m'étreint.

À chaque fois que je lui demande des nouvelles, il me rassure :

– On étudie le cas, patience.

Puis il me prie de lui fournir une preuve que je vis à l'étranger. Je m'en occupe au plus vite. À nouveau l'attente et l'incertitude, les heures qui deviennent des jours, interminables. Enfin tombe la bonne nouvelle : je bénéficie d'un sursis valable un an, éventuellement renouvelable.

Pourvu qu'au poste frontière je n'aie pas la même angoisse que le jour de mon premier départ !

*

Mes relations avec le Dr Mahmoud ont atteint une vitesse de croisière et une collaboration régulière, soigneusement organisée, s'est instaurée entre

nous. Il me remettait les grandes lignes des sujets qu'il désirait traiter, avec des notes pour en définir le cadre, et j'en assurais le développement. Il en relevait les manquements ou faiblesses éventuels, y ajoutait ensuite sa touche personnelle et me renvoyait le tout pour la rédaction de la nouvelle mouture.

Un des sujets qui lui tenait aussi à cœur était la situation et l'avenir des immigrés arabes, qui déferlaient en masse en Europe. Il me demanda un jour de me pencher sur ce sujet et d'étudier ce flux migratoire pour évaluer son incidence sur le pays d'accueil et les pays d'origine. Cela m'intéressait d'autant plus que je me trouvais directement concerné par ce sujet !

Il me conseilla de me documenter auparavant sur l'émigration syro-libanaise durant la 2e moitié du XIXe siècle vers l'Amérique.

Au début, je me suis dit : « Voilà un sujet que je connais bien », me souvenant de mes premiers mois en contact quasi quotidien avec mes compatriotes. Je croyais d'ailleurs tout connaître sur les immigrés pour en avoir fréquenté un grand nombre, des hommes rencontrant les problèmes les plus divers et dont l'immigration avait été motivée par toutes sortes de raisons dont j'avais discuté avec eux sur le bateau ou plus tard, en ma qualité d'écrivain public. Je me trompais.

En fait, il m'est vite apparu que je connaissais les problèmes personnels des immigrés mais pas le mouvement migratoire en lui-même, ses causes profondes qui ne sont pas seulement la superposition des causes évoquées par chacun. D'autant qu'il y a les raisons invoquées et les raisons réelles qui peuvent motiver un départ. En effectuant ces recherches pour les besoins du travail demandé par le Dr Mahmoud, j'ai découvert que, malgré les apparences, l'immigration n'est pas un phénomène nouveau survenu juste après la seconde guerre mondiale. Elle existe depuis toujours avec des phases diverses et des destinations ou des provenances variables, au gré des événements politiques, économiques ou sociaux.

En France, par exemple, pays d'immigration par excellence parce que la Déclaration des Droits de l'Homme prônée dès la Révolution avait attiré les émigrés des pays où on les persécutait, bien d'autres motifs ont joué sur le levier de l'immigration au fil des siècles. Ainsi, la cruelle saignée de la première guerre mondiale a obligé le pays à ouvrir ses frontières en grand, puisqu'est apparu un grand besoin de combler le déficit en main-d'œuvre

pour permettre la reconstruction du pays. D'abord limitée aux pays voisins puis aux anciennes colonies, elle s'est étendue au-delà de ces premières contrées.

La grande majorité de ces travailleurs remplissait les tâches les plus dures dans des conditions difficiles et tous étaient décidés à retourner au pays, une fois un petit pécule constitué. Personne n'envisageait alors une émigration durable.

Pour la projection de l'avenir, je l'ai comparée avec l'immigration arabe en Amérique du sud. Là, j'avais le recul nécessaire à l'analyse pour constater que ce flux migratoire était majoritairement durable : une fois installés dans le pays ces expatriés se mariaient et donnaient naissance à leurs enfants ; la scolarisation de leur progéniture totalement intégrée à leur nouveau pays et, qui n'en connaissait d'ailleurs aucun autre, amenait progressivement les parents à renoncer à l'idée de retour qui s'estompait pour finalement disparaître.

Nous sommes donc bel et bien devant un phénomène tout à fait classique, conclus-je, comme ceux que la France a connus depuis toujours. Cette notion allait apparemment dans le sens de ce que pensait mon commanditaire.

Finalement le Dr Mahmoud me donnait l'impression de s'intéresser à tous les sujets, politiques, économiques, sociaux ou culturels. En collaborant avec lui, j'appris beaucoup, à la fois en effectuant les recherches qu'il me conseillait ou me suggérait et en l'écoutant parler de ces thèmes pour me situer le contexte. J'étais étonné par l'étendue de ses connaissances, la précision et la pertinence de ses analyses. Il m'est apparu qu'il ne tenait pas son savoir exclusivement des livres mais qu'il avait vraiment été confronté à ce qu'il décrivait du monde en général et du monde arabe en particulier. Puis, au fur et à mesure de notre collaboration, j'ai commencé à pressentir qu'il n'était pas un simple observateur des événements qu'il évoquait dans ses écrits. Certains détails me donnaient à penser qu'il en était peut-être aussi un des acteurs. En outre je m'étonnais de sa grande discrétion quant à sa vie privée : plus de deux ans après notre première rencontre, je continuais à ignorer son adresse et ne disposais d'aucun numéro de téléphone où le joindre. Pourtant, un rapport de confiance s'était instauré entre nous.

Cela m'intriguait.

J'essayai d'aborder le sujet, un jour, mais une fois encore il réussit adroitement à éviter de me répondre, sans me heurter. J'en vins même à me demander si « Dr Mahmoud » n'était pas un nom d'emprunt.

Un jour j'ai fait un bref voyage en Belgique pour changer d'air et visiter « Le plat pays » et plus particulièrement Bruxelles, la capitale de l'Europe.

Instantanément, je suis tombé sous le charme de cette ville presque provinciale au formidable patrimoine architectural. Les gens ne sont guère politisés et accordent plus de temps et d'intérêt à la vie qu'à la politique. Je découvre alors le charme de la forêt wallonne et son irrésistible appel à la promenade et à la détente. Les Hautes Fagnes, sa végétation abondante, la ville de Spa et ses sources thermales, les villages de la vallée de l'Amblève et surtout Liège où l'ambiance est bon enfant. Rien à voir avec Paris, la grande métropole et son stress ambiant, les gens qui marchent sans vous regarder dans les yeux, l'air tendu, le visage fermé. Par comparaison, les villes belges semblent tellement paisibles ! Les piétons sont détendus, souvent souriants, serviables, et les automobilistes vous laissent le temps de traverser la chaussée à votre rythme…

En outre, le Belge en général est différent, moins prétentieux que le Français qui me semble se prendre parfois pour le nombril du monde et regarde les autres d'un air hautain, notamment les Maghrébins ou les autres membres des anciennes colonies françaises, comme si cette époque n'était pas définitivement révolue. La capitale de l'Europe me séduit d'autant plus qu'on y parle français même si, spontanément, je n'avais jamais pensé y résider. C'est en y venant que je prends conscience de tous ses atouts.

Profitant un soir d'une discussion à bâtons rompus avec le Dr Mahmoud, je lui parlai de ma visite à Bruxelles et lui vantai les qualités de cette ville que je préférais finalement à Paris.

– C'est une ville où j'aimerais vraiment vivre, lui dis-je.

Il m'écouta attentivement, ne fit aucun commentaire et son visage n'afficha aucune expression. Il avait intégré cette information positive sur la ville de Bruxelles, ni plus ni moins. Mais ce que j'ignorais, c'est qu'à ce moment-là, je venais de lui donner une information capitale qui allait changer le cours de ma vie tout en lui permettant de me témoigner son amitié, à sa manière.

Un beau matin, je reçus une lettre de lui, postée à Londres, dans laquelle il m'annonçait son absence de Paris pour quelque temps et me communiquait un nom et une adresse à Bruxelles. Il m'invitait à téléphoner à ce Monsieur de sa part, mais pas avant une quinzaine de jours, le temps qu'il lui écrive une lettre d'introduction. La phrase suivante fit bondir mon cœur de joie et je la relus à plusieurs reprises pour être certain d'avoir bien compris le sens des mots écrits au stylo-plume de sa main d'homme cultivé, sur ce joli papier à lettres de couleur écrue : « Il te trouvera un travail à ta mesure dans ta ville favorite. »

Il te trouvera un travail à ta mesure… Je n'ignorais pas ce qu'il pensait de moi, aussi ces trois mots, « à ta mesure », donnaient à penser que ce travail serait très intéressant, d'autant que l'adresse de ce contact n'était autre que le siège d'une ambassade arabe à Bruxelles. Cela me remit brièvement en mémoire mon travail sur les accords de Yalta… Mais comment le Dr Mahmoud pouvait-il être sûr que ce Monsieur me trouverait un emploi ? Et dans ce cas, pourquoi ne pas m'en avoir parlé auparavant ?

Toutes ces questions et bien d'autres tournaient dans ma tête et je trouvai les 15 jours suivants bien longs. J'avais hâte de passer ce fameux coup de téléphone en Belgique.

Il m'avait aussi demandé, dans sa lettre, de placer son manuscrit en lieu sûr, de l'entourer de discrétion et d'attendre ses instructions.

L'homme mentionné dans le courrier du Dr Mahmoud, n'était autre que S.E. l'Ambassadeur en personne. Il me confirma avoir reçu un courrier d'introduction faisant état de mes « solides références » et me convia à un entretien. Deux mois plus tard, j'étais nommé traducteur principal avec un salaire correct mais surtout avec des avantages accordés en principe uniquement aux diplomates. C'était tout simplement inespéré !

Cependant, je ne voulais surtout pas décevoir mon interlocuteur par la suite parce que l'honnêteté est profondément ancrée dans ma nature et parce que je devais me montrer digne de la confiance que plaçait en moi le Dr Mahmoud ; aussi ai-je tout de suite mis « cartes sur tables. »

Durant cet entretien d'embauche, j'avertis d'emblée Son Excellence que je ne sortais pas des grandes écoles et que j'étais plutôt un vrai autodidacte.

Il m'interrompit en levant la main, paume en avant, doigts écartés, en un signe clair, précisant d'un ton aimable mais péremptoire :

– Ce ne sont pas les diplômes qui font l'homme, ce sont ses compétences.

Nous nous mîmes alors d'accord sur les modalités pratiques de cet emploi. La date de ma prise de fonction fut fixée au 1er juillet. J'avais donc encore deux mois devant moi pour m'organiser ; bien plus qu'il n'en fallait.

Je regagne Paris le cœur léger, l'esprit joyeux, heureux de voir la chance me sourire enfin, en pensant pouvoir profiter de ces deux mois d'inactivité pour préparer tranquillement mon déménagement, rendre les encyclopédies invendues à leur propriétaire mais aussi m'octroyer quelques loisirs bien mérités.

Un bon programme, c'est sûr… mais il aurait fallu prévoir l'imprévisible et tous les impondérables que la vie nous réserve. Or, je n'aurais jamais pu imaginer ce qui suivit, et je ne suis pas le seul parce que personne, à ma connaissance, ne l'avait réellement présagé. Il faut dire que l'inimaginable se produisit alors : une grande tempête sociale, un invraisemblable séisme, un terrible cyclone qu'aucun météorologue n'avait pressenti.

En ce mois de mai 1968 qui restera dans toutes les annales, la France connut un de ces terrifiants et fragiles moments de déséquilibre où le gouffre est le plus proche, le moral des politiciens le plus bas, le Président le plus amer. Un moment rare comme elle en avait déjà connu dans son histoire, en juillet 1789.

Je me souviens ébahi ; de ce que j'ai vu, entendu, observé ; cet enchaînement de faits, cette montée en puissance de la revendication populaire qui mêle toutes les couches sociales, toutes les corporations.

Paris, puis tout l'hexagone battent le pavé, érigent des barricades, font la grève jusqu'à bloquer totalement le pays. Est-ce la révolution ?

Le même mot qu'en juillet 1789 lorsque le roi Louis XVI, s'adressant à un de ses conseillers, lui demanda, en entendant un grand bruit sous ses fenêtres :

– Qu'est-ce donc que cela, une émeute ?

Le conseiller répondit :

– Pire, Sire, la révolution.

Près de deux siècles plus tard, la France était donc à nouveau en ébullition. On ne sait toujours pas si ce fut une gigantesque émeute ou une

révolution, aussi les historiens ont-ils convenu d'un terme étrangement pudique « événements. »

Les événements de mai 1968.

Voilà à quoi j'assiste, effaré, à mon retour de Bruxelles. La période n'est propice ni au tourisme ni aux loisirs. Je me retrouve donc cloîtré dans mon minuscule meublé, attendant que la situation se calme.

Dans l'angoisse des uns, la joie fébrile des autres, l'étonnement de tous, la France vogue à la dérive. Elle n'a plus de capitaine : De Gaulle a disparu. Le régime, que l'on croyait inébranlable, vacille dangereusement. Des barricades s'élèvent dans la nuit. En quelques heures, des rues piétonnières sont dépavées avec des barres à mine, des bouts de fer, n'importe quoi, et ces pavés se muent en dangereux projectiles, déstabilisant les forces de l'ordre. On déplore de nombreux blessés de part et d'autre des barricades de fortune érigées principalement dans le Quartier Latin, mais pas exclusivement.

Durant ces heures de folies naissent de mémorables slogans : « Sous les pavés, la plage », « CRS, SS… »

Des voitures renversées et incendiées transforment les artères parisiennes en un véritable champ de bataille. Terrible vision que ces épaves couchées servant d'abri à des étudiants déchaînés. Ils veulent marcher sur la Bastille qui représente toujours à leurs yeux un symbole de pouvoir et d'injustice. Ce n'est plus une émeute, c'est une révolution ! Un véritable « 1789 bis. » Un jeune étudiant en histoire fait remarquer à ces excités que la Bastille ne peut être reprise puisqu'elle a été totalement détruite en 1790.

Alors les violences redoublent et les policiers, qui sont en première ligne, n'ont aucunement l'intention de se laisser submerger frappent dur, en retour, et rendent coup pour coup, ce qui renforce encore la détermination, côté manifestants.

De nouveaux slogans fusent pour fustiger l'ordre établi et ses règles : « Il est interdit d'interdire. » La Sorbonne devient le théâtre de débats quotidiens qui se poursuivent jusque tard dans la nuit. Des intellectuels comme Daniel Cohn Bendit ou Jean-Paul Sartre viennent y refaire le monde, proposer de nouvelles règles, ou écoutent les meneurs étudiants exposer leurs griefs, revendiquer la liberté absolue, totale.

Le retour précipité de Georges Pompidou d'Afghanistan annonce finalement un timide début de reprise en mains par le gouvernement. La réouverture de la Sorbonne suit et la situation se calme. Les rues retrouvent progressivement leur apparence d'antan.

Les étrangers contestataires sont discrètement expulsés. Le plus célèbre d'entre eux, Daniel Cohn Bendit, est raccompagné à la frontière de la RFA. Accueilli là-bas en héros, il deviendra par la suite député au Bundestag, puis député européen.

En France, on poursuit le ménage. La répression est en marche, même si la société ne sera jamais plus la même qu'avant ces incroyables événements.

Le ministre de l'Intérieur intime à ses hommes d'arrêter tous les « agitateurs gauchistes. » La police et les compagnies républicaines de sécurité procèdent à de véritables rafles visant les intellectuels étrangers supposés être majoritairement de gauche.

L'atmosphère devient très lourde. Dans une ambiance de folie paranoïaque, tout le monde soupçonne tout le monde et pense être filé, et c'est vrai que les policiers des Renseignements généraux et de la Direction de la sécurité du territoire s'infiltrent partout et surveillent de près les « agitateurs » qui sont suivis, observés, méticuleusement fichés.

Mon déménagement à Bruxelles tombe bien à point et il est réduit à sa plus simple expression : je ne possède guère de meubles et mes affaires ainsi que mes livres tiennent dans quelques cartons. J'ai trouvé à louer un deux-pièces cuisine à 5 minutes de la gare du midi, dans un immeuble du début du siècle récemment restauré avec goût. Le loyer n'est pas donné mais mon nouveau salaire me permet de l'assumer et le propriétaire du logement, favorablement impressionné par la nature de mon employeur, accepte d'étaler sur plusieurs mois le versement de la caution, ce qui me permet d'attendre que les premiers salaires me soient versés sans trop m'endetter.

Je désire connaître l'adresse du Dr Mahmoud pour le remercier de son intervention en ma faveur, le tenir informé du succès de ce contact et pour savoir aussi que faire de son manuscrit, mais la secrétaire de Son Excellence me fait comprendre qu'il n'est pas d'usage de poser ce genre de questions en ces lieux où la discrétion est reine. Peu désireux de paraître indiscret je

ne poursuis pas plus loin mes investigations, laissant au hasard le soin de régler cette question.

Après tout, j'aurai l'opportunité de le rencontrer à l'occasion d'un prochain déplacement et d'ici là, le Dr Mahmoud m'aura probablement déjà contacté. Du moins l'espéré-je. Je me résous donc à attendre.

Pendant plusieurs mois, je guette un signe dans ma boîte aux lettres et scrute les timbres de mon courrier, avec l'espoir d'y reconnaître ceux à l'effigie de la reine d'Angleterre… mais en vain. Aussi incroyable que cela puisse paraître, le Dr Mahmoud disparaît de mon univers avec ses secrets, gardant tout son mystère. Je songe même qu'il a pu lui arriver malheur.

Beaucoup de questions restent sans réponse, des interrogations à jamais en suspens. Je dois me contenter de cela mais à chaque fois que je me rappelle son manuscrit inachevé, devenu, au gré des soubresauts du monde arabe, un document bien encombrant, je pense à lui, à son visage raffiné, à sa voix douce, à notre joute poétique dans cette péniche parisienne…

J'espère pouvoir un jour le remercier.

*

Motivé par cette tâche à l'ambassade et ravi de la confiance que l'on m'accorde, je donne le meilleur de moi-même.

Nouveau décor, nouvelles règles de vie : le moral remonte, d'autant que mon nouveau travail dans cette mission diplomatique a changé à la fois la qualité de ma vie professionnelle et la nature des gens que je côtoie. Ce ne sont plus des ouvriers mais des intellectuels : diplomates, universitaires, exilés, journalistes espions ou véritables correspondants de presse… Nos discussions me paraissent plus intéressantes, la plupart d'entre eux sont cultivés et lucides. Pour autant, je me réjouis de ne plus être aussi naïf qu'avant, car dans ce monde aussi les trahisons sont légions et l'hypocrisie règne en maîtresse. On vous sourit par-devant, on vous critique dès que vous avez le dos tourné.

Tout cela m'écœurerait si les précédentes déceptions ne m'avaient obligé à me constituer une carapace qui s'avère finalement fort utile. Je n'ouvre pas mon cœur, je souris poliment, je me comporte normalement mais en conservant un recul et un regard neutre qui me protègent efficacement. J'ai

l'impression d'être un simple témoin anonyme, observateur de tous ces gens dont certains se prennent pour les futurs sauveurs de leur pays, voire du monde arabe ou même de l'humanité tout entière ! Leur soif de pouvoir est presque physiquement perceptible.

J'assiste à de fréquentes discussions à caractère politique. J'y suis obligé puisqu'elles ont souvent lieu pendant mes heures de travail ; et puis cela ne me déplaît pas. Ces gens sont obnubilés par le pouvoir et la gloire mais ils sont loin d'être infréquentables. Leur analyse est souvent pertinente, leur point de vue intéressant. Ils se posent et posent les bonnes questions, mais ont-ils vraiment les bonnes réponses ?

Je n'interviens pas, je reste discret. Même si on sollicite mon avis, ce qui est rare, je m'arrange pour n'évoquer qu'une idée générale et redonner la parole à quelqu'un d'autre. Je préfère écouter et cela me plaît. J'apprends beaucoup.

L'actualité politique du Proche-Orient occupe une place croissante. Je constate rapidement que mon rôle s'avère important. Mes traductions font le tour de toutes les ambassades arabes de Bruxelles et je me sens utile. On me délègue de plus en plus de responsabilités jusqu'à l'aboutissement, que je considère encore aujourd'hui comme mon chef-d'œuvre : la traduction intégrale d'une conférence de presse du général De Gaulle.

Je profite donc de mon emploi dans cette représentation diplomatique pour approfondir mes connaissances dans plusieurs domaines : politique, économique, social, etc. Mon bureau donne sur un grand jardin où règne un calme bienfaisant. J'assume volontiers cette charge pendant plus de six ans jusqu'au jour où je décide de voler de mes propres ailes en m'installant comme indépendant.

*

Je prends un risque au niveau professionnel. Toutefois je l'ai évalué et accepté. On trouve à Bruxelles beaucoup d'institutions et d'organismes européens, et je pense donc pouvoir y faire ma place, connaissant bien ce milieu dans lequel j'évolue depuis quelques années déjà.

J'ouvre donc mon propre cabinet de traduction et d'interprétariat avec un peu d'inquiétude au départ, mais j'y crois, et rapidement, les faits me donnent raison.

J'informe les autres ambassades et consulats arabes implantés au bénélux de l'existence de mon bureau, ainsi que les agences et organes de presse. Comme je suis déjà connu dans le secteur, les affaires démarrent assez vite ; je suis nommé expert auprès des tribunaux et différents départements ministériels me confient des travaux importants.

Les tâches ne manquent pas : je suis souvent appelé à intervenir en qualité d'interprète auprès des délégations arabes de passage en Belgique, ainsi qu'auprès de diplomates et d'hommes d'affaires. Même la commission européenne sollicite mes services, m'ouvrant plusieurs autres possibilités. Mon carnet d'adresses enfle, à l'instar de mon carnet de commandes !

Je me constitue également une clientèle dans ma communauté d'origine… Cela me rappelle le temps où j'écrivais des lettres contre un thé à la menthe ou une modique somme d'argent, en qualité d'écrivain public, dans ce petit bistrot parisien. Désormais c'est au grand jour que je travaille, avec pignon sur rue… La chance a tourné ! Et tant mieux ! J'ai vécu ma part de difficultés ; il est temps que la vie me sourie, je pense.

Jamais, dans ma vie, je ne me suis senti aussi utile à la fois à ma communauté d'accueil et à ma communauté d'origine. J'établis une sorte de passerelle entre les deux. Pour cette communauté d'accueil qui m'a si chaleureusement ouvert les bras et les portes, je réalise des traductions de contrats, de statuts de sociétés qui s'implantent de plus en plus dans le monde arabe grâce au boom pétrolier des années soixante-dix mais aussi des études de marchés ; parfois j'apporte une assistance lors des négociations entre ces sociétés et leurs clients en visite à Bruxelles ou je me déplace à l'étranger.

Mon métier d'interprète appris sur le tas me conduit, par « complexe » de ne pas avoir suivi une formation adéquate, à me surpasser et surtout à surpasser les autres, soucieux de bien faire mes preuves et de montrer à mes clients ma valeur, mon sérieux, mon professionnalisme. Ma culture générale viendra fort utilement à mon secours dans ce domaine.

De par mes déplacements pour le travail, Paris, Genève, Lyon ou Strasbourg me deviennent familiers ainsi d'ailleurs que Tripoli, Baghdad, Damas, Le Caire, ou Beyrouth…

Le bénéfice de mes contrats me permet assez rapidement de moderniser mon bureau et mon équipement bureautique. Je renouvelle le mobilier, je modifie la décoration ; cette métamorphose confère à mes locaux professionnels un statut, une prestance, une élégance qui rassurent les clients, grâce à quoi mon chiffre d'affaires augmente encore. Je dois même engager du personnel et constituer une équipe free-lance pour soutenir le rythme car je ne parviens plus à répondre tout seul à la demande croissante.

Le bureau devient finalement trop petit et je me mets en quête d'un local mieux adapté. Je déniche une maison qui s'adapte bien aux professions libérales : le rez-de-chaussée permet d'aménager de vastes bureaux lumineux et fonctionnels et un étage est prévu comme appartement privé. Voilà qui me paraît idéal. Je mets en œuvre les travaux d'embellissement qui me paraissent nécessaires. Une décoration soignée et raffinée mais pas trop ostentatoire attribue à ce lieu un charme particulier que les partenaires qui me rendent visite semblent apprécier autant que moi.

Tout va très bien et les affaires marchent. Je ne souffre pas des affres de l'artisan qui doit sans cesse trouver de nouveaux clients. Les miens reviennent dès lors qu'ils sont satisfaits de mes prestations, ce qui est le cas puisque je m'applique à répondre au mieux à leurs besoins.

Ma réussite me profite entièrement puisque je travaille à mon compte et que j'en suis le seul instigateur. Ce succès me galvanise, me rend confiance en moi et dans l'humanité, confiance qui s'était altérée en raison de toutes mes déceptions passées. Sans que je redevienne naïf comme je l'avais été, jeune immigré sans expérience débarquant dans un monde sans pitié, mon cœur s'ouvre à nouveau, progressivement ; je sens que de vieilles blessures cicatrisent. Je recommence à sortir, à chercher la compagnie de mes semblables, à sourire à des inconnus… à vivre, sans doute ?

Tout continue à fonctionner à merveille au niveau professionnel. L'apothéose survient avec un coup de fil d'un journaliste de la télévision belge qui me demande de couvrir l'interprétation en direct de la cérémonie officielle qui va se dérouler sur la pelouse de la Maison blanche : Clinton, Arafat et Rabin célèbrent les accords d'Oslo.

Devant les écrans de contrôle, pendant que mon collègue russe traduit l'intervention du ministre des affaires étrangères de la Fédération de Russie, je pense à mon père : il aurait été tellement heureux de vivre cet instant, lui

avec qui je partageais la passion d'une paix juste au Proche-Orient ! S'il lui est permis de me voir du ciel, il est comblé de mon bonheur…

Quelques années plus tard, je suis appelé pour servir d'interprète, pour la première interview télévisée donnée par Yasser Arafat, Président de l'Autorité Palestinienne lors sa visite officielle en Belgique.

Me trouvant à Paris quelques jours après pour une mission de même niveau, comme je dispose de quelques heures de liberté, je ne peux résister à la tentation de faire un petit saut à Barbès que je n'ai plus revu depuis très longtemps. Le chauffeur de taxi à qui je montre le chemin pour le guider me regarde dans le rétroviseur, observe mon costume, ma cravate en soie rouge cerise, puis il me dit d'un air un peu embarrassé :

– Monsieur, permettez-moi de vous donner un conseil : ce quartier n'est pas le meilleur de Paris ; je vous le dis à titre d'information.

– Pardon ?

En réalité, je ne l'ai pas entendu, occupé que je suis à essayer de reconnaître certains magasins, certains lieux que j'avais fréquentés bien longtemps auparavant car la physionomie générale a beaucoup changé. C'est incroyable comme une ville vit, évolue, se transforme !

Le chauffeur reprend :

– Je me mêle peut-être de ce qui ne me regarde pas mais je voudrais vous mettre en garde contre les arnaques. Par les temps qui courent…

Je réalise qu'il croit que je suis venu faire des affaires à Paris, attiré par des malfrats ou des combines louches permettant de rêver d'argent facile… ou amenant plus sûrement de graves ennuis. À un moment, je suis tenté de lui expliquer que j'ai connu ce quartier au milieu des années soixante, qu'il était habité par des gens honnêtes et des travailleurs désireux de s'intégrer dans la société française, que j'en faisais partie… mais je me ravise. À quoi bon lui raconter tout cela ? Ce brave homme voulait seulement me mettre en garde. Je le rassure :

– Merci pour le conseil. D'ailleurs, tout compte fait, je ne vais pas descendre du véhicule.

– À la bonne heure ! me répond le brave homme, manifestement soulagé.

Il ralentit, à ma demande. Je baisse la vitre arrière et je regarde, je scrute. Là, je revois le petit hôtel du Cheval blanc ; là, le café de monsieur Bernard… au dernier étage, mon premier logement à Paris.

Les pensées se bousculent dans ma tête et mon cœur cogne dans ma poitrine, sous le choc de l'émotion… Je suis hésitant : je descends ? Je ne descends pas ? Rapidement je calcule : Monsieur Bernard avait la soixantaine à mon arrivée à Paris, il doit donc être très âgé maintenant. À quoi bon essayer de le revoir ? Il n'est sûrement plus à cette adresse.

Toutes les images de mon premier séjour envahissent mon esprit avec une étonnante clarté. C'est incroyable comme notre mémoire visuelle peut être précise ! Je me souviens parfaitement du café, du bar noirci par les ans au fond de la pièce rectangulaire, des rideaux jaunis par la fumée des cigarettes, des tables en formica rouge ou marron… Mes occupations d'écrivain public me reviennent aussi, cette lettre de la dernière chance pour ce brave homme qui voulait rentrer au pays pour revoir sa mère, et toutes les autres, tous ces visages, toutes ces vies que j'ai croisées là, en ce lieu…

Je pense également à l'attente de l'arrivée de Moncef et Touhami venant de Tunis, à l'espoir qui m'animait alors, à mes convictions naïves écornées par leurs hésitations… à ma grande déception lorsqu'ils m'ont appris qu'ils avaient décidé de rompre notre pacte et de rentrer au pays.

De nouveaux personnages surgissent du passé : Abdel et Caroline, mon premier dancing… l'affaire Ben Barka et le nom d'emprunt d'Abdel, qui ressemblait à celui du témoin de cette tragique disparition… la frousse dans le taxi quand, me trouvant sans papiers, nous avons eu cet accident sous le nez des policiers… le tragique décès d'Abdel que j'avais mis en garde mais qui est allé au bout de son triste destin. Et puis ma décision de continuer mon chemin malgré eux, sans eux, d'aller au bout de ce en quoi je croyais. J'en suis récompensé, aujourd'hui.

Je me remémore aussi ma rencontre avec le Dr Mahmoud, si cultivé, si mystérieux aussi, nos joutes littéraires, son manuscrit qui moisit dans mon grenier et puis le bon vieux libraire… Comment s'appelait-il déjà ? Ah oui ! Monsieur Le Mercier…

– Voilà, vous y êtes, Monsieur, me dit le chauffeur de taxi, me sortant brusquement de mes réflexions et de mon assoupissement.

Je le paie et lui laisse un pourboire conséquent en récompense du plaisir que j'ai tiré de cette promenade. Il m'en remercie chaleureusement et commente le fait que je ne sois pas descendu de voiture :

– Vous avez pris la bonne décision, Monsieur, croyez-moi, me dit-il alors que je suis en train de me souvenir justement de ma résolution finale : m'accrocher à mes rêves malgré mes déceptions.

– Oui, sans doute, lui dis-je sachant bien qu'on n'est pas sur la même longueur d'onde.

En sortant du taxi, je me sens fébrile. Je repense à mes deux amis Moncef et Touhami. Que sont-ils devenus maintenant ? J'ai envie qu'ils soient au courant du chemin que j'ai parcouru afin de leur prouver que les portes n'étaient pas si fermées que cela pour ceux qui acceptaient de retrousser leurs manches. Envie de leur montrer que je n'ai pas fait le mauvais choix, qu'à force de persévérance on peut y arriver… J'ai aussi une pensée pour ce pauvre Abdel, pour Caroline, pour leur enfant… sans père.

Je regrette, à cet instant, d'avoir rompu d'une façon aussi nette et aussi brusque avec toute cette partie de mon existence. Cela m'étreint le cœur. Je me secoue pour ne pas trop m'attrister sur mon passé.

Lorsque je reprends le train pour Bruxelles, je chasse ces noires pensées. Il me reste le bonheur d'avoir réussi à joindre l'utile à l'agréable par ce déplacement à Paris.

*

Pendant ces années stressantes de ma construction personnelle, une rencontre que je croyais sans lendemain se transforme en vie commune et je me retrouve très vite pris au piège de la paternité sans le vouloir vraiment. Or, quand on a pris l'habitude, très tôt dans la vie, d'assumer ses responsabilités et que l'on apprend soudainement que l'on va devenir papa, on fait face, en adulte. Alors, comme d'habitude, j'assume, sans enthousiasme, mais sans trop d'états d'âme.

Les mois et les années passent. J'ai l'impression d'avoir domestiqué mon cœur et mes sentiments, de les avoir soumis à mon bon vouloir et adaptés à ma situation nouvelle. J'ai fait mien cet adage : *Si tu ne trouves pas ce que tu aimes, aime ce que tu trouves.*

Seulement… la vie ne l'entend pas ainsi et sait rappeler ses vérités premières ! À savoir que l'homme ne vit pas seulement de pain et d'eau et que

tant qu'il n'a pas trouvé sa partenaire, la vraie, l'unique, il lui manque l'essentiel : la moitié de lui-même.

Cette leçon de vie m'est finalement donnée alors que je ne m'y attends pas, prenant mon cœur par surprise. Le « coup de foudre » que je croyais réservé aux adolescents me surprend à 30 ans, sans doute parce qu'auparavant j'avais mis ma jeunesse de côté afin de me construire un avenir.

Il me laisse pantois, le cœur frappant lourdement dans ma poitrine, la gorge sèche, l'esprit obnubilé par un seul être : Moune. Ce coup de foudre a pris le doux visage d'une jolie brune dont le regard vif exprime le respect et la compassion qu'elle porte envers ses prochains ; ses yeux traduisent aussi une certaine intelligence et une bonne éducation que confirment son port de tête et ses manières. Il y a une certaine noblesse chez elle : simplicité de comportement, accessibilité et ouverture aux autres. Dès le premier regard, je suis sûr que c'est elle que j'attendais, que nous sommes faits l'un pour l'autre et que nous ne nous quitterons jamais… oubliant toutefois que je suis marié et père, ce qui constitue quand même un obstacle réel ! Mais aucune barrière n'empêchera ce qui doit arriver, rien n'arrêtera la complicité qui se tisse entre nous et nous fait converger vers le même but, à l'unisson : vivre ensemble pour toujours. Rien ne l'empêchera parce que Moune éprouve la même chose que moi ! Je suis aux anges. La joie qui m'inonde est tout simplement indescriptible, inénarrable. Je souris béatement en marchant dans la rue, en conduisant, en faisant mes courses, heureux de vivre, d'aimer et d'être aimé. Rien n'est plus beau, plus fort qu'un amour partagé. J'ai l'impression d'avoir vingt ans et d'être indestructible, comme le jour de mon départ de Tunis.

*

Le second mariage est à l'image de mon nouveau couple : merveilleusement réussi. Les années passent, confirmant le bien-fondé de notre choix mutuel. Je sais enfin ce que le mot « bonheur » signifie.

Les enfants grandissent et nous passons des vacances régulières, tous les ans, en Tunisie. Moune et moi surveillons leurs relations et les inscrivons dans des écoles réputées pour la qualité de leur enseignement afin de leur donner toutes leurs chances. L'éducation est un combat de chaque instant,

aussi adoptons-nous la meilleure pédagogie qui soit au monde : l'exemple. L'exemple que nous donnons, que nous montrons par notre propre comportement est la plus efficace des leçons. Nous choisissons de les inscrire aussi à l'académie de musique et aux scouts, convaincus que la musique éveille l'esprit et la créativité et que les scouts forment intelligemment les jeunes à la vie en société, au partage et à la débrouillardise.

Tout se passe bien, hormis les crises d'adolescence inévitables qui restent heureusement dans des limites acceptables, probablement grâce à tous ces bons principes quotidiennement inculqués. Puis chacun quitte le cocon familial, sans drame, quand l'heure vient de vivre sa vie. Ce n'est d'ailleurs pas sans un petit pincement au cœur que je vois la maison se vider progressivement mais la vie va ainsi et je suis bien placé pour le savoir. Compte tenu de mon départ, si jeune, je ne peux pas en vouloir à mes enfants de désirer voler eux aussi de leurs propres ailes le plus vite possible !

Chapitre VI

Ommi : mère courage

Assis sur le sable, au coucher du soleil, à Marsa plage, je bavardais avec Ommi en observant avec elle le mouvement des vagues. Petit à petit, elle me racontait sa vie ; elle répondit à mes questions de sa voix douce, monocorde, sans jamais s'offusquer de ma curiosité. Je crois même, qu'au fond, elle n'était pas mécontente de se livrer ainsi comme elle ne l'avait probablement jamais fait jusqu'alors.

Je lui demandai d'abord de me parler de son enfance, de ses parents, de sa vie avant son mariage, dont je ne connaissais pratiquement rien. Elle fixait l'horizon, sans me regarder puis commença à parler, comme si elle me racontait un de ces contes que l'on lit ou récite aux enfants le soir, avant qu'ils ne s'endorment.

– Commence depuis ta naissance, s'il te plaît.

– Je suis née à Aïn El Kébira (La Grande Source), sur les terres de mon père, El Hadj Mnaouar, fils de Hadj Rabah, dans le gouvernorat de Béja. Mes parents étaient riches « sur le papier ». Ils possédaient des dizaines d'hectares et plusieurs centaines de têtes de bétail mais ces biens appartenaient à toute la famille et ses nombreuses ramifications : frères et sœurs, oncles, tantes, cousins, cousines…

– Ils avaient tous mis leurs biens en commun ? m'étonnai-je.

– Non, mais ils en étaient les dépositaires. Il n'a jamais été question de partager, c'était mal vu, et les héritiers, de père en fils, continuaient ainsi. Tous ces biens appartenaient à la communauté qui travaillait les terres et jouissait de leurs produits jusqu'au jour où quelqu'un a exigé la sortie d'indivision… Mon grand-père, Hadj Rabah, avait sept enfants, cinq garçons et deux filles. Il avait également deux épouses.

Lorsque ma mère est décédée, mon père nous a conduites, ma sœur Mongia et moi, chez mon grand-père. Mes premiers souvenirs d'enfance sont tragiques car j'avais à peine 11 ans à la mort de ma mère. Je pleurais beaucoup. Elle était si belle avec des cheveux longs qui lui arrivaient jusqu'à la taille. La pauvre est morte très jeune, suite à un accouchement qui s'est mal passé, en donnant naissance à un garçon mort-né.

– Tu as dû être bien triste !

– Oh ! oui ! Je me souviens du jour de sa mort. Le ciel était gris, le vent soufflait fort et il pleuvait à verse ce jour-là. Je pleurais tout le temps, mes pleurs n'étaient interrompus que par la faim et je réclamais à manger. Pardonne-moi Khémaïs, ma mémoire n'est plus très précise sur cette période.

Je hochai la tête pour lui montrer que je la comprenais très bien.

– Après le décès de ma mère, mon père s'est remarié et a vécu à Béja où il a déménagé tout en allant tous les ans recevoir sa part de la récolte à Aïn El Kébira.

Il a acheté avec son père une maison en ville, c'est-à-dire à Béja, où ils ont habité ensemble. La raison de cette cohabitation, c'est que le père et le fils ont épousé deux sœurs.

Je tournai brusquement la tête, surpris à l'idée que le père et le fils épousent deux sœurs, un geste qu'Ommi ne vit pas, apparemment, puisqu'elle continua posément.

– La raison de son déménagement tenait évidemment au décès de ma mère : il ne souhaitait pas demeurer dans ce lieu où il avait été heureux avec elle, cela lui rappelait trop de souvenirs et le faisait souffrir. Il voulait aussi quitter la campagne. La maison qu'ils avaient achetée est située dans le quartier de Sidi Mansour. C'est à ce moment-là, que mon père a épousé la sœur de la seconde épouse de mon grand-père.

– Il devait y avoir une différence d'âge importante entre cette femme et lui ?

– Oui mais cela n'était pas rare à l'époque, pas plus que la polygamie. Comme mon père était riche, cela ne posait aucun problème. Tu sais, ce n'est qu'après l'arrivée de Bourguiba que la polygamie a été interdite.

À cette évocation, je souris en cachette car la promulgation du nouveau statut personnel était la raison de ma première participation, à 11 ans, avec mes amis de Tourbet el Bey, à une manifestation de soutien pour

l'émancipation de la femme en Tunisie. J'y avais participé rien que pour le plaisir que me procurait le slogan « ô femme, enlève ton voile. » Il allait de soi qu'à cet âge, ce slogan était remplacé par un autre, plus osé, pour notre plus grand plaisir…

Ommi continua son récit.

– Lorsque j'étais à Aïn El Kébira, je fréquentais l'école coranique, mais lorsque nous avons déménagé à Béja, mon père a décidé de nous garder à la maison. Il était hostile à l'idée que ses filles aillent à l'école, avec tous les déplacements que cela occasionnait. À cette époque, envoyer ses filles à l'école était très mal vu, parce qu'elles devaient circuler dans la rue. Or, selon nos traditions, les filles devaient s'abstenir le plus possible de sortir de la maison.

– Tu n'avais pas le droit de jouer dehors, alors ?

– Non. Mais cela ne m'empêchait pas de m'amuser. Nos jeux consistaient à confectionner des poupées que nous habillions avec des vêtements cousus de nos propres mains. On sautait aussi à la corde dans la cour ou on jouait aux osselets. Avec mon père, j'étais beaucoup plus gâtée que du temps où ma mère vivait. Il me prenait souvent sur ses genoux avec ma sœur Monjia et jouait avec nous. À l'adolescence, mon père a acheté de la laine et a décidé de nous faire apprendre la tapisserie. C'est notre belle-mère, Lella Aïcha, sur instructions de notre père, qui nous a formées à cet art, parce qu'elle le pratiquait depuis longtemps. Apparemment j'étais douée et mon père appréciait beaucoup mon savoir-faire.

– Il était sévère ?

– L'éducation était plus rigide qu'aujourd'hui. Je me souviens que lorsque je commettais une bêtise et que je m'en rendais compte, j'allais moi-même chercher le bâton pour le tendre à mon père et recevoir sa correction. Souvent, face à cette démarche spontanée, il me pardonnait.

– Comment as-tu connu mon père ?

– Ton père, qui était enseignant, fréquentait des amis de mon grand-père. Il s'agit des frères Ben Arjoun qui étaient des notaires très connus. Un jour, il leur a annoncé qu'il avait quitté l'enseignement, qu'il avait réussi à trouver un emploi à Tunis et qu'il désirait fonder une famille. Il a demandé leur aide pour lui trouver une fiancée digne de lui. Les frères Ben Arjoun lui ont dit que Hadj Mnaouar avait deux filles orphelines de mère, dont l'une était

en âge de se marier et qu'il s'agissait d'une famille respectable. Alors, il a demandé leur intercession auprès de mon père pour organiser une rencontre. Les deux notables sont d'abord venus nous rendre visite et nous dire beaucoup de bien du jeune prétendant : un homme cultivé, courageux et travailleur, précisèrent-ils.

– Pourquoi n'avait-il pas envoyé ses parents pour demander ta main ?

– Ses parents étaient décédés depuis plusieurs années déjà et cette situation arrangeait bien mon père. Il s'est dit qu'ainsi, notre couple serait à l'abri des ingérences familiales. Il a donc donné son accord. Pourtant, j'allais partir à cent kilomètres de chez moi, et qui plus est, dans la grande ville de Tunis. Je n'étais pas d'accord du tout et pendant toute l'année qu'ont duré nos fiançailles, je n'arrêtais pas de pleurer.

– Mais ton père n'a pas changé d'avis pour autant…

– Ma tristesse le peinait mais il estimait avoir raison car ton père a su s'y prendre. Il allait de temps en temps au cabinet des frères Ben Arjoun quand il savait que mon père s'y rendait pour ses affaires et y faisait bonne figure. De plus, à chaque départ ou retour de mon père, qui s'est rendu trois fois en pèlerinage à la Mecque, Si Belgacem venait le saluer au port, au départ comme à l'arrivée du bateau. Mon père s'est forgé une idée favorable sur lui et lui a promis sa fille.

Quant à moi je pleurais, non pas parce que j'allais me marier, mais parce que j'allais habiter très loin de ma famille. Je voulais rester tout près des miens, à Béja. Mon père me rassurait : il me disait qu'il viendrait me rendre visite et que je ne devais pas avoir peur. Il précisait que Si Belgacem était un bon parti car il s'agissait d'un homme pieux et bon et qu'il n'avait pas de mauvaises fréquentations et que je n'aurais pas de… belle-mère.

– Et comment s'est passé votre mariage ?

– Le mariage a eu lieu à Béja, dans la maison de mon père, à Sidi Mansour, avec tout le cérémonial traditionnel, les joueurs de cornemuse et les danseuses du ventre.

– Des danseuses ?

– C'était ainsi, oui, et cela n'a pas changé d'ailleurs. Au septième jour de notre mariage, Si Belgacem m'a pris avec lui à Tunis. En arrivant dans ma nouvelle maison, je l'ai trouvée entièrement équipée de tout le nécessaire, le mobilier, le linge de maison, la vaisselle. J'ai été heureuse d'avoir une

maison à moi. Par contre, je me trouvais un peu perdue, seule. Heureusement, des connaissances de mon père qui habitaient Tunis ou s'y rendaient venaient nous rendre visite, de temps en temps. Parfois aussi, on sortait pour se promener ou pour aller au cinéma. Au début… parce que ça a changé ensuite. Dès la naissance de mon premier enfant, aucun cinéma ne m'était plus autorisé. J'étais d'autant plus occupée que j'avais des grossesses très rapprochées. Tous mes enfants sont nés à la maison, grâce au service des sages-femmes. C'était pareil partout en ce temps-là, les femmes n'accouchaient pas à l'hôpital.

– Mais comment faisais-tu pour t'occuper de nous tout le temps ? Tu n'avais jamais de temps à toi ?

– Si, au fur et à mesure que les enfants grandissaient, ils étaient envoyés à l'école ; j'avais pris aussi une femme à journée, Halima, de son prénom, qui travaillait, la pauvre, pour financer les études de son fils à Beyrouth et qui venait m'aider de temps en temps. Elle y est restée jusqu'au retour de son fils du Liban. Ton père aussi voulait vous inscrire à l'enseignement purement arabe mais moi, je voulais que vous bénéficiiez d'une instruction bilingue car c'était à l'époque un signe de modernité. Je lui disais : à quoi bon vivre dans une ville moderne sans profiter de tous ses avantages ? Il a fini par céder, heureusement, et vous avez tous suivi l'enseignement franco-arabe.

– Et que s'est-il passé pendant la guerre ?

– J'étais enceinte d'Othman quand la guerre a éclaté en Europe mais les bombardements sur Tunis n'ont commencé que quelques années plus tard, juste avant la naissance de Mouldi. Il y eut même un jour un bain public à la rue Sidi El Béchir qui fut atteint par une bombe larguée par un avion. Les pauvres clients sont sortis nus en courant dans la rue. La guerre est quelque chose de terrible que je ne souhaite à personne de vivre, mon fils. J'ai eu très peur et je me souviens que pendant les alertes, nous courions dans tous les sens pour nous abriter.

Son regard se porta sur moi en même temps qu'elle prononçait ces mots. Je lui souris. Elle reprit :

– Comme la guerre continuait, nous avons suivi les conseils des gens qui demandaient à la population d'évacuer Tunis et d'aller se réfugier à Kélibia, dans le Nord. Une zone supposée être à l'abri des combats. Nous y

sommes allés sur une charrette tirée par des chevaux en suivant d'autres colonnes de réfugiés.

Je me souviens que pendant les bombardements sur Tunis, je prenais le Coran que mon père m'avait offert lorsque j'avais quitté Béja en me disant qu'il me protégerait contre les malheurs. Je le mettais sur la tête d'Othman, mon fils unique à l'époque, en priant Dieu pour qu'il le maintienne en vie. Je me surprenais parfois à poser le même livre sur ma propre tête pour que Dieu ne m'oublie pas, moi non plus.

– Et papa, il avait peur ?

– Non, pas vraiment. Pendant les bombardements, il souffrait beaucoup à l'idée de mourir sans laisser de progéniture. Cependant, grâce à son courage, nous n'avons jamais perdu le moral. Tu sais, il était très croyant et il disait que la vie et la mort sont entre les mains de Dieu Seul et de personne d'autre. Il avait d'ailleurs échappé à la mort la première année de notre mariage suite aux graves événements qui ont eu lieu à Tunis même.

Ommi porta sa main à son front, après quelques hésitations :

– Ce n'était pourtant pas la guerre ? Ou bien je me trompe ?

– Non tu ne te trompes pas Ommi. Il y a eu effectivement en 1938, la tragique journée du 9 avril, l'arrestation de Bourguiba et des dirigeants nationalistes. On dénombra en effet beaucoup de morts ce jour-là, surtout à Bab Saâdoun, mais ce n'était pas encore la guerre. C'était la lutte pour l'indépendance.

– C'est sans doute pour cette raison que ton père était très en colère contre les Français et s'était inscrit au syndicat. Il allait parfois aux réunions au local de Sidi Ali Azouz si mes souvenirs sont bons.

– Je ne me souviens pas l'avoir vu se rendre à ce genre de réunion !

– Bien sûr, tu ne te souviens pas puisqu'il avait cessé d'y aller après l'assassinat du chef du syndicat dont j'ai oublié le nom, pour ne plus s'occuper que de vous et de ses lectures.

– C'est Hached, Ommi, Farhat Hached, assassiné en 1952 à Chouchet Radès, lui dis-je, en fixant l'horizon pour mieux me rappeler cet événement mémorable l'année de mes 7 ans, à tel point qu'il me semble le revivre à l'instant comme s'il se déroulait au temps présent…

La cloche de l'école vient de sonner. Je souris en songeant que ce son marque la fin de la classe et donc le début d'une certaine forme de liberté, ô combien agréable puisqu'annonciatrice de jeux et d'insouciance.

À la demande du maître, chacun range ses affaires dans son cartable. Les fêtes de fin d'année ne sont plus très loin et je sens déjà que l'attention de mes camarades se relâche. Cela se traduit notamment par une évidente précipitation à enfourner crayons, gommes, cahiers et porte-plume dans nos plumiers avant de les ranger dans les cartables. Le geste est plus rapide qu'il y a quelques semaines, moins méticuleux.

Même si le trimestre n'est pas terminé, l'instant se rapproche à grands pas. À la récréation, nous discutons des prochaines vacances et chacun s'en donne à cœur joie pour raconter ce qu'il a envie de réaliser pendant ces quinze jours de rupture d'école. J'étonne tout le monde en leur annonçant que cette année, la compagnie française où travaille mon père organise une fête de Noël pour les enfants de son personnel, donc nous recevrons des cadeaux. Personne d'entre nous ne croit au Père Noël mais le fait de recevoir des cadeaux à cette occasion rend cette fête sympathique à nos yeux. Surtout que nous habitons un quartier qui compte un certain nombre de familles françaises, italiennes et maltaises.

Nous nous mettons en rang et nous nous dirigeons vers la sortie. Plusieurs élèves piaffent d'impatience mais le maître les rappelle à l'ordre :

– Pas de bousculade, les enfants ! Nous sortons en ordre et en silence ! Sinon, gare aux retenues qui vont tomber.

Passé la grande porte bleue de notre école, notre petit groupe s'égaille comme une volée de moineaux. Chacun prend la direction de la demeure familiale.

Sous le soleil de l'automne, je traverse le marché de Souk El Bélat. D'instinct, je sens que quelque chose n'est pas comme à l'accoutumée : le pas des chalands me paraît plus pressé, leur regard ne s'attarde pas sur les étals, de petits groupes de commerçants et de clients discutent fort, observant régulièrement autour d'eux, comme s'ils craignaient d'être entendus. Cette étrange agitation n'augure rien de bon. Du haut de mes sept ans, je sens bien que les « grands » sont inquiets. Un événement grave semble s'être produit.

Sans même m'en rendre compte, j'ai arrêté de chanter et accéléré le pas pour rentrer bien vite à la maison. Je ne ressens pas vraiment de menace, personne ne paraît s'intéresser à moi, petite silhouette sautillant sur le chemin du retour de l'école ; quand même, je n'aime pas cette atmosphère. J'ai hâte de retrouver ma famille.

Justement, j'aperçois mon père, à mi-chemin de la maison, à hauteur de l'armurier Bouzayane. Cela me fait très plaisir car je suis désormais en sécurité. En même temps, cette rencontre me conforte dans l'idée qu'il se passe des choses graves puisqu'il devrait être au travail à cette heure-là. Je l'embrasse comme à l'accoutumée en prenant sa main à hauteur de ma bouche avant de la porter à mon front. Je glisse ensuite ma petite menotte dans la sienne et sans un mot, nous marchons côte à côte. Il règle son pas sur le mien pour ne pas m'obliger à courir.

Je jette un coup d'œil furtif aux fusils accrochés aux murs du magasin pendant que mon père salue le patron, Ammi Bouzayane et son apprenti, le jeune Allala. Mon père est moins bavard que d'habitude. D'abord, je n'ose rien dire, mais la curiosité me taraude :

– Qu'est-ce qui se passe, papa ?

– Rien de spécial, mon fils.

Je l'ai senti au fond de moi, il le sait et comprend que sa réponse ne me satisfait pas. Il tente une diversion :

– Donne-moi ton cartable, il doit être bien lourd pour toi.

Je souscris bien volontiers à sa proposition mais l'affaire n'est pas entendue pour autant. J'insiste :

– Les gens ne sont pas comme d'habitude ! À Souk El Bélat, quand ils parlent ils regardent autour d'eux. On dirait qu'ils ont peur. Et toi, tu as peur aussi ?

– Peur ? De quoi veux-tu que j'aie peur, mon garçon ? Tout va bien, ne t'inquiète pas.

– Si tout va bien, pourquoi ils sont comme ça ?

– Ils sont peut-être excités à cause de l'approche des fêtes de fin d'année.

Nous marchons à nouveau en silence, tous les deux plongés dans notre réflexion. Je sais bien qu'il me cache des choses mais je sens aussi qu'il ne servirait à rien de l'ennuyer encore avec mes questions.

Non seulement il ne répondra pas mais en plus, je risque de l'énerver. Je n'ai pas envie qu'il lâche ma main ni qu'il me redonne mon lourd cartable.

Dès que nous arrivons à la maison, la porte s'ouvre brusquement. Ommi se tenait juste derrière. Manifestement, elle devait guetter notre venue. À peine avons-nous franchi le seuil qu'elle met la barre rigide à crochet, « le Blej », dans la gâche fixée au mur et qui nous sert de verrou. Je ne dis rien mais mon regard croise celui de mon père et mes yeux lui indiquent clairement ce que je pense de tout cela : il se passe quelque chose de grave. Ommi ne met jamais « le Blej » dans la journée.

Le regard de Baba se dérobe, lui qui exprime d'habitude la franchise et la sérénité. Il essaye de prendre un ton enjoué :

– Ah ! Cela fait du bien de rentrer chez soi. Tout le monde est là ?

– Tout le monde est là, répond Ommi.

Effectivement, je vois mon frère Mouldi, debout dans la cour, un livre de bande dessinée « Buck John » à la main. Lui aussi devrait être à l'école.

Nos parents nous demandent d'aller dans notre chambre. Cela devrait être agréable de pouvoir jouer ensemble au lieu d'étudier, mais une certaine appréhension gâche ce plaisir potentiel. Mon frère a manifestement compris, lui aussi, qu'il se passe des événements anormaux. Tous ces faits et ces comportements que nous avons observés ne présagent rien de bon. Mais quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui peut effrayer des adultes à ce point ? Je demande à Mouldi :

– Pourquoi ils sont bizarres comme ça ?

– Ils ont peur, répond mon frère sans me regarder. Puis ses yeux fixent les miens et il poursuit :

– Il y a peut-être la guerre mondiale à Souk El Bélat !

– La guerre mondiale ? C'est quoi ?

– C'est quand tout le monde se bat contre tout le monde.

– Quelqu'un va venir nous battre alors ?

– Tais-toi un peu, tu m'empêches d'écouter ce qu'ils disent.

– Quand va commencer la guerre mondiale à Souk El Bélat ?

– Attends, je vais essayer d'aller aux renseignements. Reste ici et fais comme si on était en train de jouer tous les deux.

Il sort discrètement et je reste là, seul avec mes craintes. Mais j'agis comme il me l'a demandé, nourrissant l'espoir qu'il arrivera à glaner

quelques informations. Je n'ai pas d'autre choix que d'attendre et d'espérer. Espérer surtout qu'il reviendra avec des nouvelles rassurantes.

Sur la pointe des pieds, mon frère longe le mur de la cour intérieure. Je l'aperçois qui se cache dans un coin. Il colle son oreille à la porte de la chambre de nos parents. Je l'observe en songeant que quelque chose de vraiment grave a dû se passer pour que le comportement des adultes change à ce point et que nous en venions à espionner nos propres parents.

Mouldi revient en courant, le visage tendu. Il m'annonce :

– C'est grave, je te l'ai bien dit. Une personnalité importante a été assassinée ce matin et des troubles vont éclater en ville. Les soldats français vont venir occuper Souk El Bélat et nous tuer tous.

Je ne peux m'empêcher de reprendre, d'une voix blême :

– Nous tuer ? Mais on n'a rien fait de mal !

– Ce sont des méchants et ils ont des fusils.

– Des fusils ? J'en ai vu plein chez Ammi Bouzayane.

– Et alors ?

– Alors, avec l'argent que j'ai encore dans ma tirelire, je pourrai en acheter un et me défendre, et pas toi ! T'en as plus, t'as tout dépensé, nanani nanère…

– Espèce d'idiot, on ne vend pas un vrai fusil à un enfant et puis tu n'auras jamais assez d'argent pour t'en acheter un ! De toute manière, ce n'est pas un minus comme toi qui leur ferait peur ! Les méchants soldats sont très forts et très grands.

– Et les bons, ils sont où ?

– Ils se battent contre les méchants. Pour le moment, ce sont les méchants qui gagnent. Mais ne t'inquiète pas, la porte est solide et Ommi a mis « le Blej. »

– Et s'ils passent par la terrasse ?

– Impossible, tu vois bien que c'est trop haut.

Je regarde la terrasse sans être totalement rassuré. J'ai déjà vu des échelles. Les méchants en ont peut-être. Une fois là-haut, il leur est facile de descendre dans la cour. Je demande à Mouldi :

– Pourquoi il n'y a pas de plafond pour couvrir la cour ?

– Heureusement qu'il n'y en a pas !

– Pourquoi heureusement, dis ? Hein, pourquoi ?

Mouldi réfléchit un moment puis me répond tout heureux de son savoir :

– Sinon, les prières monteraient comment jusqu'au bon Dieu, petit malin ?

Sur ce, sans même me laisser le temps de réfléchir à cet argument, il s'empare d'un éventail qui traînait sur le tapis et pointe le manche dans ma direction en imitant le bruit d'une mitraillette :

– Takatak takatak takatak…

Je prends à mon tour une règle et le « vise » :

– Takatak takatak takatak…

– Eh ! C'est pas du jeu, t'es déjà mort, me dit Mouldi, j'ai tiré le premier.

– Non, j'étais seulement blessé.

– Sale tricheur ! Sale tricheur ! crie Mouldi en sortant de la pièce fâché et il me laisse seul face à mon désarroi.

C'est ainsi que je découvris la politique, à sept ans. Les assassinats, la peur constamment tapie dans nos ventres, prête à surgir au moindre bruit suspect, à la moindre rumeur. Et l'angoisse d'Ommi qui se barricadait derrière la porte, guettait toutes nos allées et venues et les réduisait à leur plus simple expression en nous empêchant strictement d'aller jouer dehors.

C'était le 5 décembre 1952 au carrefour dit « Chouchett Radès. » Ce jour-là, des terroristes membres d'une organisation de colons extrémistes « La Main Rouge » attendaient le Leader syndicaliste qui partait paisiblement à son bureau le matin. Trois coups de feu tirés à bout portant supprimèrent une vie et semèrent la mort dans mon univers d'enfant.

La nouvelle de cet assassinat se répandit comme une traînée de poudre. Dès le lendemain une grève générale en Tunisie était déclenchée et les autorités françaises en profitèrent pour emprisonner les dirigeants des syndicats et du Néo-Destour, plongeant ainsi le pays dans une période d'agitation et d'incertitude.

Les protestations contre ce lâche assassinat s'étendirent jusqu'au Maroc où on dénombra plus de cinquante morts à Casablanca. Là aussi les militants étaient emprisonnés en masse.

Il faut dire que cette année fut fertile en événements. L'arrestation du Leader du Destour Habib Bourguiba le 18 janvier après les graves incidents qui avaient eu lieu dans plusieurs villes tunisiennes. L'arrestation le 26 mars du premier ministre tunisien M'hamed Chenik que la France rendait

responsable de la situation. Le rétablissement de la censure, le couvre-feu et l'état de siège.

Ce climat d'agitation allait durer trois ans, jusqu'à l'indépendance de la Tunisie en 1956, mais dans l'intervalle, je suis devenu un véritable professionnel en matière de décryptage comportemental !

Le marché de Souk El Bélat, en particulier, s'était mué pour moi en une sorte de baromètre politique : s'il y avait moins de monde ou que des magasins étaient fermés, c'est que des événements graves se déroulaient dans notre pays. À l'inverse, s'il régnait une vive animation et que clients et commerçants s'interpellaient et discutaient les prix, c'était que tout allait bien. Dans le premier cas, je pressais le pas en voûtant instinctivement le dos pour éviter que mon regard ne croise celui d'autres passants, soucieux de rassurer mes parents au plus vite, mais aussi de me mettre à l'abri de ces histoires de grands. Dans l'autre cas, je traînais volontiers dans la rue avec mes camarades à la recherche de l'amuseur public «Boussaâdia» pour arracher quelques heures d'insouciance et de bonheur à cette angoisse latente qui pesait sur nous comme une lourde chape de ciment.

Ommi me sortit de mes songes :

– Tu sais Khémaïs que les années ne me disent rien ; dis-moi plutôt quel âge tu avais quand Hached a été assassiné ainsi je me repère plus facilement.

– J'avais 7 ans, Ommi, mais reviens un peu à l'époque de la guerre ; comment faisiez-vous pour vivre ?

– Ton père avait un laisser-passer parce qu'il travaillait à la compagnie de l'électricité et du gaz. Il avait toujours son salaire mais beaucoup de gens avaient perdu leur emploi pendant ce conflit.

Puis après un silence, apparemment pour retrouver ses idées :

– Ne m'interromps plus, s'il te plaît, car je perds le fil de mes souvenirs.

– D'accord.

– Pendant les bombardements, il était impossible de rester toute la journée à ne rien faire. Alors pour m'occuper l'esprit et joindre l'utile à l'agréable, j'ai demandé à ton père de m'acheter un métier à tisser. J'ai commencé ensuite à réaliser des tapis et à les vendre au Souk des étoffes. J'ai continué même quand la guerre s'est terminée parce qu'après, ça n'a

pas été facile non plus d'assumer la scolarisation des enfants : vous étiez six à aller en même temps à l'école !

Ommi et son métier à tisser ! Qui ne se souvient pas de cette époque ?

Dès qu'elle avait un moment libre, elle se dirigeait vers son « joujou » placé dans la petite pièce « Bit Es-séghira » pour se mettre à l'ouvrage.

Les tapis étaient exécutés à la main, à points noués. Ils sont définis par le nombre de rangées de nœuds qu'ils comptent par mètre carré. Ommi achetait de la laine crue puis la lavait à fond, à l'eau chaude et au savon, afin de la dégraisser entièrement. Après l'opération de séchage qui durait plusieurs jours, elle se rendait au Souk des teinturiers pour donner à la laine la couleur désirée. Les boutiques de teinture utilisaient des colorants qui offraient la particularité de dégager une odeur insupportable. C'est la raison pour laquelle ni Mouldi ni moi-même n'aimions beaucoup l'accompagner pour cette course. Alors on jouait à pile ou face pour désigner celui qui assumerait cette corvée.

La laine était ensuite filée à la main grâce à un rouet qu'Ommi faisait tourner entre ses mains pendant que l'un d'entre nous tenait les morceaux de laine en les tirant vers lui et en prenant soin de ne pas les déchirer. Si cela se produisait, nous collions les morceaux très facilement en mariant les deux bouts ensemble pendant qu'Ommi reprenait ses mouvements de frottement du rouet. Pour éviter notre lassitude et nous encourager à l'aider, Ommi nous accordait des « récréations » au cours desquelles nous avions droit à un verre de thé à la menthe, comme les grandes personnes.

En été, nous allions volontiers l'aider, sans même qu'elle nous le demande car nous guettions le passage du marchand de glace dans notre rue qui, sans tenir compte de l'heure de la sieste, annonçait toujours son arrivée à haute voix : « frigolo, frigolo bien glacé. » Quand sa voix nous parvenait, nous nous arrêtions de faire des nœuds et nous nous jetions sur Ommi pour la couvrir de baisers et lui demander de nous donner vite de l'argent pour acheter des « Gélati » avant que le marchand ne soit trop loin.

Quand un tapis était terminé, Ommi l'emportait, accompagnée de l'un d'entre nous ; elle se rendait au Souk des étoffes et le remettait à un marchand qui le vendait à la criée. S'il trouvait aussitôt acquéreur, nous rentrions avec l'argent, sinon, nous y retournions la semaine suivante. Ommi

consacrait une partie du produit de cette vente à l'achat de la laine pour le tapis suivant et mettait l'autre partie de côté dans un petit coffret en bois de couleur violette que nous appelions la « Kanawita. » Mes parents y entreposaient leurs petites économies. De temps en temps, Ommi convertissait une partie ou la totalité de ses avoirs en bijoux qui lui servaient à la fois de parure et surtout de poire pour la soif.

Je hochai la tête en signe d'assentiment, découvrant que la vie d'Ommi n'avait pas toujours été rose. Je le savais, bien sûr, mais sans connaître tous ces détails. Elle poursuivit d'une voix douce :

– Ce que je regrette, c'est que nous allions rarement à la plage pour nous détendre.

– Je comprends. Cependant… la mer n'est pas loin de Tunis !

Ommi sourit de ma remarque et reprit son évocation :

– C'est vrai. D'ailleurs, nous y sommes allés, quelquefois, avec mon cousin Hédi Hachani. Seulement nous avons eu de la malchance car la seule fois où votre père nous a accompagnés, ton frère Mouldi a failli se noyer alors nous n'y avons plus jamais mis les pieds.

Je me souvins en effet de cette journée mémorable, l'année de mes dix ans. Mon frère Mouldi en avait onze ans et demi.

Le mois de juillet était étouffant à Tunis. À la canicule s'ajoutait une absence totale de vent ; pas le moindre petit souffle. Nous ouvrions toutes les issues pour créer des courants d'air, surtout la nuit, mais c'était encore de la chaleur qui pénétrait dans la maison.

Tout le monde était fatigué par cette véritable fournaise et Ommi n'arrêtait pas de harceler Baba pour qu'il accepte de nous laisser passer une journée à la plage avec notre oncle maternel. Khal'Hédi, comme nous l'appelions, s'était en effet gentiment proposé pour nous emmener en bord de mer mais Baba s'y refusait sous prétexte que c'était là une habitude de « nouveaux riches » désireux de s'exhiber.

– C'est injuste de les priver de plage alors que leur oncle propose de nous emmener tous dans sa voiture dimanche prochain, argumentait Ommi.

– Tu ne penses qu'à la plage ! déplorait mon père, tu veux suivre l'exemple des parvenus et t'afficher parmi eux ?

– Mais enfin ! Il s'agit juste de passer un moment à la plage. Par cette chaleur étouffante, ce serait un moment de détente pour tout le monde. Tu veux toujours rester enfermé entre quatre murs, mais pense un peu aux enfants ! Ils seraient tellement heureux de passer une belle journée au bord de l'eau et de te voir avec nous, détendu.

Sans comprendre le sens de tous ces échanges et ces histoires de « parvenus », je saisissais en tout cas le message principal : Ommi voulait nous emmener à la plage mais Baba n'était pas d'accord. Je me demandais bien pourquoi ; je ne voyais pas quel mal il y avait à cela. Et puis Ommi vint nous annoncer la bonne nouvelle. Son visage radieux affichait le même sentiment de triomphe que si elle avait remporté une grande bataille :

– Votre père a fini par accepter ; en plus, il nous accompagne !

Inutile de préciser que Mouldi et moi avions littéralement sauté de joie, clamant à qui voulait bien l'entendre :

– On va aller à la plage, on va aller à la plage !

Ommi riait mais elle mit un doigt sur sa bouche pour nous faire signe de nous taire. Elle avait obtenu une victoire à l'arraché. Il fallait éviter de donner à Baba un prétexte de revenir sur sa décision.

Nous étions à la fois ravis et sincèrement étonnés. Notre père, si casanier, uniquement préoccupé par son petit monde : le travail, le café de Souk El Bélat, la maison… Sa journée était réglée d'avance, immuable. Boulot, café, dodo… Baba, avec nous, sur la plage ! Mouldi et moi n'arrivions même pas à l'imaginer.

– Mais attention, prévint Ommi, d'ici là, il faudra être très, très sages !

Dimanche nous paraissait incroyablement lointain. Ces quelques jours passèrent avec une lenteur exaspérante, et c'est là que j'ai découvert la fameuse « relativité du temps » d'Albert Einstein.

Je mis ce temps à profit pour songer à mon oncle, un homme adorable, drôle et plein de vie que je voyais là sous un jour nouveau puisqu'il s'occupait de nous et de nos loisirs. À mes yeux, il était aussi le plus sympathique de tous car il nous faisait souvent rire en imitant la voix et l'accent des paysans qui commettaient plein de gaffes en ville. Il avait bon caractère et n'était pas comme les autres hommes de son âge que nous connaissions. Un jour, il a invité mon frère Othman à passer quelques jours chez lui. Face à son refus, mon oncle lui a dit que, pendant son sommeil, il viendrait de

toute façon le prendre contre son gré. Affolé, à l'idée d'être séparé des siens, Othman a attaché son lit à celui de mes parents avant de s'endormir, ce qui a provoqué, le lendemain, les éclats de rire de toute la famille.

J'aimais bien son sens de l'humour et me réjouissais de le revoir prochainement, à la plage, qui plus est. Cet univers m'était peu familier et j'avais hâte d'être là-bas en sa compagnie.

Chaque matin, au réveil, je comptais sur mes doigts :

– Plus que quatre jours. Plus que trois jours. Plus que deux jours…

Chaque soir, avant de me coucher, je vérifiais si je n'avais rien oublié : le short qui servirait de maillot de bain, un petit seau, un ballon… tout était en ordre, soigneusement rangé, prêt à être fourré dans un grand sac avec les affaires des autres membres de la famille, au jour « J. » Et chaque jour, je vérifiais à nouveau mon matériel avec la même minutie que si je faisais mon cartable la veille de la rentrée scolaire !

– Tu vas voir, m'avait prévenu Mouldi, je vais t'enfoncer la tête sous l'eau. Tu ne pourras plus respirer !

– Et moi, je vais te faire avaler tellement de sable que ça te ressortira par les narines !

– Un minus comme toi ? Tu n'arriveras même pas à me faire tomber par terre et tu prétends m'ouvrir la bouche ? Je vais t'écrabouiller en deux secondes…

Vexé, je me ruai sur lui et il essaya de me faire un croche-pied. Nous nous empoignâmes alors et une bagarre éclata. Ommi était arrivée :

– Ça suffit ! Vous avez de la chance que votre père ne soit pas là, sinon il n'y aurait pas de plage dimanche.

– C'est lui qui a commencé, Ommi, accusait Mouldi en me montrant du doigt.

– Non, c'est pas vrai, c'est lui ! me défendai-je.

– J'ai dit : ça suffit ! Vous êtes sages tous les deux ou il n'y aura pas de plage. C'est compris ? conclut Ommi.

Au ton de sa voix, je compris qu'elle n'était pas vraiment en colère : elle avait plutôt peur de nous voir privés de cette sortie si nous nous bagarrions devant notre père. En fait, elle était heureuse de nous voir anticiper nos jeux de mer. Nous mourions d'envie d'aller là-bas et ces petites querelles enfantines n'étaient qu'un moyen naturel de tromper notre impatience.

Le dimanche suivant, nous étions debout à l'aube, nous levant avec une facilité sans commune mesure avec les autres jours. Jamais nous n'aurions manifesté un tel enthousiasme pour sortir du lit s'il s'était agi d'aller à l'école !

Ommi vint vérifier le « paquetage » de sa petite troupe :

– Vous avez le maillot ? Le ballon ?

Oui, nous avions tout et plutôt deux fois qu'une.

Mouldi et moi avions exprimé le souhait de porter à deux le grand sac de plage familial, chacun tenant fermement une anse, le manipulant avec le même respect que s'il contenait un trésor extrêmement fragile. La plage…

Notre oncle était là, à l'heure, avec tante El Hadhba, et le court voyage en voiture s'est passé dans la bonne humeur générale. Même Baba semblait content de cette escapade qui commençait dans la gaieté. À l'approche du lieu où notre oncle avait repéré une place disponible pour sa Citroën, à l'ombre d'une haie de figuiers de barbarie, Mouldi et moi avions déjà sorti nos petites têtes par les vitres grandes ouvertes et fixions la plage de sable et la mer bleue, à l'infini.

Quelle merveille !

– Tu vois, a plaisanté Mouldi, comme je te l'ai expliqué, il y a beaucoup d'eau.

– Arrête de me prendre pour un imbécile ! Je savais depuis longtemps comment c'est, la mer !

Puis pour me venger et le provoquer, j'ajoutai :

– Et il y a beaucoup de sable aussi qui t'attend !

Sur ce, il m'avait donné un coup de pied dans le tibia, en cachette, que je lui avais rendu sur-le-champ avec la même discrétion pour ne pas attirer sur nous la colère de Baba. Lui, par contre, de nature plus nerveuse, n'avait pas pu étouffer un cri. Mon coup était sans doute plus violent.

– Arrêtez, les enfants, a tonné Baba, sinon vous passerez la journée à voir la mer de loin. Compris ?

Le calme était revenu instantanément. Nous savions que cette menace était réelle. À cet instant je vis Ommi lancer à son cousin un regard qui signifiait : « ça commence bien. »

Je chuchotai à mon frère tandis que les autres descendaient du véhicule :

– On fait la paix ! Tu sais qu'ils sont capables de nous gâcher la journée. Ce serait stupide, si prêt du but !

L'air buté qu'affichait Mouldi s'était vite dissipé et nous avions scellé l'armistice en nous tapant dans la main.

Une fois les serviettes déployées et le parasol solidement planté par mon oncle, nous avions reçu l'autorisation de bouger.

– Essaye de courir aussi vite que moi sur le sable, a lancé Mouldi en battant un record de vitesse, se précipitant vers la mer.

– Le sable est chaud, ai-je répondu, en agitant mes petites jambes du plus vite que je pouvais.

Dans notre dos, Baba cria :

– Soyez sages et n'allez pas dans la mer !

– Jouez calmement et ne courez pas ! a renchéri Ommi.

Nous avions ralenti, plus parce que le sable était brûlant que pour obéir à nos parents. Je dis à mon frère :

– Ils croient vraiment qu'on va passer la journée « calmement », assis sur le sable à regarder les vagues ?

– T'inquiète pas, a rétorqué Mouldi, essayant de reprendre son souffle ; ils ne vont pas tarder à papoter et nous ficheront la paix.

Afin d'éviter leur colère, nous avions défini une stratégie basée sur la prudence : nous avions simulé d'obéir aux consignes parentales. Nous sommes d'abord restés à un mètre environ de l'eau et avons commencé à jouer avec le sable. Puis, au fil des minutes, nous avons fait un pas vers l'eau, puis un autre… De loin, cela pouvait passer pour un réel immobilisme et les regards braqués sur nous n'avaient apparemment rien observé d'anormal puisque l'attention s'est ensuite émoussée.

Petit à petit, la surveillance s'est relâchée, ainsi que nous l'avions constaté, attentifs à leurs moindres faits et gestes. À présent, nos parents étaient assis en rond avec Khal'Hédi et tante El Hadhba autour d'un pique-nique qu'ils étalaient soigneusement sur une sorte de petit tapis ombragé par le parasol.

D'autres enfants s'amusaient autour de nous. Nous avons vite sympathisé comme on le fait à 10 ou 12 ans, et joué avec eux. C'était très gai.

Au bout d'une bonne heure, nous avons rejoint nos parents. La sensation du sable qui crissait en se dérobant sous mes pieds nus me ravissait, comme

le bruissement répétitif des vagues. Je me sentais bien, profondément détendu, heureux, d'un bonheur comme on en connaît rarement. Nous avons quémandé un coupe-faim en attendant le vrai casse-croûte que les deux femmes s'affairaient à préparer.

– Vous êtes contents, les garçons ? demanda Khal'Hédi.

Nous n'avons pas eu besoin de nous forcer pour lui répondre en chœur :

– Oh oui, merci, tonton !

Ommi riait, observant nos mines réjouies. Elle nous connaissait vraiment bien et en cet instant, elle a mesuré l'intensité de notre joie lorsque nos yeux croisèrent les siens. Le sourire qu'elle nous rendit nous disait : « Profitez bien de cet instant, mes enfants, cela risque de ne pas se reproduire souvent. » Khal'Hédi poursuivit, baissant un peu la voix pour ne pas attirer l'attention de Baba qui parlait avec tante El Hadhba :

– Vous avez fait trempette ?

– Euh… oui, a dit Mouldi, un peu, mais les autres enfants ont une bouée…

Tonton regarda autour de lui, puis il observa les gamins qui jouaient avec leurs bouées, au loin, notamment un petit groupe qui s'accrochait à une énorme chambre à air de camion, la retournait, tombait, s'y raccrochait à nouveau… Lorsque son regard revint vers nous, il semblait avoir pitié de nous. Lui qui voulait notre détente et voilà que notre bonheur s'avérait incomplet… Il ne voulait pas rester sur un demi-succès. Il se leva en nous lançant un coup d'œil :

– Attendez-moi, j'ai une idée…

Nous l'avons vu marcher jusqu'à sa voiture, en ouvrir le coffre puis en extirper une sorte de petit paquet, fouiller encore, refermer le couvercle à clé et revenir vers nous :

– Voilà ma chambre à air de réserve ! Je n'ai pas trouvé de gonfleur mais essayez de trouver un cycliste qui possède une pompe et vous aurez votre bouée.

– Ouah ! a laissé échapper mon frère, tandis que je clamais :

– Super ! Merci tonton…

Mouldi proposa aussitôt d'aller chercher un gonfleur et partit en sautillant, la chambre à air à la main.

Un quart d'heure a passé… une demi-heure… trois quarts d'heure…

J'étais toujours là, ne sachant trop que faire, lorsque ma mère demanda :

– Où est ton frère ?

– Il est parti gonfler la chambre à air.

Mon père, qui n'avait pas suivi cet épisode puisqu'il discutait depuis tout à l'heure avec tante El Hadhba, sembla se réveiller :

– La quoi ? Il est parti gonfler une chambre à air ? C'est quoi, cette histoire ?

Khal'Hédi expliqua de quoi il s'agissait et Baba s'est fâché :

– Mon fils est perdu !

Son visage pâlit. Il continua :

– Confier une chambre à air à un enfant qui ne sait même pas nager…

Puis carrément en colère :

– C'est le comble de l'inconscience !

Ommi essaya de le calmer ; Khal'Hédi ne répondait pas pour éviter d'envenimer la situation. C'est donc Ommi qu'il a fini par rendre responsable :

– C'est de ta faute, ce qui nous arrive.

Ommi baissa la tête mais elle se défendit :

– Ce n'est pas grave. Il a dû se perdre en route mais il n'est sûrement pas allé dans l'eau sans son frère. Allons tous à sa recherche, il n'est sans doute pas loin.

Les adultes se levèrent, presque d'un seul mouvement et Khal'Hédi prit la direction des opérations :

– Khémaïs, tu restes avec ta tante. Je vais chercher par là, toi (il s'adressait à Baba) par ici et toi (regardant cette fois Ommi), par là.

– Non, a répondu tante El Hadhba, désignant Ommi : je vais avec elle et toi, tu vas avec lui, désignant cette fois Baba. À deux, c'est plus facile, la plage est large. Nous marcherons au milieu, l'un regardera vers la plage, l'autre vers la mer.

– Elle a raison, a conclu Ommi.

Je restais tout seul sous le parasol pour surveiller nos affaires et regarder « calmement » la plage, qui n'avait plus du tout le même attrait qu'auparavant. Même la mer me parut soudain triste, grise comme la mort, agitée de vagues noires menaçantes et sournoises. Qui sait, Baba avait peut-être vu juste et je ne reverrais plus mon frère et compagnon de jeux, Mouldi ? Cette pensée m'attrista terriblement et me culpabilisa un peu. J'estimais

avoir ma part de responsabilité dans ce drame potentiel car si j'avais été avec lui, rien ne lui serait arrivé.

Combien de temps a passé tandis que je ruminais ces pensées ? Je ne sais. Toujours est-il que les adultes sont revenus bredouilles et à leur vue, ma crainte a augmenté. L'inquiétude se lisait aussi sur le visage d'Ommi et de Khal'Hédi qui se sentait manifestement coupable d'avoir prêté la chambre à air. Mon père présentait son visage fermé des très mauvais jours.

Un froid glacial s'est abattu sur notre petit groupe malgré l'ardeur des rayons du soleil. Khal'Hédi était dans ses petits souliers : il ne savait plus du tout quelle contenance adopter. J'ai essayé de lui sourire pour le réconforter un peu. Après tout, ce n'était pas de sa faute, il avait voulu nous faire plaisir ; mais il ne m'a pas vu, même si ses yeux regardaient dans ma direction. Il était perdu dans ses pensées. Il imaginait sans doute le pire. Quand je pense que nous étions venus nous détendre…

Je continuais cependant à garder l'espoir et scrutais la plage. Soudain, mon cœur s'est emballé : Mouldi revenait, la chambre à air toujours dégonflée à la main. J'ai crié en pointant le doigt vers sa petite silhouette encore lointaine :

– Le voilà ! Le voilà !

Mon père regarda dans cette direction, mettant sa main sur son front pour protéger ses yeux du soleil :

– Tu es sûr ? Tu le vois ?

– Oui, c'est lui, je le reconnais avec son visage criblé de taches de rousseur.

À peine avais-je fini de répondre à mon père que je me précipitai à la rencontre de mon frère qui arrivait tranquillement, ignorant tout ce que son absence prolongée avait provoqué.

– Tu étais où ? lui ai-je demandé, on te croyait noyé ! Tu vas en ramasser une belle, c'est moi qui te le dis !

Mouldi tombait des nues. Inquiet, il me répondit :

– Ben, je cherchais une pompe à vélo ! Je suis allé jusqu'au bout de la plage, là-bas. Je passe une heure sous la canicule à la recherche d'un cycliste introuvable et je vais en ramasser une ?

En disant cela, il regardait par-dessus mon épaule et ce qu'il voyait confirmait mes craintes pour lui. Il a bien compris, à l'air lugubre du petit groupe

d'adultes, que sa longue absence allait lui valoir des ennuis. D'un ton résigné, posant à nouveau ses yeux sur moi, il a dit d'un air las :

– Et ben… je crois que la mer, c'est fini pour nous, frérot.

– Ben oui, et pour longtemps, ai-je confirmé d'une voix triste.

Me voyant dans cet état, il oublia la punition qui pesait sur lui et voulut me réconforter :

– T'en fais pas, petit frère, on ira quand même, mais sans eux.

– Où ça ? Où ça ?

– À Tunis même, près du port. Mais chut ! Les voilà.

Khal'Hédi est arrivé le premier, posant à Mouldi la même question que lui poseront tous les autres, quelques instants plus tard :

– Où étais-tu ? Où étais-tu ?

Mouldi ne reçut pas de châtiment ce jour-là, mais ce fut la seule fois où nous sommes allés à la mer en famille. Quant à Khal'Hédi et tante El Hadhba, ils restèrent plusieurs mois avant de repasser à la maison.

Après, Mouldi et moi avons découvert les joies de la mer et des baignades infinies, loin de toutes restrictions, près du port de Tunis, au lieu-dit « Madagascar » en face de l'îlot de Chikly. Nous avons vécu là de délicieux moments souvent avec les copains de Tourbet el Bey ou de la rue Sidi Essourdou.

Ommi reprit le fil de son histoire en souriant à deux enfants qui s'amusaient à construire des châteaux de sable avec des petits seaux :

– De toute façon il fallait une voiture pour aller à la plage et partir en train avec six enfants… La vie était difficile à cette époque et nous voulions surtout que vous ne manquiez de rien et que vous puissiez faire de bonnes études. Alors je vendais parfois mes bijoux, à la rentrée scolaire lorsqu'il fallait acheter toutes ces fournitures, des vêtements neufs et tout ce qui s'en suit. Je le regrettais un peu parce que certains provenaient de ma corbeille de mariée mais ton père me consolait et me disait qu'au lieu de vous laisser un héritage matériel, il valait mieux vous aider à obtenir un diplôme et il avait raison. Regarde comme vous avez tous une bonne situation maintenant ! C'est à lui que vous le devez.

– Non, c'est à vous deux que nous le devons. Et nous vous en serons toujours reconnaissants. Je me levai et tendis la main à Ommi pour l'aider à se

mettre debout aussi, afin qu'elle aille faire sa prière du coucher du soleil, non sans avoir posé respectueusement un baiser sur son front.

Sur le chemin du retour, le long de la plage, nous avons évoqué, Ommi et moi, les souvenirs de notre famille du temps où nous étions encore tous à la maison. Une scène de nos jeux d'enfants me revint alors en mémoire et je m'empressai de la lui rappeler.

C'était un après midi de l'été 1956. Il devait être 17 heures environ, tout était silencieux chez nous et dans la rue. C'était un dimanche du mois de juillet, écrasant de chaleur. Nous n'entendions que le vrombissement des mouches.

La Tunisie venait d'acquérir son indépendance le 20 mars de cette même année et les gens étaient heureux. Les troubles n'étaient plus qu'un mauvais souvenir et nous avions tous réussi notre année d'études.

Après une sieste bienfaisante, tout le monde commençait à se réveiller. Ommi avait demandé à Fatima et à moi-même de l'aider à rafraîchir la cour. Pendant que je puisais l'eau du puits et remplissais les seaux, Fatima les donnait à Ommi pour les jeter sur les dalles brûlantes couvrant le sol. C'était gai. L'eau produisait un chuintement comique à cause du choc thermique lié à l'énorme différence entre sa température et celle des grosses dalles gorgées de soleil.

Nous nous amusions beaucoup, ma sœur et moi, notamment en faisant la course pour voir lequel irait le plus vite. Moi, je lançais le seau dans le puits, je faisais tourner très vite la poulie en donnant du mou à la corde, puis je tirais de toutes mes forces pour le remonter rempli d'eau avant qu'elle ne soit revenue de la cour avec le deuxième seau vide.

Ommi était contente de cette compétition qui lui permettait d'aller plus vite dans son travail et surtout de nous voir animer la petite maisonnée. Elle n'avait d'ailleurs pas pu résister longtemps à l'envie de participer à notre jeu, soit en vidant très vite les seaux que lui apportait Fatima, pour lui faire gagner une manche, soit en prétendant que les seaux que je tirais du puits étaient de moins en moins remplis à cause de ma précipitation pour l'emporter sur ma sœur. Pour me défendre, je disais que Fatima, en courant, en perdait beaucoup sur son trajet.

Nos cris de joie avaient fini par réveiller Mouldi, Jamila et Latifa et eux aussi voulurent absolument participer à cette ambiance après nous avoir

servi de supporters dans un premier temps. Nous avions alors formé deux équipes : Fatima avec Mouldi et Jamila avec moi.

Ommi, qui ne perdait jamais le nord, en avait profité pour rafraîchir pratiquement toutes les pièces. Nous avions rigolé jusqu'aux larmes d'autant qu'à la fin, personne ne respectait plus les règles du jeu : nous ne nous contentions plus de remettre les seaux à Ommi mais les versions directement à l'endroit que nous lui demandions d'indiquer au plus vite pour ne pas perdre de temps. Ceux qui puisaient l'eau remontaient des seaux à peine remplis pour ne pas trop alourdir les « coureurs. »

Mon père observait la scène avec amusement. Nous étions tous heureux. Ensuite, à la demande générale, nous avions posé une grande natte dans la cour et apporté le « Kanoun », pour y poser la théière. Tous assis en rond autour de nos parents qui commentaient rétrospectivement les malices utilisées par chacun d'entre nous pour essayer de gagner, nous avions prolongé notre bonne humeur plus longtemps.

Ommi et Baba étaient très détendus et voilà qu'à leur tour, pris par la contagion de la compétition récente de leurs enfants, ils s'étaient décidés à entamer une partie d'osselets. Nous leur avions servi de supporters face à un thé qui mijotait et dont les délicieuses odeurs aromatiques chatouillaient déjà nos narines. Les rires de bonheur d'Ommi et de Baba qui essayaient eux aussi de tricher nous comblaient de bonheur. Ce fut un après-midi inoubliable durant lequel personne ne s'était rendu compte du temps passé, jusqu'au moment où Ommi s'était levée pour aller préparer le souper.

En marchant à ses côtés je rappelai à Ommi la bonne ambiance qui régnait dans notre maison, tout en la mettant à l'abri d'un jeune cycliste qui roulait debout sur son vélo, comme un pitre.

Ce n'était d'ailleurs pas très difficile de mettre de l'ambiance dans notre famille car tout nous amusait et nous faisait rire. Avec Latifa et Jamila nous formions une bonne équipe pour échanger les dernières blagues mais aussi pour jouer et partager les tâches quotidiennes : débarrasser la table, sortir l'eau du puits, préparer le canoun…

Un jour cependant, mes sœurs ont remarqué que j'avais de bonnes notes en dissertation et en littérature arabes. Alors, un système de troc a été instauré entre nous. Je prenais en charge leurs rédactions contre une de ces

corvées. Cela arrangeait tout le monde. Je m'allongeais alors sur mon lit, la tête bien calée sur l'oreiller, fixant le plafond et je leur dictais ma prose… ou la modifiais selon leur demande. Elles ignoraient tout le plaisir que je tirais de ces séances qui m'offraient l'occasion de mettre en pratique l'enseignement oral glané à Souk El Bélat auprès de… Sallak El Ouahline.

Ommi, qui m'avait écouté sans m'interrompre, comme si elle revivait ce passé avec moi avec une forte intensité, s'est retournée vers moi, souriante et m'a dit :

–… et dire que tu n'as pas parlé jusqu'à l'âge de 4 ans !

Je ne parlais pas, c'est vrai ; en revanche, j'entendais tout !

Les images qui me reviennent en mémoire pendant qu'on remontait une petite dune de sable pour rejoindre la route sont décousues, fragmentées, sans queue ni tête. Je me revois jouer dans la cour de notre maison avec mon frère Mouldi, un après-midi d'été ; j'imitais ses faits et gestes et l'écoutais attentivement. Il parlait, riait, criait, s'exprimait pleinement, gesticulait. Je parvenais à le copier en tous points… sauf pour la parole ; je me contentais de gémir quelques syllabes incohérentes. Ce n'était pourtant pas faute d'essayer, et je croyais même arriver à parler, mais non, aucun son articulé ne sortait de ma bouche. Juste ces « hum, ha » comme en prononcent certains « muets. » C'était un blocage total de la parole ou, à tout le moins, un sérieux retard de celle-ci.

Or je ne demandais qu'à parler, à être comme mon frère, comme mes proches. Je voulais communiquer, au fond de mon petit cœur, mais mes cordes vocales s'y refusaient, se cantonnant à ces « hum, ha » pathétiques. J'avais besoin d'aide.

Autre flash extrait par ma mémoire sélective de cette période : j'étais installé sur les genoux de mon père, dans cette cour où je jouais avec Mouldi. La chéchia sur la tête, mon père me retenait de force, sa barbe me piquait. Sans doute avais-je commis une faute pour être ainsi puni ? Je voulais descendre pour échapper à cette séance de torture mais il s'y refusait. Puis mon champ de vision s'élargit et je vis devant nous une table basse sur laquelle étaient posés quelques objets : un pot en terre cuite « Hallab », une carafe d'eau… Je transpirais abondamment, je ne me sentais pas bien du tout.

Mon père me serrait très fort contre lui et insistait doucement pour que je répète après lui :

– Ta – oula. Taoula. (table).

Je me forçais :

– Taaa – ou-ou…

– Hallab.

– Haa Ha…

Mes cordes vocales me brûlaient mais mon père… s'occupait de moi.

Grâce à ces moments privilégiés, des progrès avaient pu être observés dans mon élocution. Cependant, je n'ai pas rattrapé le retard accumulé. Alors on me mit à l'école coranique où l'on apprenait les versets du Coran.

– Au contact des autres, il progressera davantage, pronostiquait mon père.

– C'est vrai, estimait ma mère.

Apparemment, tout s'était bien passé ; en tout cas, un déclic avait libéré ma parole. Néanmoins, j'avais conservé quelques séquelles de cette difficulté à appréhender mon oralité. Jusqu'à l'âge de 10 ans, je suis resté dans l'incapacité de prononcer la lettre « R », je prononçais « Abbi » au lieu de Rabbi (Dieu), de sorte que mon frère Mouldi qui connaissait déjà quelques mots en français m'avait surnommé « petit fwèwe », ourlant ses lèvres comme celles d'un Africain en prononçant ce surnom avant de s'esclaffer. Il semblait heureux de sa trouvaille. J'étais vexé.

Face à ses sobriquets et à ceux de mes copains, je m'étais lancé le défi de corriger cette lacune sans leur en parler, puis de les surprendre un jour. Je m'entraînais tout seul, pendant des mois, inlassablement. Je me revois encore à la récréation du matin leur montrer une image trouvée dans l'emballage de mon chewing-gum et je leur assénai :

– Regardez ce rhinocéros d'Afrique, il a deux cornes sur le nez.

Mon sans-faute pour ces six « R » prononcés sans l'ombre d'une hésitation les laissa pantois. Le silence de stupéfaction qui avait suivi ma tirade déclamée d'une voix claire et ferme constituait pour moi une belle récompense à tous mes efforts précédents. J'avais voulu faire la même surprise à mon instituteur mais, il ne s'était pas aperçu que je parlais normalement ; il avait déjà oublié mon défaut de prononciation. Quand un camarade de classe lui révéla que je n'avalais plus les « R » désormais, il réalisa soudain

mes spectaculaires progrès et m'en félicita chaleureusement, mais il m'avait un peu gâché mon plaisir par sa distraction. J'aurais aimé le voir aussi ébahi que mes camarades, quelques minutes auparavant, dans la cour de récréation. Enfin… c'était déjà bien.

C'était mon premier défi…

En arrivant à la maison et après avoir accompli son devoir religieux, Ommi était venue s'asseoir sur la terrasse avec son album souvenirs d'où elle avait sorti de vieilles photos de nous tous, jaunies par le temps.

Elle voulait sans doute prolonger de quelques instants les souvenirs qu'on venait d'évoquer ensemble. Elle s'était attardée sur celle de ma sœur Fatima, à l'âge de 16 ans, juste avant son décès.

Après l'avoir regardée avec nostalgie, elle me l'avait remise :

– Tiens, c'est pour toi. J'avais tout à fait oublié que la pauvre avait eu le temps, malgré tout, de jouer parfois avec vous entre ses séjours à l'hôpital.

C'est vrai, notre sœur Fatima ne nous accompagnait pas toujours dans nos jeux. Timorée, elle était maladive dès la naissance. Elle était épileptique et souffrait de problèmes respiratoires qui avaient imposé de la placer dans un sanatorium. Transportée depuis sa naissance d'un hôpital à un autre, les quelques fois où nous avions la chance de l'avoir parmi nous à la maison, il fallait la surveiller constamment pour éviter qu'elle ne se blesse pendant ses crises d'épilepsie.

C'était une fille peu loquace mais elle avait des yeux noirs comme de l'ébène qui parlaient à sa place. Je devinais parfois ce qu'elle allait me dire en plongeant mon regard dans le sien. Elle en riait souvent et fermait les yeux pour m'empêcher, me disait-elle, de la comprendre.

À certains moments, si j'en avais eu le pouvoir, j'aurais voulu prendre en moi une partie de sa maladie pour qu'elle puisse courir au soleil, marcher dans la ville, flâner librement, vivre pleinement sa vie de jeune fille. Mais tout ce que, je pouvais faire, c'était penser à elle et être là pour lui tenir compagnie. Alors, j'accomplissais cela bien volontiers, récompensé par cette petite lumière qui venait parfois iriser ses beaux yeux noirs, délicat remerciement de son cœur et de son âme.

Ses séjours à l'hôpital duraient des mois et des mois. Il n'était pas plaisant pour moi de lui rendre visite : j'éprouvais une certaine aversion pour ce

milieu hospitalier qui me renvoyait à la maladie, à la mort. Toutefois, j'imaginais aisément que les journées de Fatima pouvaient être longues, interminables probablement. Il était de mon devoir de frère de l'aider à surmonter ces mauvais passages. Plus disponible que les autres, j'acceptais d'être en quelque sorte leur représentant. Mais c'était exclusivement sur moi que Fatima avait reporté toute son affection parce que j'étais là, face à elle qui me lançait des regards de détresse et me demandait silencieusement pardon de m'imposer cette corvée, rien qu'en posant sur moi son doux regard sombre. Un regard empreint d'une telle gravité, malgré son jeune âge, que j'avais envie de crier face à tant d'injustice. Le mal lui volait sa jeunesse. Je ne l'acceptais pas. Cette petite sœur ne méritait pas ça.

Aucun enfant ne mérite ça.

Un jour du mois de novembre 1963, en rentrant de mon travail au ministère, je croisai mon père au coin de notre rue, la mine grave. Il m'annonça le décès de Fatima survenu le matin à l'hôpital Charles Nicole.

– Nous avons été prévenus par télégramme, me précisa-t-il.

Je rentrai précipitamment à la maison. Ommi était entourée de Jamila et Latifa. Leurs yeux étaient rougis par les larmes. Je les consolai comme je pouvais et je leur dis que Dieu avait sans doute voulu abréger sa souffrance.

Pour la première fois, la mort avait frappé directement ma famille et j'étais partagé entre la douleur et le soulagement.

La douleur causée par la perte d'une sœur éprouvée dans son corps par une méchante maladie qui ne lui avait donné aucun répit. Le soulagement de voir enfin un terme mis à son calvaire, à sa souffrance et à sa solitude loin de l'affection et de l'amour des siens.

Je m'étais laissé dire que Dieu avait voulu épargner à ses jolis yeux la vue interminable des murs des hôpitaux et des sanatoriums.

Chapitre VII

Des retrouvailles émouvantes

En ce mois d'avril 1986, tandis que le bus jaune et blanc des Aéroports de Paris m'amène au terminal d'Orly avec ma femme et mon fils aîné Hédi, après avoir débarqué de Bruxelles, je songe que la vie est délicieusement belle.

J'avais écrit quelques mois plus tôt une brochure pour la compagnie aérienne Swissair, afin de familiariser ses passagers aux us et coutumes du monde arabe. La première édition avait été vite épuisée, au point qu'une deuxième, plus importante, avait dû être programmée pour répondre à la demande, en plus d'une édition en langue néerlandaise. Il est vrai qu'il y a plus d'une vingtaine de pays arabes et autant de destinations au moins.

Vu d'Occident, le Monde arabo-musulman restait à la fois mystérieux et inquiétant en cette fin de siècle, ce qui expliquait sans doute cet engouement inattendu pour une publication modeste mais au titre engageant « Voici la clef du Monde arabe. »

Ce succès d'audience m'avait valu, outre des droits d'auteur, un billet d'avion pour moi et les miens, sur un des nombreux vols de cette compagnie, pour la destination de mon choix. J'avais retenu sans aucune hésitation New York.

Je crois que c'est parce que j'avais quitté mon pays très tôt pour aller chercher la réussite sociale et humaine sous d'autres cieux et qu'au fond de moi, la statue de la Liberté illustrait le formidable espoir qu'incarnait à une époque le « Nouveau Monde » dans l'esprit des immigrés accourus des cinq continents, prêts à tout pour tenter l'aventure outre-Atlantique. Leur première image de l'Amérique, depuis le bastingage du paquebot derrière lequel ils s'agglutinaient, était cette statue offerte par la France, dont la

flamme portée à bout de bras exprimait la fragile espérance. Plus d'un s'y était brûlé les ailes… mais quelques-uns avaient réussi leur « rêve américain. » Pour toutes ces raisons, cette statue me paraissait chargée d'un symbolisme et d'une émotion particuliers. Je voulais la voir de près.

Par contre, il me semble que les temps ont changé et mon fils Hédi, désormais majeur, m'effraie un peu en envisageant de nous fausser compagnie et de rester en Amérique, si l'opportunité se présente, depuis que le voyage pour New York s'est confirmé.

Pendant que ma femme fait du shopping dans l'espace « duty free » de l'aéroport, je pénètre dans la salle d'embarquement, un livre à la main. Il n'y a pas grand monde mais mon fils est déjà là, assis dans un de ces fauteuils métalliques modernes où l'on a toujours tendance à glisser ; il s'absente de temps en temps pour tromper l'ennui ou pour éviter l'inconfort des sièges.

Une femme entre soudain dans mon champ de vision et s'approche de moi d'un pas hésitant. J'entends ses talons aiguilles claquer sur le sol de la salle en un rythme allant decrescendo. Arrivée à un mètre environ, elle me demande :

– Excusez-moi, Monsieur, vous êtes Tunisien ?

– En effet.

Elle marque un temps d'arrêt, scrute mon visage comme si elle espérait y trouver une réponse à quelque mystérieuse interrogation. Puis elle reprend :

– Vous résidez à Paris ?

– Non, à Bruxelles, en Belgique.

Je vois sa paupière gauche ciller brièvement, son attention retomber d'un cran. Une sorte de tristesse semble l'envahir comme si j'avais déçu une folle espérance.

– Pourquoi toutes ces questions, Madame ?

À ma grande surprise, elle me répond par une nouvelle question tandis qu'une lueur d'espoir ravive légèrement la prunelle de ses yeux :

– Vous ne vous appelez pas Khémaïs, par hasard ? me demande-t-elle, donnant l'impression d'utiliser sa dernière cartouche.

Pour la faire languir à son tour, je choisis de la taquiner un peu :

– Eh bien, non… je m'appelle Khémaïs, mais pas par hasard, mes parents ont voulu me donner ce prénom !

Étonné, je demande :

– On se connaît ?

Elle m'intrigue car son visage ne me rappelle rien du tout.

– Oui, répond-elle, seulement si vous avez habité Paris, il y a vingt ans environ…

À mon tour je scrute ses traits avec une grande acuité, essayant d'y reconnaître un visage connu, de faire émerger du fond de ma mémoire un nom à y apposer. Non, décidément, impossible de me souvenir, même si je commence vaguement à me rappeler quelque chose. Tout reste encore très vague.

Son visage exprime une impatience difficile à cacher pour une femme pendant qu'elle me regarde au fond des yeux comme si elle pouvait ainsi en savoir davantage sur moi.

Soudain, un jeune homme l'appelle :

– Maman, maman ! L'avion pour New York a du retard, ils viennent de l'annoncer au micro.

Cette voix me fait tressaillir ! La chair de poule dresse les poils de mes avant-bras. Je reconnais cette voix ! Autant celle de sa mère n'évoquait rien pour moi, autant celle de ce jeune homme me ramène à Paris, effectivement, 20 ans en arrière : c'est la voix d'Abdel ! Mon ami Abdel, mort dans mes bras ! Ce garçon est… son fils ! Donc cette femme est…

L'émotion m'étreint. Je me retourne brusquement vers ce garçon et ce que je vois dépasse l'entendement. C'est Abdel en personne qui est là, devant moi, en chair et en os ! Un instant, j'en viens à croire que mon ami est ressuscité sous mes yeux tellement la ressemblance est frappante. Les larmes aux yeux, à présent, je me tourne à nouveau vers cette femme et la fixe dans les yeux en affirmant plus que je ne demande :

– Ca-ro-line !

Sans répondre, elle se jette dans mes bras, manifestement aussi émue que moi. Je la serre contre moi et nous restons ainsi quelques instants, sous le regard interloqué de son fils qui s'approche de nous et demande à sa mère avec insistance :

– C'est qui ?

– Un ami, répond Caroline. Un ami de ton papa et de moi. Il y a… longtemps.

Il me jauge rapidement du regard et me salue, tandis que, relâchant mon étreinte autour de Caroline, je recule d'un pas en le fixant.

– Bonjour, je m'appelle Abdel, me dit-il en tendant la main.

– Abdel ?

Je regarde Caroline :

– Oui, je voulais qu'il porte le prénom de son père.

– Mon Dieu, comme il lui ressemble !

– Physiquement seulement, précise sa mère en me glissant un clin d'œil.

Je souris, constatant qu'Abdel junior fixe chacun de mes mouvements et de mes attitudes, quêtant la moindre indication sur la nature de mes pensées. Tous ses sens sont en éveil.

– Vous avez bien connu mon père ? me demande-t-il.

– Oui, je l'ai bien connu. C'était mon compagnon de galère. Il est mort trop jeune, hélas.

Caroline me montre alors les sièges tout proches, nous nous y asseyons et remontons le temps ensemble, évoquant le Paris de nos 20 ans. Elle me confie qu'avec le recul, les quatre mois qu'elle a vécus aux côtés d'Abdel furent les plus aventureux de sa vie, mais aussi les plus excitants, d'une certaine manière.

– Avec lui, aucune journée ne ressemblait à une autre, on pouvait tout imaginer. Même le pire, d'ailleurs, mais en tout cas, il se passait toujours quelque chose de nouveau ou d'imprévu, réel ou inventé par lui. Je me souviens avoir relevé un mensonge par jour quand on vivait ensemble. Rien de bien méchant, des exagérations, des affabulations…

– Il était ainsi, commenté-je en opinant du chef.

– J'aurais tant aimé qu'il soit avec nous en cet instant. C'est dommage qu'il soit mort si jeune, déplore Caroline.

– Tu l'as appris quand, au fait ?

– Environ un mois après, par la femme de son frère. J'ai su aussi que tu étais le seul à être resté à son chevet jusqu'à la fin. Cela m'a consolée un peu.

– C'était mon ami, lui dis-je, me retenant de lui confier qu'il était mort en prononçant son prénom. À quoi bon, pensé-je, réveiller en elle un passé douloureux ?

– J'ai essayé de te revoir, me dit-elle, mais tu avais disparu du paysage. Personne ne savait où tu étais passé. Ton logeur m'a dit qu'après le décès d'Abdel et le retour de tes amis à Tunis, tu t'étais évaporé dans la nature. Plusieurs années après, le frère d'Abdel, avec qui j'ai renoué le contact et à qui je demandais s'il n'avait toujours pas de tes nouvelles, m'a répondu : « C'est la grande énigme pour tous ceux qui l'ont connu à Paris. » Évidemment tu avais quitté la France pour la Belgique, me dit-elle comme si elle venait enfin de percer l'énigme.

– Non pour Créteil, rectifié-je, mais ça, c'est une autre histoire.

La discussion revient ensuite sur Abdel. Elle m'explique qu'à l'époque, elle n'avait pas compris qu'il n'était qu'un jeune homme désireux de s'amuser, de vivre sa vie, de « s'éclater » à Paris, la capitale de la fête et des boîtes de nuit. Elle cherchait la sécurité, vu sa situation précaire, surtout une fois enceinte. Mais Abdel était loin de lui offrir ce qu'elle désirait. Pendant qu'elle me parle, il me semble déceler en elle une flamme pas tout à fait éteinte, comme si quelque chose de très fort continuait à la lier à son souvenir.

– C'était mon compagnon d'infortune, m'avoue-t-elle. Son prénom me rappelle mes vingt ans et évoque en moi mes premiers frissons. Nous avons vécu de sacrées galères ensemble. On dirait que le malheur unit plus solidement les gens que le bonheur. On n'oublie pas des moments pareils. C'est aussi pour ça que j'ai appelé mon fils Abdel.

Là, je ne résiste plus à lui révéler ce qui me brûle les lèvres depuis quelques instants :

– Il t'aimait beaucoup aussi et sais-tu qu'il a prononcé ton prénom avant… de mourir ?

– Oui, son frère me l'a rapporté en me disant qu'il tenait cette information de toi. C'est la raison pour laquelle j'ai tant voulu te revoir… pour l'entendre de ta bouche. Merci.

Pendant que je cherche une diversion pour aborder un autre sujet, moins mélancolique, mon fils passe devant nous pour me signaler que notre vol à

nous pour New York, sur Swissair, est toujours programmé pour la même heure. J'en profite pour faire les présentations.

Je reprends ensuite la discussion avec Caroline et lui demande comment elle m'a reconnu car je suis bien conscient d'avoir changé tout de même en 20 ans.

– Eh bien! me dit-elle, en désignant mon fils du menton, j'ai croisé ce jeune homme tout à l'heure et j'ai ressenti la même chose que toi quand tu as vu le mien. Il est aussi tout ton portrait au même âge. J'ai immédiatement reconnu en lui le premier ami d'Abdel ; cela m'a bouleversée. Poussé par mon instinct féminin, j'ai essayé de te reconnaître dans la foule des passagers mais c'était impossible. Puis je me suis renseignée sur les vols vers Tunis. J'ai appris qu'il y en avait deux : un de Tunis-Air qui était déjà parti depuis ce matin et un d'Air-France prévu pour la nuit.

– Et alors ?

– Alors, je suis revenue à la salle d'embarquement pour New York où j'ai aperçu ton fils pour la première fois et j'ai scruté les passagers, convaincue que tu étais là, quelque part. Et je t'ai retrouvé. Je crois que ce sont tes yeux qui m'ont servi de point de repère, même si je n'étais pas sûre car tu étais souvent plongé dans ta lecture. Mais lorsque ton fils est repassé dans la salle et t'a parlé un instant, j'ai décidé de foncer.

– C'est vrai que tu as grossi ! plaisante-t-elle en me passant brièvement la paume de la main sur le ventre d'un geste amical, tout sourire.

Après quoi, elle appelle son fils :

– Viens là, mon chéri, tu sais que ce monsieur est venu de Tunis sur le même bateau que ton père ? Ils avaient ton âge.

– C'est vrai ? me demande le jeune homme en me fixant, incrédule.

– Oui mon garçon, nous avons embarqué sur le même bateau pour rejoindre Marseille. Nous avions vingt ans et partagions les mêmes espérances et les mêmes rêves, ce qui nous a tout de suite rapprochés. Ensuite, nous sommes restés ensemble jusqu'à… son décès.

– Vous l'avez vraiment bien connu, alors ?

– Oui, nous nous sommes vus pratiquement tous les jours pendant les quatre mois de notre vie commune à Paris. Il était audacieux.

– Il était vraiment… comment vous avez dit… audacieux ?

– Oui, ton père était courageux puisqu'il a quitté son pays à vingt ans pour affronter l'inconnu. C'était un type bien. En fait, il était formidable.

Je croise le regard humide de larmes de Caroline, manifestement reconnaissante de mon petit mensonge et je conclus :

– Il aurait été fier de te voir courageux et fort comme lui. Je suis sûr que tu sauras te montrer digne de lui.

– J'essaierai, rétorque le garçon en me dévisageant comme si j'étais une sorte de magicien ou d'extraterrestre.

Un homme qui avait bien connu son père… Évidemment, il n'imaginait pas qu'il puisse exister et surtout pas de le rencontrer un jour.

Moune m'aperçoit et nous rejoint ; je la présente à Caroline. Nos enfants sympathisent instantanément, comme cela se passe à leur âge, sans chichis ni faux semblants. Tandis que mon épouse parle « chiffons » ou « parfums » avec Caroline en exhibant ses récentes acquisitions au « duty free », les garçons s'éloignent en plaisantant déjà comme s'ils se connaissaient de longue date.

– Tu connais l'histoire du gars qui a visité la géographie, commence Abdel junior… la blague préférée de son père qu'il racontait souvent et dont nous avions été les témoins directs sur le bateau.

Plongé dans une sorte d'état second, c'est Abdel et moi que je revois en eux, comme si c'était hier : nous sommes dans le port de Tunis, sur le bateau qui s'apprête à larguer les amarres pour prendre le grand large. J'entends résonner la sirène qui précède le grand départ…

Si semblables à nous physiquement, conçoivent-ils les mêmes projets qu'Abdel et moi quand nous avions leur âge ? Le hasard les a fait se rencontrer dans un aéroport, prêts à embarquer pour l'Amérique, comme il le fit de leurs pères vingt ans auparavant. La coïncidence me paraît troublante et j'en viens à me demander si les mêmes ambitions que les nôtres ne seraient pas cachées au fond de leurs cœurs de jeunes.

L'appel de mon vol pour New York interrompt mes songes.

Je sors une carte de visite de mon portefeuille et la tends à Caroline ; elle me communique son adresse que je note directement dans mon répertoire téléphonique de poche.

Caroline et Abdel junior partent sur Air France. Ils iront ensuite à Montréal. Nous ne serons pas dans le même vol car nous devons faire escale à

Genève. En se penchant vers moi pour me dire au revoir, elle me serre très fort dans ses bras. Nous échangeons un dernier regard.

– Nous nous reverrons, lui dis-je.

– Pas question de nous reperdre de vue, me dit-elle.

– Ne vous en faites pas, Madame, lui dit Moune.

Puis elle tourne les talons et attrape ses bagages tandis que je file avec mon fils et Moune dans la direction opposée, répondant à l'appel de notre vol.

En descendant les marches des escaliers qui conduisent à l'avion, je ne peux empêcher mon cœur de battre la chamade. Les images se bousculent dans ma tête. Cette rencontre impromptue a ravivé tant de souvenirs ! J'ai beaucoup de choses à raconter à mon épouse. Un impérieux désir de me confier s'empare de moi. Je veux parler, parler, tout dire d'Abdel, de cette période, de ce que j'ai vécu, et des risques majeurs encourus lors de l'éclatement de l'affaire Ben Barka à Paris. Tout ce que Moune ignore encore.

Elle aussi veut que je parle.

Dans l'avion qui nous emmène à New York, mon épouse me demande de lui relater cet épisode de ma vie à Paris et le sourire radieux dont elle me récompense m'indique que j'ai raison de le faire.

Je lui narre tout cela honnêtement mais je cache tout de même le baiser que Caroline m'avait volé pour rendre Abdel jaloux. Après tout, cela ne comptait pas pour moi et puis, il y a prescription. J'ai l'intention de revoir Caroline, sans arrière-pensée, et je ne souhaite pas laisser planer le moindre soupçon ou inquiéter inutilement ma femme.

Je lui parle simplement de ma rencontre avec Abdel sur le bateau, de notre amitié, de mon installation à Paris, de celle d'Abdel qui se révèle être un coureur de jupons. J'évoque la manière dont il s'est entiché de sa collègue de travail au restaurant, ses mensonges pour m'extirper de l'argent, ma découverte de la personnalité cachée d'Abdel, de sa rouerie, ma colère et celle de Caroline, leur séparation… et puis la mort d'Abdel, désespéré de ne pouvoir voir grandir cet enfant que nous venions de voir. Ce n'est d'ailleurs pas sans une certaine émotion que j'évoque cet aspect d'Abdel qui a vraiment vécu une bien triste fin.

Mon épouse ne dit rien, mais je la sens émue, elle aussi. Elle ne me pose cependant aucune question et notre conversation porte ensuite sur de tout autres sujets jusqu'à ce que l'avion se pose à l'aéroport Kennedy, loin de la « grosse pomme. » D'habitude, les aéroports ne sont pas si éloignés du centre ville. Mais nous sommes en Amérique, tout est grand… même les trajets.

Après avoir répondu au questionnaire du douanier, « montré patte blanche » et surtout après avoir rempli une nouvelle demande de visa sur place, nous nous rendons dans le hall de l'aéroport où nous attend le chauffeur de l'agence de voyage.

Le circuit aux États-Unis est magnifique et très complet. Nous visitons d'abord New York, Broadway et sa vie culturelle nocturne, Times square, le Hard rock café, le pont de Brooklyn et le Bronx sans oublier Harlem et ses églises. Nous gagnons Philadelphie où nous découvrons, amusés, la cloche qui a sonné l'indépendance des États-Unis, après la victoire contre l'Angleterre. Elle a tellement sonné qu'elle est fêlée de bas en haut ! Pour le souvenir je fais apposer sur une page de mon passeport le cachet de circonstance et achète pour une modique somme le fac-similé de la déclaration d'indépendance.

Les États-Unis offrent une palette de paysages variés et grandioses. On nous vante ainsi l'attrait de la presqu'île de Cap Code, la jolie rade de Boston et les splendides forêts du Nord du Maine où les feuillages se parent de couleurs chatoyantes uniques au monde. Je suis frappé de constater que la nature profonde et sauvage et l'urbanisation intense ont ainsi pu cohabiter. Nous rencontrons aussi des touristes qui célèbrent le charme irrésistible de la Louisiane et de ses bayous, du Grand canyon du Colorado et du superbe parc national qui l'entoure, ainsi que des impressionnantes montagnes Rocheuses. Il nous restera manifestement beaucoup à voir. Aussi, Moune et moi envisageons déjà un second voyage aux États-Unis alors que le premier n'est même pas terminé !

L'autre aspect surprenant de cet immense pays est ce « melting-pot », l'incroyable mélange de races. Les Américains sont considérés par certains comme des nationalistes ; or je trouve qu'ils s'accommodent fort bien les uns des autres. Européens, Arabes, Chinois, Afro-Cubains, Portoricains,

Mexicains ou Américains du Sud, Indiens d'Amérique, descendants des colons blancs… toutes les couleurs de peau et toutes les origines se côtoient en bonne intelligence.

Il est aussi étonnant de voir que des gens vêtus de toutes les manières possibles et imaginables, emplumés, tout en cuir ou en jean, coiffés de grands chapeaux ou en costume trois pièces, se croisent ainsi dans la rue sans s'offusquer le moins du monde des différences vestimentaires de l'autre. Les plus folles excentricités vestimentaires passent totalement inaperçues. C'est tout simplement incroyable.

Étrange pays, vraiment. Je suis subjugué.

L'infinité des races qui forment ce jeune peuple américain me donne à penser que c'est le pays d'immigration par excellence. Je réfléchis aussi sur la notion d'immigration et sur le besoin qu'ont les gens de bouger : combien sommes-nous, à travers le monde, à quitter le terroir natal ? Je ne suis pas un cas unique. Ce sont des gens comme moi qui ont peuplé cet immense pays depuis quatre siècles. Ici, la preuve que cela peut fonctionner est éclatante. C'est un véritable message d'espoir adressé au monde entier et je ne comprends pas qu'il ne soit pas perçu comme tel : là où toutes les races joignent leurs efforts dans une entreprise commune, le résultat dépasse toutes les espérances. La richesse et la puissance des États-Unis tiennent à cette recette d'avoir su accueillir et intégrer tous ces gens d'horizons si divers. Ce voyage me ragaillardit et me donne un moral d'acier et une certaine fierté de faire partie de ce mouvement migratoire… Dans mon for intérieur, tout en fixant de loin la statue de la liberté dont j'ai mimé le geste le jour de mon départ de Tunis, je paraphrase les célèbres paroles de John Fitzgerald Kennedy à l'occasion de sa visite historique à Berlin : *Moi aussi, je suis un immigré.*

Mais notre périple n'est pas terminé et notre dépaysement non plus.

Remontant vers la frontière canadienne, nous admirons ensuite les impressionnantes chutes du Niagara, majestueuses, vertigineuses. Accoudé à la rambarde en bois d'un petit belvédère, Hédi me désigne un bateau rempli de touristes qui s'approche de la chute, tout en bas. Ils doivent être trempés avec l'écume projetée à plusieurs mètres de haut et poussée par les courants d'air ! En tout cas, ce spectacle est saisissant.

À Washington, nous visitons le Capitole et la Maison blanche que nous découvrons à minuit, derrière des grilles mais étonnés d'apprendre que n'importe quel américain peut visiter ce bâtiment présidentiel comme un musée, même si de nombreuses pièces leur restent inaccessibles. Les Américains me surprendront toujours…

Nous logeons dans un hôtel à quelques dizaines de mètres seulement de Pennsylvania avenue. Dans le hall, nous croisons un groupe de touristes qui s'expriment en français. Cela fait plaisir de trouver quelqu'un à qui parler dans notre langue ! Nous en profitons pour échanger quelques banalités réconfortantes. Nous apprenons ainsi qu'un film français va bientôt être projeté en circuit fermé dans les chambres, moyennant quelques dollars. Sans hésiter, nous filons à la réception, donnons notre accord et fournissons le numéro de notre chambre où nous montons nous reposer en attendant le début imminent du film.

Allongés sur le lit, nous regardons ce film d'action avec Belmondo. Épuisé par le décalage horaire et nos pérégrinations, je m'endors pendant la projection, et c'est mon épouse qui me réveille pour me demander d'aller éteindre le téléviseur tandis que défilent les noms du générique de fin.

Je marque un temps d'arrêt : il me semble avoir lu le nom de mon ami Touhami. Peut-être ai-je rêvé ? Oui, c'est ça, le fait de rencontrer Caroline à l'aéroport a dû faire surgir des souvenirs de cette époque et mon subconscient aura fait le reste. Je me rendors sans réfléchir davantage, désormais convaincu que je n'ai pas vu le nom de mon ami sur le petit écran.

Le lendemain matin, je rejoins Moune et Hédi dans la salle de restaurant où l'on sert le petit-déjeuner. Ils m'y ont précédé tandis que je prenais une douche bien revigorante. La découvrant vêtue d'une adorable petite robe que je n'avais encore jamais vue, je félicite mon épouse pour son élégance :

– Il était temps que j'arrive ! Tu es la plus belle femme de la salle, tu n'aurais pas tardé à susciter bien des convoitises !

Elle me sourit, flattée et amusée de mon compliment, tandis que je poursuis :

– Dis-moi, ce film d'hier soir, il valait les 3 dollars que nous avons investis ?

– Bof… c'était distrayant. Ce qui m'a intéressée, c'est qu'il a été tourné en Tunisie, j'ai vu de beaux paysages.

– Quoi ?

– Enfin, il y a certaines scènes qui ont été tournées en Tunisie mais pas toutes.

La coïncidence est saisissante, je pose brusquement ma tasse de café sur la table et repense à la veille quand j'ai éteint le téléviseur. Est-ce que par hasard…

Ma femme interrompt ma rêverie :

– Qu'est-ce qu'il y a ? Ton café n'est pas bon ?

– Pas terrible, non, mais ce n'est pas ça : dans le générique, hier, il m'a semblé avoir lu le nom de mon ami Touhami. Tu sais ? Celui dont je t'ai parlé dans l'avion, mon ancien collègue au ministère.

– Ah oui ! Euh… il n'y avait pas d'acteur tunisien dans le film, je crois.

– J'étais à moitié endormi… en tout cas, c'est vraiment curieux.

– Il s'appelle comment ton ami ?

– Touhami.

Elle rit de ma réponse incomplète :

– J'ai bien entendu, mais son nom de famille ?

– Kochbati. Touhami Kochbati.

– Moi, je n'ai pas vu ça dans le générique, je me suis assoupie à ce moment-là, c'est pour ça que je t'ai demandé d'éteindre la télé.

Notre discussion en reste là, faute d'éléments concrets, mais pendant le trajet de l'autocar ultramoderne qui nous conduit au Capitole pour admirer la statue de Lincoln, tandis que la radio diffuse en sourdine un vieil air de Frank Sinatra, je reste fixé sur le générique du film, essayant de le repasser dans mon souvenir. Exercice vain, bien entendu : il défilait trop vite et mon esprit était embrumé de sommeil. Mais une idée germe peu à peu dans ma tête : et si mon ami avait respecté, au moins partiellement, notre pacte de sortir du carcan du fonctionnariat et s'était lancé dans le cinéma ? Qui sait ? Je me prends à sourire à cette éventualité.

Notre séjour se poursuit agréablement… puis nous rentrons à Bruxelles et oublions cet épisode.

Quelque temps plus tard, un soir après le journal de 20 heures, je redescends dans mon bureau, comme cela m'arrive parfois, afin de terminer une traduction importante à livrer pour le lendemain. Soudain, mon épouse

ouvre la porte et passe la tête. Je me dis qu'elle va sûrement me reprocher de travailler tard la nuit et je commence à me justifier :

– Tu sais, c'est un travail vraiment important et…

– Non, non ! Ce n'est pas pour ça que je suis descendue. Tu te rappelles le film qu'on a vu à l'hôtel, à Washington, avec Belmondo ?

– Euh… oui.

– Il vient d'être diffusé sur la Une.

– Hum, hum. Et alors ?

– Tu m'avais parlé à l'époque du nom d'un ami que tu avais cru voir dans le générique.

Je comprends enfin où elle veut en venir :

– Ah oui ! C'est vrai !

Regardant l'heure, je constate qu'il est 23 heures.

– Le film est fini, maintenant, non ?

– Oui.

– Tu as vu le nom de Touhami Kochbati ?

– Je ne me rappelais plus comment il s'appelait et puis le générique est passé tellement vite…

– Zut ! Tu as retenu au moins le nom du film ?

– Non, mais comme je m'en doutais, je t'ai enregistré la fin.

Je me précipite vers elle, l'embrasse en la remerciant pour cette initiative puis la précède dans l'escalier dont je grimpe les marches deux à deux. J'entends mon épouse plaisanter derrière moi :

– Ce n'est pas la peine de te casser une jambe, la bande ne va pas s'autodétruire dans quarante secondes !

Elle part dans un grand rire, contente de sa remarque mais j'ai déjà franchi la porte du salon et rembobiné la cassette que je fais défiler jusqu'à lire, appuyant sur la touche « Pause » à cet instant précis : Touhami Kochbati, régisseur général. Ce film d'Henri Verneuil s'appelle « Les morfalous. »

Il n'y a plus aucun doute, mon ami fait bien carrière dans le cinéma, loin des ronds-de-cuir de notre prime jeunesse, à moins qu'il s'agisse d'un homonyme ! Le lendemain, impatient, je décroche le téléphone et appelle mon frère Mouldi à Tunis pour lever le doute.

– Tu as vu l'heure ? me reproche-t-il.

– Je sais, désolé, mais j'ai un service à te demander. Tu te souviens de Touhami ?

– Non, ça ne me dit rien du tout.

– Mais si, mon ancien collègue au ministère, avant mon départ.

– Ah oui ! Kochbati, celui qui fait du cinéma ?

– Quoi ?

– Celui qui fait du cinéma maintenant !

– À quel titre ?

– Comme régisseur ou adjoint à la production. Pourquoi ?

– Oh, comme ça. J'ai vu son nom sur le générique d'un film de Belmondo et je voulais m'en assurer.

– Tu exagères ! ça pouvait attendre une heure décente, sacré Khémaïs…

– J'ai quelque chose à te demander.

– Je le supposais, oui. C'est quoi ?

– J'aimerais que tu retrouves son adresse.

– Sans problème, je crois même connaître son point de chute en ville. Je te tiendrai au courant.

Une semaine plus tard, je reçois une lettre de mon frère : il m'indique que Touhami possède un restaurant dans le centre ville où il vient entre deux tournages. Il m'apprend aussi que Touhami est désormais marié et père de trois enfants… et qu'il habite La Marsa, à deux pas de chez moi. Je ris au tour que le destin nous joue en nous remettant l'un à côté de l'autre après trente années de séparation. J'imagine aussi les trois « mini-Touhamis » courant derrière mon ami… Mais ils ne doivent plus être si mini que ça, ce sont sûrement des jeunes, à présent.

Je décide de tout faire l'été prochain pour le revoir et renouer le contact avec lui.

Le jour où je devais mettre cette décision à exécution, je discute avec le libraire chez qui j'effectue souvent quelques achats « coup de cœur », à La Marsa avant de me rendre à Tunis, à son restaurant. Soudain, surprise ! Je vois Touhami descendre de sa voiture, en chair et en os, là, à quelques mètres de moi ! Impossible de me tromper, il n'a pas changé. C'est lui, à coup sûr. Au moment où je vais à sa rencontre, le voilà qui me facilite la tâche. Pour une coïncidence…

Je ne le quitte pas des yeux : va-t-il me reconnaître ? Le libraire qui me parlait suit mon regard et le fixe aussi, intrigué. Touhami se rend compte que quelqu'un l'observe et me dévisage à son tour. Il reste un instant immobile, puis ses traits se détendent et il marche à ma rencontre :

– Khémaïs Gharbi ! Qu'est-ce que tu fais dans mon quartier ? Pour une surprise, c'est une sacrée surprise ! Qu'est-ce que tu deviens, vieille canaille ?

Nous nous retrouvons comme si nous ne nous étions jamais quittés. Une parenthèse de 30 ans vient de se refermer d'une manière naturelle et le plus surprenant est que nous nous sommes reconnus du premier coup.

Le soir même, il vient dîner chez moi avec sa femme Raouda et nous reprenons le fil de notre amitié là où notre élan de jeunesse l'avait interrompu.

Il m'apprend que, rongé de remords à l'idée de m'avoir déçu (là, je pense qu'il doit en rajouter un peu!) et surtout désireux de vivre sa vie plus que de la subir, il avait démissionné de son poste du ministère 5 mois après son retour à Tunis.

Il s'était alors lancé dans le cinéma, son vieux rêve ; d'abord comme caméraman, puis en qualité de régisseur. À présent il est dans la production.

Nos femmes sympathisent instantanément. Leur profil est assez proche l'une de l'autre. Dès le premier abord, Raouda s'est révélée un trésor de gentillesse et de spontanéité.

Les liens tissés ce jour-là se resserrent encore davantage les semaines suivantes : nous allons souvent les uns chez les autres ou nous passons un bon moment au restaurant. Mais le meilleur cuisinier ne peut égaler le délicieux poisson que Raouda prépare à merveille…

Qui aurait pu croire qu'à la cinquantaine révolue, nous serions pratiquement voisins, à deux minutes à pied l'un de l'autre ? Le monde est vraiment petit ! Et nous voilà en train d'égrener les souvenirs de nos 20 ans, avec nos enfants qui trouvent amusant d'entendre leurs pères évoquer ce que nous avons vécu à leur âge.

Touhami a réussi sa vie, pleinement. Il a fini par exercer le métier qu'il voulait et a su très tôt concrétiser cette envie.

– Tu m'y as aidé par ta détermination, même si ma manière de procéder a été différente, me confie-t-il un soir. Au fond, ton exemple m'a servi à trouver cette force en moi qui m'a manqué quand je me trouvais avec toi, à

Paris. J'ajoute pour ma défense que la présence d'Abdel ne nous a pas aidé à avoir un jugement clair.

– C'est bien mieux ainsi, lui dis-je. Chacun avait obéi à son instinct, à sa propre perception de son avenir.

Naturellement, nous allons tous deux trouver Moncef El Askri, le troisième « Mousquetaire. » Lui n'a pas bifurqué de voie, il a gravi tous les échelons de l'administration avec brio, après avoir passé les examens indispensables pour monter de catégorie en catégorie. Grâce à son courage et à son travail, il est parvenu au titre prestigieux de directeur du Commerce dans son ministère.

Nous l'en félicitons et, de même qu'entre Touhami et moi auparavant, l'amitié se réveille instantanément, comme si nous nous étions quittés la veille en nous disant « à demain. »

Je suis si heureux de ces retrouvailles que j'ai envie de les serrer très fort dans mes bras et de crier ma joie. Peu démonstratif par nature, je m'abstiens d'aller jusque-là ; toutefois mon cœur est empli de bonheur. Il n'y a rien de plus beau que de retrouver des amis de jeunesse quand nos tempes commencent à grisonner. C'est comme une cure de jouvence.

Nous avons tant de choses à nous raconter, à nous remémorer…

Après ces joyeuses retrouvailles, nous parlons longuement du passé. J'évite soigneusement de faire allusion à la défection de mes amis pour ne pas remuer le fer dans la plaie.

Finalement, nous décidons de fêter notre trio ainsi reconstitué en allant tous trois dîner dans les souks de Tunis, comme au bon vieux temps. Reste à trouver un moment, un jour, une heure, et là, ce n'est pas facile. Je dois en effet rentrer à Bruxelles dans 4 jours, mais pas question de manquer cette rencontre. Il me faut absolument être là avec mes deux amis, à n'importe quel prix. Nous retrouver à trois à Tunis, comme à 20 ans…

Un rendez-vous n'est pas facile à organiser à trois étant donné les occupations de chacun et surtout mon retour imminent. Finalement, après quelques palabres, ils acceptent celui que je leur impose pratiquement, en m'annonçant qu'ils vont se débrouiller pour adapter leur emploi du temps en conséquence.

La veille de cette rencontre, je me rends au bureau de Tunis-Air pour confirmer mon retour. Une démarche obligatoire qui doit s'effectuer au plus tard trois jours avant la date de départ, faute de quoi les places sont annulées par l'ordinateur. J'ai reculé cette date de confirmation, sachant que j'avais encore le temps. En effet, pas question d'être cloué au sol à cause d'un « overbooking » de l'avion.

Je me place au bout de la file d'attente qui est, hélas, particulièrement longue. C'est la période des grands retours. L'agence est bondée. Quand arrive le tour du client qui me précède, un homme de taille moyenne aux cheveux courts, vêtu d'un pantalon en toile marron et d'une chemise verte en coton à manches courtes, je ne peux m'empêcher d'entendre sa conversation avec l'employée de l'agence. Lui aussi demande la confirmation de son vol pour Paris. L'employée hoche la tête, pianote brièvement sur son ordinateur et demande, sans même le regarder :

– Votre nom, s'il vous plaît ?

– Driss El Gabsi.

L'homme articule soigneusement, puis répète. Je sursaute : c'est le même patronyme que celui d'Abdel. Mais peut-être s'agit-il simplement d'un homonyme ? Porter le même nom ne signifie aucunement être de la même famille. Je ne suis pas du genre à déranger les gens ; cependant ma curiosité est piquée à vif. Se pourrait-il qu'il soit son frère, le Parisien ? Dans un tel cas, ce serait trop bête de ne pas engager la conversation. Oserai-je ? Au fond, il n'y a pas de mal à lui demander. Oui, mais s'il n'a rien à voir avec Abdel, que va-t-il penser de moi ? Et même s'il est de sa famille, je risque de l'importuner. Je renonce à le questionner, finalement… Il s'en va, puis arrive mon tour.

Je sors de l'agence, pas très content de moi. Je regrette de ne pas avoir fait un pas vers cet homme. Après tout, cela ne coûtait pas grand-chose. Dans le pire des cas, il aurait refusé de répondre. On n'en meurt pas quand même ! Si je lui avais posé la question, il aurait sûrement compris le sens de ma démarche…

J'en suis là de ma réflexion quand je l'aperçois, attablé à une terrasse de café. Nos regards se croisent. Le doute me taraude à nouveau : demander ? Ne pas demander ? Je suis obligé de passer devant lui. Je marche le plus

lentement possible pour m'accorder un temps de réflexion. Il me dévisage et me sourit :

– Quelle file chez Tunis-Air, hein ? me dit-il. Il devrait y avoir davantage de personnel, n'est-ce pas ?

– C'est sûr !

Maintenant que le contact est établi, pourquoi ne pas oser ? Le plus dur est fait. Irrésistiblement, j'avance vers lui, un peu penaud parce que je suis encore intimidé par cette démarche et je demande :

– Excusez-moi, je ne voudrais pas vous importuner mais j'aimerais savoir si, par hasard, vous n'êtes pas le frère de feu Abdellatif El Gabsi. Je vous ai entendu prononcer ce nom, dans la file, tout à l'heure. Je m'appelle Gharbi, Khémaïs Gharbi. Est-ce que mon nom vous dit quelque chose ? J'étais un ami d'Abdel.

Il me dévisage longuement, ses yeux noirs fixés sur mon visage, l'air dubitatif. Trois rides barrent son front et j'y vois le signe d'une réflexion. Il reste silencieux. Ma gêne se dissipe quelque peu. Je considère que son mutisme est plutôt bon signe, sinon il m'aurait tout de suite dit non. Manifestement, il essaie de se souvenir de moi. J'en déduis donc qu'il est bien le frère d'Abdel. Pour l'aider, je romps ce silence en apportant quelques précisions supplémentaires :

– J'ai pris le bateau le 2 août 1965 au port de Tunis avec un jeune de mon âge.

Je souris puis j'ajoute :

– Enfin jeune… à l'époque ! Il s'appelait Abdellatif El Gabsi. Il…

Les rides disparaissent de son front et un léger sourire se dessine sur son visage. Il m'interrompt aussitôt :

– Oh ! oui, j'y suis ! Tu es l'écrivain public de Barbès…

Il se lève et m'embrasse avec effusion puis propose :

– Tu prendras bien un verre ?

J'accepte bien volontiers un Perrier citron et m'assois à sa table. Nous discutons. Je lui demande des nouvelles d'Abdel junior.

– Abdel ? Il a fini par émigrer au Canada et aux dernières nouvelles, il s'est marié et il vit à Montréal. Caroline est déjà grand-mère ! Elle m'a dit aussi que vous avez un fils de son âge ?

– Oui, c'est mon aîné Hédi. Lui, par contre, a émigré en Suisse depuis une dizaine d'années.

Nous rions tous deux aux caprices du destin. Puis Driss reprend :

– Elle est allée chez son fils, justement, pour voir le bébé.

– Voilà de bonnes nouvelles ! Tant mieux.

– Tiens, me dit-il, cette rencontre me donne l'idée d'aller sur la tombe de mon frère. Il y a des années que je ne me suis plus rendu au cimetière.

Du coup, la même idée me traverse l'esprit : c'est l'occasion ou jamais d'aller saluer la mémoire d'un compagnon de galère. J'explique à Driss que j'aimerais bien l'accompagner. Ma demande est partie sans réfléchir, oubliant mes autres rendez-vous, mon emploi du temps, mes obligations. Mais Driss me répond déjà, sans s'appesantir sur mes états d'âme qu'il ne doit d'ailleurs même pas imaginer :

– Eh bien oui, si vous voulez. Mais vous n'y êtes pas obligé. C'est parce que j'en ai parlé que vous y avez pensé ?

– Oui, c'est exact. N'empêche, j'aimerais vraiment y aller.

– Pas de problème. Mais le seul moment qui me reste c'est demain matin.

Rendez-vous est pris devant le cimetière à 11 heures. Je n'ai pas osé lui dire que j'avais un rendez-vous avec deux autres amis à la même heure, puisque j'étais demandeur. Le destin a parfois de ses caprices ! Il faut les accepter. Abdel est à nouveau dans le chemin de Moncef et Touhami…

Je téléphone à Touhami puis à Moncef, afin de retarder notre rendez-vous d'une heure en invoquant de futiles prétextes. Ils me demandent pourquoi, alors que j'avais insisté moi-même pour les voir à 11 heures, impérativement. Ils s'interrogent sûrement sur les raisons de ce revirement mais ils acceptent finalement ma nouvelle proposition.

À 11 heures précises, je retrouve Driss et nous nous rendons sur la tombe de mon ami. Elle est apparemment peu entretenue, voire pas du tout. Les mauvaises herbes l'ont envahie. L'ensemble paraît bien triste. Mais c'est vrai que Driss n'est pas souvent là. Il s'agenouille pour arracher quelques mauvaises herbes et je lui donne un petit coup de main. Driss se lève et nous récitons la «Fatiha» en observant quelques minutes de silence. Puis Driss m'explique :

– Je vais demander au gardien du cimetière s'il n'aurait pas une petite pelle à me prêter. Je vais profiter de cette visite pour nettoyer un peu.

Il s'en va, me laissant seul avec mes souvenirs. Je reste un moment silencieux puis je m'adresse à la tombe comme si je parlais à un vivant :

– Tu vois, Abdel, malgré les années, je ne t'ai pas oublié, compagnon de galère.

Un mendiant qui passait entre les sépultures me regarde d'un air bizarre. Je lui souris brièvement pour le rassurer sur mon état de santé mentale puis regarde à nouveau la tombe et poursuis mon monologue :

– Je n'ai rien oublié de notre première rencontre sur le bateau qui nous a portés avec nos rêves et nos espoirs de vingt ans.

Pendant que je parle, des images s'imposent à mon esprit, comme des flashes : Abdel allongé sur son sac de couchage, sur le pont du bateau, les mains derrière la tête, sifflotant une chanson populaire. Son éclat de rire si communicatif quand le gars nous avait raconté son escale en géographie. L'arrivée à Marseille, l'épisode de la péripatéticienne, Abdel convaincu de l'avoir séduite d'un regard, puis boudeur quand il avait réalisé que j'avais raison au moment où elle lui avait annoncé son tarif. Abdel, comme un grand enfant, plein de vie, à la fois un peu cynique et naïf, agaçant et émouvant, fort et fragile. La gare de Marseille, le flirt avec les deux blondinettes, le train qui démarre, nous emmenant à Paris, notre rêve de jeunesse. Nos cœurs emplis d'espoirs. La découverte de la Ville Lumière au matin, fatigués, dans nos vêtements froissés. Le dancing du Quartier Latin…

Avant de quitter le cimetière, alors que Driss n'est toujours pas revenu, je lui raconte que j'ai vu son fils.

– C'est un homme maintenant ; il te ressemble beaucoup physiquement. Moralement, il est comme tu as voulu qu'il soit, Caroline l'a bien élevé. Ta courte vie n'a pas été vaine, tu as semé une graine qui a poussé. Et tu as un beau petit-fils maintenant. Tu es grand-père, mon vieux, et tes racines ont traversé l'Atlantique à la conquête du nouveau monde. Quant à moi, mon aîné a émigré en Suisse. Tu vois, nous avons voulu surpasser nos parents et voilà que nos enfants ont fait de même.

Puis, après avoir jeté un regard sur ma montre :

– Je dois y aller, à présent. Salut Abdel. Et à demain, compagnon de galère !

C'était la phrase que nous prononcions toutes les fois que nous nous quittions, à Paris. J'essuie une larme qui a coulé sur ma joue et quitte les

lieux, d'un pas pressé, saluant de la main Driss qui revient de chez le gardien, tout au fond du cimetière, portant une pelle et un seau apparemment rempli d'eau.

Je l'avais prévenu que je ne pourrais pas rester longtemps. Il répond à mon salut par de joyeux mouvements de son bras tendu.

Le taxi m'amène ensuite dans le quartier des souks où j'ai donné rendez-vous à Moncef et Touhami. En les retrouvant, d'autres pans de mon passé me reviennent en mémoire. À mes amis aussi. Toutes nos phrases commencent ainsi : « Tu te rappelles quand… » On dirait une réunion de retraités !

Nous évoquons gaiement notre jeunesse :

– Tu te rappelles quand nous sommes allés camper en montagne à Amilkar ? me demande Moncef.

– Toi, tu as fait le vœu d'être l'homme invisible.

– Et toi, tu as raté le tien car l'étoile avait filé trop vite et tu es resté une heure à attendre la suivante…

– Et la fois où tu as essayé d'engager la conversation avec la blonde farouche qui passait toujours par la Kasbah, tu étais rouge comme une tomate tellement tu étais timide, ajoute Moncef pour Touhami, riant de bon cœur à cette évocation !

Que de souvenirs s'éveillent en nous ! Les longues randonnées sur l'avenue Bourguiba, le café de Paris, la Rotonde du Colisée… Le Kilt… Chez Bichi… Nous étions en pleine jeunesse alors.

Je me souviens de tout ce qu'ils racontent, oui, et cela me fait un bien fou. Comme nous étions forts, joyeux et insouciants, ignorants des vicissitudes de la vie…

Je me sens à la fois immensément heureux et un peu triste de tout ce temps qui a passé et qui ne reviendra plus. Ma gorge est nouée par ces émotions conjuguées.

Nous avons prévu de prendre des photos de nous trois et de les comparer avec celles prises 30 ans auparavant, dans l'allée centrale de l'avenue Bourguiba bordée de ficus, qui a connu nos promenades sans fin, à la recherche d'un hypothétique flirt.

En prenant l'apéritif, avant de dîner ensemble pour la première fois depuis 30 ans, nous continuons à évoquer nos souvenirs de Tunis, ceux de Paris, nos folles soirées, les dancings, les petites Parisiennes débordantes de vie, nos promenades sur les Champs-Élysées somptueusement illuminés. Nous rêvassons devant des vitrines scintillantes de mille feux. Ils me rappellent le sérieux « excessif », à leurs yeux, avec lequel j'abordais la vie, en décalage avec leur désir de profiter de leur jeunesse. Je leur raconte en détail le décès d'Abdel, répondant à leurs questions.

Et puisqu'on en est arrivé à cette évocation, je m'interroge : et si je leur disais qu'il y a moins d'une heure, j'étais justement avec Abdel, en pensée, sur sa tombe, et que c'est pour cette raison que j'ai retardé notre rendez-vous ? J'hésite un peu mais finalement, je me dis que non, mieux vaut me taire. Ils ne le sauront jamais, à moins de lire ce livre, si d'aventure il est un jour publié. Qu'ils ne m'en veuillent pas, mais je suis fidèle en amitié et si je n'ai pas pu changer à 20 ans… comment pourrais-je le faire à 50 ans ?

*

De retour à Bruxelles, je reprends le travail. Un jour, ouvrant ma boîte aux lettres, une enveloppe retient tout de suite mon attention parmi le maigre courrier ; elle sort du lot « classique » composé par un relevé de ma banque et deux autres lettres sans en-tête. Cette enveloppe est en effet rehaussée d'un logo ressemblant très fort à des armoiries et manifestement destiné à attirer le regard, de sorte que je pense d'abord qu'il s'agit d'une de ces publicités qui polluent trop souvent nos boîtes. Un détail m'étonne cependant : la douceur soyeuse du papier de l'enveloppe qui atteste de sa grande qualité. Ce n'est pas le genre de papier que l'on utilise d'habitude pour une banale publicité.

Je l'ouvre et ai la surprise de constater qu'elle contient une lettre signée par un ambassadeur arabe à Bruxelles. Dans ce courrier qui m'est personnellement adressé, le diplomate me demande de prendre rendez-vous « le plus vite possible pour un entretien personnel. »

Quelques secondes de réflexion me convainquent que ce ne peut être que pour mon travail.

En effet, dans mes relations professionnelles, il m'arrive souvent d'être en contact avec des diplomates de haut rang, notamment des chefs de mission, au gré des événements européens ou mondiaux. La nature de ces contacts et l'importance de mes interlocuteurs varient selon la confidentialité du travail à exécuter dans le cadre de mes compétences : traduction, rédaction de communiqué, synthèse de revue de presse… Le nom de ce diplomate n'évoque rien à mes yeux mais j'ai probablement travaillé pour un de ses collègues ou tout simplement, il a pu lire mon nom dans l'annuaire à la rubrique professionnelle.

Toujours est-il que je suis preneur d'un travail d'écriture ou de traduction ; je conviens donc rapidement d'un rendez-vous, comme il le souhaite.

Je me présente à la date et à l'heure convenues. Je suis reçu par Son Excellence, sur-le-champ, ce qui est fort inhabituel. En général, la règle veut que l'on me fasse attendre quelques minutes, même si le diplomate est disponible. Cela appartient au protocole.

Autre sujet d'étonnement : il me manifeste beaucoup plus d'égards que ceux qui me sont habituellement réservés. J'y vois alors les retombées de la diffusion de mon deuxième ouvrage intitulé « Fenêtre sur la Belgique. » Cette publication a bénéficié d'un certain écho dans la presse écrite et même télévisée. J'avais été invité en direct au journal télévisé de 20 heures, privilège rare pour des auteurs inconnus du grand public, pour commenter mon livre. Cette relative notoriété justifiait probablement que l'on me témoigne davantage de considération. Tant mieux ! J'apprécie à sa juste valeur cet effet bénéfique secondaire, même si les courbettes protocolaires n'ont jamais été ma tasse de thé !

Dans son bureau trône un portrait qui retient brièvement mon attention. N'ai-je pas déjà vu ce visage sur lequel je ne parviens pas, dans l'instant, à mettre un nom ? Sans doute, me dis-je, les médias diffusent-ils à longueur de journée les photographies des hommes politiques de tous bords qui gouvernent la planète. Il n'y a rien d'extraordinaire à ce que cela génère en moi un sentiment de « déjà-vu » puisque je me trouve face à un portrait qui a dû être montré dans quelque quotidien ou journal d'actualités télévisées.

Par discrétion, je ne m'y attarde pas, fixant plutôt mon interlocuteur qui m'adresse un sourire chaleureux en me désignant un siège :

– Prenez place, je vous en prie.

Lui-même s'assied derrière son bureau, en pinçant machinalement le pantalon de son luxueux costume bleu nuit pour éliminer les plis au genou. Je l'imite en déclarant :

– Je vous remercie pour cette invitation, Excellence ; j'espère être en mesure de répondre à votre attente.

Son mouvement de tête vers le portrait m'indique qu'il a remarqué mon regard furtif vers la photographie. Me remerciant d'avoir si vite répondu à son invitation, il poursuit sur un ton amical, sans se départir de son sourire :

– Pourquoi avez-vous regardé attentivement notre chef de l'État ?

Légèrement déstabilisé par cette remarque car je ne m'attendais pas à sa question, il me paraît plus prudent de ne pas m'étendre sur le sujet. Je choisis l'esquive et lui cite un proverbe tunisien :

– *Tout peut être dompté chez l'être humain, excepté le regard qui reste libre.* Ce portrait, Excellence, est en vue lorsque l'on franchit la porte de votre bureau.

– Vous avez rencontré notre chef de l'État, par le passé ?

– Non, je n'ai pas eu cet honneur.

Décontenancé par cette question et par la tournure que prend l'entretien, j'ajoute cependant :

– À moins que ce ne soit dans une de ces conférences internationales où l'on est en rapport avec de très nombreuses personnalités. Mais en principe les interprètes et les orateurs n'ont pas d'autre contact qu'à travers le micro…sauf exception.

Je me demande où il veut en venir. La suite me saisit littéralement :

– En vérité, ce n'est pas une question mais une affirmation. Vous avez connu notre chef de l'État.

Je m'apprête à regarder à nouveau ce cliché pour essayer de me souvenir de ce visage, mais il ne m'en laisse pas le temps. Toujours souriant, le diplomate me tend une enveloppe cachetée en commentant :

– Son chef de cabinet m'a fait parvenir ce courrier pour vous ; il a précisé que vous êtes un vieil ami du Président.

Je m'empare de la lettre par-dessus le bureau revêtu d'un superbe cuir vert anglais tandis qu'il ajoute :

– Cette lettre est arrivée par la valise diplomatique il y a plus de deux semaines mais nous avons rencontré quelques difficultés pour vous localiser. Je vous prie de bien vouloir en excuser nos services.

– Bien volontiers.

Je décachette l'enveloppe, éberlué par ces révélations.

– Venez, nous serons mieux par-là, indique l'ambassadeur en se levant pour me désigner le salon jouxtant son bureau. Allez-y, je vous en prie.

Il sonne et l'instant d'après, une secrétaire nous apporte un plateau où reposent une cafetière et une théière fumantes, ainsi qu'un sucrier et des biscuits. Elle dépose le plateau, me salue poliment et s'esquive aussi discrètement qu'elle est apparue.

– Permettez-moi de me retirer un instant ; je vous laisse prendre connaissance de ce message, me dit fort civilement le diplomate, en sortant par la même porte que la secrétaire.

Médusé par cet accueil, je me demande si le fait qu'il sorte de la pièce est réellement destiné à me laisser lire cette lettre tranquillement ou si je ne dois pas y voir une menace potentielle. Je sens le rythme de mon cœur s'accélérer à l'idée que des sbires pourraient soudain surgir et se ruer sur moi pour m'emmener dans une cellule isolée sans pouvoir leur échapper.

Un incident me revient brusquement à l'esprit : une dispute avec un diplomate croisé à une conférence internationale. Bien que particulièrement calme et courtois, j'avais fini par être excédé face au comportement de cet odieux personnage. Je l'avais carrément expulsé de la cabine des interprètes où il était venu nous inciter à « sauter » les répétitions et les lapsus de l'intervention de son ministre de passage et à… embellir son discours.

– De toute manière, vous dénaturez toujours tout, alors pour une fois, enrichissez son allocution, avait déclaré ce sinistre individu, d'un ton arrogant.

Face à ma réaction outrée, il m'avait menacé des pires ennuis si jamais je mettais un jour les pieds dans son ambassade. N'était-ce pas celle-ci, justement ? Je ne me souviens plus avec exactitude. Mes souvenirs sont imprécis, j'ai plus ou moins effacé cet incident désagréable de ma mémoire. Je sens la sueur froide me couler dans le dos et sur les tempes. Est-ce un piège ? Ce goujat va-t-il apparaître brusquement avec un large sourire en ordonnant à ses hommes de main de se saisir de ma personne ? L'inquiétude me gagne

brusquement : les missions diplomatiques jouissent de l'extraterritorialité. Je peux être malmené, séquestré… que sais-je ? Je n'ai d'aide à attendre de personne. En même temps… tout cela ne me donne pas l'impression d'un traquenard et c'est vrai qu'à bien y regarder, le visage de la photographie ne m'est pas inconnu. Et puis je ne me mêle jamais de politique, je ne vois pas ce que l'on peut me reprocher. Non… Je chasse ces pensées négatives de mon esprit et porte d'une main tremblante la lettre à hauteur de mes yeux pour en avoir le cœur net.

Cette écriture manuscrite… j'ai déjà vu cette écriture, mais en quelle occasion ? Totalement rasséréné désormais, je commence ma lecture :

« Cher petit frère, Khémaïs,

La vie nous cache bien des surprises. Certaines sont contraires à ce que nous souhaitons et d'autres, un peu plus agréables. Je regrette tout d'abord de vous avoir laissé dans l'ignorance de mon adresse et même de mon identité réelle mais mon activité politique, à cette époque, me l'imposait.

Vous seriez indulgent, 25 ans après, de me pardonner cette dissimulation et de prendre en considération, sinon le délai de prescription, du moins toute l'estime que je vous ai portée tout au long de nos deux années de collaboration et qui demeure intacte, renforcée par le souhait de vous revoir un jour.

J'ajouterai à ma décharge que les événements politiques qui se sont succédé sur notre bonne vieille terre ces vingt cinq dernières années, ajoutés aux devoirs de ma charge, ne m'ont pas permis de vous donner signe de vie plus tôt. »

Il me rappelle ensuite les promenades que nous faisions ensemble au jardin des Tuileries ou du Luxembourg, ou le long des berges de la Seine, pendant qu'il m'expliquait le cadre dans lequel il voulait que j'aborde tel ou tel chapitre de ses mémoires puis poursuit : « cette fois, je ne peux plus vous cacher ni mon nom, ni mon adresse. »

Enfin, il formule une demande que j'attends depuis plus d'un quart de siècle, même si elle a fini par sortir de mon esprit : « Disposez-vous toujours du manuscrit ? Si c'est le cas, ce serait un réel plaisir pour moi que vous veniez me l'apporter en mains propres. Je vous invite, ainsi que votre famille, à me rendre visite. Il convient de fixer la date de votre venue avec mon chef

de cabinet qui s'occupera de toutes les formalités et de votre billet d'avion. Vous pouvez le joindre à l'un de ces numéros de téléphone : »

Il signe comme autrefois : votre grand frère mais le mot « exil » a disparu.

Après une formule amicale, la lettre se termine par ce post-scriptum :

« P.-S. : en appelant de Bruxelles, ayez en mémoire la différence des fuseaux horaires par rapport à notre capitale. »

Je plie la lettre et la glisse dans ma poche, non sans l'avoir préalablement relue deux fois.

Le Dr Mahmoud… Paris… 1967… La librairie Lemercier… Ce vieux libraire n'est peut-être plus de notre monde ! Il serait étonné d'avoir compté parmi sa clientèle un chef d'État. Les images se bousculent dans mon esprit et une certaine émotion me gagne.

Ma première intuition était la bonne : le Dr Mahmoud, malgré la confiance qu'il plaçait en moi, m'avait caché son nom véritable, tout comme son adresse, alléguant des déplacements fréquents à Londres. Évidemment, il lui serait difficile maintenant de continuer à dissimuler son identité et son adresse ; résidant au palais présidentiel…

Incroyable ! C'est tout simplement incroyable.

Plongé dans mes rêveries, je n'entends pas la porte s'ouvrir. L'ambassadeur revient, après avoir envoyé sa secrétaire en avant-garde pour vérifier discrètement si j'ai terminé ma lecture. Le sourire qui avait fleuri sur ses lèvres à mon arrivée s'est encore élargi. Je crois qu'il a perçu mon émotion. Il semble très content d'avoir rempli la mission que lui a confiée son Président. Il me tend un petit bristol :

– Voilà mon numéro à la résidence. Vous pouvez m'appeler quand vous voulez.

– Merci.

– Si vous souhaitez téléphoner à notre Président, il vous est loisible de le faire à partir d'ici, même à une heure très tardive pour tenir compte du décalage horaire. Les frais restent naturellement à notre charge ; j'ai déjà donné des consignes en ce sens.

– Vous êtes très aimable, je vous remercie. Je ne vais pas abuser du temps de son Excellence, ni du vôtre ; je préfère lui écrire.

En me raccompagnant à la porte de l'ambassade, devant laquelle le chauffeur ouvre la portière arrière d'une somptueuse limousine dès qu'il nous

aperçoit, le diplomate me demande si je n'ai rien oublié. J'avoue que je suis encore sous le choc émotionnel de tous ces événements et je songe, durant quelques secondes, que cette question doit se référer à un objet précis. Je vérifie donc que mes lunettes se trouvent bien sur mon nez et réfléchis rapidement en essayant de me souvenir si je suis venu avec un parapluie ou en tenant un autre objet à la main. Non. Je n'ai rien sorti de mes poches, mes clés sont bien à leur place, tout comme mon portefeuille.

– Non, a priori j'ai tout.

Il ne m'explique pas la raison de cette question ; il me regarde un bref instant sans se départir de son affabilité teintée de révérence :

– Bien. Si vous avez du courrier à envoyer au Président, la valise diplomatique est aussi à votre disposition, n'hésitez pas.

Me rappelant aussitôt le manuscrit, je me dis qu'il doit s'attendre à ce que je lui en parle. Il faut d'abord que je le retrouve, même si je pense savoir où je l'ai rangé. Surtout, le Dr Mahmoud… enfin le Président, m'avait expressément convié, dans sa lettre, à venir le lui remettre en mains propres. Cela semblait préférable en effet. Mais j'estime nécessaire de m'accorder le temps de la réflexion avant de prendre toute décision, désireux de relire attentivement cette lettre, chez moi, au calme. Quitte à téléphoner à son chef de cabinet pour prendre son avis. Après tout, le manuscrit a attendu 25 ans, il n'en est plus à quelques jours près, ni même quelques semaines !

Je remercie Son Excellence pour son accueil chaleureux et décline l'offre de la limousine, expliquant que ma voiture est stationnée non loin. Je la regagne la tête pleine de pensées diverses, heureux d'avoir retrouvé le Dr Mahmoud et de le savoir en bonne santé et au sommet de sa gloire.

À la maison, je me sens soulagé de retrouver la sécurité de mon environnement quotidien. À aucun moment je ne me suis senti menacé, hormis ces brèves secondes où le diplomate m'a laissé seul dans son bureau. C'est vrai qu'à cet instant précis, j'ai envisagé le pire, mais cette inquiétude n'était que le fruit de mon imagination. Mystère de la nature humaine…

Mon épouse n'est pas rentrée, j'allume la radio pour briser le silence. Charles Aznavour chante « La Bohème », ce qui me paraît tout à fait de circonstance. Il évoque avec beaucoup de poésie et d'intelligence ses années de galère, qui ressemblent un peu aux miennes plus d'un quart de siècle auparavant.

Je fredonne : « la Bohème, la bohème, li la li li la li la li li la… »

Tandis que le chanteur évoque un petit restaurant où, parfois, on leur « échangeait une toile contre un bon repas chaud », je monte au grenier et retrouve rapidement le manuscrit, dissimulé parmi divers vieux documents archivés à toutes fins utiles. Il est scellé. Je l'ai fait par honnêteté après la disparition du Dr Mahmoud. Une fraction de seconde, j'envisage de briser ce sceau, mais je m'abstiens, résistant à la tentation de l'ouvrir.

Je le descends précautionneusement et éteins la radio où une publicité pour une chaîne d'hypermarchés a succédé à Aznavour. Puis je reste à méditer quelques secondes, engoncé dans mon siège préféré, un gros fauteuil en cuir marron patiné par les années, acheté d'occasion dans une brocante bruxelloise. Outre son confort, j'adore ce contact de mes doigts posés à plat sur les gros accoudoirs arrondis.

La fenêtre de mon salon est ouverte. Je dépose un plat dans le four à micro-ondes. Une succulente odeur de viande mijotée vient me chatouiller les narines, me rappelant que l'heure de midi approche. Je regarde ma montre : un rapide calcul du décalage horaire m'indique que je peux téléphoner au chef de cabinet. Autant régler cela au plus vite.

Celui-ci me demande de ne pas confier le manuscrit à l'ambassadeur et il insiste pour que je vienne au palais présidentiel, ne fût-ce que quelques jours, afin de l'apporter personnellement.

– Le Président sera ravi de vous revoir et nous assumerons l'intégralité des frais liés à votre déplacement. Si besoin, nous pouvons même vous défrayer pour le temps que vous nous consacrerez, Monsieur Gharbi, précise le chef de cabinet.

– Je vous remercie, mais là n'est pas la question. J'accepte avec plaisir votre invitation qui m'honore, cependant, il me faut trouver le temps de l'intégrer dans mon agenda et je dois aussi en parler à mon épouse. Je m'organise et je vous rappelle, si vous le permettez, afin d'en fixer les modalités.

– Avec plaisir. Je me tiens à votre disposition. À bientôt, Monsieur Gharbi.

– Transmettez à Sa Haute Excellence mon meilleur souvenir.

– Je n'y manquerai certainement pas.

*

Le jour de mon départ, dans le taxi qui nous conduit à l'aéroport, puisque j'ai décliné la proposition de l'ambassadeur de m'envoyer sa voiture, nous empruntons le périphérique, relativement fluide à cette heure matinale de la journée.

Le bruit et l'agitation de la ville s'éloignent rapidement. Comme je n'ai pas envie de parler, pas plus que ma femme, les yeux encore chiffonnés de sommeil, le chauffeur de taxi choisit de rompre la monotonie en allumant son poste de radio branché sur France-Inter. Une chanson se termine ; les derniers accords retentissent avant le générique annonçant les informations. Le gros titre qui ouvre le journal radio me hérisse les cheveux sur la tête :

– Le coup d'État apparemment organisé par un général dissident a coûté, ce matin, la vie au Président de la République du…

Ce n'est pas possible ! Le Dr Mahmoud tué, au moment précis où je le retrouve après plus d'un quart de siècle ? Ma femme sursaute à mes côtés et lance un cri de stupeur :

– Mon chéri mais c'est ton…

Je ne la laisse pas terminer sa phrase :

– C'est tragique, en effet.

J'appuie ma déclaration d'un regard que j'espère explicite et lui serre la main assez fort afin de l'appeler à une plus grande discrétion. Elle reçoit le message et dit d'une voix moins aiguë :

– C'est terrible, le pauvre homme !

Le chauffeur de taxi a donné un petit coup de frein, surpris par le cri de mon épouse. Il nous regarde attentivement dans le rétroviseur et demande :

– Vous avez de la famille là-bas ?

– Non, nous y allons juste pour les vacances mais cela nous contrarie, évidemment. Peut-être que nous n'aurons même pas le droit d'atterrir si la situation est confuse.

– Alors je fais quoi, moi ? On continue vers l'aéroport où on rentre ? demande-t-il d'un ton un peu bougon.

Je réfléchis quelques secondes pour analyser la situation mais ma femme me regarde et prend la décision pour nous deux :

– Faites demi-tour, nous rentrons.

Manifestement, elle a peur et je la comprends parfaitement.

Sur le chemin du retour, mon esprit se refuse à penser sérieusement, se focalise sur des choses futiles, probablement pour atténuer l'horreur de cette triste nouvelle :

– « Adieu motards, légion d'honneur, hélicoptère ou Jet privé et le titre de Biographe du Président comme on s'amusait à le dire en préparant ce voyage… »

Puis je me ressaisis, me remémorant le contenu de sa dernière lettre, qui m'avait été adressée hors valise diplomatique. Il y écrivait ceci :

– « Ce n'est qu'en exerçant la responsabilité du pouvoir qu'on se rend vraiment compte de la difficulté de convaincre, d'organiser, de construire, enfin de gouverner. Ce qui ajoute aux difficultés, c'est l'impatience des gens à observer des résultats tangibles sans tenir compte du temps nécessaire pour chaque réalisation.

À l'évidence, nos peuples sont trop exigeants. Ils croient peut-être que nous disposons d'un bâton magique ! Il faudrait leur rappeler que Rome ne s'est pas faite en un jour. Ils oublient que nous émergeons à peine du colonialisme. Il en reste d'ailleurs des stigmates. Nos richesses ne sont même pas encore entièrement entre nos mains ; des intérêts étrangers continuent à tirer quelques ficelles de notre économie.

Et puis, nos gens n'ont pas la formation dont nous avons besoin dans plusieurs domaines ; nous manquons cruellement de cadres, d'ingénieurs, d'enseignants, de médecins… nous devons partir, non pas à zéro, mais en dessous de zéro, à certains égards. Les infrastructures manquent partout, les usines produisant un minimum de matériel courant restent à construire, ainsi que les voies de communication, sans parler de l'éducation civique, car il ne suffit pas de disposer de bons outils, il faut aussi de bons ouvriers. Il y a toute une mentalité à changer pour responsabiliser les cadres, les agents économiques, les syndicats… tous les rouages d'une société. Certains problèmes sont nés de nos propres traditions, d'autres trouvent leur origine dans notre situation géographique. Il faudra probablement une ou deux générations de transition avant de trouver notre équilibre et que l'économie de ce pays atteigne sa vitesse de croisière.

Les gens s'attendent à ce que nous sortions du jour au lendemain de notre sous-développement. Je ne les comprends pas, eux qui devraient

aujourd'hui être galvanisés par notre liberté nouvelle, non, ils râlent, pestent et renâclent, ils veulent beaucoup alors que le rendement laisse à désirer, ce dont ils sont d'ailleurs les auteurs. Ils confondent politique et miracle… Et même si nous sommes des hommes de conviction et de foi, nous ne sommes que des hommes.

Chacun s'attend apparemment à ce que l'État trouve une solution sur-le-champ à tous ses problèmes, alors que nous sommes de jeunes États et avançons à notre rythme, nécessairement pour que cela se passe sainement. Il faut construire le nouvel avenir sur des bases solides, des fondations inébranlables. Cela prendra forcément du temps et l'histoire nous reconnaîtra ce droit d'aller de l'avant sans précipitation, mais l'actualité nous le refuse aujourd'hui. Il faudrait que tous les chantiers soient terminés le lendemain du jour où ils commencent…

Nos concitoyens devraient être plus indulgents à l'égard de leurs dirigeants et regarder vers les États-Unis, par exemple. Voilà un pays à l'échelle d'un continent, bénéficiant de ressources incroyables, qui a gagné deux guerres mondiales grâce à sa suprématie technologique et à ses énormes moyens économiques. Pourtant, lorsque John Kennedy a prêté serment après son élection, qu'a-t-il dit au peuple américain ? Ce que tout dirigeant aimerait avoir un jour le courage et l'occasion de dire à son peuple : *Ne demandez pas ce que votre pays va faire pour vous, mais demandez-vous ce que vous allez faire pour votre pays!*

Oui, un pays comme le nôtre, qui vient de s'émanciper, a un long chemin à parcourir avant de parvenir à la vraie indépendance et cela se comptera en décennies, quelle que soit l'équipe que l'on portera au pouvoir. La vie est ainsi faite, depuis que le monde est monde. L'évolution a besoin de temps, faute de quoi elle n'est qu'un feu de paille, elle ne s'enracine pas et passe, disparaît ; on l'oublie.

Les dirigeants portent sur leurs épaules une responsabilité écrasante : ils doivent conduire leur peuple à la prospérité et à la paix car le monde, quoi qu'on en pense, reste une jungle. La paix civile est le plus précieux des droits qui soit. Celui qui permet tous les autres. Il n'y a pas de prospérité en temps de troubles, ni de libertés individuelles. Rien d'autre que de l'agitation et un marasme économique qui fragilisent tout l'édifice. »

Il ajoutait ce commentaire désabusé :

« Comme c'était facile quand j'étais dans l'opposition ! J'avais des solutions à tout… dans le jardin du Luxembourg »

Sa lettre se terminait ainsi :

« Le Dr Mahmoud était beaucoup plus heureux en exil que le Président de la République dans son luxueux palais. »

Je n'avais pas aimé cette remarque, estimant qu'il n'avait pas le droit de se décourager, compte tenu de la fonction qu'il occupait et qu'il avait choisie. En même temps, il était humain et me témoignait là d'une grande estime, en me confiant ses états d'âme.

Et puis la vie en a décidé autrement. La mort, plutôt.

Je ne le reverrai jamais…

Je me retrouve dans la même situation que vingt cinq ans auparavant, en ayant cette fois percé l'énigme qui entoure son auteur, mais toujours avec le manuscrit sur les bras. Or, dans le contexte actuel, celui-ci me semble bien trop encombrant. Il convient de réfléchir à ce que je vais en faire.

«Dar Weldi»

Lorsque j'étais encore petit garçon, j'avais entendu Ommi exprimer un jour le regret de ne pas avoir pu s'offrir la jolie robe qu'elle avait vue en vitrine d'un magasin, en raison de son prix trop élevé. Cela m'avait touché et, comme le font souvent les enfants, je lui avais promis que « quand je serai grand » je lui offrirais plein de robes. Je m'étais très précisément engagé à lui acheter sept robes afin qu'elle puisse en changer chaque jour. Le large sourire affectueux d'Ommi m'avait immédiatement remercié de cette déclaration d'amour filial.

Le lendemain du décès de mon père, cette promesse m'était revenue à l'esprit. Avec une grande précision, je m'étais souvenu de toute la scène : la douce lumière de fin d'après-midi qui nimbait la cour de notre maison où j'avais formulé cette déclaration, le discret parfum épicé que ma mère achetait à Souk El Bélat et dont j'avais humé une pleine bouffée lorsqu'elle m'avait pris dans ses bras pour me remercier de ma gentillesse, plaquant ma petite tête contre son cou à l'endroit précis où elle s'en déposait une goutte du bout de l'index, chaque matin.

Je me souviens comme je m'étais senti bien, fier et heureux d'avoir pu lui rendre le sourire !

J'ai tenu ma promesse, plus tard. À chacun de mes retours au pays, je prenais soin d'apporter dans mes valises sept robes pour Ommi.

Au début, ravie, elle avait exprimé sa surprise et je lui avais rappelé mon engagement qu'elle avait naturellement oublié. Puis, quelques années plus tard, elle m'avait demandé d'arrêter. M'amenant devant le placard de sa chambre, elle l'avait ouvert et m'en avait montré le contenu en disant :

– Regarde mon fils, j'ai plein de robes, celles que tu m'as si généreusement offertes ; il y en a que je n'ai encore jamais porté tellement j'ai le choix et je commence même à en donner autour de moi. Je te remercie sincèrement mais tu dois arrêter désormais et utiliser ton argent pour d'autres

acquisitions. Pense un peu à toi, à tes enfants. J'ai des dizaines de robes, je ne sais plus où les ranger !

– Alors je t'offrirai une deuxième armoire, ai-je plaisanté.

Malgré son insistance, je n'avais pas cédé. J'avais continué à lui apporter sept nouvelles robes à chacune de mes visites. Le plaisir que j'y prenais et l'enthousiasme qui m'animait m'interdisaient de renoncer à ce rite. Je ne voulais plus jamais la voir se priver de quoi que ce soit et la robe symbolisait à mes yeux cette privation.

Afin de faciliter ses fins de mois, je lui avais alloué également une petite pension. Radieuse, elle me précisa que cela lui permettrait d'économiser pour le trousseau de mes deux sœurs qui n'étaient pas encore mariées.

L'été suivant, je louai un bungalow pour qu'Ommi et mes sœurs passent l'été au bord de la mer et que nous puissions recevoir et réunir les autres membres de la famille.

Un jour, je me trouvai là, seul avec Ommi. Elle revint à la charge :

– Mon fils, je te supplie de ne plus m'offrir de robes, j'en possède bien plus qu'il ne m'en faut. Vraiment, cela me gêne… C'est trop.

– Bien, mais à une condition : dis-moi quel est le cadeau que tu aimerais que je te fasse une fois pour toutes, celui dont tu rêves vraiment, quel qu'il soit. Celui qui te ferait le plus plaisir.

Ommi m'a regardé droit dans les yeux durant plusieurs secondes avant de me demander, la voix étranglée par l'émotion :

– Si je te le demande, tu jures de le faire, que je sois morte ou vivante ?

– Oui, lui répondis-je, interloqué par cette curieuse condition.

– En vérité, précisa-t-elle alors, ce ne sera pas un cadeau pour moi, mais pour toi, mon fils.

– Pour moi ? Et c'est quoi ?

– Je voudrais que tu t'achètes une maison à Tunis, ainsi je pourrais dire avec fierté « Dar Weldi », la maison de mon fils. Quand on me demandera où j'étais, je répondrai : « Fi Dar Weldi. »

Je ne sais pas exactement pourquoi j'ai tout de suite répondu par l'affirmative, alors que ma décision était bien de vivre définitivement en Belgique. Elle le savait pertinemment ; je n'avais jamais laissé planer le moindre doute à ce sujet. Cependant, je voulais ardemment lui faire plaisir, et à mes yeux, une promesse était une promesse, on se devait de l'honorer. Je me

suis donc immédiatement attelé à la tâche et ai commencé à économiser pour réaliser le rêve d'Ommi.

Cependant, j'étais encore lié par divers autres emprunts et j'aurais du mal à trouver des sources de financement pour un tel achat alors que j'exerçais ma profession à titre indépendant et ne disposais pas d'un salaire fixe.

Il m'a effectivement fallu patienter quelques années avant de pouvoir m'engager dans une telle transaction. J'y suis quand même parvenu.

Cette année-là, grâce à la perspicacité de Moune, nous avons déniché un duplex en construction dans une magnifique cité à Marsa plage, dans la banlieue nord de Tunis. Sans perdre une minute, après avoir visité l'appartement témoin, nous avons signé le contrat d'acquisition.

En retournant voir Ommi ce jour-là chez ma sœur Latifa, mariée entretemps, je lui annonçai que j'avais une bonne nouvelle concernant une vieille promesse.

Elle m'avait fixé curieusement, trouvant manifestement mon attitude saugrenue. Je l'avais regardée aussi, en souriant, et j'avais peu à peu vu ses traits passer de l'étonnement au bonheur, lorsqu'elle avait compris que je faisais allusion à notre ancienne discussion :

– Tu… tu as acheté une maison à Tunis ?

– Mieux que ça, à Marsa plage, à deux pas du Safsaf.

Elle s'était précipitée dans mes bras, manquant presque de me renverser tellement je ne m'y attendais pas, car cette attitude ne lui était aucunement familière. Comme son cœur devait être gonflé de joie ! Elle avait juste dit :

– Oh ! Mon fils… mon fils… et à côté du Safsaf…

En effet, quand on habitait le quartier populaire de Souk El Bélat, un café de La Marsa était très en vogue, « Le Safsaf. » C'était un luxe pour les Tunisois d'aller prendre du thé dans ce café pittoresque avec un chameau qui tournait autour d'un puits pour puiser l'eau. En fait, l'attraction la plus prisée des estivants qui avaient les moyens d'aller passer leurs vacances au bord de la mer. Ommi rêvait souvent d'y aller aussi mais nous n'en avions pas les moyens et mon père était trop casanier.

C'est pourquoi elle était aux anges d'apprendre que «Dar Weldi» était située à quelques mètres seulement du Safsaf.

Depuis lors et pendant plus de 20 ans, Ommi a passé les vacances d'été avec nous « Fi Dar Weldi…»

À la fin de sa vie, nous l'emmenions en promenade le long de la plage. J'emportais une chaise pliante pour lui permettre de s'asseoir de temps en temps. Nous devions forcément passer à côté du Safsaf, à l'aller comme au retour, et je l'entendais dire parfois :

– Tu te rends compte ? Le rêve d'antan est devenu un quotidien pour moi… Al Hamdu Lillah, « merci Seigneur. »

Une fois, pour la gâter, nous louâmes un bungalow qui donnait sur El Kantaoui, un port de plaisance haut de gamme, près de la ville de Sousse. Il abritait des voiliers de toute beauté et d'immenses vedettes, des bateaux de riches au pont de teck soigneusement huilé, à la coque immaculée, astiquée presque chaque jour par des marins en uniforme blanc ou bleu marine. Amarrés à quai ou sur un des pontons, ou encore en train de manœuvrer, ils forçaient l'admiration des badauds.

Après le coucher de soleil, Ommi passait des heures et des heures à regarder l'animation du port et, chaque soir, avant de se coucher, elle me regardait avec les yeux d'une jeune fille à qui on venait d'offrir un splendide cadeau. Ce sont ces images du bonheur d'Ommi qui m'encourageaient tous les ans à faire encore mieux l'année suivante et à trouver une autre idée pour la combler. Un jouet à piles en robe de danseuse du ventre qui se met à rouler et balancer les hanches au moindre applaudissement sur un fond de musique orientale, un autre en perroquet au plumage vivement coloré qui répète les mots qu'on lui dit…

Hélas, chaque idée nouvelle marquait aussi une année nouvelle ; le temps ne daigne jamais suspendre son vol.

Petit à petit, été après été, je la voyais se tasser et les rides gagnaient du terrain sur son beau visage fier, descendant depuis le front, remontant depuis le cou. Les bonnes se succédaient chez elle pour l'aider à assumer les corvées du ménage.

Comme elle ne savait pas composer les numéros de téléphone, je lui achetai un appareil qui permettait de les mémoriser et de les rappeler en pressant sur des touches sur lesquelles étaient initialement collées des images. Je remplaçai celles-ci par des photos de ses enfants pour sa facilité. Ainsi, à chaque fois qu'elle souhaitait joindre l'un d'entre nous, il lui suffisait d'appuyer sur sa photo. Rien de plus simple ! Elle était ravie de cette invention, comme un enfant découvrant un beau jouet. Un jour où je m'étonnais

d'un tel enthousiasme, qui me paraissait un peu excessif pour un simple téléphone, elle m'expliqua :

– Ce n'est pas l'appareil en lui-même qui me plaît, mais tu m'as offert une certaine autonomie que je n'avais pas auparavant : te rends-tu compte qu'à 80 ans je n'ai jamais pu utiliser un téléphone toute seule pour parler librement et à l'abri des indiscrétions. C'est cela qui me rend si joyeuse, Khémaïs. Tu es si bon et si gentiel avec moi. Je suis fière de toi.

Elle me disait cela en regardant avec ravissement le grand cadre de la photo multicolore où elle apparaissait avec tous ses enfants et ses petits-enfants, que je lui avais confectionné pour lui montrer qu'elle avait bien rempli sa vie sur terre. Grâce à la collaboration d'un graphiste, la photographie d'Ommi, les mains ouvertes pour prier, avait été placée au centre d'un ciel bleu où chaque étoile portait le prénom d'un de ses enfants ou petits-enfants, avec Baba Laziz en médaillon. Ommi ne savait pas lire mais elle s'était amusée, m'a-t-on dit, à plusieurs reprises, à compter ses trente-trois étoiles, ravie de sa nombreuse descendance.

Suivant son regard, mes yeux se portèrent sur ce cliché. Elle aurait sûrement plus de raisons d'être fière d'elle ! Je me sentais vraiment très ému.

Sans répondre, je rougis de son compliment et détournai la conversation sur le repas du soir, lui demandant ce qu'elle allait nous préparer de bon.

Un jour de février 2001, je lui téléphonai pour prendre de ses nouvelles, comme je le faisais régulièrement. Rien qu'à sa voix, je compris qu'elle n'était pas bien. Elle tenta de me rassurer en évoquant une fatigue passagère mais sans y parvenir. Cela me rappela trop mon père, le contexte de sa mort, le fait que personne ne m'ait tout de suite indiqué la gravité réelle de son mal. Pas question de me laisser prendre deux fois de semblable manière !

Je fis semblant de croire à sa fatigue passagère et je raccrochai peu après, sans rien dire de mon intention. Mais à peine avais-je reposé le combiné sur l'appareil que je le repris et composai le numéro de Tunis-Air. Je réservai deux billets pour Moune et moi, ainsi qu'une chambre d'hôtel afin de ne pas gâcher l'effet de surprise. Je souriais déjà en imaginant la tête d'Ommi en nous voyant ainsi débarquer à l'improviste !

Au jour « J », alors que nous sommes bien installés à l'hôtel, à Amilkar, dans la banlieue de Tunis, je téléphonai à Ommi comme si de rien n'était, laissant supposer que je me trouvais à Bruxelles. Nous bavardâmes quelques minutes, puis je lui indiquai qu'il me fallait raccrocher pour me rendre à un rendez-vous mais que je la rappellerais dans une heure environ afin de poursuivre notre conversation.

Le temps de louer une voiture et d'effectuer le trajet jusque chez elle, je me garai et chargeai Moune de faire le guet pour s'assurer que personne ne se trouvait sur le balcon.

– Non, il n'y a personne, me dit-elle.

Je sortis alors le téléphone portable de ma poche et composai à nouveau son numéro.

– Oui, bonjour, dit-elle.

– C'est Khémaïs, Ommi, je te rappelle comme convenu. Après quelques palabres, je lui demandai :

– Ommi, voudrais-tu regarder par la fenêtre ?

– Que je quoi ?

– Peux-tu regarder par la fenêtre et me dire ce que tu vois, s'il te plaît ?

– Mais… pourquoi ?

– S'il te plaît, mets-toi sur ton balcon et dis-moi ce que tu vois. Cela me changera du ciel gris que nous avons ici, à Bruxelles. Fais-le pour moi. Allez, vas-y, tu en as pour quelques secondes.

Je l'entendis poser le téléphone, résignée. Elle devait trouver que j'avais de drôles de lubies mais je jubilais de ma farce d'étudiant ! Se penchant par la fenêtre, elle m'aperçut en compagnie de Moune qui lui adressait déjà des signes de la main.

Le moment de stupeur passé, son visage rayonnait de bonheur ! Nous riions tous de ma plaisanterie. Sa surprise avait été d'autant plus totale que depuis plus de trente-cinq ans, je n'effectuais aucun voyage à Tunis sans la prévenir et sans fixer méticuleusement la date et l'heure d'arrivée que je lui annonçais longtemps à l'avance. J'ignorais ce qui m'avait pris exactement, mais son rire était la plus douce des musiques qui eût bercé mes oreilles depuis bien longtemps. Ommi riait beaucoup, mais depuis quelques mois elle riait peu. Grâce à mon stratagème, j'avais réussi à l'amuser comme une enfant.

Quelques instants après, elle courut vers son téléphone pour appeler un à un ses autres enfants et leur poser la même devinette :

– J'ai de la visite, devine qui est arrivé chez moi, aujourd'hui ?

Ce fut la plus grande surprise faite à Ommi, quelques mois seulement avant son décès.

Malheureusement, le lendemain de cette surprise, nous la conduisîmes, Othman et moi, à la clinique pour une échographie des reins. Son médecin lui avait demandé cet examen depuis longtemps mais elle s'y refusait, reculant la date du rendez-vous sous les prétextes les plus divers, inquiète peut-être de se rendre dans un lieu où son époux s'était éteint, loin des siens.

Profitant de ma présence, j'insistai pour qu'elle fît cet examen. Je ne m'attendais pas à ce que l'on lui découvrît une maladie aussi grave : l'échographie révélait un cancer du foie et de la vésicule biliaire, dont elle souffrait manifestement depuis longtemps, sans rien dire.

Le mal était trop ancien pour être soigné par simple chimiothérapie. La vésicule lui fut enlevée, mais le foie s'avéra inopérable.

Le Dr Chtourou m'avait prévenu : la situation était grave, il fallait envisager la pire extrémité, à court terme. Il avait agi au mieux mais la guérison n'était malheureusement pas envisageable.

Six semaines après cette visite, je lui dis au téléphone :

– Ommi, j'ai envie de venir te rendre visite.

– Non, me répondit-elle, tu es déjà venu il n'y a pas longtemps. Attends un peu, je te dirai quand tu peux venir.

– Ce n'est pas possible, insistai-je, j'ai déjà réservé le billet d'avion.

– Et ton travail ?

– Je viens le week-end seulement. Je me suis organisé : je dormirai chez Latifa et Khaled.

Elle était méconnaissable et la revoir dans cet état me bouleversait profondément. J'essayai de cacher mon trouble pour ne pas l'inquiéter, et m'imposai de sourire en m'approchant de son lit. Incroyable comme elle avait changé en six semaines à peine ! Elle était constamment alitée et ne quittait plus sa chambre, n'ayant même pas la force de faire quelques pas dans le couloir. Les premières escarres apparaissaient en bas de son dos et sous ses cuisses. Mes sœurs Latifa et Jamila se relayaient pour la soigner et essayaient de la changer souvent de position. Nous engageâmes également

une aide-soignante pour lui tenir compagnie. Nous nous cotisâmes, tous ensemble, pour lui permettre de bénéficier de tout le confort qu'elle méritait, désespérés de ne pouvoir faire davantage pour elle à qui nous devions tant.

Les trois jours passèrent trop vite. Au moment de la quitter, je sentis que je ne la reverrais plus vivante. J'ignorais quand je pourrais revenir et elle déclinait à vue d'œil. Je me penchai sur elle, le cœur lourd, enserré dans un étau, puis je l'embrassai à plusieurs reprises sur le front, avec toute la tendresse que j'avais pu faire passer dans le dernier baiser, appuyé. En me redressant, j'étouffai péniblement cette douleur avant de sortir précipitamment de la chambre. Dans les escaliers, n'en pouvant plus, j'éclatai en sanglots, laissant s'exprimer cette profonde souffrance qui me taraudait depuis tout à l'heure dans cette chambre où régnait déjà l'odeur de la mort. Mouldi et mon beau-frère Abdelhakim essayèrent de me consoler. Entre deux hoquets je leur expliquai :

– Vous, vous allez encore la voir, mais moi…

En sortant, je me rendis compte que, sans le faire exprès, j'avais emporté – avec l'assentiment de Jamila m'a-t-elle dit après – la canne d'Ommi, le seul héritage qui m'échut d'elle. Le seul que je désirais, hormis le souvenir que je garderais d'elle à jamais. Cette canne serait mon support et mon soutien dans ma vieillesse et m'aiderait à penser à Ommi chaque fois que je la regarderais ou la prendrais en main pour chercher un appui.

À mon retour à Bruxelles, mon fils Karim insista pour aller la voir à son tour.

En le voyant, Ommi a murmuré :

– Khémaïs sait que je vais mourir, dis-lui de ne pas pleurer.

Elle a dit cela sans en attendre de réponse, ni de réaction. Elle exprimait une conviction. Karim a parfaitement compris, il n'a pas essayé de nier, n'a formulé aucun commentaire. Il a simplement pressé délicatement la main d'Ommi ; elle a esquissé un pâle sourire et s'est endormie, terrassée par la maladie et par les médicaments contre la douleur.

Un mois plus tard, elle nous quittait pour toujours.

Même son dernier souffle de vie, m'a rapporté Jamila, Ommi l'avait consacré à implorer la protection divine… pour nous, ses enfants.

Elle s'est éteinte, le doigt levé vers le ciel indiquant sa profession de foi proclamant l'unicité de Dieu, alors que j'étais au téléphone avec Mouldi qui me demandait de rentrer d'urgence.

Elle n'a pas eu peur de la mort qu'elle voyait pourtant venir car en vraie croyante qu'elle était, elle a attendu sa fin avec résignation.

J'étais désormais orphelin.

C'est toute une part de ma vie, de mon enfance, qui disparaissait avec elle. J'étais désormais adulte à cent pour cent et je découvrais ce curieux moment où ceux qui nous ont précédés sur cette terre nous laissent en « première ligne. » Je serais parmi les suivants sur la liste et je prenais vraiment conscience du fait que j'étais mortel, comme tous les êtres humains, même si je n'en avais jamais réellement douté. La douleur de perdre Ommi se trouvait encore exacerbée par cette étrange découverte métaphysique. Mais que faire contre la volonté divine ?

Je ressortis de cette épreuve avec le sentiment du devoir accompli, me réjouissant plus que jamais d'avoir pu apporter à Ommi, de son vivant, de jolies robes, un certain confort et « Dar Weldi. »

Chapitre VIII

Un manuscrit maudit

Pendant les premières vingt-quatre heures après le coup d'État qui m'avait coûté la « Légion d'honneur », on donnait le Dr Mahmoud pour mort ; puis, petit à petit, les agences de presse nuancèrent leurs informations et mirent ce décès au conditionnel.

Nous restions collés à la radio d'autant plus que nous étions en congé ; le temps ne nous faisait pas défaut ! Nous zappions d'une station à une autre, regardions les différentes chaînes de télévision, soucieux d'obtenir des nouvelles complémentaires ou contradictoires, en multipliant les sources. De même, le lendemain, au lieu de nous contenter de notre quotidien habituel, nous en achetâmes cinq pour recouper les informations et essayer de nous forger une opinion sur le sort réservé au Dr Mahmoud par les nouveaux maîtres du pays. Des gens l'auraient vu emmené en hélicoptère vers une destination inconnue… D'autres prétendaient qu'il avait réussi à s'échapper du palais présidentiel où il était encerclé, grâce à un passage souterrain.

Quelques jours passèrent, après quoi les informations le concernant et concernant plus largement son pays disparurent petit à petit de l'actualité, puis définitivement. D'autres catastrophes, d'autres coups d'État et d'autres accidents accaparaient les journalistes, le sensationnel et l'audimètre exigeant du sang frais et des rebondissements !

Un mois s'était écoulé. Le nouveau régime était solidement installé. On parlait d'un prochain procès pour le Dr Mahmoud et ses proches collaborateurs. Il devenait évident qu'il était bien vivant. Les nouveaux venus avaient apparemment adopté une vieille tactique, efficace depuis l'aube des temps, qui tendait à démoraliser l'adversaire en annonçant à ses partisans la mort

de leur chef, pour hâter leur reddition. J'étais soulagé de savoir le Dr Mahmoud en vie. L'annonce de son décès m'avait vraiment traumatisé.

Le temps continua sa course immuable, puis un jour, je reçus un coup de téléphone inattendu de l'ambassadeur qui, après quelques palabres sur mon voyage non concrétisé, me réclamait le manuscrit du Dr Mahmoud :

– Selon son chef de cabinet, ce document est encore chez vous puisque finalement vous n'avez pas effectué le voyage.

Surpris par cette demande à laquelle je ne m'attendais plus et pour gagner du temps et pouvoir réfléchir, je l'informai que j'étais en réunion et que je le rappellerais. Aussitôt ce petit mensonge proféré et le combiné reposé sur son socle, je redécrochai mon téléphone afin de me rendre injoignable et montai chez moi pour examiner calmement ce problème.

J'ignorais ce que contenait le manuscrit, excepté les textes que j'avais rédigés moi-même sur la base des canevas que le Dr Mahmoud m'avait remis à Paris. Les autres textes, notes, références ou autres éléments étaient de son cru et je ne me souvenais plus exactement de leur contenu. En y réfléchissant bien, il y avait des noms, des dates, des lieux, etc.

Qui sait ce qui arriverait si je remettais ce manuscrit avec tous ces noms, toutes ces réflexions du Dr Mahmoud sur son pays et sur le monde ? Certaines pièces ne serviraient-elles pas à l'envoyer devant un peloton d'exécution avec plusieurs de ses compagnons ? Le doute était permis et il me taraudait. Ma responsabilité était énorme.

J'ai eu peur et cette peur est allée en grandissant. Et puis curieusement, voilà qu'arrivée à son paroxysme, elle m'a quitté ! Une forme de sérénité lui a succédé ; une véritable paix intérieure.

On dirait qu'il existe une sorte de seuil où la peur atteint un tel niveau qu'elle paralyse ou libère, provoque la grosse panique ou le courage qui fait oublier le danger. À un moment donné, on se détache de l'événement et on le traite de l'extérieur. On ne voit plus alors que l'objectif qu'on s'était fixé et tout doit concourir à l'atteindre, quel que soit le prix à payer.

Je passai le reste de la journée et une partie de la nuit à réfléchir, cachant l'information à mon épouse pour ne pas l'inquiéter, prétextant un travail en retard pour justifier mon insomnie. Il serait toujours temps de la mettre au courant, si nécessaire.

Le lendemain matin, je mis à exécution mon plan mûri la veille. Je pris le manuscrit ainsi que toute la correspondance échangée avec le Dr Mahmoud, les glissai dans une grande enveloppe et montai dans le TGV pour Paris. Là, je m'adressai à la première grande banque de la place et déclarai à l'employée mon souhait d'ouvrir un compte de non-résident et de réserver un coffre-fort. Je versai une somme d'argent pour le compte et mis l'enveloppe en sécurité.

Je regagnai ensuite mon bureau à Bruxelles sans que personne ne s'aperçût de ce déplacement, remerciant en mon for intérieur le concepteur du TGV pour cette belle invention qui permettait une telle prouesse ! Mais le plus dur restait à faire…

Je décrochai le téléphone et appelai l'ambassadeur :

– Bonjour, Excellence.

– Bonjour, Monsieur.

À sa voix, je sentis aussitôt qu'il ne croirait pas aussi facilement mon mensonge. Je continuai quand même, du ton le plus naturel possible :

– Je n'ai pas pu vous rappeler hier car, aussitôt après notre communication, ma ligne est tombée en dérangement. J'en ai profité pour voir si je disposais encore de documents qui ne m'appartiennent pas, mais je n'en ai pas trouvé. Désolé. Cela date de si longtemps !

– Bon… au revoir, Monsieur.

– Au revoir, Excellence.

J'étais étonné de la rapidité avec laquelle j'avais réglé cette question mais le téléphone sonna à nouveau quelques minutes plus tard, comme je le craignais.

– Ici, le premier secrétaire de l'ambassade, annonça une voix un peu doucereuse qui se fit vite menaçante pour me prévenir, en substance, que si je ne rendais pas les documents, cela risquait de se dégénérer pour moi.

Je recevais des menaces, chez moi ! La communication se termina mal évidemment. J'étais partagé entre la colère et l'inquiétude.

Pendant trois jours il ne se passa rien, mais dès le quatrième jour au matin le téléphone sonna et cela se répéta pendant toute la journée, avec toujours le même rituel : on raccrochait dès que je décrochais.

Les jours suivants, il sonna à des heures tardives. Puis un soir, une voix déformée, sans doute étouffée par un mouchoir, proféra cette menace en articulant bien chaque syllabe :

– Une bombe va bientôt exploser dans votre maison.

Clac ! fit le combiné raccroché sèchement. Je n'entendis plus que le « bip… bip… » de la ligne. À mon tour je reposai l'appareil, réfléchissant à cet avertissement : devais-je le prendre au sérieux ou ne s'agissait-il que d'une fausse menace pour m'effrayer ? Mon épouse me tira de mes cogitations : elle avait entendu la sonnerie, il se faisait tard. Elle s'inquiétait :

– Qui était-ce ?

Là, je fus obligé de lui dire ce que j'avais entendu. Elle me demanda d'informer la police immédiatement et tandis que je souscrivais à sa suggestion, elle réveilla les enfants et les habilla vite chaudement…

Entre-temps, la police arriva, suivie aussitôt après par une équipe de maîtres-chiens spécialisés dans la détection d'explosifs. Puis ils évacuèrent les membres de ma famille hors de la maison, leur conseillant de s'installer provisoirement chez des proches ou des voisins.

Les policiers me demandèrent ensuite de faire avec eux le tour de mes bureaux où des clients ou des livreurs étaient censés s'être trouvés durant les dernières 48 heures. J'avais pour consigne de leur montrer les objets qui ne m'appartenaient pas.

Je me pliai aimablement à leurs exigences et les vis tout passer au peigne fin. Mais je lisais la peur sur leur visage, aussi, et cela me permit de réaliser le risque qu'ils encourent pour protéger les citoyens.

Ils ne trouvèrent rien. Mon épouse et les enfants rentrèrent à la maison et nous dûmes répondre à certaines questions.

– Avez-vous reçu des menaces dernièrement ?

– Non.

J'avais eu un peu honte, mais devant les miens, je ne pouvais pas agir autrement.

– Avez-vous eu un différend avec un client, un parent, une connaissance ?

– Non, rien de tel.

– Avez-vous été insatisfait par un achat récent ou avez-vous rendu quelqu'un insatisfait par la vente de quelque chose ou d'un service ?

– Non, pas du tout.

– Avez-vous reçu d'autres coups de fil de ce genre ?

– Non, mais parfois le téléphone sonnait et lorsqu'on décrochait, il n'y avait personne. Mais peut-être s'agissait-il d'erreurs ?

L'interrogatoire terminé, le policier qui posait les questions ferma son calepin et me précisa que nous nous reverrions prochainement, puis il me tendit sa carte afin que je lui communique toute information qui me reviendrait à l'esprit ou que je l'informe d'un éventuel nouvel appel ou courrier menaçant. Ensuite, la maison retrouva son calme. J'allai vérifier soigneusement que toutes les issues, volets et portes étaient bien fermés. Nous nous endormîmes difficilement cette nuit-là.

J'avais gardé mon secret… Avais-je eu raison ou tort ? J'ai réfléchi toute la nuit à la situation dans laquelle je me trouvais bien malgré moi.

Le lendemain matin, je téléphonai au Capitaine Xavier, un officier de la sécurité des personnalités étrangères relevant du ministère de l'Intérieur avec lequel j'avais eu l'occasion de sympathiser par le passé. À chacune de mes prestations d'interprète mettant en contact des personnalités étrangères de premier rang, chefs d'États ou ministres, c'est lui qui me contactait pour me donner ses directives en terme de sécurité. Je l'avais également croisé à quelques reprises dans des réceptions d'ambassades, où nous avions aimablement discuté. Il était pour nous tous « Monsieur sécurité » et je décidai donc de m'en remettre à son expérience. Lui saurait me conseiller et peut-être m'aider, car la situation devenait trop grave pour que je puisse l'assumer seul ; de plus je tenais à sécuriser ma famille.

Je lui demandai un rendez-vous, lui précisant que c'était sérieux. Il put se libérer et nous nous vîmes le jour même dans un restaurant. Je lui parlai de l'alerte à la bombe de la veille et aussi du coup de fil menaçant du premier secrétaire de l'ambassade. Du manuscrit, je n'ai soufflé mot, survolant à peine le sujet :

– Je pense qu'ils croient que j'aurais chez moi des documents appartenant à l'ex-président.

L'officier me rassura : des alertes à la bombe, c'était de l'intimidation. À partir du moment où les policiers n'avaient rien trouvé, tout cela n'irait pas chercher loin, on voulait juste m'impressionner.

– Vous verrez, dans quelques jours cela cessera. Tenez-moi au courant quand même mais ne vous en faites pas, ils vous laisseront tranquille car si on voulait vous abattre, vous seriez déjà mort, conclut-il.

Avec l'accord de mon épouse, nous renforçâmes la serrure de la porte d'entrée et achetâmes un berger malinois.

Les jours passèrent, semblant donner raison au Capitaine Xavier : cela paraissait vouloir se calmer…

Quelques semaines plus tard, nous partîmes, comme tous les ans, à Middelkerke, à la mer du Nord, pour y passer les quinze jours des vacances de Pâques avec les enfants et notre chien Blacky. Cela nous ferait du bien de changer d'air, loin de tous ces soucis, estimions-nous, et nous avions raison ! Nous avons bénéficié d'un très beau temps ; le soleil était omniprésent.

Rentré seul en fin de semaine, juste pour relever le courrier et jeter un œil sur la maison, à peine avais-je franchi le seuil de la porte que le téléphone sonna, sonna… Je courus à perdre haleine et décrochai sans rien regarder d'autre dans la pièce que le combiné téléphonique dans lequel j'ai lancé un « Allô » un peu essoufflé.

– Ne vous affolez pas, Monsieur Gharbi, c'est le Capitaine Xavier.

Pendant qu'il parlait, je parcourais du regard mon bureau, ma bibliothèque, hébété, atterré : la pièce avait été visitée et tout avait été déplacé, les livres ne se trouvaient plus à leur place. La voix me rappela à elle :

– Eh ! oh ! Vous êtes toujours là ? Ne vous affolez pas ! Vous êtes en sécurité ! Deux agents sont sur place et vous protègent. Ils sont dans une voiture banalisée devant chez vous et m'ont informé de votre arrivé pendant que vous gariez votre voiture. J'arrive dans un quart d'heure. Je vous expliquerai tout…

En attendant son arrivée, pressé d'entendre ce qu'il avait à me dire, je montai dans les chambres et je fis le tour complet de la maison : le salon, la cuisine… tout était en ordre, il n'y avait que mon bureau, au rez-de-chaussée, et la bibliothèque qui avaient été visités. J'en déduisis qu'il ne s'agissait pas de cambrioleurs « ordinaires » car rien n'a été volé visiblement.

Le Capitaine Xavier arriva. Je lui ouvris la porte aussitôt, heureux de le revoir. Il m'expliqua alors que depuis l'alerte à la bombe et sur ordre venu « d'en haut », une surveillance avait été instaurée 24 heures sur 24 à

l'extérieur de mon domicile et la souricière avait fonctionné : deux intrus avaient été cueillis à la sortie de mon bureau jeudi dernier.

Ils n'avaient rien emporté mais, couverts par l'immunité diplomatique et ne pouvant donc être placés en garde à vue, ils avaient été déclarés persona non grata et embarqués dans le premier avion.

Le Capitaine précisa ensuite que l'affaire n'avait pas été rendue publique, contre l'engagement de l'ambassade de ne plus rééditer ce genre de forfait sur notre territoire et… « l'élargissement d'un des nôtres », détenu dans ce pays.

Que valait cette promesse ? Après un bref instant de réflexion, je posai la question au policier :

– Est-ce qu'il y a un engagement écrit de leur part ?

– Jamais dans ce genre de tractations, mais il sera respecté.

Il semblait sûr de lui, cela me rassura. Comme j'étais seul et pour m'aider à me changer les idées, il m'a invité à aller manger avec lui au restaurant. J'ai accepté cette offre courtoise, sensible à son geste. Nous avons parlé de tout et de rien, puis la conversation a pris un tour auquel je ne m'attendais pas du tout :

– Maintenant que vous n'avez plus rien à craindre, entre nous ; avez-vous le manuscrit ?

– Pourquoi me posez-vous cette question ?

– Je fais mon métier.

J'improvisai :

– Non, je ne l'ai plus ; je l'ai posté quelques semaines avant mon voyage raté, à la demande du Dr Mahmoud, enfin du Président.

Le Capitaine me regarda dans les yeux quelques secondes puis il posa doucement sa serviette sur la table en me fixant d'un air grave :

– J'espère que vous me dites la vérité, cette fois. Dans votre intérêt.

Je retournai à Middelkerke et ne dis rien à mon épouse puisque j'avais pu tout ranger en place et que le Capitaine Xavier était d'accord pour ne pas inquiéter ma famille. Je pensai alors que ce cauchemar était terminé. Du moins ai-je voulu le croire très fort…

Nous étions en congé en Tunisie en cet été 1994 et la météo nous gâtait. Puisqu'il faisait beau, j'avais emmené ma famille à la plage de la Marsa et m'étais allongé sur le sable. Les enfants jouaient et s'amusaient comme des petits fous. Moune était allée nager avec le plus jeune. J'étais heureux de voir ma famille profiter de ces vacances qui touchaient à leur fin.

Je rêvassais, profitant pleinement de ces moments tout simples et si agréables, un petit poste de radio branché sur Radio-Tunis, chaîne internationale, posé à côté de moi et une boisson fraîche à la main, lorsque j'entendis le générique des informations, puis les titres :

« Échec de la mutinerie déclenchée ce matin à l'aube par un régiment militaire mais plus de trace de certains prisonniers de marque dont l'ex-président de… »

Je me suis brusquement redressé, saisi, et ai instinctivement augmenté le volume du poste.

– Alors, tu ne viens pas nager ? m'a demandé Moune, tout sourire.

– Oh ! oui, mais tantôt, je préfère écouter…

– Écouter quoi ?

– Non, euh… je veux dire bronzer.

– N'oublie pas qu'on rentre après-demain à Bruxelles ! Tu devrais profiter un peu de la mer, elle est délicieuse.

Heureusement que nous rentrons car je ne tiens plus en place, me suis-je dit en mon for intérieur tout en souriant à Moune pour dissimuler mes pensées. Il y avait plus de six ans que le Dr Mahmoud avait été renversé et voilà que l'on reparlait de lui. Après l'avoir jadis annoncé mort, puis prisonnier, on l'avait dit vivant et maintenant on affirmait qu'il avait disparu de sa prison. Cela signifiait-il qu'il s'était évadé ? Ou au contraire, l'avait-on discrètement éliminé ?

Oui, vraiment, il me tardait de rentrer en Belgique. Mais je réussis à me contenir pour ne pas gâcher les tout derniers jours de congé de Moune et des enfants.

Nous sommes rentrés à Bruxelles et avons repris le travail.

Environ deux mois après l'annonce de cette mystérieuse disparition, le téléphone sonna tandis que je me trouvais à mon bureau, relisant une de mes traductions.

Je n'ai pas reconnu la voix qui demandait :

– Je voudrais parler à monsieur Gharbi.

– Je vous écoute.

– C'est vous-même ?

– Oui, c'est bien moi ; puis-je vous être utile ?

– Je suis un ancien client… très ancien. Nous nous sommes vus la première fois chez Lemercier, le libraire. Vous vous en souvenez ?

– (silence…)

J'ai préféré privilégier la prudence car cette voix ne m'était pas vraiment familière. Il est vrai que bien des années avaient passé ; en outre, je n'ai jamais parlé au téléphone auparavant avec le Dr Mahmoud. S'il ne m'avait pas précisé son nom directement, c'est qu'il y avait une raison. J'ai attendu la suite. La voix a poursuivi :

– La première fois nous avons joué au lettré et vous avez gagné.

J'ai bien compris qu'il précisait cela pour me permettre de dépister un éventuel intrus car seul le Dr Mahmoud connaissait cette information. Cette fois je suis entré vraiment dans la conversation :

– Je vois qui vous êtes et suis heureux d'avoir de vos nouvelles, grand frère.

Puis sur la même longueur d'onde de prudence extrême :

– Vous téléphonez pour la revanche alors ?

– Oui, tout à fait.

– Où et quand ?

– À la même adresse, si vous le voulez bien.

– Hum hum… Et quel jour ?

– Ce dimanche, à la même heure habituelle… Soyez prudent…

Il a alors raccroché, sans dire au revoir, sans autre précision. Manifestement, il estimait que ma ligne n'était pas sûre.

« Soyez prudent », avait-il dit avant de raccrocher. J'ai immédiatement mis en pratique ce conseil : j'ai décidé de ne pas utiliser le téléphone pour me renseigner sur les horaires du TGV. Si le Dr Mahmoud était intentionnellement évasif, c'est qu'il se sentait ou se savait écouté, surveillé. Le simple fait d'avoir composé mon numéro pouvait attirer l'attention sur moi… si la fausse alerte à la bombe et la tentative de cambriolage de mon bureau n'avaient pas déjà suffi !

Je me suis rendu au rendez-vous le dimanche, à la fois heureux de le revoir et un peu stressé en raison de ce contexte si particulier. Surtout, j'espérais n'être pas suivi pour ne pas lui attirer d'ennuis. Je n'étais certes pas un expert en contre-filature ! Mais j'avais pris certaines précautions qui m'avaient amené d'abord à Liège puis de nouveau à Bruxelles avant de gagner Paris, de sorte que j'ai passé une bonne partie de la journée dans les trains.

Il tenait son quotidien préféré en main. Il avait changé physiquement. Il m'a souri. Je ne le reconnaissais plus. Il avait beaucoup vieilli. Il ne m'a pas reconnu non plus. Il est vrai que plus de 30 ans nous séparaient de notre première rencontre ! Petit à petit, le timbre de sa voix m'est revenu en mémoire ; j'ai reconnu certaines de ses intonations, surgies du passé pour se superposer à son propos actuel. Intellectuellement, par contre, c'était toujours le même homme.

Nous avons discuté de tout, sauf de politique. Je lui ai raconté ma vie, à l'exception de certains faits récents car, pour ne pas le gêner, je ne lui ai pas parlé des problèmes que j'avais rencontrés pour avoir « osé » garder son manuscrit contre vents et marées.

Le moment décisif était enfin venu : il a regardé mon attaché-case et m'a demandé si j'avais apporté le manuscrit.

En fait, confortablement installé dans le wagon, j'avais soudain réalisé que nous étions dimanche et que les banques étaient fermées, ce qui m'interdisait tout accès au coffre jusqu'au lendemain matin. Dans ma hâte de rencontrer le Dr Mahmoud, j'avais oublié ce détail important ! Mais… impossible de faire autrement puisque je me trouvais déjà dans le train. Il lui faudrait faire contre mauvaise fortune bon cœur. Après tout, c'était peut-être plus prudent finalement.

Mais je n'ai pas jugé utile d'entrer dans le détail de cet oubli :

– Non, lui ai-je répondu, je suis venu les mains vides car je n'étais pas sûr qu'il ne s'agissait pas d'un piège. Mais rassurez-vous, il est à l'abri. Vous allez pouvoir le récupérer dès demain.

Il a souri, m'a remercié pour cette prudence extrême, puis nous avons convenu d'un rendez-vous pour le lendemain en soirée et j'ai regagné Bruxelles la nuit pour ne pas éveiller l'attention des miens. Je n'étais vraiment pas mécontent de me débarrasser bientôt de cet encombrant manuscrit en le rendant à son propriétaire, du moins c'est ce que je croyais.

Bercé par le mouvement du train, je n'ai pas tardé à m'endormir…

Le Dr Mahmoud m'attendait comme prévu devant un drugstore sur les Champs-Élysées. Je l'ai repéré de loin, qui faisait les cent pas, mais lui ne me voyait pas encore. J'ai souri.

Le manuscrit se trouvait dans ma serviette ; j'étais allé le récupérer à la banque une heure auparavant. J'avoue qu'il me pesait de plus en plus et je me réjouissais de le lui rendre. Ce n'était plus qu'une question de minutes…

Soudain une camionnette m'a obstrué la vue. Quand je l'ai revu, après le passage du véhicule, il avait été empoigné par deux personnes habillées avec des pardessus gris foncé. Manifestement, ils tentaient de l'embarquer de force dans une voiture. Il se débattait avec une grande vigueur. En essayant de les repousser, il s'est retourné, m'a vu et m'a fixé avec tristesse.

Ses yeux m'adressaient pleins de reproche : tu m'as trahi ou bien tu as été suivi et tu les as conduits jusqu'à moi…

J'aurais voulu lui crier que je n'y étais pour rien. Mais à dire vrai, je n'en étais plus certain. Je ne l'avais pas trahi, bien sûr, mais pouvais-je avoir été suivi à mon insu ?

Je me suis remémoré l'affaire Ben Barka, son supplice, la torture qui lui aurait été infligée, puis sa mort atroce… Est-ce ce qui attendait le Dr Mahmoud ? Avais-je une responsabilité quelconque dans son arrestation ? Et ces hommes étaient-ils de vrais policiers ?

Souffrant le martyre, je me savais prisonnier d'une alternative abominable : si je courais au secours du Dr Mahmoud, le manuscrit était perdu. Et si je sauvais le manuscrit en quittant discrètement les lieux, le Dr Mahmoud était perdu… Que faire ?

Soudain, je vois des voitures cellulaires qui arrivent et des magistrats qui prennent place dans leur siège sur la voie publique. Au milieu de la foule se dresse une estrade où je reconnais le vieux Hadj M'Barek, une toge rouge sur la tête, à quelques mètres d'un échafaud où brille un couperet en acier. Le vieux baroudeur semble présider un tribunal. Il me foudroie de son regard noir qui me glace le sang avant de prononcer son verdict. Je le vois indiquer au jury le tatouage sur son cou tout en martelant sa sentence :

– Il est condamné à être guillotiné selon les pointillés. L'exécution aura lieu sur-le-champ.

Les grincements du train de nuit qui entrait à la gare du Midi à Bruxelles me tirèrent brutalement de cet affreux cauchemar.

Le lendemain, perturbé par ce mauvais rêve dans lequel je n'étais pas loin de voir un vilain présage, j'hésitai à reprendre le train pour Paris.

Ce cauchemar était peut-être un signe…

Cependant, n'ayant aucun numéro de téléphone pour joindre le Dr Mahmoud, je repris le train pour Paris par une voie indirecte. Arrivé gare du Nord, je filai récupérer le manuscrit à la banque.

La salle des coffres avait changé de place, mais je m'y retrouvai tout de même. Par contre, comme ma course à la banque était rapide, je disposais de quelques heures de temps libre. Il me fallait donc les gérer. Le rendez-vous était fixé pour le soir. Ces heures-là passèrent lentement. Coincé à Paris alors que j'avais du travail à Bruxelles ; je regrettai de ne pas avoir osé demander une heure plus conforme à mon emploi du temps. Le Dr Mahmoud avait sûrement ses raisons et ses obligations, mais moi aussi. J'avais des problèmes à résoudre, comme tout un chacun. Enfin, je réussis à relativiser…

Depuis trois heures, je suis attablé dans ce bistrot au décor très parisien, avec ses serveurs pressés et stressés qui essuient la table sans même vous regarder. Je commande mon 4e café. Ce n'est pas le même serveur qu'au début : cette fois, il s'agit d'une femme âgée d'une cinquantaine d'années au regard las de ceux qui ont tout vu de l'humanité, du moins tout ce qu'il y a de plus vil, mais elle est nettement plus agréable que son prédécesseur.

– Si c'est un rendez-vous galant, elle ne viendra plus, a-t-elle l'air de me dire à chaque fois qu'elle passe et qu'elle croise mon regard. Le sien véhicule une certaine pitié et de la compassion.

Cette manière de me regarder suppose une forme de complicité, même très superficielle. Je ne suis plus un client parmi d'autres, elle m'a en quelque sorte adopté. Je réalise qu'il est imprudent de rester longtemps dans le même café. Je décide alors de changer de bistrot.

Je me lève et marche un peu. Cet après-midi est interminable. Cette attente est longue, mais longue… Moi qui n'ai jamais fait de politique ma vie durant, pourquoi me suis-je laissé prendre ? Je m'en veux. Je pense à tous les problèmes que j'ai eus depuis que je possède ce manuscrit : ces menaces anonymes qui ont effrayé ma famille et m'ont obligé à sécuriser ma demeure, la violation de mon bureau, l'intervention de la police et probablement l'écoute de ma ligne téléphonique, avec toutes les indiscrétions que cela suppose. Je songe aussi que mon courrier a pu être épluché par « ces messieurs. » Et tout cela, pour quoi ? Je n'ai rien à voir avec cette histoire, rien. Je ne suis qu'un dépositaire involontaire d'un manuscrit. Vivement que tout se termine. Et cette attente qui m'énerve n'arrange rien.

Enfin l'heure arrive. Je regarde mon bracelet-montre avec soulagement : dans quelques minutes, je serai débarrassé de ce fardeau. Après, je ne veux plus en entendre parler !

J'arrive à hauteur de l'avenue du Maréchal Joffre et mon rythme cardiaque s'accélère quand je constate qu'il y a des policiers, bien plus que d'habitude. Cette fois, je suis sûr que je ne rêve pas ! La tension est à son comble et pour un peu, je ferais demi-tour lorsque je me souviens que le plan Vigipirate est en action depuis quelque temps. La sécurité est devenue prioritaire dans les grandes villes françaises : la présence des forces de l'ordre a été renforcée partout, sur la voie publique, dans les grands sites passants ou touristiques et auprès des édifices publics.

Deux policiers s'approchent de moi. Mais peut-être n'est-ce qu'un hasard ? Non, ils ont vraiment l'air de se diriger vers moi. Je continue ma marche normalement, n'ayant rien à me reprocher. Et puis, on ne me jettera pas en prison parce que je livre un manuscrit à son propriétaire ! Un des fonctionnaires de police m'interpelle :

– Vous êtes perdu ?

– Non, non.

Je me demande où il veut en venir. Il poursuit :

– Nos collègues vous ont vu tourner trois fois autour du bloc. Peut-on savoir pourquoi ?

– Je suis en avance à un rendez-vous alors je tue le temps en marchant.

Pendant ce temps, son collègue a remarqué ma mallette qu'il évalue d'un regard professionnel. Elle est gonflée, le manuscrit et notre correspondance sont volumineux.

Je suis son regard et je l'entends ouvrir l'étui de son pistolet puis mettre la main sur son arme en m'intimant un ordre sans équivoque :

– Ne faites aucun geste brusque, je vous prie !

Il tempère aussitôt, comme pour me rassurer :

– C'est un simple contrôle de routine.

Il me prend alors la mallette des mains et me demande :

– Vous permettez ?

Mais il n'attend même pas ma réponse et essaie de l'ouvrir. Je lui précise qu'il faut la clef, tout en me demandant quelle attitude adopter. Après tout, s'il voit un manuscrit, il n'ira pas plus loin. Je pense qu'il vérifie juste qu'il ne s'agit ni d'une bombe, ni d'une arme. Quand il constatera qu'il ne s'agit que de papiers, il me laissera en paix. Enfin… j'espère ! Je choisis donc de coopérer.

Il me prie de lui indiquer la poche de mon vêtement où se trouve la clé et m'interdit de la chercher moi-même. J'obtempère. Avant d'ouvrir la mallette, il me regarde droit dans les yeux et m'interroge sur ce qu'elle contient. Je lui réponds :

– Un manuscrit. J'ai rendez-vous avec mon éditeur.

Son regard remonte brusquement vers moi, probablement pour essayer de déterminer si je dis vrai ou non. Il ouvre le bagage, feuillette le manuscrit, extrait une page au hasard puis ordonne à son collègue :

– On l'emmène ?

L'autre hoche la tête en signe d'assentiment. Alors le premier policier me regarde à nouveau :

– Vous allez nous suivre, Monsieur. Ce ne sera pas long. Simple contrôle. Nous devons vérifier que vos documents ne contiennent aucune propagande terroriste.

D'un air un peu moins sévère, il précise :

– Vous savez, par les temps qui courent… Vous avez vos papiers sur vous ?

J'acquiesce de la tête.

– Vous êtes Français ?

– Euh non, Belge, d'origine tunisienne.

– Bon, et bien on va vérifier tout ça au poste. Suivez-nous.

Je marche entre les deux hommes jusqu'à un fourgon bleu marine qui semble nous attendre. Je monte dans le véhicule qui prend aussitôt la direction du fameux « Quai des Orfèvres », siège de la police judiciaire et criminelle parisienne.

De la fenêtre du véhicule cellulaire, j'aperçois le Dr Mahmoud qui arrive à notre rendez-vous. Ainsi donc, mon rêve avait un sens prémonitoire ! J'enrage pour ce nouveau contretemps, espérant qu'au moins il ne m'arrivera rien de fâcheux.

Chapitre IX

« Ceux qui ont deux racines feront les arbres les plus forts »

En grandissant, mon fils cadet Walid, devenait de plus en plus indépendant. Nous vivions à présent avec un grand adolescent qui passait à la maison comme s'il se fût agi d'un hôtel. Nous ne connaissions plus ses horaires de cours et, malgré notre insistance, il refusait que nous contrôlions si ses devoirs étaient bien faits… Je lui posais des questions en vain :

– Tu vas où ?

– Je ne serai pas absent longtemps.

– D'accord, mais tu vas chez qui ?

– Un copain, t'inquiète pas.

– Walid ! Je te demande où tu vas !

– Oh, ça va, papa, tu ne me fais pas confiance ou quoi ? Un copain, je te dis. Je serai là pour manger.

Il était là pour manger, c'est vrai, mais je le sentais s'éloigner de nous peu à peu, à la fois physiquement, puisqu'il passait de moins en moins de temps chez nous mais aussi moralement. Nous ne parlions plus guère ou presque. En outre, j'avais le sentiment que, contrairement à mes autres enfants, il m'en voulait un peu d'avoir émigré en Europe. Il ne me l'avait jamais dit, mais quelques allusions m'avaient blessé.

Un jour, Walid est revenu en colère :

– On m'a traité d'Arabe au lycée !

– « Traité » ? Mais mon fils, arabe n'est pas une insulte, cela signifie que tu appartiens à une nation bien définie.

– On me refuse l'intégration ici parce que je suis d'origine arabe.

– Tu es citoyen belge et tu es aussi d'origine arabe. Nous sommes tous citoyens du monde et les populations connaissent un brassage de plus en plus

important avec l'évolution des moyens de transports. Tu as les mêmes droits et devoirs que les autres élèves de ta classe qui sont Belges. Par contre, tu es né d'une culture différente. Enfin, à demi différente, puisque si je suis Tunisien, ta mère est Belge.

– Il y a des regards qui en disent long, papa. La plupart des dancings nous sont interdits sous de futiles prétextes. Et puis l'école, bonjour ! Les programmes sont d'un ringard…

– Ne parle pas comme ça ! Ce pays m'a accueilli, il nous nourrit.

– C'est ton travail qui te nourrit, papa !

– Oui mais mon travail est en Belgique…

– Moi, je veux voir la Tunisie. Je veux aller dans la maison où tu es né, où tu as grandi, voir le port d'où tu es parti. Je veux connaître mes racines.

– Ta demande est légitime mais rappelle-toi le dicton : *Ceux qui ont deux racines feront les arbres les plus forts.*

– Je sais, papa, la chance que j'ai d'avoir deux racines et contrairement à ce que tu pourrais penser, j'aime la Belgique autant que toi, sinon plus, parce que c'est mon pays natal mais ici, on me rejette et toi, tu refuses de voir la réalité en face.

Ce que je prévoyais se concrétisa : Walid n'eut plus d'autre idée en tête que de « retourner au pays », comme il me disait. Retourner…

– Tu n'y as jamais vécu ! Tu es né et tu as grandi en Belgique. En Tunisie, tu serais déraciné.

– Ce pays est le mien, papa !

– C'est exact, mon fils, mais bien que nous soyons tous les deux Tunisiens, toi, tu n'as vécu qu'en Belgique, c'est là toute la différence.

– Toi aussi jusqu'à 20 ans, tu n'as vécu qu'en Tunisie; pourtant tu as réussi ton intégration içi… pourquoi pas moi dans le sens inverse !

– Tu peux aller en Tunisie mais ce serait une erreur. Tu y as passé des séjours brefs et agréables parce que tu étais en touriste, à l'aise, détendu, sans obligations. Mais y vivre tu te sentirais étranger.

– C'est plutôt ici que je me sens étranger.

– À ta place je réfléchirai à deux fois avant de prendre une telle décision.

– Tu seras bientôt retraité. Viens avec moi ! Rien ne t'oblige à rester en Belgique. La Tunisie a changé en 40 ans !

– Pour moi oui, et en bien. Mais pour toi, c'est une autre affaire.
– Mais je peux essayer ?
– J'ai dit non. Tu fais fausse route.
– N'est-ce pas à moi d'en décider ? Je peux toujours tenter ma chance. Si cela ne va vraiment pas, je reviendrai en Belgique.
– Non ! Tu ne dois pas jouer à pile ou face avec ton avenir ! Tu ne parles même pas la langue du pays.
– Ça, c'est plutôt ta faute, pas la mienne.
– N'empêche, le résultat est le même.
– Une langue ça s'apprend quand on a de la volonté, papa.

Aucun de mes arguments ne portait, rien ne semblait l'atteindre. Je n'en revenais pas d'un tel entêtement. Malgré mes conseils et ma réticence, il s'obstinait à vouloir aller vivre là-bas. Pire : je commençais à me dire que j'employais à son égard les mêmes arguments que ceux dont mes amis Touhami et Moncef avaient usé avec moi près de 40 ans auparavant.

La tête me tournait. L'histoire n'était-elle qu'un éternel recommencement ? Avais-je commis une erreur ? Et quand ?

Inquiet et déçu, je conclus cet échange en précisant que « nous en discuterions plus tard », puis je me plongeai dans la lecture d'un roman tout en l'observant du coin de l'œil.

– Alors ?
– Eh bien… pourquoi pas ?

À ma grande surprise, Walid se jeta dans mes bras en me gratifiant d'un vigoureux « merci papa. » Je n'aurais pas pensé que cela lui tint autant à cœur !

Moi qui n'avais plus vraiment de grandes attaches en Tunisie le décès d'Ommi, je me dis que c'était l'occasion d'y retourner. Je nous réservai deux places sur le ferry pour les prochaines vacances scolaires, pendant que Moune prendrait l'avion pour plus de facilité.

Quelques semaines plus tard, à bord du bateau, les bruits, les images et les odeurs d'iode et de graisse de machines mêlées me ramenèrent quarante années en arrière quand, tout jeune homme, j'avais décidé de partir

bâtir ma vie ailleurs, loin de mon terreau d'origine. J'avais réussi en quelque sorte ma « transplantation. »

Ainsi, debout sur le pont du bateau, je songeais à ces quarante années passées, je me disais que je n'étais pas le seul à avoir parcouru du chemin. Tout, autour de moi, avançait, se mouvait et la Tunisie avait fait un sacré chemin, entre-temps, dans la bonne direction.

– Tu étais sur ce même bateau, papa, le jour de ton départ ? Dis-moi !

Je souris à mon fils, touché par sa candeur :

– Non mon grand, celui-ci est moderne. Moi, j'ai effectué le trajet sur un vieux rafiot : « Ville de Tunis. » À mon avis, il est à la ferraille depuis belle lurette. Je l'espère sincèrement d'ailleurs ! Tu te rends compte, il y a quarante ans de cela et il n'était déjà plus tout jeune à l'époque. Quand j'ai embarqué, j'ai même été affolé par son état : les flancs étaient couverts de coulures de rouille, la corrosion rongeait les hublots et perforait les parties métalliques les plus exposées aux embruns ou les moins épaisses, comme les plaques de fer qui protègent les canots de sauvetage. Même dans le pont j'ai vu quelques trous ! Ce rafiot était tellement oxydé que je crois bien que c'était la rouille qui le faisait flotter. Vraiment, ce n'était pas du tout rassurant de naviguer là-dessus pour une traversée de vingt-quatre heures.

Walid n'arrête pas de me poser des questions, tout émoustillé. À l'évidence, il a soif de connaître mon passé dans ses moindres détails, ce que je comprends aisément. Je réponds d'autant plus volontiers à ses incessantes interrogations que je savoure moi-même le plaisir de remonter le temps.

Je désigne du doigt le pont situé juste au-dessus du nôtre puisque nous voyageons en première classe, cette fois :

– Tu vois, le pont supérieur, là ?

– Oui, bien sûr.

– Eh bien, j'étais à ce niveau-là, assis dans un transat pendant un jour et une nuit. Et devine à côté de qui ?

– Ben comment veux-tu que… Ah ! J'y suis, à côté du père de ce jeune garçon qu'Hédi a rencontré un jour à Orly au moment de votre départ pour New York !

– Exactement ! J'étais à côté d'Abdel ; c'est là que nous nous sommes connus.

Et voilà comment de fil en aiguille, je lui raconte mes souvenirs d'enfant et d'adolescent, évoquant brièvement la Tunisie de ma jeunesse, mes parents, mes amis, avant d'en venir au bateau et d'être plus prolixe encore sur cette période de ma vie et tout ce qui a suivi…

Assis à mes côtés ou marchant sur le pont du navire, il m'écoute attentivement. Je crois n'avoir jamais autant parlé. En tout cas, c'est la première fois que je me dévoile ainsi à mon fils cadet. D'une part, parce que le lieu s'y prête, d'autre part, parce que désormais, il me paraît en âge de savoir qui est son père et d'où il vient. Il a besoin de points de repères.

De temps à autre, il me pose une question, demande une précision ou laisse échapper une exclamation. Manifestement, il n'imaginait pas que j'avais vécu tout cela. Il semble fasciné. Je n'exagère pourtant en rien, je lui raconte simplement tout ce que j'ai vécu, sans ajout.

Au bout d'un long moment, il lève le menton, plisse les yeux et me regarde d'un air dubitatif avant de demander :

– Dis-moi, papa, pourquoi tu n'écrirais pas un livre pour…

Il s'interrompt. Quelques secondes passent et c'est à mon tour de lui poser une question :

– Un livre pour… ? Termine ta phrase.

– Eh bien pour qu'on se souvienne de tout cela, plus tard. Pour moi, pour Hédi, Sonia et Karim, mais aussi pour nos enfants. Ce que tu as vécu est quand même une grande aventure. Ce serait vraiment bien un livre qui raconte tout ça.

Je réfléchis quelques secondes mais en fait, l'idée m'a déjà vaguement traversé l'esprit et je n'y suis pas réfractaire. Je le lui précise :

– Pourquoi pas, en effet ? Peut-être un jour, si Dieu me prête vie.

Après tout, il n'a pas tort. Il serait intéressant de laisser une trace de mon « aventure » d'homme forgeant seul son avenir dans une contrée lointaine.

Walid et moi restons longtemps silencieux, ce qui me laisse une étrange impression après notre long dialogue et ses nombreuses interventions. Je crois que nous pensons tous deux à la même chose. Il rêve sûrement à ma grande « aventure », comme il dit, mais aussi à « l'après moi », à ma place de pionnier et à sa place à lui, émigré de la deuxième génération par rapport aux suivantes. À la manière dont il peut poursuivre ce que j'ai commencé, comme deux sportifs qui se passent le flambeau dans une course,

puisque c'est un peu ce que je viens d'accomplir en lui confiant le récit de ma vie. Je lui ai passé une sorte de relais philosophique et nos rapports ne seront plus tout à fait les mêmes désormais. Une part de moi vient de lui être transmise. J'ai achevé quelque chose de moi et de mon œuvre, de mon projet de vie, en plantant ses racines à lui dans cette terre de Belgique sans pour autant arracher ses origines tunisiennes qu'en cet instant j'achève de lui présenter. Lui n'est pas de là-bas ou d'ici, il est de là-bas et d'ici, et cela fait toute la différence.

De cela, je me sens heureux et fier.

Mon fils rompt le silence :

– Papa, il faut absolument que tu me fasses visiter ton quartier natal, cette fois. Je voudrais voir où tu es né, où tu as grandi, où tu as joué. Je veux tout voir et tout savoir pour mieux connaître mes sources (il appuie bien sur le « mes »).

– Eh bien… peut-être, nous verrons.

J'avise soudain une connaissance qui me permet de ne pas aller au-delà dans ma réponse, pour l'instant. Je veux qu'il s'imprègne de ses racines tunisiennes sans s'y enfermer, qu'il reste citoyen du monde. Il doit se nourrir de cette origine mais ne pas s'en prévaloir à outrance ou la porter en étendard conquérant. Cela doit rester une force et une ouverture sur le monde dans lequel nous vivons.

Je m'assois un peu à côté de ce compatriote, sans rien dire. J'écoute, j'observe. Juste en face de moi, il y a un petit groupe occupé à pérorer. Je saisis presque les mêmes récits que ceux entendus le jour de mon départ, basés essentiellement sur le « fric », comme s'il n'y avait que cela de vrai dans la vie. Et de raconter les déconvenues autour de ce Dieu fric qui fausse tous les rapports humains et corrompt nos sociétés : untel est rentré au pays avec un projet bien solide lui permettant de créer plusieurs emplois, dont le sien. Il le dépose pour recevoir l'accord de telle ou telle administration mais se voit notifier un refus. Et voilà que quelques mois plus tard, le même projet est réalisé par quelqu'un d'autre plus téméraire… ou mieux introduit ? Histoire vraie ou simple affabulation ? Un autre a construit une usine mais appliquant une mentalité occidentale dans sa relation de travail avec son personnel, il s'est cassé la figure. Au moins ce récit est-il moral ! Il rappelle qu'on ne galvaude pas sa culture, qu'on n'y renonce pas impunément. Elle

doit rester et nous aider à construire autre chose, à évoluer, quitte à la mêler à une autre culture, celle des pays que nous découvrons, mais surtout pas à l'oublier pour la remplacer par une autre.

Toujours est-il que le récit des membres de ce petit groupe m'inquiète : il traduit une véritable obsession. Mon Dieu, sont-ils à ce point obnubilés ? Il n'y en a plus que pour le fric, le fric et encore le fric… Cela en devient passablement écœurant.

Certains, à l'accent rural bien marqué, font un effort pathétique pour le dissimuler alors qu'ils ne devraient aucunement en avoir honte. Eux aussi voudraient renoncer à leur culture, d'une certaine manière. Ayant visiblement fait fortune en Europe ou ailleurs, ils tentent maintenant de cacher leur passé et jusqu'à leur naissance campagnarde, s'inventant une vie tunisoise ou qui soit le plus près possible de la capitale, ou du moins d'une autre grande ville, comme si le lieu de naissance détermine la valeur de l'être humain !

Tout cela est d'autant plus ridicule que l'un de ces hommes sermonnait, il y a quelques instants, à juste titre, un immigré qui avait donné un prénom européen à son fils, lui assénant qu'il fallait être fier de ses origines ! Allez comprendre… L'espèce humaine est vraiment particulière. J'éprouve pour ces gens un mélange de tristesse et de désenchantement. Ils devraient être plutôt fiers d'avoir réussi grâce à leur courage et à leur richesse intérieure. Malheureusement pour nombre d'entre-eux, ce sont seulement les signes extérieurs de celle-ci qui compent, et rien d'autre.

Tandis que deux autres rivalisent de dates et de références sur la longueur de l'ancienneté de leur naissance tunisoise ou de celles de leurs parents, j'ai une pensée pour Abdel qui avait déclaré haut et fort dans le taxi qui nous conduisait du quai de la Joliette à la gare de Marseille que lui venait de la Géographie. Sa petite blague prend à mes yeux tout son sens, en cet instant. Elle me fait d'ailleurs porter un regard sans indulgence sur certains de mes contemporains.

Le soir, sur la passerelle, désireux d'élever le débat et d'aborder de plus nobles sujets, j'explique à Walid les constellations de l'espace :

– Les sept étoiles qui forment une sorte de casserole, ou un char, comme tu veux, c'est la Grande Ourse. Elles permettent de retrouver le nord. L'autre, c'est la Petite Ourse.

– Où ça ?

– Là ! Tu vois, la forme est presque identique mais elle est plus petite. Les marins et les caravaniers utilisaient déjà ces étoiles pour se guider depuis l'aube des temps, et c'est la civilisation arabe qui a jeté les bases de l'astrologie moderne en poursuivant le travail des Grecs, qui les tenaient eux-mêmes des Chaldéens, justement pour cet usage de repérage. En mer ou dans le désert, on n'a pas le choix ! C'est ce qui a poussé nos ancêtres à mieux connaître le ciel étoilé avant l'apparition de la boussole. Tiens, regarde là-bas, on distingue bien l'Étoile du Berger, ou Vénus si tu préfères.

– Pourquoi l'appelle-t-on l'Étoile du Berger, papa ?

– En raison de sa présence aux heures où l'on rentre ou sort les troupeaux.

– Ah, d'accord ! C'est logique…

Walid contemple alors le ciel en silence, pensif, admiratif aussi. Il est vrai que, quand on y prête vraiment attention, ce spectacle est proprement magnifique.

À mon tour d'admirer ce témoin éternel du passage de l'homme sur terre, ce seul objet que partage réellement toute l'humanité sans aucune discrimination. C'est sans doute pour cette raison que l'homme y a logé toutes ses croyances et ses espoirs.

– Tu sais Walid, que nous voyons actuellement probablement le même ciel que voyaient Adam et Ève et celui que verront nos descendants dans des milliers d'années. Il faut dire que la notion de temps n'est pas vraiment comparable à l'échelle de notre vie. Il faut 3 000 années à la lueur de Deneb, que l'on appelle l'Étoile du Cygne, pour nous parvenir. C'est tout simplement inimaginable. Ce soir, on voit briller dans ce superbe ciel des étoiles qui n'existent plus depuis des siècles mais qui brilleront encore longtemps après notre passage sur terre.

– Ouaouh !

– Est-ce que tu sais que chacun des jours de la semaine porte le nom d'un astre mobile accessible à la vue humaine ?

– Un quoi ?

– Un astre mobile, une planète qui bouge, si tu préfères. Lundi vient de Lune, mardi de Mars, mercredi de Mercure…

– Ah oui je sais : jeudi de Jupiter, vendredi de Vénus, samedi de Saturne.

Walid marque un temps d'arrêt, puis ajoute :

– Et Dimanche alors…

– Dimanche vient de Dieu, l'Unique, le Maître des Mondes.

– T'en sais des choses, papa !

La phrase de Galilée me vient immédiatement à l'esprit et je le paraphrase à ma façon pour marquer la modestie de mes connaissances :

– Non, moi je ne sais toujours pas comment elle tourne…

Puis, après un moment de réflexion :

– C'est d'ailleurs la civilisation arabe qui a permis à l'astronomie de faire un grand bond en avant grâce au fameux savant El Khawarizmi, auteur des célèbres Tables astronomiques. Il était également un grand mathématicien ; c'est d'ailleurs son nom déformé qui a donné les fameux algorithmes, comme Al Jaber qui a donné l'Algèbre.

– Ah ! bon ?

– Et oui, tout comme les Arabes ont inventé les chiffres actuels qui sont à la base de la science du calcul telle que nous la connaissons aujourd'hui. Le mot chiffre même vient de l'arabe « sifr », qui veut dire zéro, inventé aussi par nous. De plus, sais-tu aussi qu'Ibn Sina, dit Avicenne, a légué à l'humanité un traité complet sur la médecine intitulé : « Les Canons » considéré pendant plus de six cent ans comme la « bible médicale » dans tout l'Occident. Ce « Prince de la Science » a élaboré, cinq siècles avant Servet et Harvey, la première théorie de la circulation du sang.

– Super !

– Et Mohamed Ibn Rochd, dit Averroès, était un véritable génie universel, c'est lui qui a traduit Aristote pour le transmettre à l'Occident.

– Ouaouuuuuu ! On est des mecs géniaux !

– Hum, hum ! Je préférerais t'entendre dire que nous pouvons être fiers de notre culture, sans tomber dans l'orgueil ni garder le regard braqué vers le passé. C'est bien de savoir qui nous sommes et que nos ancêtres ont créé de grandes choses en apportant des pierres de taille à l'édification du monde, mais il nous faut surtout regarder l'avenir pour contribuer de nouveau à l'enrichissement intellectuel et moral de l'humanité.

– « *et ceux qui ont deux racines feront les arbres les plus forts.*» Ceci dit, Baba Laziz, je ne vois pas très bien en quoi moi, personnellement, je peux contribuer à améliorer l'humanité.

– Chaque être, fiston, par son évolution, construit un monde meilleur et chaque peuple a apporté, apporte ou apportera au cours de son histoire, son génie propre à la construction de ce merveilleux édifice qu'est la civilisation humaine, tout en s'enrichissant de celle des autres. D'ailleurs, à cet égard, j'ai mis dans ta valise un livre qui parle de ce que doit l'Occident à la civilisation arabo-musulmane, écrit par Sigrid Hunke, une Allemande.

– Merci papa, quel est son titre ?

– Il s'appelle « Le Soleil d'Allah brille sur l'Occident. » Tu le liras pendant les vacances. Je t'ai également ajouté le livre de Maurice Bucaille « La Bible, Le Coran et la Science » que tu m'as demandé… mais pour l'heure, regarde un peu ici : c'est la constellation d'Orion. Superbe, non ? Sais-tu que, d'après certaines croyances issues de leurs pratiques, les étoiles servent aussi à guider la destinée de chacun d'entre nous ? Nombreux sont ceux qui le pensent, les astrologues, les devins, les mages…

– Et toi papa, qu'en penses-tu ?

– Les influences astrales sont incontestables : la lune provoque des marées plus ou moins prononcées, l'interprétation des signes du zodiaque donne une idée du caractère réel des gens et la pleine lune provoque des comportements particuliers. Dans beaucoup de pays, et principalement dans les grandes villes, on renforce le nombre de policiers ces soirs-là parce qu'il y a plus de disputes conjugales, de bagarres, de blessures par armes… C'est d'après ce fait réel, pas vraiment expliqué scientifiquement, que l'on a créé la légende des loups-garous. C'est étonnant et cela prouve que les astres ont une influence sur nous, sur notre comportement.

– Jusqu'à quel point ?

– Ça, franchement, je n'en sais trop rien. Je n'irai pas jusqu'à dire que l'on peut lire l'avenir dans les étoiles mais je n'exclus pas qu'elles jouent un rôle sur notre destinée. Mais parler ainsi m'a donné soif. Viens fiston, je t'offre une tasse de thé au bar du bord, s'il est encore ouvert.

*

Une voix nasillarde nous annonce dans les haut-parleurs que le débarquement va commencer. Nous devons préparer nos pièces d'identité et gagner la passerelle sans précipitation.

– Il était temps ! dit mon fils, faisant allusion au retard du navire. Il fait nuit, il est près de 23 heures quand les premiers passagers commencent à débarquer sur la terre ferme.

Je le regarde, accroupi, en train d'essayer de réparer la fermeture éclair de son sac. Soudain, je me souviens de la fermeture de ma valise endommagée, des décennies plus tôt, alors que j'avais son âge aujourd'hui. Étrange coïncidence ! À la vérité, j'y vois même un signe du destin. Ainsi, Walid et moi sommes en train de répéter ce que j'avais vécu à son âge. Instinctivement, j'ai compris que rien ne le dissuaderait de tenter de réaliser son projet de vie, quoi que je fasse, quoi que je dise… Parce que moi-même j'étais allé au bout de mon rêve et que mon sang coule dans ses veines. Nous sommes de la même trempe.

Un frisson me parcourt l'échine.

Dans la file indienne qui s'engouffre progressivement sur la passerelle, je murmure à l'oreille de mon fils, debout juste devant moi :

– Tu veux t'installer dans un pays où tu ne connais personne, où tu n'as pas un seul ami. C'est pure folie ! Comment vas-tu faire ? Tu n'as pas appris à te débrouiller tout seul. Tu es jeune, tu as encore besoin de moi.

Je sentais bien, au fond de moi, que je menais un combat d'arrière-garde, que sa décision était déjà prise. Aussi ne suis-je pas étonné outre mesure de le voir se retourner pour m'opposer son point de vue :

– J'aurai pour compagnons mes rêves de jeunesse, pour guide l'horizon de mes espérances !

Je reste saisi, sous le choc de l'émotion : il a utilisé ma propre maxime, à une phrase près, celle que j'avais en tête le jour de mon embarquement pour Marseille, le 2 août 1965. Je suis abasourdi ! Ainsi donc, la boucle va être bouclée, Walid fait face à son destin, dans la continuité du mien.

J'ai une pensée pour mon père qui s'était peut-être dit la même chose lorsqu'à son tour il avait quitté sa région natale pour « monter » à Tunis.

Mon regard est attiré par une étoile filante, tout là-haut. La lumière se manifeste à moi, une fois encore… Que penser de cela ? Walid m'apporte la

réponse. Suivant mon regard, il a, lui aussi, aperçu le trait de lumière. Après un moment de silence, il me dit d'un ton grave :

– Ne t'en fais pas, papa, moi, j'ai eu le temps de formuler un vœu.

Voilà qu'il devine mes pensées, à présent !

Je n'ai pas le temps de répondre : la foule me pousse dans le dos. Nous avançons de quelques mètres sur la passerelle. Dans quelques minutes, Walid et moi foulerons le sol tunisien. Une onde de tristesse m'envahit, sans que je sache exactement pourquoi.

Je crois que j'ai peur de perdre mon fils, peur de perdre mes rêves, peur de devenir celui qui briserait les siens. En ai-je le droit ? Non, bien sûr : j'avais refusé ce droit à mon propre père.

Walid ignorait que moi aussi, j'ai eu cette fois le temps de formuler un vœu : celui que rien ne me sépare de tous mes enfants, quoi qu'il advienne. Fasse le ciel que je sois exaucé !

En prononçant ces mots, je scrute le port moderne de La Goulette où notre bateau « Le Carthage » vient de jeter l'ancre. Il est à un siècle au moins de ce vieux port de Tunis où j'avais embarqué jadis. Son aspect général est plus propre et plus ordonné ; le vieux hangar qui abritait les services de police des frontières et de douane au port de Tunis est remplacé par un bâtiment moderne avec de nombreux guichets aux vitres en verre fumé. Les fonctionnaires bénéficient de terminaux d'ordinateurs pour contrôler nos passeports comme dans les aéroports. Ils sont aussi plus « professionnels » et surtout plus courtois. On dirait bien que l'État de droit trace son petit bonhomme de chemin.

Les formalités accomplies, nous sortons de ce bâtiment administratif. La lumière artificielle nous éblouit et je place ma main en visière pour donner à mes yeux le temps de s'accoutumer à toute cette clarté.

À peine sommes-nous sur la route que Walid revient à la charge : il insiste pour que je le guide dans les pas de mon enfance : Souk El Bélat, la rue Sidi Essourdou, la place de Tourbet el Bey… tous ces noms n'ont plus aucun secret pour lui mais cette fois, il veut absolument les voir « pour de vrai. » Je comprends son désir et accepte finalement de prendre en considération son impatience.

– D'accord, je m'y engage et ajoute un peu rêveur :

– Tu sais, Walid, c'est la deuxième fois de ma vie que je me trouve devant ce port de la Goulette !

– La première fois, papa, c'était quand ?

– C'était le 1er juin 1955, le jour du retour d'exil de Bourguiba.

– Allez, raconte Baba Laziz.

– J'avais 10 ans à cette époque, ton oncle Mouldi 12. Malgré notre jeune âge, nous étions conscients qu'une page d'histoire était en train de s'écrire. Il n'était certes pas question de rater cet événement ! D'autant que le train était gratuit ce jour-là pour fêter le retour de celui qui s'apparentait à un héros populaire. Son nom était sur toutes les lèvres.

Une marée humaine aux couleurs nationales, rouge et blanc, déferlait dans les rues menant au centre ville. Sur l'avenue Jules-Ferry, grands et petits marchaient en pleine extase, ivres de bonheur. La foule était aux anges et l'instant presque irréel tant les individus de cette incroyable masse paraissaient marcher et fonctionner à l'unisson, comme un seul homme.

Des voitures circulaient au ralenti et klaxonnaient en cinq temps au rythme de « VI-VAT BOUR-GUI-BÀ », joyeusement cadencé.

Des membres du parti Néo-Destour, le parti de Bourguiba, distribuaient à qui en voulait de petits drapeaux ou des photos du Leader. Plus près de nous, une camionnette de la garde mobile était arrêtée. Des policiers français discutaient avec les militants du Néo-Destour, brassards rouges autour des bras ; des drapeaux étaient accrochés aux devantures des magasins, aux fenêtres des maisons, des immeubles… Une incroyable ferveur nous animait tous et un phénomène de groupe amplifiait le plaisir de chacun. C'était une fête, une grande fête.

J'avisai quand même deux camions militaires, un peu à l'écart, bourrés de soldats français armés jusqu'aux dents, prêts à intervenir si besoin était mais se faisaient discrets pour l'heure… l'ordre serait maintenu.

Nous nous approchâmes de l'arrêt du train. Mouldi et moi avions hâte de monter dans ce TGM qui relie Tunis, la Goulette et la Marsa, pour participer à cette grande joie de la nation tout entière. En ce qui me concerne, je voyais un autre attrait à ce voyage improvisé : je n'avais jamais pris le train ! Mon frère non plus d'ailleurs mais cela ne semblait pas l'enthousiasmer plus

que cela, tandis que moi, je trouvais au moins aussi merveilleux le trajet lui-même que son but.

Nous étions partis en cachette, naturellement ; jamais nos parents ne nous auraient autorisés à participer à ce genre de manifestation politique. Il régnait une agitation indescriptible. Les wagons étaient pleins à craquer et en plus, des grappes humaines s'accrochaient aux portes ouvertes, en équilibre sur les marche-pieds. Un peu surpris, je demandai à un voyageur si c'était toujours comme ça. Il rit et me répondit que c'était un jour exceptionnel :

– C'est le retour du « Zaïm. »

– Il n'y a pas tant de gens, d'habitude ?

– Ni sur les marche-pieds, mon garçon, ni même dans le couloir central.

Je le remerciai de ses explications, en songeant que ça devait être bien quand il n'y avait pas tout ce monde. Mais je pris quand même plaisir à cette belle aventure. Simplement, ma petite taille fit que je ne voyais guère que le dos des autres voyageurs, ou leur profil, au lieu d'admirer le paysage.

Mouldi et moi étions presque écrasés, par moments, mais nous restâmes groupés et apprîmes à nous défendre contre les « grands. » Dès que l'un était bousculé, l'autre entrait immédiatement en lice et lui prêtait main-forte en l'attirant vers lui et en jouant du coude s'il le fallait, pour le dégager.

Une foule immense nous attendait au port de la Goulette. Jamais je n'avais vu autant de gens en un seul lieu ! On aurait cru que tout le pays s'était donné rendez-vous ici. Cela criait, riait, s'appelait d'un bout à l'autre. J'avais l'impression d'être sur le marché plutôt qu'au port, un immense, un gigantesque marché !

Quelle liesse ! Polices tunisienne et française essayaient de faire front, aidées par de jeunes scouts pour maintenir l'ordre. Les membres du Néo-Destour, reconnaissables à leur brassard rouge, faisaient de leur mieux, mais même du haut de mes 10 ans, je voyais bien qu'ils étaient dépassés. Ils gesticulaient pour se donner une contenance plutôt qu'autre chose.

Soudain, la foule frémit, j'entendis des « Oh, Le voilà », « C'est Lui » !« Le Zaïm, le Zaïm. »

Je me hissai sur la pointe des pieds. Mon frère fit de même. « Il » apparut sur le bateau, avec un costume blanc qui lui conférait une allure princière. La foule l'acclamait tandis qu'il agitait un mouchoir blanc en signe de salut

pour être vu par la multitude. Même de loin, son charme opérait sur la foule qui scandait son nom : « Bourguiba – Bourguiba – Bourguiba… »

J'éprouvai un grand frisson de patriotisme. À cet instant, à mes yeux, cet homme incarnait notre pays tout entier. Il était la Tunisie. Il portait mes joies et mes espoirs, même si mes connaissances en politique ne me permettaient pas de formuler des espoirs très précis.

Tout en le regardant, littéralement soulevé par cet enthousiasme indescriptible qui montait dans la foule, je jetais des coups d'œil furtifs à droite et à gauche, un peu inquiet à l'idée d'être remarqué à cet endroit par une connaissance de mon père qui ne manquerait pas de s'étonner de me trouver si loin de chez moi. Surtout éviter les groupes de cyclistes car mon frère aîné Othman pouvait s'y trouver. En effet, âgé de 16 ans, Othman avait été autorisé par mes parents à se joindre aux jeunes de son âge contactés par la cellule du parti du Destour de Tourbet el Bey pour partir en convoi à vélo participer à cet accueil.

Après avoir vu Le Zaïm, je voulais déjà être rentré à la maison mais Mouldi tenait encore à flâner. Il grimpa sur un poteau et me dit que la vue était imprenable. On se relaya quelques instants pour profiter de cette position stratégique jusqu'à ce qu'un grand nous en délogeât pour prendre notre place.

Ni Othman ni nos parents n'ont jamais rien su de cet épisode.

– Tu as vécu un moment historique, papa. En tout cas, tu sais ce que je retiens aussi de cette histoire ?

– Non, pas vraiment ?

– C'est qu'on ne doit pas toujours obéir aux parents…

*

Le surlendemain, pendant que Moune va à la plage, Walid et moi empruntons le petit train pour gagner Tunis. Je constate que de nouvelles motrices ont remplacé les anciennes, les wagons sont plus propres et les voyageurs plus disciplinés. Les rails du TGM ne sont plus électrifiés. L'énergie provient maintenant de câbles aériens soutenus par de hauts poteaux métalliques. Je me garde bien de livrer le fruit de ma réflexion à mon fils. Pas

question de lui raconter nos jeux de trompe-la-mort sur ces fameux rails lorsque j'avais 16 ans !

Le TGM s'arrête dans un bruit strident de freins mal graissés à hauteur de Tunis-Marine. En descendant du wagon, j'aperçois furtivement le petit coin retiré du port de Tunis que l'on appelait « Madagascar. » Une foule de souvenirs m'assaillent…

Je nous revois, Mouldi et moi, avec les shorts un peu trop grands qui nous servaient de maillots de bain, en compagnie des copains. Quelles parties de rigolades ! Torse nu, efflanqués, nous courions sur le rivage pour prendre de l'élan et sauter le plus loin possible dans l'eau, ou pour faire des « batailles de mer », qui consistaient à provoquer un maximum de remous. Je préférais ce jeu-là, à la proposition de Mohsen, de m'apprendre à nager. La meilleure tactique, la plus efficace, imposait de lancer frénétiquement de l'eau des deux mains pendant le plus de temps possible sur le visage de l'adversaire : une énorme gerbe d'eau nous aspergeait… Et tout le groupe riait, riait…

Parfois, entre deux baignades, nous nous asseyions sur le rivage pour admirer une bande de flamants roses venus subitement on ne sait d'où et qui marchaient à pas lents aux abords de l'îlot inhabité de Chikly, la tête plongée dans l'eau. Au moindre bruit suspect, on les voyait s'effrayer puis déployer leurs grandes ailes rouges pour un envol saisissant de beauté.

La station du TGM avait été éloignée du centre ville depuis longtemps. Là encore, une foule de souvenirs m'enveloppent. En réalité, bien que pendant mes précédents séjours à Tunis je sois parfois allé faire des courses en ville, mon horizon restait globalement limité à La Marsa et à la plage ou aux hôtels de bord de mer, à Hammamet ou à El Kantaoui, où nous allions chercher le repos et la détente pour nous et pour les enfants. Finalement, je songe en cet instant que c'est la première fois que je visite réellement Tunis depuis mon départ… et j'avoue ne plus reconnaître ma ville natale.

C'est désormais une ville moderne, plus fonctionnelle, tournée vers la voiture. Les rares charrettes à bras qui avaient survécu après l'indépendance ont disparu complètement du paysage, comme les véhicules hippomobiles.

J'avais connu cette cité partiellement colonisée par le cheval dans certains quartiers. Des calèches passaient et se croisaient sans autre règle de circulation que la courtoisie. Les cochers se saluaient par la voix ou en portant

une main à leur poitrine. J'ai encore en tête le « cloc cloc cloc » des sabots du cheval sur l'asphalte, qui était beaucoup plus rugueux et moins dur que le bitume actuel.

Des marchands de fruits et légumes et des artisans de toutes natures se déplaçaient sur leurs triporteurs. Quelques charrettes à bras complétaient ce tableau plus champêtre que citadin. C'était pourtant bien le Tunis de mon enfance…

Aujourd'hui, la circulation automobile est nettement plus dense et ce n'est pas peu dire ! Une autoroute relie la capitale au centre du pays et un viaduc permet de desservir la banlieue nord sans passer par le centre ville. Les voitures sont plus récentes que les tacots pétaradants de mon enfance et les légendaires taxis 4 CV Renault ne font plus partie du décor depuis longtemps.

Nous marchons maintenant dans l'allée centrale de l'avenue Jules Ferry, baptisée après l'indépendance avenue Bourguiba. C'était mon avenue de prédilection aussi bien sous le nom de celui qui symbolisait à mes yeux l'occupant que sous celui du libérateur de mon pays. Qui pourrait jamais savoir le nombre de chaussures que j'ai usées en arpentant cette avenue de long en large dans ma prime jeunesse. Mais elle est plus belle aujourd'hui qu'à mon époque grâce à une conception moderne de l'urbanisme.

Désormais elle soutient parfaitement la comparaison avec les plus belles artères des capitales européennes. Elle est illuminée par une incroyable quantité d'enseignes modernes, de néons scintillant ou clignotant. Sur la belle place du 7 novembre, une horloge moderne haute de plusieurs mètres se dresse sur un socle en marbre et domine toute l'avenue. Je la regarde égrener les minutes comme pour me rappeler que la marche perpétuelle du temps ne s'est pas arrêtée pendant mon absence.

À présent, nous passons à côté du Palmarium où nous resquillions jadis en inventant toutes sortes de stratagèmes plus ou moins sophistiqués. Le cinéma de mon enfance a été démoli et remplacé par une galerie commerciale futuriste, avec des magasins, des salons de coiffure, des cafétérias, des escalators. Une vraie cité dans la ville ! Dommage, j'aimais beaucoup cet étrange bâtiment du Palmarium flanqué d'immenses portes d'entrée. J'éprouvais la sensation qu'il avait toujours été là et qu'il y serait à jamais…

Il me paraissait très grand, sans doute parce que j'étais petit. Tout de même, quand je vois le vaste complexe commercial que l'on a bâti à son emplacement, c'est qu'il devait être très volumineux. J'aurais bien aimé le revoir intact, une dernière fois, pour rafraîchir mon souvenir.

C'est ainsi, le progrès grignote la cité et attise ma nostalgie.

Déjà, sur le bateau, un compatriote qui avait émigré avant l'indépendance m'avait parlé de la disparition des murs d'enceinte de la ville, à l'exception de quelques tronçons laissés comme vestiges. Il fallait de la place pour construire, élargir les rues et dynamiser le plan de circulation urbaine. Seules restent aujourd'hui Bab El Khadra, Bab Saadoun, Bab El Jédid et Bab Bhar, toutes les autres portes de la ville ont disparu : Bab Sidi Abdeslam, Bab El Allouch, Bab Sidi Abdallah, Bab Sidi Kacem et Bab Alioua. Chacune d'elles avait son histoire, de savoureuses anecdotes y étaient accolées, plus ou moins fantaisistes. Là, il y avait eu une sorcière qui avait jeté un sort à ceux qui passaient par cette porte, là un mendiant avait été touché par la baraka et avait découvert un trésor, ici deux calèches n'ayant pu se croiser faute d'une largeur suffisante y avaient passé une partie de la journée, chacun des cochers refusant de reculer pour laisser l'autre manœuvrer… Je ne sais pas s'il y avait grand-chose de réel là-dedans, mais j'aimais bien entendre raconter tout cela à Souk El Bélat ou à Tourbet el Bey.

Je nourrissais une affection particulière pour Bab Alioua parce que c'était là que j'allais acheter de la paille pour le mouton, avant la fête de l'Aïd El Kébir. Mon frère Mouldi m'accompagnait. Nous ne percevions pas cette course comme une corvée, c'était au contraire une distraction. Nous n'étions pas les seuls à préparer cette fête religieuse, nous croisions de nombreux enfants portant des bottes de paille. Les rues en étaient jonchées car il en tombait toujours un peu. En ce moment j'en sentais presque l'odeur et entendais les grincements des roues des charrettes…

Les statues avaient été enlevées dès l'indépendance : celle de Jules Ferry sur l'avenue de la Marine ; le monument dédié à Philippe Thomas, sur la place de la gare et la statue de Paul Gambon, place Pasteur. Et surtout celle du Cardinal de Lavigerie, place de la Bourse, objet de toute notre rancœur parce qu'elle avait été volontairement placée juste en face de l'axe menant à la prestigieuse mosquée Ez-Zitouna, comme pour la narguer. Les principales avenues de Tunis qui portaient jadis les noms d'illustres hommes

d'État ou d'écrivains français avaient été rebaptisées aux noms de nos gloires nationales et ce n'est que justice.

Durant mes fréquents séjours j'avais appris, en observant et en discutant avec des gens, que la ville avait connu un grand développement depuis mon départ et de profondes mutations : destruction du mur d'enceinte de la Qasbah, situé juste derrière le collège Sadiki où j'avais fait mon entrée dans l'enseignement secondaire ; percée d'une nouvelle route reliant ce quartier aux boulevards extérieurs ; érection de la cité El Menzeh au point qu'elle constitue désormais, à elle seule, une nouvelle ville-satellite ; construction du campus universitaire, avec ses différentes facultés…

J'ai aussi eu l'occasion de découvrir personnellement certains de ces changements en me promenant : la nouvelle gare centrale de Tunis, moderne et fonctionnelle, a remplacé la petite gare désuète où j'avais l'habitude d'attendre mon train de banlieue. Les nouveaux boulevards sont bordés de grands immeubles défiant le ciel ; la tour de l'office du commerce extérieur s'élance fièrement dans le ciel, comme les grandes banques, les hôtels de luxe, les hôpitaux et cliniques qui ont fleuri comme des champignons ; les jardins publics ont remplacé des terrains vagues ou de vieux cimetières. Les routes sont mieux entretenues et la circulation s'est assagie et policée.

La société tunisienne a énormément évolué. Dans la rue, cette évolution se traduit par des détails qui en disent long : de jeunes couples se tiennent par la main et même s'embrassent en public ; des adultes ont des gestes tendres envers leur conjoint sans ressentir la moindre gêne. Les vêtements traditionnels ont pratiquement disparu, laissant la place à d'autres qui suivent la mode de plus près attestant du bon goût des tunisiennes et des tunisiens. Les devantures des magasins sont plus cossues, attirant volontiers l'œil du passant et leur intérieur est bien plus chic ainsi que j'avais eu l'occasion de le constater à diverses reprises. Même ces satanés téléphones portables ont surgi sur les trottoirs et dans les voitures.

Que de bouleversements en 40 ans !

Mais le plus grand changement, que je considère comme une véritable révolution tant cela paraissait tout simplement inimaginable à mon époque, c'est la présence de la femme dans tous les secteurs d'activité. Elles sont même avocates, magistrates, chauffeurs de taxis ou policières… Aucun bastion professionnel ne semble leur avoir résisté ! Un véritable raz-de-marée

culturel grâce notamment à une nouvelle législation adoptée après le changement du 7 novembre 1987, qui a consolidé la place de la femme dans la société tunisienne en apportant une amélioration au Code de Statut Personnel de 1956, qui était déjà très avancé pour son époque.

Je me surprends parfois en train de regarder ma ville avec les mêmes yeux que mon fils, comme si je la découvrais pour la première fois, tellement elle a changé. Et c'est vrai qu'à certains endroits, je ne reconnais plus rien du tout ; il n'y a plus aucune référence au passé. Tout a surgi de terre en lieu et place des constructions que je connaissais. J'éprouve l'étrange sentiment que tout est resté comme je l'avais connu et en même temps que tout a changé. Un réseau dense d'autobus et une ligne de métro ont remplacé les trolleybus et les tramways d'autrefois. C'est bien ma ville et ce n'est plus du tout la même… Quelle sensation bizarre ! Le Grand Tunis dont j'ai entendu parler existe réellement.

J'ai quitté un pays de quatre millions d'habitants environ et j'en retrouve un autre avec une population qui a plus que doublé et une métropole de plus de deux millions d'âmes, avec les banlieues. Des quartiers nouveaux ont surgi de partout. Une nouvelle ville a été bâtie à côté de l'ancienne, donnant directement sur les berges du Lac : des cafés avec de très grandes terrasses, des restaurants en plein air jouxtent un grand parc d'attractions et des galeries commerçantes.

Mon fils, qui s'attendait à ce que je lui donne des explications, est manifestement étonné de me voir les chercher moi-même !

Heureusement pour moi qui commence à avoir le tournis, en pénétrant dans la vieille ville pour lui montrer mon quartier, je découvre que l'endroit est resté pratiquement intact. C'est comme si le temps s'était figé entre ces vieilles demeures qui narguent les vents de sable depuis des siècles.

Nous traversons les souks grouillants de vie, remplis de touristes, et nous nous frayons difficilement un passage parmi une foule de gens peu pressés. Puis nous arrivons enfin à Souk El Bélat.

Mon fils est aussi excité que moi d'être ici en cet instant. Il a compris qu'un lien indicible m'unit à ce lieu, qu'un peu de moi est toujours resté là lorsque j'ai choisi d'émigrer.

Là aussi, j'observe des mutations et je regarde ce Souk de mon enfance, avidement, en quête de repères. Les magasins sont pratiquement les

mêmes, avec les mêmes étals qui grignotent les ruelles mais les visages familiers ont disparu, bien évidemment. Je ne reconnais pratiquement personne, à l'exception de l'herboriste Bhar avec 40 ans de plus et de quelques commerçants qui ressemblent à leur père, que j'ai connu jadis. Pour le jeune épicier, j'ai un doute. Ses traits me rappellent quelqu'un mais je ne suis pas sûr qu'il soit le fils de son prédécesseur. S'apercevant que Walid et moi regardons attentivement dans sa direction, il me salue d'un petit hochement du menton, le regard interrogateur. Il doit se demander ce que nous fabriquons, plantés là comme deux piquets en train de dévisager les commerçants de la rue ! Impossible de ne pas faire quelques pas pour revoir mon école primaire de la rue du Trésor. Elle a fermé ses portes, m'a-t-on dit, depuis longtemps et… emporté avec elle les éclats de rires de nos jeunes années.

Souk El Bélat me paraît plus différent qu'il ne l'est réellement, sans ces visages qui ont peuplé mon regard d'enfant : Ammi El Hadj, le marchand de fruits, son éternel thé à la menthe en main… L'étal s'est étendu à l'endroit où il aimait s'asseoir sur son tabouret. Plus de trace non plus d'Ammi Jilani, le boucher jovial chez qui on achetait de la viande à crédit, ni du poissonnier. Mais le café de Souk El Bélat est toujours là, aussi animé qu'auparavant, comme s'il attendait mon retour pour me servir de repère.

Ici le « Kouttab », l'école coranique, juste en face du charbonnier Ammi Abdelkérim, où j'appris, avant d'entrer en primaire, mes premières sourates.

La plupart des visages me sont inconnus, à l'exception de quelques commerçants qui ressemblent à leur père : Ismaël, le fils de l'armurier Bouzayane a exactement le même nez que son géniteur et même dans ses gestes, je reconnais des tics paternels, notamment sa manière de remuer la main à hauteur de son visage quand il essaie de convaincre. Il ne m'a pas reconnu et je me suis amusé comme un gamin sous l'œil attentif de Walid ainsi que celui de son cousin, Allala, en le faisant languir un bon moment avant de lui révéler mon identité. Il est tombé ensuite dans mes bras, répétant sans cesse :

– Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai !

Nous échangeons des souvenirs communs sur les habitants du quartier de notre génération et j'apprends que les anciens qui y vivent encore se comptent sur les doigts d'une main.

Nous marchons en silence jusqu'à la rue Sidi Essourdou, ma rue. Au début, Walid ne dit rien, les yeux écarquillés. J'ai l'impression de me revoir en lui… Une bouffée d'affection envers mon fils, peut-être teintée d'un zeste de nostalgie, m'amène presque la larme à l'œil mais je me reprends.

Walid commence à me questionner et je lui explique ce que je faisais quand j'étais gamin, avec de plus en plus de précisions à mesure que nous approchons de ma maison natale :

– Ici, on jouait à la toupie. Tu vois, juste là. C'est dans cette maison bleue qu'habitait mon copain untel. Son père était enseignant. Là se trouvaient le bain maure et la boulangerie.

Walid ne perd pas une miette de mes explications. Quand il les trouve incomplètes, il me demande de préciser tel ou tel détail.

– Ici on jouait aux billes, au « Botchi », comme on disait autrefois.

Et je repense à ma plus grande frustration d'enfance ressentie ici même. Nous disposions de deux qualités de billes : les « Hajjouri », en argile de mauvaise qualité qui cassaient très vite et les « Gazouzi » en verre, joliment colorées et solides mais très chères à l'achat. Mon argent de poche ne me permettait de jouer qu'avec des billes « Hajjouri » et je n'ai jamais pu gagner des parties de « Botchi. » En ravivant ce souvenir, je me rappelais qu'il y a quelques années, mon fils Karim, à qui j'avais eu l'occasion auparavant de raconter ce jeu d'enfance, m'avait surpris à l'âge de12 ans, en m'offrant, pour mon anniversaire, un mystérieux cadeau ; il avait insisté pour que je l'ouvre sur-le-champ. En le déballant, quelles n'avaient pas été ma surprise et ma joie de découvrir une boîte contenant… plus d'une centaine de billes « Gazouzi ! »

Il avait guetté ma réaction et essayé de lire sur mon visage les sentiments que j'éprouvais devant ce cadeau inattendu. J'avais fermé les yeux et remonté le temps, la main serrée sur ma nouvelle fortune… La jonction s'était faite rapidement.

Accroupi face à la cible, ma splendide bille « Gazouzi » en main et le sachet rempli d'une centaine d'autres à mes côtés, je m'étais revu en position de gagneur, revenant victorieux pour retrouver ma place dans le fauteuil

auprès de mes enfants. Je m'étais levé aussitôt pour serrer Karim contre moi et le remercier de m'avoir ainsi aidé à effacer une vieille frustration, une de ces petites douleurs d'enfant qui grandissent avec vous et deviennent dans votre inconscient de poignantes blessures ou, à tout le moins, des souvenirs dérangeants. J'étais fugitivement redevenu cet enfant maigre aux grands yeux curieux ; j'avais joué avec un outil de gagneur… et gagneur dans l'esprit, j'avais triomphé de ce mauvais épisode, relégué aux oubliettes. « Khémaïs » était rentré à la maison les poches pleines de billes…

La larme à l'œil, je suis « revenu » face à mon fils qui me regardait, simplement, comme s'il savait dans quel monde j'étais brièvement retourné. Il le savait, oui… son regard en témoignait.

C'est encore loin ta maison, papa ? Et cette maison-là, elle était déjà construite ?

Je continue à revivre mon passé pour lui, à la manière d'un archéologue avide d'une époque et qui voudrait partager sa passion avec son jeune étudiant, assoiffé de savoir :

– Ici, c'était la toute petite place qu'occupait Ommek Sassia, la nonagénaire du quartier, au visage couvert de rides, qui vendait les pois chiches et nous parlait de l'enfer et du fil sur lequel nous devions passer pour rejoindre le paradis. Elle disait que ceux qui avaient fait le bien sur terre traverseraient ce fil sans peur et sans encombre tandis que les autres tomberaient dans le brasier de l'enfer. Elle habitait une pièce minuscule à côté du bain maure, rue Al Ariane, juste ici à droite. Elle doit être morte depuis longtemps maintenant… Je suis sûre qu'elle n'a pas hésité une seconde sur le fil et qu'elle nous regarde depuis le paradis.

Ici, c'était la salle de cinéma de notre rue avec ses chaises disposées en rangées. Baptisée cinéma Fodda, cette salle n'ouvrait que le soir, durant le mois de Ramadan seulement. Il n'y avait ni guichet ni tickets mais il y avait de l'ambiance. Deux films, un Charlot muet et un western étaient projetés pendant toute la semaine et on ne s'en lassait jamais. Pour entrer, il suffisait de payer 20 francs de l'époque au responsable de la salle qui se tenait à l'entrée et faisait tout lui-même. En raison de la modicité du prix et de l'absence de toute autre distraction dans notre quartier, elle était toujours remplie de jeunes.

Lorsque la salle lui semblait suffisamment remplie, il refermait la porte, éteignait la lumière et se plaçait derrière son projecteur… non sans avoir réclamé le silence. Il menaçait souvent d'expulser les chahuteurs sans les rembourser. Il refusait en tout cas de commencer la diffusion du film tant que le silence n'était pas complet. Il lui arrivait parfois de se tromper et de nous passer le film à l'envers, déclenchant par là nos rires et nos railleries.

Les gamins étaient les vrais maîtres de la salle ; malheureusement certains d'entre nous en abusaient. À peine les lumières étaient-elles éteintes que les occupants des derniers rangs en profitaient pour lancer sur ceux des premiers rangs des emballages de chocolat et de chewing-gum. Les rires fusaient parfois mais les insultes et les menaces aussi.

– Attends-moi à la sortie, tu verras, tête de rat.

– C'est à moi que tu parles, espèce de nain, tu verras tout à l'heure que ton visage deviendra méconnaissable.

– À ta place, j'appellerais déjà l'ambulance car on va te ramasser à la cuillère, fils de…

Alors l'atmosphère s'échauffait et le tumulte croissant rendait la vision du film impossible à suivre. Le gérant arrêtait alors la projection, allumait la lumière, rudoyait les meneurs et ouvrait la porte pour les inviter à sortir. Mais souvent des resquilleurs en profitaient pour rentrer ; cela créait une confusion non pas parce que les intrus n'avaient pas de tickets mais surtout parce que nous prenions parfois leur défense, affirmant qu'ils étaient déjà dans la salle avant le début du film. Souvent il renonçait aux expulsions et la diffusion reprenait au milieu de nos applaudissements. Un immense soupir de soulagement et de satisfaction s'échappait alors des poitrines. Lorsqu'il n'y avait qu'un petit chahut, le gérant se contentait d'éclairer avec sa lampe de poche l'endroit d'où venait le bruit et cela suffisait à l'arrêter. Il lui arrivait aussi, comme le maître d'école, de séparer le groupe des chahuteurs pour obtenir le calme.

Rien n'a changé dans mon quartier, si ce n'est que les murs ont encore un peu plus vieilli. C'est la deuxième fois de ma vie que je les regarde avec autant d'émotion. La première fois c'était… le jour de mon départ. Il faisait encore nuit, j'avais 20 ans et beaucoup d'audace ; je m'étais levé sans bruit et je me faufilais là le plus discrètement possible. Je me souviens m'être dit que je ne reverrais peut-être plus cet endroit familier. Comme tout cela me

paraît loin ! J'ai du mal à m'imaginer que c'était bien moi, cette fine silhouette furtive dans l'aube naissante, une lourde valise à la main mais le cœur léger et plein d'espoir.

Les portes des maisons n'ont pas bougé non plus ; par contre, comme à Souk El Bélat, les visages connus ont été remplacés par d'autres, la plupart jeunes… La relève est assurée.

Les occupations des enfants ont évolué naturellement : plus de toupie ni de « botchi » et encore moins de noix de pêches mais une « Game boy » portative autour de laquelle trois enfants rivalisent d'adresse à tour de rôle. À côté d'eux, un jeune mime les gestes d'un rappeur. Un autre, un walkman collé aux oreilles, semble indifférent à tout ce qui l'entoure. Plus loin, d'autres gamins discutent d'Internet et de la meilleure manière de copier les morceaux de leur groupe préféré. À quelques pas de là, un adolescent et son camarade dissertent sur leurs jeux vidéos favoris.

Avec une petite pointe de regret, je songe que si le décor de mon quartier est le même, son âme, elle, a changé. Une certaine atmosphère a été emportée avec le temps. Ou alors c'est mon regard d'adulte qui ne voit plus les choses de la même manière !

À cet instant, je pense à Vittorio, ce bon vieux laitier italien et à sa fille Francesca dont le timide sourire illuminait parfois ma journée. À gauche, dans la rue Bousen, se trouvait le marchand de tabac. C'est chez lui, dans sa boutique minuscule, que j'ai acheté mes premières cigarettes. C'est aussi mon premier « client » d'écrivain public à qui j'ai rédigé une lettre pour le consulat de France afin de réclamer des dommages de guerre pour sa maison détruite… et obtenu gain de cause ! J'avais eu droit comme « honoraires » à quelques paquets de cigarettes…

Cette fois, nous voici devant la porte de ma maison natale. J'éprouve un grand frisson et m'avère incapable de retenir mes larmes. Tant de souvenirs jaillissent soudain de mon esprit à la vue de cette porte que j'ai si souvent ouverte et fermée ! Walid comprend ; pour ne pas me gêner, il feint ne pas remarquer que je pleure et regarde vers l'arrière.

Je promène mon regard sur le heurtoir, la fenêtre, la petite arcade donnant sur le toit du coiffeur et je constate que, par leur seule présence, ces vieux objets inanimés deviennent pour mon affect de vieux amis à part

entière. Je les ai connus dans mon enfance et je les retrouve maintenant marqués par le temps à l'image de mes cheveux grisonnants.

Je me revois, enfant, jouant devant cette porte avec mon frère Mouldi ou partageant un casse-croûte avec lui assis sur la pierre de ce seuil délicieusement chauffée par le soleil. J'aimais cette sensation. Je ne sais pas pourquoi mais cette pierre tiède me rassurait, m'apaisait. Je me disais parfois qu'elle était vivante, comme moi, puisqu'elle captait la chaleur et la restituait.

Comme elles étaient douces, ces années !

Je ferme les yeux et la sensation du soleil sur ma peau m'imprègne d'une douce quiétude, me ramenant à cette époque heureuse.

Je me remémore l'intérieur de ma maison natale avec une grande précision, la disposition et les couleurs des pièces et des objets.

Cette porte d'entrée donnait accès à la « Skifa », un long couloir qui conduisait à une cour intérieure à ciel ouvert « Ouest Dar » entourée de différentes pièces : les chambres, les communs, un puits. Un portique « Bortal » comportant un arc unique reposait sur une colonne « Saria » à l'entrée de la chambre à coucher que je partageais avec mes deux frères. Dans cette chambre, un petit réduit « Maksoura » servait de cachette à l'occasion de nos jeux de cache-cache.

Notre cour était flanquée d'une pièce longue et étroite surélevée à laquelle on accédait par un petit escalier « Laâli. » Elle servait souvent de lieu d'étude et de bibliothèque pour mon frère aîné Othman. C'est dans cette cour que, chaque jour, mijotaient longuement, du matin au soir, de nombreux plats au fumet épicé tandis que résonnait le bruit du pilon martelant le mortier de bronze qui broyait lentement les épices et condiments afin d'en exhaler toutes les délicates senteurs.

Mes narines frémissent à cette évocation. Pour un peu, je croirais presque sentir ces bonnes odeurs, là, maintenant ! Mais ce n'est que le délicieux fruit de mon souvenir dans lequel je me replonge avec délectation…

La petite pièce « bit es-seghira » contenait les pots des provisions de semoule et les conserves de viandes séchées « kaddid » que ma mère gardait pour l'hiver. Il s'agissait de morceaux de viande coupée en lanières puis trempée dans un mélange de sel fin, d'ail et de feuilles de menthe séchées. Une préparation indispensable, à l'époque, puisque le réfrigérateur n'existait pas. Du moins n'était-il pas très répandu. Les épices devaient pénétrer

dans les moindres interstices de la viande pour lui garantir une meilleure protection.

C'est là qu'étaient soigneusement conservées les provisions de l'année contenues dans de grandes jarres en terre cuite ou dans des bocaux en verre transparent. Olives vertes ou noires, condiments divers et toute une gamme d'épices incroyablement variées. Mouldi et moi aimions nous rendre dans cet endroit magique quand Ommi nous demandait de lui rapporter tel ou tel produit pour la cuisine. Cela restait exceptionnel : généralement elle allait elle-même chercher ce dont elle avait besoin car elle n'aimait pas nous voir flâner au milieu des jarres et des bocaux, de crainte que nous n'en cassions par maladresse ou que nous n'en servions à son insu !

Dans la cour, il y avait une dalle surélevée. Plus d'une fois l'un de nous avait distraitement buté sur cette aspérité en traversant ce lieu, soit parce qu'il discutait, soit parce qu'il regardait le ciel.

Tout le monde, dans la famille, s'interrogeait sur la raison de ce dépassement anormal alors que toutes les autres dalles se trouvaient au même niveau. Il n'y avait pas eu d'affaissement puisqu'elle saillait. Pas d'infiltration d'eau, non plus. Ce n'était pas un problème de ciment. Cette dalle était la seule à émerger au-dessus des autres, provocante, mystérieuse… Je ne pouvais m'empêcher de la regarder à chaque fois que je me trouvais à proximité et plus d'une fois, j'avais donné libre cours à mon imagination, essayant de me représenter le trésor qu'elle pouvait cacher.

Ommi pensait en effet qu'un trésor y était peut-être dissimulé. Nous lui demandions pourquoi nous n'essaierions pas de l'ouvrir, grâce à quoi, qui sait, nous pourrions devenir riches. Elle nous répondait que, s'il y avait vraiment une fortune enfouie sous cette dalle, il existait nécessairement une formule magique à utiliser pour pouvoir y accéder, ainsi qu'un encens spécial connu seulement de ceux versés dans la magie et les sciences occultes. Sans leur aide, tout pouvait arriver… surtout le pire.

– Ce n'est pas si simple ! assénait-elle. Ces choses obscures ne sont sues en général que de quelques personnes, spécialistes reconnus en la matière. Mais les appeler, c'est aussi dangereux ! Qui sait si la découverte du trésor ne nécessiterait pas de sacrifier les yeux d'un enfant ou de se trouver confrontés à d'autres exigences de ce genre ?

Je la revois encore, ponctuant ces inquiétantes déclarations d'amples mouvements de l'avant-bras et de la main dont elle écartait les doigts comme pour repousser un invisible danger, ce qui n'était pas sans me rappeler la main de Fatma. Ommi s'exprimait avec tant d'emphase et de conviction qu'elle avait fini par emporter notre adhésion.

Bien que cette menace potentielle fût surnaturelle et scientifiquement improbable, la peur avait réussi à chasser nos rêves et finalement, le trésor était resté sous la dalle demeurée en l'état dans la cour de notre maison. Jamais il ne fut question de la soulever ni de la repositionner correctement. Ainsi elle était, ainsi elle resterait, à jamais.

N'empêche que pendant de longues années, à chaque fois que je traversais la cour, je me disais qu'il n'était pas exclu que nous marchions sur une fortune dont Dieu seul connaissait la valeur exacte. Mais nous avions accepté que Sa Volonté soit respectée. Il m'était même arrivé de penser, beaucoup plus tard, que la lumière qui avait parfois guidé mes pas sur les sentiers incertains de l'existence était peut-être sortie du dessous de cette dalle. Dans ce cas, n'avait-elle pas été, en effet, le plus beau des trésors ?

Depuis la cour, j'apercevais des hirondelles. Tous les printemps, il en venait qui se nichaient sur la gouttière du « magen », un réservoir d'eau de pluie. Une année, l'une d'elles se laissa approcher. J'observais de près son comportement et la trouvais plutôt belle et élancée. Elle n'éprouvait aucune frayeur à me trouver là, tout proche, assis à même le sol sur une peau de mouton ou sur la « Hsira », un tapis en paille, en train de la regarder. Elle se comportait comme si on était des amis de longue date. Je l'avais oubliée mais je la revois avec une étonnante précision. Cet oiseau me paraissait différent des autres quand bien même il leur était semblable. Il volait et n'était pas tributaire des frontières. Un coup d'ailes et hop ! il se trouvait ailleurs. Ses deux petites ailes étaient synonymes de liberté. Cette hirondelle me montrait le chemin. Je n'étais pas Icare et ne m'envolerais pas mais si un tout petit oiseau était capable d'oser, je devais pouvoir partir à l'aventure aussi. Je finis presque par me convaincre que l'hirondelle était venue aménager son nid juste au-dessus de la gouttière, pour ainsi dire sous mon nez, rien que pour vaincre mes dernières réticences.

Je me remémore aussi les histoires que nous narrait Ommi. Quel bonheur ! Nous l'écoutions avec passion, sous le charme de ses mots. Elle

racontait si bien, de sa voix douce qu'elle modulait avec art pour faire passer toutes sortes d'émotions ! Ses histoires étaient vraiment captivantes.

Toutefois elle refusait de nous en conter pendant la journée, alléguant que, si elle le faisait, nos enfants seraient chauves !

Souvent, c'était juste avant d'aller dormir qu'Ommi nous relatait ses contes fabuleux. Je me demandais à l'époque combien elle en connaissait. Cela commençait toujours par : *Kène yé mé kène, fi kadim ezzamène…* (Il était une fois, dans les temps les plus lointains…).

Il y avait toujours un trésor à découvrir ou un prince spolié de sa couronne qui partait à la reconquête de ses droits ou encore une princesse prisonnière à délivrer des griffes d'un usurpateur.

Elle avait adopté l'idée maîtresse de ces fameux contes orientaux où la narratrice échappe à la mort grâce à l'intérêt qu'elle suscite et entretient chez son cruel époux, soir après soir, en lui promettant toujours la suite pour la nuit suivante afin qu'il la laisse encore vivre jusque-là. Le suspense sans arrêt renouvelé nous donnait envie de voir filer les heures pour, à nouveau, nous trouver le plus vite possible assis en rond à l'écouter, les yeux brillant de convoitise, buvant chacune de ses paroles avec délectation.

Doucement, tendrement, elle reprenait : *kène yé mé kène, fi kadim Ezzamène…* et instantanément, la magie agissait ! La chambre où nous nous trouvions se chargeait de mystères, un délicieux frisson nous parcourait l'échine. Tout devenait possible ! Et je m'imaginais prince, héros, vainqueur de tous les dangers, aimé de la plus belle des épouses, regagnant par mon intelligence et ma bravoure le royaume dont j'avais été dépossédé injustement et par traîtrise.

Le jeu de rôles n'existait pas encore. Cependant, dans la lumière déclinante du soir, bercés par la douce voix d'Ommi, nous partions presque physiquement dans les rêves qu'elle suscitait. Pour autant, nous ne perdions jamais le fil de son récit. Elle savait nous captiver, broder, enrichir le récit initial extrait des contes des mille et une nuits dont elle s'inspirait sans le reproduire vraiment. Ommi avait ce talent qu'ont les conteuses, cette manière de vivre l'histoire et de nous y projeter, avec toute l'intelligence et la tendresse d'une mère. Assis, là, en rond, les oreilles grandes ouvertes, nous formions un clan soudé et indestructible que rien ni personne ne pouvait briser. En même temps, il était toujours question « d'ailleurs », de

« voyages », « d'aventures au loin » avant que le prince ne revienne enfin au pays reprendre ses droits légitimes.

Peut-être est-ce là, dans cette chambre, qu'est né mon désir, mûri bien plus tard, de m'en aller, moi aussi, comme les héros de ses histoires, chercher de par le vaste monde la princesse que la vie me destinait et ce que mon pays natal ne pouvait m'apporter.

Oui, comme elles étaient douces, ces années… Et comme elles sont loin maintenant !

Combien de minutes suis-je resté là, pensif, plongé dans ces souvenirs émouvants ? Je l'ignore. Quelques minutes peut-être ! Apparemment, la lumière n'a rien perdu de son intensité, l'environnement est semblable. Walid regarde ses pieds. Je crois bien qu'il rêvasse, lui aussi.

Je m'ébroue, comme si je me réveillais. De nouvelles larmes viennent voiler mon regard. Très ému, un sanglot me secoue. Doucement, je pose la main sur cette porte si familière et j'en viens même à la caresser. Pour un peu, je l'entendrais presque me reprocher :

– Pourquoi tu es parti, Khémaïs ? Pourquoi ?

Et je me surprends en train de lui répondre, comme si son reproche était réel et non pas le fruit de mon imagination :

– Pardon, c'est le destin, murmuré-je dans un sanglot.

Walid et moi remontons la rue et marchons lentement, tandis que tous ces souvenirs m'assaillent et bien d'autres encore. J'avise peu après l'épicerie de feu Ammi Hassan Latrach. Que de souvenirs, là encore ! La communication entre nous était assez difficile parce qu'il était dur d'oreille et que de mon côté, je souffrais jusqu'à 10 ans de ce fichu défaut de prononciation qui me faisait avaler les « R. » Du coup, il me faisait répéter ma demande à plusieurs reprises, n'entendant pas ce que je disais, tandis que moi, je croyais qu'il voulait m'obliger à prononcer juste. Un vrai quiproquo de comédie de boulevard qui provoquait le rire de mon père, qui, dès que je rentrais à la maison me demandait :

– Khémaïs, viens par ici et raconte-moi le dialogue que tu as eu ce matin avec Ammi Hassan quand tu es allé faire les courses ?

Et je revois encore sa tête hilare quand il formulait cette question.

Un peu plus loin, nous passons devant l'impasse Sidi El Baïli où je comptais beaucoup de camarades de jeu : Hédi El Ouartani, Moncef Ben Maatallah, Mohsen et Rzouga Gharbi. Notre quartier doit s'enorgueillir maintenant que cette impasse a fourni à la Tunisie quelques artistes ! Le peintre El Gorgi en personne y avait installé son atelier de céramique. Il possédait une Citroën deux chevaux sur le toit de laquelle nous nous asseyions quand il la stationnait dans la rue Sidi Kaday El Haouayej. C'était une sensation très agréable d'être sur le toit d'une voiture. Mais lorsqu'il nous surprenait dans cette position, il nous criait :

– C'est fragile, c'est de la tôle, c'est de la tôle !

Même irrité par notre comportement, jamais il n'agissait violemment à notre encontre. On reconnaît là le tempérament calme de l'artiste, souvent farfelus mais toujours sympathique.

Chedli Gharbi, le frère de mon camarade Rzouga, avait émigré en Suède bien avant mon propre départ. Lui et son frère Azzouz étaient aussi de grands artistes. En hommage à la disparition tragique de James Dean, Chedli avait dessiné un jour, avec un simple morceau de charbon, sur le mur de notre rue, le portrait de cet espoir du cinéma américain, mort accidentellement en 1955. Il avait 24 ans et la jeunesse du monde entier l'avait pleuré. Nous avions tous été voir ses films, surtout le premier : À l'Est d'Éden. La ressemblance entre l'acteur et son portrait était saisissante et nous étions tous contents de voir notre idole séjourner sur nos murs quelques jours. Leur grand frère Azouz, décédé depuis, avait dessiné, lui, la belle fresque de l'hôtel Amilkar au moment de son érection.

Ici, la maison de Tartarouga ou plutôt le magasin de son mari. La pauvre, elle devait souvent subir nos quolibets et nos railleries à cause de sa manière de marcher ! Dès que nous l'apercevions, nous criions : « Tartarouga – Tartarouga » et nous nous sauvions pour qu'elle ne nous reconnaisse pas de crainte qu'elle aille se plaindre à nos parents. Souvent un flot de mots en italien nous accompagnait et nous savions qu'il ne s'agissait sûrement pas d'amabilités.

Ici, il y avait le forgeron et son atelier impressionnant, rempli de grandes roues et de matériel hétéroclite en fer ou en acier. Il était souvent torse nu, parfois en bras de chemise, été comme hiver. Je me mettais toujours à une distance respectable de sa porte lorsque l'envie me venait de le regarder

travailler ou d'admirer les étincelles qui jaillissaient lorsqu'il soudait le métal. J'ai beaucoup regretté son départ lorsqu'il a dû fermer son atelier juste après l'indépendance et les premières mesures interdisant la circulation des attelages à chevaux dans Tunis. Son départ représentait aussi une grosse perte pour tous les copains du quartier car nous avions pris l'habitude de ramasser les roulements à billes qu'il abandonnait parfois pour faire rouler les trottinettes que nous fabriquions nous-mêmes. Nous allions récupérer ou acheter du bois chez le menuisier puis, accroupis par terre, nous en dessinions les plans à l'aide d'un morceau de charbon. Un marteau, une pince et des clous suffisaient alors pour donner jour à un nouveau jeu.

À quelques mètres de là se trouvait la fontaine où nous venions deux fois par jour, mon frère Mouldi et moi, remplir nos seaux car nous n'avions pas l'eau courante chez nous. Ici, il y avait une blanchisserie européenne tenue par une Française qui disait être originaire de Perpignan dont elle avait d'ailleurs l'accent.

Quand on jouait ici, on prenait soin de ne pas gêner la circulation des charrettes, des calèches ou des attelages à chevaux. Ce qui nous contrariait surtout lorsque nous nous amusions à côté de la fontaine publique, c'était la sortie quasi quotidienne de l'âne du marchand d'huile qui possédait son dépôt juste là. Tous les après-midi il ouvrait sa porte et le quidam sortait seul pour faire sa « gymnastique. » Il se couchait par terre et se roulait dans tous les sens sans s'arrêter de braire une seule minute.

À quelques pas se trouve la maison natale de Ibn Khaldoun, un des plus grands, voire le plus grand historien tunisien de tous les temps. L'auteur de la grande histoire universelle et plus précisément de l'introduction à celle-ci, « Muqaddima », qui lui a valu une renommée mondiale, a vu le jour ici, au XIVe siècle, dans une demeure de la rue Tourbet el Bey, à trois enjambées de la rue Sidi Essourdou.

J'explique tout cela à mon fils tandis que nous arrivons à la place de Tourbet el Bey où mes camarades et moi avons passé tant d'heures à jouer, à rire et à nous raconter des histoires. Pour un peu, je les entendrais, de leurs petites voix flûtées d'enfants, m'appeler pour les rejoindre !

Walid interrompt mes pensées en voyant un enfant tenir un jouet en plastique :

– Le plastique existait quand tu étais jeune ?

– Oui, mais il n'était pas aussi répandu que maintenant.
– Vous aviez des jouets en bois ?
– Oh ! En fait, nous avions très peu de jouets proprement dit.
– Vous deviez vous ennuyer alors !
– Pas du tout, mon fils, car nous jouions avec tout. Nous nous amusions très simplement et usions de tout ce qui nous entourait. Avec une bonne dose d'imagination, et Dieu sait que nous n'en manquions pas, un bout de bois ou un bout de ficelle pouvaient devenir des jouets formidables.

Devant le regard dubitatif de Walid, j'essaye de restituer cette époque et évoque le plus précisément possible nos activités ludiques.

– Walid, nos jeux, à cette époque, étaient très variés et liés aux saisons. Au printemps par exemple, nous profitions de la saison des pêches ou des abricots pour jouer avec leurs noyaux. Nous construisions une pyramide composée de 4 unités. Le principe de ce jeu était simple : trois noyaux étaient placés l'un à côté de l'autre en triangle, le quatrième était posé à cheval au dessus. Le jeu consistait à s'éloigner à une certaine distance et à viser la pyramide pour la disloquer en utilisant un autre noyau pour la frapper. Chaque élément dispersé devenait propriété du lanceur. Celui utilisé pour le tir faisait donc l'objet de tous nos soins car, plus lourd il était, mieux on pouvait espérer atteindre la cible. Nous profitions alors de la canicule pour sortir dans la rue, grattions le goudron qui revêtait la chaussée avec une vieille cuillère et introduisions ensuite dans le noyau préalablement vidé de son contenu à l'aide d'une grosse aiguille.

Nous jouions aussi à la toupie « zarbout. » Il fallait l'enrouler d'une ficelle puis la lancer en tirant fort. Certains étaient passés maîtres dans ce jeu et nous regardions, béats d'admiration, les mouvements oscillatoires de leurs toupies folles, comme dotées de leur propre vie. Quel spectacle fascinant ! Il nous hypnotisait. À l'inverse, nous nous amusions beaucoup du lancer de quelques maladroits qui décollaient brutalement la leur du sol au lieu de la faire tourner, la projetant au loin… ou s'avérant incapables de lui communiquer le moindre élan. Elle rebondissait lourdement sous nos quolibets avant de choir pesamment, sans grâce. Et le lanceur, vexé, trahissait son caractère, recommençant aussitôt pour tenter d'améliorer sans délai sa piètre prestation… ou renonçant – au moins temporairement – à ce jeu, écœuré.

Pendant le mois de Ramadan, le soir, nous jouions au gendarme et au voleur, partagés en deux groupes. Les gendarmes devaient compter jusqu'à cent sous le contrôle d'un arbitre neutre avant de se lancer à la poursuite des voleurs. Le quartier tout entier nous servait de cachette. Fabuleuse aventure qui nous plongeait dans d'indicibles états d'énervement et d'émerveillement mêlés, explorant d'inquiétants recoins ou pénétrant d'étranges lieux, découvrant notre quartier au fil de ces poursuites où nos cœurs s'emballaient quand un « gendarme » s'approchait de nous… et plus fort encore quand il s'éloignait sans nous avoir repérés ! Merveilleux souvenirs que ces parties de cache-cache endiablées…

Mon fils me ramène au passé par une nouvelle question :

– C'est chouette, dis donc ; ça me fait plaisir que tu me racontes tout ça. Vous aviez encore d'autres jeux ?

Heureux de constater qu'il s'intéresse à ses racines, à travers mon enfance, je me replonge dans mes souvenirs pour lui en restituer un maximum, en omettant le moins de détails possible.

Je lui raconte ainsi que pendant la période qui précédait l'Aïd el Kébir, nous organisions des combats de moutons. Mouldi et moi avions la charge d'aller acheter la paille à Bab Alioua pour nourrir l'animal afin de l'engraisser pour le jour du sacrifice. En échange de cette course lointaine, nous avions le droit de le sortir pour le promener, comme les autres jeunes de notre âge. Nous en profitions alors pour organiser des combats. Une fois l'accord pour la durée de celui-ci réglé, chacun se mettait en place. Nous rapprochions les deux bêtes tête contre tête puis nous les tirions vers l'arrière à plusieurs reprises pour les inciter à l'attaque. Ensuite nous reculions à bonne distance et les relâchions. Les moutons comprenaient vite ce que nous attendions d'eux et partaient immédiatement à l'assaut. Nous formions alors un grand cercle autour d'eux pour délimiter l'espace nécessaire à leur élan. Je me souviens des battements de mon cœur de plus en plus accélérés lorsque le nôtre reculait avant de s'élancer pour le grand choc. J'avais peur de le voir s'écrouler devant moi.

Après chaque affrontement, les moutons reculaient d'eux-mêmes et de nouveau, la crainte me saisissait et le stress augmentait. Pauvres bêtes ! Quelques jours seulement avant leur sacrifice, nous trouvions encore le

moyen de leur faire redécouvrir leur instinct primitif au lieu de les laisser tranquilles.

Les enfants sont impitoyables.

– Papa, c'était quand même les grands qui tuaient le mouton ?

– Oui, bien sûr, mais nous, il nous arrivait de tuer quelques animaux, mais des tout petits.

– Par exemple ?

– Eh bien, certains d'entre nous étaient devenus experts à la triboulette.

– C'est quoi une triboulette ?

– C'est un lance-pierres.

Pour ma part, j'avais observé plusieurs minuscules cadavres d'oiseaux frappés par nos projectiles et même quelques volatiles dont l'agonie faisait frissonner interminablement ce petit duvet si doux au toucher, cela m'emplissait de honte et je n'avais pu m'initier plus avant dans le maniement de cette « arme. » J'en usais, certes, pas question de passer pour un pleutre aux yeux des copains ! Mais si ma pierre manquait sa cible… je ne m'en offusquais pas outre mesure.

Tout cela se passait il y a bien longtemps… et j'ai l'impression que c'était hier. Les questions de mon fils m'ont ramené dans le passé avec une incroyable précision : c'est comme si j'avais visionné un film en « super 8 » de mon enfance et de mes copains.

Dire qu'ils sont aujourd'hui parents, peut-être même grands-parents !

Certains prénoms me reviennent aisément à l'esprit, d'autres restent sur le bout de mes lèvres. Plusieurs ont émigré un peu partout en Europe, notamment en France, en Italie et en Allemagne mais d'autres, m'a-t-on dit, se trouveraient aux États-Unis et au Canada… et même en Australie.

Que sont-ils devenus maintenant ? Sont-ils encore vivants ? Dans quel port ont-ils jeté l'ancre ?

Mon Dieu… qu'est-ce que vivre ?

J'éprouve brusquement du vague à l'âme, une certaine nostalgie pour cette époque insouciante et joyeuse, quand tout était simple. J'ai envie de revoir mes camarades de cette époque, en tout cas de savoir ce qu'ils sont devenus. Je me promets de soulever ciel et terre pour retrouver ceux que je pourrai et d'essayer de nous réunir sur les lieux de notre enfance pour

échanger nos souvenirs et remonter le temps. Projet audacieux, j'en conviens, mais qui sait ?

Walid continue à me poser des questions sur tout ce qui nous entoure :

– Ce menuisier existait à ton époque ? Regarde ce vieux bonhomme, là-bas, tu le connais peut-être ?

Je regarde, j'observe, je scrute…

– Vas-y papa, dis-lui ton nom, il se souviendra peut-être de toi ?

– Non je ne crois pas.

J'hésite et finalement je renonce à faire le premier pas.

– Rappelle-toi, papa, le fils de l'armurier tout à l'heure ; il ne t'aurait jamais reconnu si tu ne lui avais pas dit qui tu étais.

Comme un enfant, je me sens timide, trop réservé pour oser franchir ce pas car je crains d'importuner les gens.

Nous arpentons donc le quartier sans que je me présente à quiconque, les yeux grands ouverts.

Nous avons beaucoup marché, mine de rien et je commence à sentir la fatigue aux pieds. J'avise une marche, ou plus exactement le seuil d'une maison. Curieusement, le hasard m'a mené en ce lieu précis où j'avais l'habitude de m'asseoir pour observer l'animation de la rue ou attendre des amis auxquels j'avais donné rendez-vous. C'est instinctif.

Bien des images se déroulent à nouveau dans mon esprit : mes copains, nos jeux… j'oublie que je ne suis plus un enfant et m'assois comme autrefois. Puis je ferme les yeux, pose ma tête sur la porte en bois, derrière moi et je me laisse bercer par ce flot de souvenirs qui jaillit avec la même fougue que l'eau pure surgissant d'une fontaine… Plusieurs flashes de ces jours heureux passés à jouer dans l'insouciance totale surgissent du fond de ma mémoire. Incroyable comme je me souviens de tout, même des plus infimes détails ! J'ai l'impression de regarder une photographie un peu jaunie qui n'a rien perdu de sa netteté même si les couleurs sont un peu estompées. Étrange sentiment, magique et nostalgique.

Quarante ans ont passé comme s'il s'agissait d'une simple parenthèse dans le cours du temps. Quoi que l'on fasse, où que l'on aille, le pays natal pétrit l'être et le modèle à sa façon pour toujours. Même si on s'adapte à un nouvel environnement, celui qui nous a vus naître marque notre cœur à jamais, comme de l'encre indélébile. J'ignore pourquoi mais en cet instant

précis, cette idée me réconforte. Je suis heureux de ne pas avoir oublié, ni renié mon passé mais d'être resté fidèle à mon serment de Souk El Bélat.

Mon enfance et la période actuelle se mélangent dans une sorte de rêve… mais tout est bien réel. Hélas, malgré la densité des passants, je ne reconnais personne et personne ne me reconnaît. Quarante années et deux générations se sont succédé depuis mon départ.

Sans que je m'en rende compte, mes pas me guident à nouveau devant la porte de ma maison natale. Walid le remarque mais ne dit rien : il pense que je veux la revoir une dernière fois avant de rentrer à la Marsa… En réalité une force intérieure irrépressible m'y a conduit, comme si je voulais déposer ma valise et rentrer enfin chez moi après un long voyage. Le retour au bercail d'un marin las, de parcourir les mers…

Sur le chemin du retour, nous repassons par les Souks. Walid est en admiration devant leurs voûtes en briques qui bravent encore les siècles et les intempéries, même si, ici ou là, on peut déceler quelques signes d'usure extrême. Je lui explique que chaque rue est réservée aux artisans et aux commerçants d'une même profession, comme cela se pratiquait dans les villes de Belgique ou de France au Moyen âge. Intrigué, il observe attentivement les panneaux de noms de rues, pour confirmer mon propos : Souk El Attarine (les parfums) ; Souk El Leffa (couvertures et tapis) ; Souk El Trouk (souk des Turcs, c'est-à-dire le marché des étoffes) ; Souk Essouf (marché aux laines)… Chaque allée est un voyage, un monde à part entière. Un espace dévolu à une corporation avec ses règles et son savoir-faire, ses gestes, ses odeurs spécifiques en fonction des matériaux utilisés. Des rues bruissantes de vie, de joyeuses interpellations, de patientes négociations autour d'une tasse de thé à la menthe servie même si l'acheteur n'est là que pour le « plaisir des yeux. »

Nous passons par le libraire à côté de la mosquée Ezzitouna où mon père avait un ami. Je m'en souviens, il passait parfois le voir et j'eus l'occasion de l'accompagner là, à plusieurs reprises. Nous remontons les souks et je montre à mon fils le fameux ministère des Finances où j'ai travaillé, jadis.

Walid me pose des questions précises, me demande de lui décrire l'intérieur de mon bureau, il me questionne aussi pour savoir si le bâtiment a

changé, ou l'environnement. Il s'intéresse à ce que je lui dis avec une intensité qui me touche. C'est comme s'il revivait mon passé avec moi !

Nous voici à Bab Souika où j'allais, certains soirs du mois de Ramadan, avec les copains, assister à des danses du ventre au café chantant. Tout un programme ! Nous rejoignons ensuite le port de France et je lui désigne les magasins où nous achetions les vêtements ainsi que la librairie Saliba, la plus fournie de la capitale à mon époque. Nous finissons avec le siège de la société d'électricité et du gaz, devenue la «STEG» où mon père travaillait. Le bâtiment initial a mal vieilli mais on a construit plusieurs autres immeubles tout autour, bien plus modernes et plus grands.

Nous avons promis à Moune de la rejoindre à la plage après ce bref pèlerinage mais ni Walid ni moi ne sommes désireux de quitter ces lieux. Sans nous concerter, nous continuons à flâner. Je lui raconte le Tunis des années cinquante et la vie quotidienne dans mon quartier au point d'entendre parfois dans mon imaginaire le bruit des sabots des attelages à chevaux dans nos ruelles, de revoir le porteur d'eau dans son costume chamarré, de galoper aux côtés de Boussaadia, l'amuseur public, au rythme du tintement de ses récipients se heurtant doucement à chacun de ses pas, de sentir la capiteuse odeur qui imprégnait chaque pierre des souks ou de s'asseoir avec mon père au café de Souk El Bélat pour deviser joyeusement avec les amis en dégustant un délicieux thé à la menthe. Et je continue à lui raconter, raconter comme si je voulais qu'il hume les odeurs mêmes de la paille qu'on donnait à manger au mouton la veille de l'Aïd El Kébir, qu'il entende avec moi le bruit du « Kab Kab » (les mules en bois) dans les patios ou qu'il joue avec nous à cache-cache, un soir de Ramadan…

Ce retour aux sources nous fait énormément de bien, à tous les deux. Moi, je suis heureux de retrouver le décor de mon enfance, lui se réjouit de découvrir ses racines qu'il ne cesse de réclamer depuis des années. Nous nous nourrissons tous deux de l'instant présent et je sens bien à quel point il nous rapproche.

Son intérêt pour cette période de ma vie, sa soif de tout connaître et de remonter avec moi le plus loin possible dans le passé a ravivé les temps lointains et me donne envie de continuer à répondre à ses questions en

apportant un maximum de précisions. Je me concentre sur les détails tandis qu'il poursuit son feu nourri d'interrogations :

– Quand est-ce que ton papa est venu s'installer ici ?

– En quelle année il s'est marié avec Ommi ?

– Comment ils se sont connus ?

Il n'arrête plus ! Pris dans son jeu, sans toujours connaître les bonnes réponses, voilà que dans mon élan je me retrouve en train de lui raconter ma propre naissance, je rassemble les vagues éléments que ma mémoire daigne me restituer du récit que m'en avait fait un jour Ommi. Parfois, pour combler un vide ou ne pas laisser certaines de ses questions sans réponses, je sollicite mon imagination. Et je raconte, je raconte, je m'évertue à glisser dans les mots la même émotion qu'Ommi introduisait dans ses histoires…

Walid a désormais la tête pleine de repères. J'ai répondu à sa demande. Le voici épanoui, retrouvant un équilibre, et moi réconcilié avec mon passé car, quelque part, je crois que j'en voulais à mon pays de ne pas avoir pu ou su me retenir. J'aurais eu tant de choses à lui donner ! Mais j'ai compris aujourd'hui, à travers ce pèlerinage, que ce n'était pas mon pays que j'avais quitté, c'était la situation économique dans laquelle il s'était trouvé au lendemain de l'indépendance. Cette époque était révolue, heureusement. Un vrai miracle économique a vu le jour ses quinze dernières années et, malgré les difficultés climatiques et la conjoncture mondiale, la Tunisie goûte aux fruits de la croissance, dans une paix civile que nous envient bien de pays.

Le soir, sur notre terrasse, nous racontons tout cela à Moune. Nous restons tard, attablés dehors, dans la douceur de cette belle soirée estivale. Je suis l'homme le plus heureux du monde… Avant de me coucher, je scrute le ciel. Je cherche un signe, instinctivement. Il y en a toujours eu dans les moments un peu particuliers de ma vie et j'ai l'impression que cette journée est suffisamment exceptionnelle pour qu'un signe apparaisse. Mais non. J'ai pourtant tellement envie que mon père ou ma mère se manifestent dans mes rêves, cette nuit ! Je m'endors difficilement.

Le lendemain, lorsque je me réveille, le soleil frappe déjà fort sur mon lit. Moune a tiré les rideaux exprès pour me réveiller car il est 10 heures passées. Walid aussi est encore au lit. Sans doute étions-nous très fatigués du « retour aux sources » et de cette longue marche, surtout que le soir nous avons encore discuté longtemps sur la terrasse. En ville, on ne se rend pas

compte de la distance que l'on parcourt à pied, contrairement à la campagne où le paysage défile sous les yeux, où l'on a des repères. Plus j'y repense, plus je me dis qu'hier, nous avons dû sacrément marcher !

Par contre, de rêve, point de trace. Mes espoirs étaient vains. Je suis triste car je voulais vraiment très fort revoir mes parents après être retourné à l'endroit où nous vivions ensemble. Cela me paraissait logique, presque indispensable même. Je reste donc sur une déception, malgré mon immense joie d'avoir redécouvert le quartier, la rue, la maison de mon enfance. Cette déception s'estompe rapidement et bientôt il ne reste plus que les bons souvenirs de cette journée.

Deux semaines plus tard, la veille d'une journée réservée à nous deux, que j'avais promise à Moune, je vais tôt au lit car nous devons faire toutes les courses avant notre départ. Je m'endors rapidement.

C'est alors qu'apparaissent Ommi et Baba Laziz en train de jouer aux osselets. Une vision sublime, l'image de leur bonheur quand ils étaient dans la force de l'âge. Je crois que, dans mon sommeil, j'ai pleuré de joie !

Ils sont à l'intérieur de notre maison de la rue Sidi Essourdou. Il fait doux. C'est un après-midi du printemps. Ils sont assis sur un tapis de paille autour du « Kanoun » sur lequel la théière chauffe. Chacun tient un verre de thé. Ils bavardent paisiblement ; la joie se lit sur leur visage.

Je rentre, traverse la cour d'un pas déterminé et salue mon père en prenant sa main que j'embrasse avant de la porter à mon front.

J'embrasse aussi Ommi. Mon Dieu, qu'est-ce que je suis heureux d'être avec eux !

Ommi me fixe du regard et me dit :

– Retourne chez toi, ta famille t'attend.

Après quoi ils éclatent de rire tous les deux, un rire de joie qui se rapporte à leurs jeux et qui ne s'adresse pas particulièrement à moi. C'est comme si, à leurs yeux, j'étais déjà parti, comme ils me l'avaient demandé. Je reste immobile, intrigué par leur attitude. Ommi reprend :

– Retourne chez toi, ta famille t'attend.

Ils se détournent définitivement de moi cette fois et reprennent leur jeu, toujours au milieu d'un éclat de rire qui traduit leur bonheur infini de se retrouver comme autrefois. Je suppose qu'ils ont une bonne raison de me voir partir et ne les juge pas. J'obéis. Je me dirige vers la porte afin de sortir

mais sur le seuil, je ne peux m'empêcher de me retourner. Je vois Ommi qui veut s'assurer que je suis bien sur le chemin de la sortie.

La porte donne étrangement sur une allée où je distingue nettement deux ombres : celles de mes parents ! Je me dis qu'il y a sûrement une autre sortie qu'ils ont empruntée, il n'y a pas d'autre explication. Peut-être veulent-ils me jouer une farce, ils semblent si joyeux ! Je les suis du regard ; ils sont la main dans la main et passent de l'autre côté d'une rivière bleue puis disparaissent.

Du côté où je me trouve, des gens vêtus de leurs plus beaux atours chantent et dansent. C'est un mariage, une fête ! Des musiciens jouent les airs de circonstance, enlevés, gais. Une ravissante danseuse du ventre au regard d'un vert profond évolue au milieu d'un petit groupe d'invités subjugués par son charme. Mon regard est attiré par elle, si pulpeuse, si sensuelle dans ses gestes et dans son être, faisant cliqueter ses bracelets aux mains et aux chevilles en ondulant souplement. Comme elle est belle et désirable ! Excitante sans une once de vulgarité ni de provocation tant elle est gracieuse et légère.

Et voilà qu'elle me remarque ! Elle s'approche de moi, me donne un baiser, cette fois. Je me réveille… avec la sensation de son baiser humide sur ma joue !

Interloqué, je m'assois dans le lit. Comment un rêve peut-il devenir si réel ? La réponse est là, dans le joyeux sourire de mon épouse, assise au bord du lit ; elle me regarde sortir du sommeil. Le baiser était le sien.

En fait, Moune a voulu me réveiller ce jour-là à sa façon pour me rappeler mon engagement de la veille : nous réserver cette journée, rien qu'à nous deux.

– Allez, lève-toi, tu m'as promis hier de consacrer cette journée à notre couple ! En plus, il fait très beau.

Ce n'était qu'un rêve mais mon bonheur est grand d'avoir revu mes parents, et si joyeux.

À mon tour j'adresse un large sourire à Moune : je lui confirme ma promesse de la veille et j'ajoute :

– Tu as raison, nous allons bien nous occuper de nous aujourd'hui ! Et je commence tout de suite, en l'attirant vers moi…

Les années passent et je suis toujours sans nouvelles du Dr Mahmoud, à l'exception d'une lettre, une seule, postée de Beyrouth un mois après l'échec de la remise du manuscrit à Paris. Dans cet unique courrier qu'il m'a adressé, il me raconte qu'il est arrivé à l'heure à notre rendez-vous mais voyant les policiers français m'emmener, il a préféré ne pas se manifester, par mesure de sécurité. « La discrétion s'imposait, y compris dans votre intérêt », précise-t-il en m'indiquant qu'il a demandé à un de ses amis de suivre mon affaire de près. Grâce à quoi il a très vite su que je n'aurais pas de problème puisque la police n'avait finalement rien à me reprocher car le manuscrit ne contenait aucun texte subversif.

On m'a donc relâché après quelques heures de garde à vue mais le Dr Mahmoud avait disparu, comme par enchantement. J'ignorais pourquoi jusqu'à cette lettre dans laquelle il m'explique que le lendemain de notre rendez-vous manqué, il avait appris que son fils avait eu un grave accident avec son deltaplane en Suisse ; aussi avait-t-il dû s'y rendre d'urgence, ce qui justifiait sa brusque disparition. Toujours par souci de sécurité, il avait préféré ne pas m'écrire du tout. C'est la raison pour laquelle il n'y avait pas eu d'autre lettre avant celle-ci et que je ne devais pas en attendre d'autre à court ou moyen terme.

Puis, évoquant le manuscrit, il m'écrit que le fait de l'avoir gardé tout ce temps a sauvé bien des vies humaines, à commencer par la sienne. Il m'en remercie du fond du cœur.

Cela me récompense de mes angoisses, de mes problèmes, de mes attentes aussi. Par ces quelques mots gentils, il efface tout ce dont j'ai souffert des années auparavant. C'est qu'il a appris, entre-temps, les soucis que ce manuscrit m'a causés ! Il l'ignorait totalement lors de notre dernière rencontre à Paris, ainsi qu'il me l'indique.

– Vous aurez dû m'en parler, me reproche-t-il, j'aurais imaginé d'autres solutions.

Puis il poursuit de sa belle écriture distinguée : « Vous avez largement mérité de le lire car, comme je connais votre rigueur morale, je suis convaincu que vous ne vous êtes même pas permis de vous plonger dans sa lecture. » Il m'autorise désormais à le faire et m'y encourage même, précisant : « Ce n'est pas un recueil de poèmes mais l'histoire mouvementée de notre région depuis un demi-siècle y est relatée, avec des événements non

connus du grand public mais qui méritent de l'être davantage pour mieux comprendre les enjeux d'aujourd'hui. J'espère qu'il trouvera de la place dans vos lectures…», faisant manifestement allusion à ma préférence pour la littérature au détriment de l'actualité et de la politique en général.

Il me demande cependant de continuer à garder le manuscrit en lieu sûr en attendant son signal.

Je reprends la lecture de sa lettre et souris : il sait tout de moi et de ma manière d'être : « Comme je vous connais, je suppose que le manuscrit a déjà changé de place… »

Il ne croyait pas si bien dire car, quelques jours après l'échec de sa remise à son auteur, à Paris, je l'ai effectivement déménagé carrément… de continent. Ce qui m'interdit d'ailleurs de le lire, malgré sa permission. Enfin, peut-être en aurai-je l'occasion un jour ? On verra bien plus tard…

Il a signé cette lettre, comme autrefois : « Ton grand frère d'exil. »

Le temps continue à s'écouler sans que j'aie des nouvelles du Dr Mahmoud. Par les informations télévisées, j'apprends que son pays a changé deux fois de régime politique et semble retrouver la paix civile. Il a fini par regagner sa terre natale à la faveur d'une amnistie générale.

Un jour, une lettre de 10 pages me parvient de lui, via un messager cette fois. Celui-ci me téléphone au préalable, de son hôtel. Il se présente directement comme un ami intime du Dr Mahmoud avec pour mission de me remettre une lettre personnelle. « Ce n'est pas trop tôt, pensé-je, voilà plus de 30 ans que j'attends cette information! » Je m'abstiens naturellement de m'en ouvrir à ce messager avec qui je conviens d'un rendez-vous dans un hôtel, le lendemain en fin d'après-midi. Avant de raccrocher, il précise qu'il sera dans le petit salon d'accueil, à gauche de l'entrée et qu'il portera un costume gris.

Il aurait pu ajouter « de bonne coupe », me dis-je en voyant cet homme élégant au visage intelligent, après avoir poussé la lourde porte à tambour du palace. Mon interlocuteur me salue avec une grande courtoisie teintée de révérence puis me remet une enveloppe assez volumineuse. Il m'informe qu'il est là pour deux jours seulement, si j'ai besoin de le contacter.

Dans sa longue lettre, le Dr Mahmoud me raconte un peu de sa vie, de tout ce qu'il n'a pas pu ou su réaliser. Il me rappelle que seuls la stabilité

politique, la paix et l'effort de chacun sont générateurs de progrès et de prospérité. Il me souhaite également longue vie et m'écrit que j'ai probablement opté pour le bon choix en ne me mêlant jamais de politique, dès le départ, car une fois pris par cette passion, il est trop tard. Par contre, si on résiste à la tentation depuis le début, on a alors la paix et on voit les choses avec philosophie, argumente-t-il. Ce propos m'étonne de sa part mais tout le monde évolue avec le temps et l'expérience. Sans doute a-t-il souffert de ne pouvoir mener à bien ses projets politiques malgré toute l'énergie qu'il y a consacrée… Le Dr Mahmoud me demande enfin de remettre le manuscrit à son envoyé et m'informe qu'il envisage maintenant de le publier.

Quand je pense qu'il m'a fallu, à mon corps défendant, conserver et cacher soigneusement ce document et que, pour finir, il sera publié…

Les temps changent… Les hommes aussi…

Je téléphone au messager, le lendemain, pour l'informer que j'ai une enveloppe à lui remettre pour le Dr Mahmoud. Il me répond qu'il attendait mon coup de fil. Je suis même prêt à parier qu'il sait parfaitement ce que cette enveloppe contient ! Je garde naturellement cette réflexion pour moi, par contre je lui propose de visiter Bruxelles puisqu'il est simplement de passage et qu'il a l'air fort sympathique. Et puis, si le Dr Mahmoud a à ce point confiance en lui, c'est que cet homme mérite ma confiance également. Sans compter que j'adore « ma » ville d'adoption et que j'aime la faire découvrir à ceux qui viennent me rendre visite. Bruxelles n'est pas très grande pour une capitale, néanmoins il y a beaucoup à visiter et à admirer.

Le lendemain, je passe le prendre à l'hôtel avec ma voiture et lui montre les monuments de la ville : la Grand'place, si animée ; l'Atomium, qui rappelle que la ville a accueilli l'exposition universelle de 1958 ; la mini Europe où des répliques miniatures d'édifices symbolisent tous les pays européens, dans un joli jardin entretenu avec soin et agrémenté de pièces d'eau.

J'essaye de rendre sa journée la plus agréable possible. Nous en profitons pour parler de choses et d'autres et je découvre en lui un homme d'une très grande culture. Ce septuagénaire aux cheveux blancs a l'élocution facile et la citation aisée, toujours exprimée à bon escient. Je suis sous le charme de son arabe et de son anglais impeccables et de haut niveau. Il me rappelle le Dr Mahmoud. Il a la même allure et le même profil. Il est probablement son frère, me dis-je, mais je m'abstiens de lui poser la question.

Vient le moment du départ.

Je l'amène à mon bureau où je lui remets le manuscrit dans une enveloppe que je scelle en sa présence et à sa demande, après quoi je le raccompagne à l'aéroport où je continue à lui proposer mes services de guide occasionnel. Nous cherchons ensemble les renseignements au sujet du numéro de son vol et du lieu exact d'embarquement. Une voix suave annonce à deux reprises un retard pour ce vol XZ022, à tel point que je finis par connaître ce numéro par cœur. Je décide de rester avec lui pour lui tenir compagnie…

Enfin il embarque et son avion décolle. Je rentre chez moi, soulagé, libéré d'un poids énorme que je portais depuis plus de trente-cinq ans. Je m'étais presque habitué à l'idée que cela n'aurait jamais de fin ! Le pire, c'est que j'étais allé récupérer le manuscrit il y a très peu de temps et que je m'étais promis de le lire durant mes prochaines vacances ; mais je lui ai préféré la trilogie de Omar Farroukh sur l'histoire de la littérature arabe.

Tout cela me laisse sur ma faim, un peu songeur, dubitatif sur la destinée des hommes et l'avenir du monde. Mes sentiments sont assez mitigés. Je m'aperçois que je suis impatient aussi de pouvoir lire un jour ce livre dont je ne connais que des bribes, des morceaux épars, sans continuité, alors que le sujet m'intéresse au plus haut point et que j'ai même reçu l'autorisation de le lire. Je le découvrirai donc en même temps que tout le monde, le jour où il sortira en librairie.

Le lendemain, je me réveille en poids plume, heureux et de très bonne humeur. Je me réjouis d'en avoir terminé avec cette histoire et de la retrouver plus tard avec du recul, en tant que simple lecteur. J'éprouve le sentiment curieux d'être redevenu « normal », comme tout le monde. On ne me menacera plus, on ne me cambriolera plus, je n'aurai plus à me rendre à de mystérieux et secrets rendez-vous, m'exposant au risque d'être appréhendé et interrogé des heures durant dans un bureau de police empesté par l'odeur du tabac froid.

Je commence à manger et décide de prolonger mon petit-déjeuner en lisant tranquillement le journal. Ce que je fais… sauf que ce n'est pas dans le calme, loin s'en faut : sur la première page s'étale la nouvelle de la chute du Boeing assurant le vol numéro XZ022… ! Il s'est écrasé en pleine mer. Il n'y a aucun survivant.

Mon cœur s'emballe. Le journal me glisse des mains. Je le ramasse et l'ouvre pour lire les pages spéciales consacrées à ce drame. Je ne peux plus rien avaler. Je quitte la table avec le journal, dans un état second, me demandant même si je suis vraiment éveillé ou s'il s'agit d'un cauchemar. Mais non, c'est bien la réalité…

Je tourne la page pour me changer les idées et mes yeux se portent presque instantanément sur un entrefilet dont le titre en gras attire mon attention : il relate le décès de celui que j'appelais le Dr Mahmoud, l'ex-président de…, qui s'est tué dans un accident de voiture sur l'autoroute menant à l'aéroport en allant accueillir son frère jumeau.

C'est terrible !

Le Dr Mahmoud envisageait de publier ses mémoires mais le destin en a décidé autrement, témoignant d'une grande cruauté dans sa manière d'empêcher un tel dessein d'aboutir. Le contenu de son manuscrit restera donc à jamais un grand mystère, même pour moi qui l'ai eu si longtemps entre les mains. À moins que, par la force des choses, ma propre histoire n'en ait reflété inconsciemment la quintessence ?

Chapitre X

Tourbet el Bey… 40 ans après

Il est 17 h 30 en ce 4 août 2002. Arrivé une demi-heure à l'avance, je suis seul sur la place de Tourbet el Bey. Il fait chaud. Il y a longtemps que j'attends ce moment. Depuis plus de 10 mois j'ai lancé des invitations à ceux dont j'ai réussi à obtenir l'adresse. Pour les autres, je me suis fié au téléphone arabe. Ils ont sûrement eu le temps de se préparer à ces retrouvailles. Moi aussi, et à mesure que ce jour approchait, j'ai senti l'émotion monter en puissance, s'intensifier.

Il y a deux semaines environ, Habib Ben Halima qui se trouvait avec moi sur le bateau le jour de départ nous quittait pour toujours. Je l'ai raccompagné à sa dernière demeure, pensif et angoissé.

Qui sera bientôt présent et qui manquera à l'appel ? Nous reconnaîtrons-nous facilement ? Cela sera sans doute drôle de revoir des gens que j'ai connus enfants ou adolescents, frappés de calvitie ou bien porteurs de lunettes aux verres épais et les cheveux blancs. Amusant et un peu pathétique, certainement.

Mon cœur bat plus vite à mesure que l'aiguille de ma montre égrène les minutes et que l'heure fatidique approche. Une légère crainte se mêle à la joie de retrouver mes vieux amis après une si longue séparation.

La place de Tourbet el Bey n'a pas changé, elle. Du moins au premier abord car si j'y regarde de plus près, le revêtement du sol a été modifié et la fontaine a disparu, probablement parce que tout le monde est maintenant raccordé à l'eau courante. Dommage : cela avait pourtant son charme !

Cette place nous servait de lieu de rencontre informel ; on s'y retrouvait au moins trois fois par jour pour bavarder ou pour jouer. Tout le monde savait que l'on pouvait retrouver les copains près de la fontaine…

Le Mausolée semble moins bien entretenu qu'à mon époque, si j'en juge les coupoles dont la couleur verte est dégradée, oxydée et passée. Les murs aussi ont beaucoup vieilli. J'en ressens une certaine tristesse. Tourbet el Bey est un quartier pas comme les autres car il est riche en histoire. La rue Sidi Essourdou donne d'un côté sur Souk El Bélat et la célèbre mosquée Ezzitouna et de l'autre sur la place de Tourbet el Bey où se trouve le Mausolée de la famille beylicale.

Les anciennes maisons bourgeoises aux magnifiques portails cloutés témoignent encore de son prestigieux passé. Ces pierres et ces fenêtres grillagées ont une âme et nous rappellent qu'ici, en une autre époque, pas si lointaine, régnaient le luxe et les fastes attachés au pouvoir.

Nous avions eu la chance, avant l'indépendance, d'assister à quelques enterrements princiers, accompagnés d'une fanfare et suivis par une foule de badauds.

Le Mausolée en lui-même était interdit au public. Toutefois, grâce à l'amitié qui nous liait au fils du conservateur, Mohsen Bourguiba, le bel édifice n'avait plus aucun secret pour nous. Nous avions eu tout loisir d'en découvrir les moindres recoins et de nous imprégner jour après jour de son atmosphère pénétrante empreinte de ce mystère et de ce recueillement propres aux sépultures en général mais encore plus marqués dans celles des Beys ou des grands princes. Peut-être parce qu'une parcelle de leur pouvoir éteint était restée ici, parmi nous, et flottait encore dans leur dernière demeure…

C'est dans ce quartier hors du commun que je suis né et que j'ai grandi. Mes amis et moi avons joué là jusqu'à devenir inséparables, formant une équipe soudée et homogène. Avec le recul, je crois que le contraste saisissant entre ces somptueux édifices qui nous entouraient et notre mode de vie bien plus humble nous plaçait d'entrée de jeu au cœur des grandes disparités sociales. C'est ce décalage avec notre environnement qui nous a rapprochés, tout autant que le plaisir de jouer ensemble. Nous avions le sentiment de former un clan, une tribu, de fonctionner avec des sortes de rites bien à nous, sans rapport avec les gens de la bourgeoisie et leurs proches. Cette différence exacerbait notre proximité culturelle à nous, les enfants des classes moyennes…

Ils habitaient à peu près tous dans le secteur immédiat.

Je regarde attentivement autour de moi et j'essaye de mettre un nom de copain sur chaque porte de maison. C'est que je connaissais tout le quartier ! Mais tout cela est si loin… ma mémoire ne parvient que partiellement à me restituer leurs noms. En revanche, je me remémore plus facilement leurs visages. Cela ne me sera pourtant pas d'une grande utilité pour les reconnaître tout à l'heure, j'imagine car, comme pour moi, le temps a modifié leurs traits. Nul n'y échappe.

Il est 17 h 45 et je suis toujours seul à les attendre par cette chaleur d'été. Je commence même à trouver étrange de n'en voir aucun arriver et éprouve un moment de doute : est-ce que toutes les invitations sont bien parvenues à leurs destinataires ?

Tant de sentiments partagés nous unissent qu'ils ne peuvent pas renoncer à ce rendez-vous. Ils vont sûrement apparaître d'un instant à l'autre… Je frétille sur place !

Mon esprit aussi : une foule de souvenirs affluent dans ce décor familier.

Nous attendions toujours avec impatience les vacances scolaires afin de profiter ensemble de ces merveilleux moments de liberté qui s'étalaient souvent sur toute la journée, interrompus seulement à l'heure du déjeuner pour faire acte de présence à la maison, le temps du repas. Un repas que nous prenions à toute vitesse, les yeux dans le vague, imaginant déjà quelle joyeuse escapade nous réservait l'après-midi…

À 14 ans, la place du Mausolée nous servait de terrain de football et nous organisions souvent de vrais matches, âprement disputés, avec un arbitrage fort respectueux des règles. Il régnait généralement un très bon esprit sportif. Nous étions tous désireux de gagner mais sans tricherie aucune.

Les remarques du voisinage et des passants nous avaient incités à jouer à l'extérieur de la ville, finalement, où beaucoup de terrains éloignés de toute habitation se prêtaient à ce jeu. Et là, nous avions fait la connaissance d'autres bandes, venues d'autres quartiers, constituant des équipes de footballeurs aussi motivés que nous.

Nos rencontres étaient soigneusement organisées, malgré une relative improvisation et l'absence de tout encadrement. Un jour, nous nous étions même cotisés afin d'acheter de vrais maillots et un véritable ballon « Hungaria » en cuir. Un bijou que nous avions tous tâté respectueusement avant d'oser y porter le premier coup de pied. Par la suite, nous participâmes à

des matches « à l'extérieur », comme de véritables professionnels. Cependant, lorsque nous nous éloignions trop de notre quartier, notre bande s'étoffait au maximum : chacun d'entre nous rameutait le plus possible de camarades pour parer aux éventuels « imprévus. »

Personne parmi nous n'aimait particulièrement la bagarre. En revanche, nous étions prêts à riposter énergiquement en cas d'attaque. Nul n'avait peur des coups. Inconscience de la jeunesse… Certains d'entre nous eurent d'ailleurs l'occasion de montrer, en des occasions diverses, qu'ils étaient capables de se battre, et même victorieusement.

Hédi Ben Halima, par exemple, était le « judoka » du groupe. En vérité, ce surnom lui venait de ce qu'il connaissait une seule et unique prise de judo ! Toutefois, il la pratiquait tellement souvent qu'il avait fini par la connaître à la perfection, ce qui pouvait donner à croire qu'il maîtrisait cet art martial. Il en jouait volontiers ; il menaçait son adversaire « de se fâcher vraiment », comme s'il n'avait donné là qu'un avant-goût de son pouvoir. Sacré Hédi… Plus d'une fois il nous avait rendu service, dans certaines circonstances délicates, lorsque nous étions attaqués par d'autres groupes de jeunes vindicatifs.

Pendant la fête d'Achoura, nous allions chercher des branches d'arbres, ce qui nous obligeait à sortir de la ville. Nous achetions un peu d'essence au retour et, le soir, nous allumions un grand feu dont les flammes devaient s'épanouir sur au moins deux mètres de large ! Comme c'était beau… Le feu eut toujours sur notre petit groupe un aspect fédérateur ; nous sentions sa protection, sa puissance, pratiquement comme les hommes des cavernes, jadis. Cela renforçait le sentiment tribal, l'impression d'appartenir à un vrai groupe, soudé, invincible. Quand les flammes atteignaient leur paroxysme, nous nous amusions à les braver en sautant à travers leurs volutes… Le danger était réel mais il faisait partie du jeu.

Parfois, nous tenions un simple fil en nylon de part et d'autre de la place du Mausolée, invisible bien entendu des passants et, au passage de celui dont la tête ne nous plaisait pas, nous le tendions brusquement afin de le faire trébucher. Un jour cependant, nous avions repéré un homme au regard méchant, nous avions tiré sur le fil… et je l'avais vu perdre l'équilibre puis tomber lourdement au sol ! Nous avions d'abord ri en nous sauvant mais quand il s'était relevé, ses yeux fiévreux m'avaient lancé un regard

haineux qui m'avait effrayé. Jamais plus je n'ai participé à ce genre de jeu depuis ce jour-là car l'image d'un homme à terre par notre faute m'en avait dissuadé pour la vie.

Certains soirs, à la nuit tombante, après avoir neutralisé l'éclairage de la rue au moyen de quelques cailloux bien ajustés, afin « de mettre un peu d'ambiance », nous nous amusions à raconter, à tour de rôle, des histoires de fantômes, de revenants, de sorcières… Certains excellaient dans cet art narratif.

Ainsi, Driss nous narra un jour l'histoire d'une de ces sorcières ayant pactisé avec les forces du mal qui avait pris la forme humaine d'une femme si séduisante qu'aucun homme normalement constitué ne pouvait résister durablement à son charme. Pour ne pas succomber à ses attraits, le seul moyen consistait à s'arranger pour voir ses pieds. En effet, dérangée en phase de métamorphose par un groupe de villageois venus incendier sa hutte, elle n'avait pas eu le temps de terminer sa sinistre besogne ; ses membres inférieurs étaient restés ceux du démon qu'elle était : des pieds fourchus de chèvre. Mais malheur à celui qui tomberait dans ses filets !

Driss sut évoquer cela avec force détails et plusieurs d'entre nous frémirent en l'écoutant puis firent ensuite des cauchemars. Derrière chaque belle fille se cachait peut-être une sorcière et nos regards allaient d'abord se poser sur leurs jambes, par mesure de précaution.

On s'enivrait de ces soirées qui finissaient aux petites heures, assis sur le seuil des maisons ou appuyés aux murs du mausolée de Tourbet el Bey…

Nous aimions avoir peur. J'ignore d'où cela provient mais l'adolescence est la période propice aux pires défis. De même que l'enfant est cruel à une étape de son développement, l'adolescent souhaite approcher le risque, parfois même jouer avec sa vie.

À 16 ans, tromper la mort était devenu un de nos défis privilégiés. Avec une incroyable inconscience nous nous amusions à enjamber les rails électrifiés de la ligne du TGM, le train reliant Tunis à la banlieue nord. Pure folie ! Si Abdelaziz Laroui, le présentateur vedette de la radio, rapportait pourtant dans son journal de midi les accidents mortels de jeunes de notre âge afin de nous prévenir de ce comportement totalement irresponsable, mais au lieu de nous en dissuader, cela nous excitait. La mort rôdait non

loin et rendait nos jeux encore plus… virils ! Cela valorisait aussi notre « courage », pensions-nous alors.

Pas étonnant, en fait, quand on habitait dans ce quartier de la Médina à une époque où nos héros s'appelaient Al Capone ou Dillinger lorsqu'ils étaient Américains, Gérard Le Corse ou Jack l'éventreur quand ils étaient Européens, ou encore à l'échelle nationale : Untel le balafré, ou le boxeur… On se nourrissait de leur révolte contre une société qui semblait injuste à notre encontre, on se réjouissait de leurs « exploits », ignorant qu'il s'agissait de vrais hors-la-loi et même s'ils existaient réellement.

Oui ! Montrer aux copains que nous étions de la trempe des durs restait le moteur de nos actions et justifiait la prise de risques inconcevables. Même moi qui étais plus sage par nature, je m'étais trouvé un jour au pied du mur, dans l'incapacité totale de me soustraire à ces jeux dangereux…

Nous étions tous allés nager à « Madagascar » comme on appelle ce petit coin à l'écart du port de Tunis, face à l'île de Chikly. À quelques mètres de cette frange littorale se trouvaient les rails électrifiés. Deux ou trois panneaux frappés de la tête de mort et de deux tibias en croix prévenaient explicitement le passant du danger encouru. Provoqué par leurs paroles de défi, j'avais cependant voulu impressionner mes camarades en faisant mine de traverser :

– T'oseras pas !

– T'es trop trouillard !

– Chiche !

Au lieu de m'en dissuader, comme je l'espérais, tous m'avaient regardé d'un air de dédain : non, après réflexion, décidément, ils ne m'en estimaient pas capable. Piqué au vif, j'avais senti une force irrésistible me pousser à répondre à cette provocation, conscient du risque réel auquel je m'exposais. Mon honneur était en jeu !

Pris à mon propre piège, car j'aurais pu désamorcer ce jeu stupide par une simple boutade, je m'étais laissé emporté par cette ambiance de bravade et il ne me restait plus que la fuite en avant… ou perdre la face vis-à-vis de mes copains. Et, cela, il n'en était naturellement pas question !

J'avais lentement avancé vers les maudits rails, je les fixais comme je l'aurais fait d'un serpent venimeux, distinguant avec une étonnante précision les points de rouille entourant les soudures et une foule d'autres détails que

je n'avais jamais remarqués auparavant. Au dernier moment, juste avant le geste fatidique, je m'étais retourné, dans l'espoir qu'un membre du groupe m'inviterait à renoncer ou que mes amis penseraient déjà à tout autre chose, Dieu sait quoi, mais non… bien sûr. Par contre, j'avais remarqué que le dédain s'était mué en un début d'admiration ; ils semblaient convaincus, à présent, que j'allais m'exécuter. Impossible de les décevoir.

J'ai levé le pied droit et l'ai posé au milieu des rails. Sentir le sol caillouteux chauffé à blanc par le soleil a fait trembler mon pied, le rapprochant du rail électrifié, et j'ai entendu des « Oh! Oh! » mi-admiratif, mi-inquiet, dans mon dos. Hélas, j'ai aussi perçu, au même moment, le sifflement d'un train, encore assez loin. L'alternative était simple : je renonçais maintenant… ou je me dépêchais d'en finir avec cette périlleuse traversée ! Pas question de perdre encore du temps car ce dernier m'était désormais compté.

La trouille au ventre, ma première réaction fut de renoncer, puisque l'honneur était sauf. Je pouvais toujours prétendre que je m'apprêtais à agir mais que je n'allais quand même pas me jeter sous un train. Entre prendre des risques et se suicider, il y a une marge ! Cela étant, j'avais déjà accompli la moitié de « l'exploit » et je sentais bien que plus jamais les copains ne me regarderaient de la même manière si j'allais au bout de ce défi. Alors, peu à peu, j'ai senti la peur me quitter : mes gestes sont devenus précis, mon regard plus vif, mon esprit se détachait de mon corps et analysait la situation, sans crainte, sans le moindre sentiment, comme si un robot marchait sur les rails et que je l'observais de loin, moi aussi.

Le sifflement du train s'est intensifié, plus pressant, et je n'avais toujours pas bougé, hésitant encore entre reculer et avancer. Et puis, en une fraction de seconde, j'ai décidé de continuer et pris à nouveau appui sur mon pied droit. J'allais devenir un héros.

Pour mes copains, tout cela n'avait duré que quelques secondes, même s'ils avaient été impressionnés. Pour moi, tout s'était déroulé au ralenti et une éternité s'était écoulée entre « avant » et « après » cette traversée. Je n'étais plus le même : ma confiance en moi était sortie renforcée de cette épreuve quasi initiatique et il en était de même de mes copains qui m'avaient regardé d'un autre œil. Les marques de respect et de considération étaient devenues visibles…

Un autre défi m'attendait, un peu plus tard, l'année de mes 17 ans.

Il faisait nuit, nous étions dans le quartier en train de discuter. La chaleur de cette belle journée d'été exsudait du sol, des murs, des pierres et malgré l'heure tardive, pour la plupart, nous ne portions qu'un simple short et un tee-shirt. Certains étaient même torse nu. Dans le lointain, nous avions entendu souffler la corne d'un navire qui devait quitter la rade de Tunis.

Quelqu'un avait alors lancé ce pari :

– Un dinar pour celui qui fait le tour du bloc tout nu !

Cela représentait 3 ou 4 minutes de course pendant lesquelles nous pouvions éventuellement croiser un passant. Hamadi El Hachemi avait relevé ce défi osé et s'était rapidement déshabillé. Arrivant tout essoufflé peu après, il reçut le dinar dû au téméraire et se rhabilla. Boutonnant son short, il me lança :

– Fais la même chose, si tu es un homme !

Il était presque une heure du matin Hamadi n'avait rencontré personne sur son chemin, ainsi qu'il venait de nous le confirmer. Après tout… pourquoi pas ? Au moins, ce n'était pas dangereux.

– Je le ferais pour combien ?

– Un dinar, comme pour moi.

– Non, pas pour un dinar, pour deux c'est oui, répondis-je.

Il en avait déduit que je montais l'enchère pour bluffer et avait voulu m'éprouver.

– Pari tenu ! On va voir si tu vas oser.

Hamadi remit alors deux dinars à un autre membre du groupe et je me déshabillai, me retrouvant rapidement en train de courir, nu comme un ver, dans ces ruelles à moitié obscures.

Malheureusement, je n'eus pas la même chance que mon prédécesseur : aux deux tiers du parcours environ, je me trouvai quasiment nez à nez, pour ne pas le dire autrement, avec une femme d'une quarantaine d'années qui sortait sa poubelle. Sans ralentir mon allure, je l'entendis s'exclamer, outrée :

– Oh ! ça alors ! Là, ils exagèrent ! Ce ne sont plus des gamins quand même !

Tout le quartier l'a su, y compris ses trois filles mais heureusement personne ne m'avait reconnu. Après ce pari fou, les fenêtres nous semblèrent

plus garnies que d'habitude après minuit et nous apercevions parfois de discrets mouvements de rideaux à travers les grillages. Nous nous gardâmes bien cependant de rééditer notre hardiesse. Par contre, le regard des filles était devenu plus intéressé. Plusieurs d'entre elles avaient manifestement regretté de n'avoir pas proposé de sortir la poubelle familiale ce soir-là !

Autre souvenir de cette époque heureuse : en été nous avions pris l'habitude de chercher l'air frais sur les hauteurs de Sidi Bel Hassen situées sur une petite colline dominant le cimetière d'Al Jallaz, à l'écart de la ville écrasée par un soleil de plomb. Qui n'a pas connu cette canicule ne peut comprendre cette expression si explicite : « Être écrasé de chaleur. »

C'est comme si, physiquement, un poids pesait sur vos épaules, consommant votre énergie, diluant vos forces qui s'échappent de chaque pore de votre épiderme en grosses gouttes de transpiration. Et boire à n'en plus finir de l'eau ou du thé n'y change rien. Chaque geste devient épuisant. Le but unique des êtres, hommes et bêtes, consiste alors à trouver un peu d'ombre, un peu d'air.

Les citadins qui le peuvent montent chercher l'air frais dans les hauteurs ; d'autres préfèrent gagner les plages. Toute la vie n'est plus orientée que vers cette idée obsédante : desserrer l'étau de cette chaleur qui vous pèse et vous engourdit.

Nous avions décidé un soir de gagner les hauteurs de Sidi Bel Hassan. Nous devions donc traverser le cimetière tout entier avant de parvenir à la terrasse du café situé sur l'aire de ce sanctuaire. Inutile de préciser qu'il n'y avait aucun éclairage public dans ces lieux peu fréquentés des hommes en cette période de la journée.

Toujours est-il qu'avec quelques amis dont Hammadi El Hachemi, nous nous y rendîmes pour y passer une partie de la soirée. Malheureusement vers minuit aucun de mes camarades n'était disposé à rentrer. Comme je craignais personnellement les réprimandes de mon père, je choisis de rentrer tout seul. Mais il y avait le cimetière à traverser ! Pourtant j'avais une secrète envie de prouver à Hammadi et aux autres que j'étais capable de franchir seul ce lieu effrayant, en pleine obscurité.

J'ignorais bien sûr qu'ils avaient préparé une « surprise » pour éprouver mon courage. Leur refus de m'accompagner faisait partie de leur plan. Après avoir insisté une dernière fois et essuyé à nouveau leur véto,

j'empruntai donc les sentiers caillouteux qui serpentaient entre les tombes et descendis la pente en sifflotant pour me donner contenance.

Dans la nuit noire, je distinguais péniblement mon chemin et il m'arrivait de chevaucher l'une ou l'autre tombe pour me recentrer en direction de la sortie. Brusquement, j'entendis des bruits étranges semblables à des râles de mourants. J'en accusais mon imagination et sifflais de plus en plus fort pour chasser la peur qui m'envahissait. Soudain, devant moi, une forme humaine enveloppée dans un linceul blanc se soulevait du sol en un mouvement lent et vertical. Sans prendre aucun appui extérieur, ce fantôme se dressait, là, devant moi, accompagné d'un bruit terrifiant. De ce cri inintelligible je crus même entendre mon prénom prononcé d'une façon hachée.

Instinctivement je l'évitai, trébuchai et me relevai pour prendre la fuite. Profitant de l'une de mes chutes je m'emparai d'un caillou et le lançai derrière moi sans même me retourner. Et c'est là que j'entendis distinctement la voix de Hammadi : « Tu m'as blessé, imbécile! » Je m'arrêtai aussitôt pour découvrir l'ampleur du traquenard… et le visage ensanglanté de mon ami. En réalité, ils l'avaient enveloppé dans un drap blanc qu'ils avaient pris soin d'emporter avec eux, puis ils l'avaient couché par terre entre deux tombes. À mon passage, ils l'avaient soulevé par les épaules pendant que lui gardait ses jambes tendues, ce qui faisait croire à un fantôme surgissant de son tombeau.

Les éclats de rire furent malheureusement arrêtés pour laisser place à l'inquiétude née de la blessure de Hammadi. On dut changer d'itinéraire pour se diriger vers l'hôpital afin de le soigner. Il s'en sortit avec quelques points de suture.

L'année suivante, nos loisirs évoluèrent. Le cinéma, notamment, occupa une place de choix dans nos sorties. Nous adorions resquiller, autant pour économiser le peu d'argent de poche dont nous disposions que pour le plaisir de tricher.

C'était la grande époque du cinéma américain, français et italien, indien aussi, à un niveau moindre ; les chefs-d'œuvre se succédaient. Le Palmarium, la salle la plus prestigieuse de la ville, en projetait les meilleurs.

Les deux portes d'entrée de cette salle luxueuse étaient situées du côté de l'avenue de Carthage. Dès le début de la projection, elles étaient surveillées par un gardien marocain en habit traditionnel armé d'un gourdin qui

impressionnait beaucoup les resquilleurs potentiels… c'est-à-dire principalement notre petit groupe d'amis.

À l'opposé, deux sorties de secours se trouvaient de l'autre côté des galeries, donnant sur la rue de Grèce. Elles n'étaient pas surveillées parce qu'on ne pouvait les ouvrir que de l'intérieur.

Nous avions mis au point une stratégie très particulière, adaptée à la configuration des lieux : un groupe attirait l'attention du gardien qui surveillait les deux portes, assis devant celle donnant sur « Corbeille. » Alors, l'un d'entre nous, en principe le plus petit, se faufilait agilement pour entrer par la deuxième porte donnant sur « Mezzanines. » Ensuite, il ouvrait une des issues de secours de manière à nous introduire un à un, à deux ou trois minutes d'intervalle.

Le gardien finit par comprendre notre tactique de sorte qu'en nous reconnaissant, il devint rapidement agressif et notre marge de manœuvre s'en trouva singulièrement restreinte. Nous dûmes renoncer à voir les beaux films gratis… ou trouver une autre solution ! Nous avons tous opté pour cette dernière.

Les portes de secours étaient équipées d'un système de fermeture très particulier. Au lieu d'être carré ou rectangulaire, le pêne de la serrure qui s'engageait dans la gâche pour tenir la porte fermée était de forme triangulaire. Nous tordîmes alors un fil de fer afin d'obtenir la même forme… et après deux essais infructueux, cela fonctionna. Le tour fut joué ! Le gardien ne nous revit plus jamais puisque nous passions directement par-derrière. Il crut le problème réglé et nous assouvîmes gratuitement notre soif de cinéphiles durant de longs mois…

Pour passer le temps nous allions parfois dans les cafés de la Médina pour jouer aux cartes et se mesurer à la chkouba.

Dans ce jeu, très populaire en raison de sa simplicité, une carte a plus de valeur que toutes les autres : c'est le sept de carreau baptisé la « Haya », ce qui veut dire « la vivante », parce qu'elle est celle qui apporte de la dynamique au jeu. Il n'est d'ailleurs pas anodin de constater que ce jeu inventé par le peuple pour le peuple tout en donnant la plus forte valeur au Roi, octroie au sept de carreau, une carte roturière en somme, une importance qui la rend particulièrement efficace, puisque celui qui gagne la Haya dans son jeu a déjà un point assuré, sans oublier tous les autres avantages qu'elle

procure, dont un point supplémentaire lorsqu'on calcule les cartes à carreaux ou la « Bermila » : les six et les sept.

Pour ces raisons, la Haya est toujours convoitée par les joueurs.

La posséder ne signifie pas nécessairement gagner mais donne cependant une chance supplémentaire ! Alors, lors de chaque nouvelle distribution, chacun espère la recevoir avec une certaine impatience. Si, par malchance, elle tombe chez l'adversaire, il reste l'espoir de la lui ravir soit par chance, soit par ruse ou adresse.

La priorité absolue reste naturellement de déterminer où se trouve la Haya, dans les mains de quel joueur le hasard la place. Aussi, à chaque nouvelle distribution des cartes, un sentiment d'attente angoissée apparaît dans le regard des joueurs. Chacun se mue en psychologue ou en physionomiste pour essayer de lire sur le visage des autres joueurs un signe, une parole ou un tic qui pourrait trahir la présence de la Haya dans son jeu, afin de préparer la riposte. C'est là toute l'originalité de ce jeu fait de suspense et de regards qui se cherchent… ou se dérobent. Et certains, au caractère rusé, s'amusent parfois à adresser de faux signes pour faire croire qu'ils ont la Haya, comble de la manipulation.

Ce que l'on croit, ce que l'on sait, ce que l'on devine, tout a son importance dans la chkouba.

Ce jeu se joue à deux ou à quatre. C'est quand on joue à quatre, c'est-à-dire à deux contre deux, qu'il devient le plus animé. Il importe alors de connaître le jeu de son partenaire, tout autant que celui des adversaires… si ce n'est que le partenaire est tout à fait d'accord pour faire circuler l'information, lui ! Seulement, il est interdit de parler ouvertement des cartes dont on dispose ou du coup que l'on envisage de jouer. Alors, d'étranges métaphores circulent : une quinte de toux subite, un tic inhabituel ou un clin d'œil furtif. Tout devient suspect aux yeux des autres joueurs, surtout si la chance semble sourire à l'une des deux équipes. Et si cette chance devient insolente, on décortique littéralement les conversations ou les attitudes pour tenter de déchiffrer le « code » et mettre à jour le moyen de communication de l'adversaire. Quelle ambiance de tonnerre on était capable de créer !

Je jette un regard sur ma montre. Il est 18 heures.

Soudain, dans l'axe de mon regard, une petite voiture apparaît, toute vrombissante : elle surgit de la rue Sidi Essourdou et me sort de mes rêveries pour me ramener au temps présent. Le moteur pétarade jusqu'à ce que son conducteur vienne se garer à une dizaine de mètres de moi. Il n'a même pas le temps d'ouvrir la portière qu'un autre véhicule sort en trombe de la rue de Tourbet el Bey et un troisième de la rue Sidi Zahmoul. Les deux dernières voitures manœuvrent et viennent stationner à côté de la première. J'en profite pour observer les plaques minéralogiques : une est immatriculée en France, l'autre en Belgique… l'espoir renaît ! Ce serait vraiment une coïncidence inouïe si tous ces passagers débarquaient au lieu et à l'heure de notre grand rendez-vous sans avoir aucun rapport entre eux.

Tandis que les portières s'ouvrent, je scrute fébrilement les visages des occupants pour tenter de reconnaître, à travers ces figures d'adultes qui s'extirpent des véhicules, ceux de mes amis d'antan. Des cris fusent de tous les côtés :

– Eh salut Farid !

– Hédi, c'est bien toi ?

– Rzouga !

– Farouk ?

– Salut à toi, Khémaïs !

Les interpellations se croisent au milieu des éclats de rires. Je ne suis pas le seul à trouver cela irréel. Chacun s'observe, compare les visages qui lui font face à ceux qu'il a mémorisés. Notre petit groupe s'apostrophe joyeusement en se donnant l'accolade :

– Eh ! Regarde-toi, t'as pas changé !

– Toi non plus, tu n'as pas pris une ride…

– Attends, laisse-moi deviner… Oui, j'y suis, tu es untel !

Les embrassades se succèdent tandis que jaillissent déjà les souvenirs :

– Tu te souviens de la fois où tu as…

– Farouk, viens par ici, tiens, mets-toi là.

– Pourquoi ?

– C'est ta place préférée, tu as oublié quand tu regardais toujours vers cette fenêtre ?

– Oh oui ! C'était la maison de cette belle brune dont j'étais amoureux… Comment s'appelait-elle, déjà ?

Pendant quelques minutes, il nous est impossible de nous concentrer sur un seul d'entre nous ; nous parlons tous en même temps ou presque, dans un joyeux brouhaha. Chacun semble avoir un souvenir précis à rappeler à l'autre ou à l'ensemble des membres de notre petit groupe « d'anciens. » J'essaie de saisir au mieux ces émotions pour pouvoir les restituer un jour car je dois trouver de la place dans mon livre pour exprimer ces retrouvailles et l'immense bonheur teinté d'une pointe de nostalgie que j'éprouve en cet instant.

Farid n'a pas changé. Celui qui, à 16 ans, nous a fait vivre notre première escapade en voiture est toujours aussi amateur de bagnoles et grand connaisseur de la mécanique. Par contre, Rzouga est nettement moins timide qu'à 16 ans : il a bonifié avec les années. Je ne l'ai jamais connu aussi ouvert, aussi téméraire. Jeune, il était plutôt réservé.

Je ne reconnais absolument pas les deux frères Eskandarani malgré les quelques secondes supplémentaires qu'ils m'accordent :

– Allez Khémaïs, concentre-toi. Tu ne nous reconnais toujours pas ?

Quelqu'un intervient dans mon dos, sans que je reconnaisse sa voix :

– On va t'aider un peu, ils sont frères.

Après un long moment de vaine réflexion, je jette l'éponge.

– Moi, je suis Moncef. Et lui ?

– Bon sang, mais oui : Majid !

Du coup, je me souviens du petit Majid… et d'un incident, en particulier. C'est que j'avais eu très peur, ce jour-là.

C'était durant l'été 1952, nous jouions aux fléchettes. Une cible avait été placée au mur et j'avais reculé de quelques pas jusqu'à la ligne tracée sur le sol pour éviter la triche. Je m'étais concentré et avais tenté de viser mieux que celui qui m'avait précédé. Les copains me pressaient d'agir, estimant que je leur faisais perdre du temps.

Cela m'avait déconcentré. Je les sentais impatients et tendus, ce qui me stressait à un point tel que ma fléchette alla se planter sur la partie latérale du nez de Majid. J'entends encore son cri :

– Oh, oh !

Ce cri m'effraie. Les copains s'attroupèrent autour du blessé.

– C'est dans le nez ! cria une voix d'un ton plutôt rassurant.

Malgré la gravité de mon acte, j'étais naturellement soulagé que ce ne fût pas dans l'œil…

Personne ne bougeait. Tous les enfants présents paraissaient comme paralysés. Puisque j'étais le responsable, j'avançai d'un pas décidé :

– Écartez-vous, laissez-moi voir ça.

J'évaluai rapidement la profondeur de la pénétration de la flèche, l'estimant à un demi-centimètre environ. Rien de très grave, même si c'était impressionnant.

– Ne t'en fais pas, Majid, lui dis-je pour le rassurer.

Et sans l'avertir, pour éviter qu'il ne se contractât, je retirai d'un coup sec cette fléchette de malheur, puis appliquai aussitôt mon mouchoir sur la blessure car elle saignait un peu.

À la vue du sang, je crus qu'il allait tourner de l'œil. Il rentra précipitamment chez lui et le groupe se dispersa. Moi aussi je regagnai mon domicile familial, triste et penaud d'avoir commis cette maladresse. Quelques minutes plus tard, sa maman arriva chez nous et me dénonça à Ommi en lui assénant des reproches d'un ton assez agressif :

– Il aurait pu lui crever un œil ! Vous rendez-vous compte ?

Ommi lui donna raison, bien entendu, et l'assura que je serais puni.

Effectivement, les deux jours suivants, je fus privé absolument de tout. Mouldi me rapporta que le jeu de fléchettes avait été interdit désormais par Rchid, un de nos aînés, qui habitait juste en face de la maison de la victime.

Cela datait de fort longtemps mais je n'étais pas près d'oublier ce petit accident. Je regarde Majid droit dans les yeux et je place mon doigt sur mon nez pour lui rappeler cet épisode mais il ne comprend pas mon geste. Je le répète trois fois devant les copains médusés, qui ne semblent pas non plus se souvenir de cette triste partie de fléchettes. Au passage, j'ai pu constater que Majid n'en conserve pas la moindre cicatrice. Son nez est parfaitement lisse, intact.

Je rappelle alors la scène au petit groupe pour leur rafraîchir un peu la mémoire. Effectivement, ils l'avaient tous oubliée.

Je tends la main à Majid et lui dis à haute voix :

– Je suis heureux que tu ne te rappelles pas cet épisode ! Cela me prouve que tu n'as pas été traumatisé… mais 50 ans après, je te présente à nouveau mes excuses.

La bande éclate de rire en entendant ma déclaration prononcée d'un ton solennel. Puis nous parlons de ce que nous sommes devenus, les uns et les autres, de nos mariages, de nos enfants, de nos métiers respectifs.

Moncef Eskandarani, le frère de Majid, qui nous chantait des mélodies à 12 ans, assis sur les paliers, a fait carrière dans la musique et avait eu son propre orchestre. Hédi El Ouertani, le seul qui savait coudre un bouton quand l'un d'entre nous en perdait, dirige sa propre entreprise de confection de prêt-à-porter, après avoir travaillé en Allemagne pendant plusieurs années, dans le textile…

Nous nous amusons à nous rappeler mutuellement des souvenirs de jeux, nos tics de gamins, nos personnalités d'alors. Nous prenons aussi quelques photos.

Hédi El Ouertani fait le pitre ; il essaye de s'accroupir pour la photo mais ses jambes ne sont plus aussi souples qu'avant, apparemment. Il n'est hélas pas le seul ! Nous demandons à un passant de nous photographier tous devant le mur du mausolée. Je multiplie de mon côté les prises de vue ; je sais que le moment est historique. Qui sait s'il se renouvellera ? Et si oui, lequel d'entre nous sera encore là, la prochaine fois ?

Nous nous engouffrons ensuite dans les voitures pour aller au café du Brésil, chez Farouk, avec qui j'ai préparé une petite collation.

Confortablement installé, bercé par le ronronnement du moteur, je ferme les yeux et me laisse porter par le flot de souvenirs heureux qui jaillit, réveillé par ces retrouvailles. Et si nous partions comme jadis danser à « La nuit des ailes » ou à « La Sirène », les deux boîtes de nuit en vogue à l'époque ? À moins que nous soyons sur le chemin, de retour d'une de ces « surboum » endiablées ; désireux de faire un crochet par le petit snack de « Ould Hanifa » pour partager un succulent « Lablabi » avant de nous séparer.

C'est la même ambiance, les mêmes amis, si ce n'est que cette fois, nous ne partons pas pour la drague ou pour resquiller au « Palmarium », mais nous sommes réunis pour le simple plaisir d'être ensemble et de nous souvenir de ces bons moments communs.

Durant deux heures nous évoquons le passé et apprenons ce que chacun de nous est devenu. Rchid, le frère de Farouk, nous a rejoints. Nous sommes désormais 12, au total.

Nous pensons très fort à un absent, en cet instant : notre ami Noura. Pour la première fois, encore enfants, nous avions été confrontés à la mort à Tourbet el Bey, et de la manière la plus subite. Je me souviens de ce matin où la terrible nouvelle avait couru : Noureddine, Noura pour nous tous, s'était pendu la veille. Il était pourtant le plus souriant et le plus tendre.

Il souffrait d'une infirmité physique : une jambe beaucoup plus courte que l'autre, de telle sorte qu'il avait besoin d'une béquille pour compenser ce handicap. Celui-ci ne l'empêchait pas pourtant d'être craint dans les bagarres car il était costaud et savait se battre. En outre, il participait à tous nos jeux.

Cette infirmité lui donnait même un avantage. Lorsque nous jouions au ballon et que celui-ci se perdait dans les terrasses des maisons à Tourbet el Bey, il suffisait de lui faire la courte échelle pour attraper le réverbère avec ses mains, puis sa jambe courte l'aidait beaucoup dans l'escalade car il ne devait pas faire l'effort de la ramener, comme nous, pour chercher un nouvel appui. C'était plus facile pour lui que pour nous. Il faisait réellement partie de notre groupe et nous avions oublié son handicap. Pas lui.

Tout s'était bien passé jusqu'à 15-16 ans mais dès que nous avions commencé à draguer et à nous éloigner du quartier, rien n'allait plus pour lui. Pourtant, nous marchions à son rythme mais il refusait souvent de nous accompagner pour ne pas ralentir notre marche. Il en avait créé un complexe.

Son frère l'avait trouvé pendu dans sa chambre et la police était venue en nombre, ce jour-là, dans notre quartier. C'était un camarade de jeu dont nous avions tous cruellement ressenti la perte. Nous avons longtemps parlé de lui et imaginions que c'était par déception amoureuse qu'il avait décidé de mettre fin à ses jours. Moi je continue à croire que c'était à cause d'une prise de conscience de son handicap par rapport au groupe.

Il serait aujourd'hui parmi nous, les cheveux poivre et sel, le sourire aux lèvres… Nous n'avions pas compris à quel point il souffrait et se sentait seul. Nous étions trop accaparés par ce grand changement qui s'opérait en nous, ce désir masculin qui montait, un désir sexuel naturel mais jusqu'-alors inconnu qui s'emparait de notre libido. Nous avions cessé de taquiner innocemment les fillettes et tout était devenu plus « sérieux ! »

Nous étions devenus des hommes, désireux de le prouver aux copains et à la cantonade. Comme les adultes, nous allions au restaurant et buvions du

vin avec nos plats, y prenant un plaisir lié à la transgression de l'interdit plus qu'à l'aspect gustatif de la boisson à proprement parler. Pour faire les malins et bien montrer ce que nous pensions, nous trinquions bruyamment sous le regard courroucé du restaurateur qui nous avait bien fait promettre d'être discrets.

Égoïsme puéril…

Malgré des moyens financiers limités, nous nous arrangions pour porter les vêtements de la dernière mode, quitte à les acheter à la friperie américaine, et nous allions draguer dans les boîtes en vogue, fumant nos premières cigarettes pour nous donner des allures de « grands » et mimer nos héros de cinéma.

Ceux qui n'arrivaient pas à « faire leurs preuves » avec leurs petites amies, trop farouches, pouvaient sans problème se rabattre sur les maisons closes. Celles-ci accueillaient un public de tous âges, dont les adolescents constituaient une part très importante. Juste retour des choses dans une société frappée d'autant de tabous !

Avec simplicité, mais sans grande tendresse, ces professionnelles nous initiaient au sexe, faute de nous enseigner l'amour. Cela eut pour effet de forger des milliers de jeunes dissociant totalement le plaisir du mariage, alors que le plaisir sexuel est l'un des meilleurs ciments d'un bon couple, même s'il ne suffit aucunement, loin s'en faut, à sceller une union durable. Il constitue une condition sine qua non, au même titre que la gentillesse, l'humour, la tolérance… Savante alchimie que personne n'a jamais expliquée et ne le pourra probablement pas. Ce petit quelque chose qui fait que l'on aime une femme et pas une autre, encore que, c'est bien connu, « l'amour rend aveugle…»

Mais l'amour, le grand, nous ne le cherchions pas encore ; nous voulions « embrasser », « conquérir », « coucher » et prouver notre virilité, d'abord à nous-mêmes, puis aux autres. Ces jeux restaient cependant bien moins graves que ceux de nos aînés qui nous racontaient que, cinq ou six ans auparavant à peine, ils cachaient, eux, des explosifs au milieu des tombeaux du mausolée de Tourbet el Bey, pour le compte des militants de l'indépendance. Tout cela paraissait si loin ! Si étranger à nos préoccupations. Nous avions bien du mal à imaginer que nos interlocuteurs aient connu cette période troublée.

Certains d'entre eux étaient devenus, après l'indépendance, des policiers ou des gardes du corps pour le compte d'hommes politiques. À notre âge, loin de notre insouciance, ils avaient connu la peur, la clandestinité, les réunions secrètes, les déplacements furtifs. Rien à voir avec notre joie de vivre communicative, légère comme le souffle du sirocco, superficielle comme l'éphémère remous provoqué par une pierre jetée dans une mare d'eau.

Nous ne connaîtrions heureusement jamais leur peur, non, au contraire : nous avions vraiment vécu à fond notre adolescence et je crois que jamais la notion de « folle jeunesse » n'aura aussi bien pris tout son sens que dans notre cas.

Cela est loin, désormais. Oh ! Nous ne sommes pas encore vieux… mais nous ne sommes plus jeunes non plus.

Devant mes amis attablés au café du Brésil, juste avant de nous séparer, je leur récite le poème du général Mac Arthur sur la jeunesse, qui se termine ainsi :

Le jour où nous devenons cyniques et pessimistes, alors nous sommes vieux, même à vingt ans. Mais aussi longtemps que nous captons les ondes positives de l'optimisme, nous avons toutes les chances, même à 100 ans, de mourir jeune.

Ils semblent l'apprécier et cela leur donne de l'énergie, apparemment.

Nous échangeons nos adresses. Rzouga nous invite dans sa villa en bord de mer, tout près de Nabeul, pour le samedi suivant. Rchid me dit que ce serait bien si nous pouvions tous garder le contact, maintenant que le plus difficile est fait. Larbi Djaziri raconte qu'il se sent exactement comme en 1960. Nous lui répondons que hélas, nous sommes bel et bien en 2002…

Hédi Ben Halima, qui a émigré à Gand, en Belgique, depuis plus de trente ans, me propose de me ramener à La Marsa, alors que ce n'est vraiment pas sa direction. J'accepte bien volontiers et souris en me rappelant que nous allons passer par le TGM et qu'Hédi appartenait précisément au groupe qui m'avait poussé à relever le défi de traverser les rails électrifiés…

En arrivant chez moi, je ressens une forte émotion, la même que celle que j'avais éprouvée le jour du pèlerinage avec Walid à Tourbet el Bey.

L'instant est nostalgique. Mon enfance a été heureuse et revoir mes amis d'alors me replonge au cœur de cette époque bénie. À l'instar du grand

poète Lamartine, j'aimerais moi aussi que le temps daigne suspendre son vol. Cela ne se peut, malheureusement. Nous naissons, nous vivons puis nous mourons, tel est l'ordre des choses et dès notre naissance, chaque jour qui passe nous fait vieillir et nous mène vers cette inéluctable échéance.

« Vaste est la terre de Dieu, mon fils »

Le crépuscule envahit mon bureau. Je mets la dernière main à mon histoire, heureux de conclure cet ouvrage qui me permettra d'ajouter le témoignage de ma tranche de vie d'émigré de la première génération à la mémoire collective des suivantes…

Les images de mon « aventure humaine » défilent dans ma tête. Devant moi, punaisée sur le mur à hauteur de mes yeux, s'étale la carte géographique de la Tunisie qu'Hédi, mon fils aîné, a achetée à Carthage, mémoire de notre grandeur d'antan et symbole de notre indépendance retrouvée.

Je la regarde et m'y attarde, comme si je fixais un paysage et non un simple dessin traçant les contours de mon pays natal. Cette carte sert de support à mes rêves, à mes souvenirs d'enfance. Elle ravive de vieux souvenirs : mes jeux d'enfant au coucher du soleil, sur la place de Tourbet el Bey, les agréables senteurs de Souk El Bélat, mon berceau et ma boussole. On dirait que chaque année d'émigration supplémentaire ne m'éloigne pas de mon pays mais m'en rapproche davantage.

L'émigration temporaire existe mais elle se transforme bien souvent en émigration définitive… Émigrer est donc un choix important et difficile qui doit faire l'objet d'une décision mûrement réfléchie car il s'agit d'un acte qui engage irrémédiablement les générations qui suivent. La « nourriture » ordinaire ou philosophique que va chercher celui qui « prend le large » et quitte son pays vers un ailleurs qu'il espère meilleur est extraordinaire, à la seule condition d'ouvrir grands son cœur et son esprit. Mais il faut être conscient avant tout de ce que l'on abandonne et accepter qu'on ne verra plus jamais les siens de la même façon. Il ne s'agit pas, hélas, d'un simple éloignement mais d'une vraie transplantation.

L'émigré doit être conscient qu'il exprime par son départ une volonté d'enracinement dans un autre terreau que le sien et qu'il désire ardemment se transcender en franchissant les frontières pour participer à l'œuvre humaine dans ce qu'elle a de plus vaste et de plus grand.

Au bout de cette quête géographique l'attendent la connaissance et la compréhension de la différence, la tolérance, l'acceptation de l'autre, quel qu'il soit, par un apport de lumière qui vient chasser l'obscurantisme dont s'aveuglent l'intégrisme et le racisme, dans toutes les religions et dans toutes les ethnies ; car cette part des ténèbres ne résiste pas à la rencontre des autres membres de la grande famille humaine et à la confrontation avec le vaste monde tant il est vrai que voyager dans l'espace c'est aussi voyager dans l'esprit.

Mon bureau s'assombrit de plus en plus mais je n'ai aucune envie de me lever pour allumer la lampe. Cette obscurité me convient, propice à l'évasion, au songe. Je pense à mon père en luttant contre la somnolence…

Assis sur sa propre tombe, il m'attendait sans signe apparent d'impatience, malgré mon retard. Je m'en excuse d'ailleurs :

– Pardonne-moi, papa, la circulation est infernale. Je me demandais si j'allais parvenir à me sortir de cet embouteillage inextricable !

– Je prends un peu l'air et je t'attends, me dit-il en consultant sa montre de gousset qu'il a sortie de son gilet.

La scène me paraît naturelle, comme si j'avais vraiment rendez-vous avec lui à cet endroit singulier. Son visage est doux, serein.

Bien que nous nous trouvions dans un cimetière, une forte odeur d'encens flotte dans l'air et cela me rappelle la zaouia de Sidi El Béchir, un jour d'offrande. Autour de nous, tout est immobile, aucun souffle d'air n'agite l'herbe sauvage qui pousse entre les sépultures. Alentour, aucun oiseau ne chante, aucun bruit ne parvient à mes oreilles. Rien d'autre que la voix posée de mon père qui me fixe d'un air attentif.

Je suis bien ; il me communique sa sérénité. Quelques minutes passent ainsi dans ce curieux temps suspendu avant que je ne prenne la parole :

– Tu vois, Baba Laziz, comme d'habitude, je viens te voir régulièrement. Ne suis-je pas le meilleur de tes fils ?

Il réfléchit quelques instants, puis me sermonne affectueusement :

– Tu es le meilleur lorsqu'à vingt ans tu as pris ton destin en main pour te surpasser, lorsque tu viens chaque année renouer avec tes racines, mais pas lorsque tu te poses la question.

– Père, je te demande pardon pour ce moment de faiblesse, je voulais dire que je viens te voir d'une manière plus régulière.

– Ces visites ne sont plus nécessaires, ni pour toi, ni pour moi, dit-il doucement, semblant peser chacun de ses mots.

– Comment ?

Je suis interloqué ! Par ces visites constantes j'avais au contraire l'impression de lui montrer ma fidélité à sa mémoire et sa présence permanente dans mon cœur.

Il poursuit, me regardant droit dans les yeux :

– Elles sont nécessaires pour ceux qui veulent accomplir une obligation ou soulager leur conscience. Pas pour toi.

– Je ne comprends pas !

– Elles ne sont pas nécessaires pour toi car je suis souvent dans tes pensées et dans tes actes les plus anodins.

– Bien sûr, tu es en moi, au fond de mon âme. Mais que veux-tu dire par : je ne dois plus venir ?

– Même si je te le demandais, tu n'en tiendrais pas compte car en réalité, tu ne viens plus pour moi depuis très longtemps.

Je me sens quelque peu blessé par son affirmation :

– Comment, père ? Moi qui viens tous les ans de loin pour communier avec toi malgré la canicule, qui réunis ce jour-là toute la famille en ton souvenir, sans jamais faillir une seule fois depuis plus de quarante ans ! Pourquoi me dis-tu cela, père ? Pourquoi ?

– Cherche toi-même la réponse ; elle est en toi. Mais ne sois pas si sensible car la raison est encore plus noble puisqu'elle transcende ma personne et la tienne.

– Père je t'en supplie, éclaire-moi !

Une fraction de seconde, je crois qu'il va me répondre qu'il ne peut pas m'expliquer, que je dois m'employer seul à trouver la véritable raison de ma venue. Mais non, il accepte finalement de m'ouvrir sa pensée :

– Mon fils, en réalité, par tes venues, tu donnes le meilleur des exemples de la fidélité à tes racines, à tes enfants et par là, à toute ta descendance. Cet exemple est maintenant ancré à jamais dans leurs mémoires. Cela te survivra.

– Cela ne remplacera jamais le pays que j'ai quitté.

– Tu te trompes, ton pays est présent dans ton cœur à jamais et il n'y a pas lieu de le remplacer ; mais entre-temps, toi, tu as un autre terroir à forger pour les tiens.

J'ouvre lentement les yeux. Mes paupières sont lourdes. Je suis toujours assis, le stylo en main. Sur une feuille posée sur mon bureau, j'y ai esquissé un brouillon pour la fin de mon ouvrage tout en fixant la carte de ma terre natale, étrangement brillante malgré l'obscurité. Je cherche l'inspiration…

Petit à petit, l'image de Baba Laziz vient se superposer à celle de la Tunisie jusqu'à se confondre et à fusionner avec elle. J'ai même l'impression qu'il est là, dans la pièce et me regarde avec fierté. Son menton est posé sur ses deux mains qui tiennent la canne d'Ommi que j'ai rapportée avec moi à Bruxelles, après son décès.

Dans la pénombre, je ne distingue plus son visage désormais mais seulement les contours de sa silhouette. Je devine sa chéchia stambouli (Fez) sur sa tête, légèrement penchée vers la gauche. Étrangement, cette position épouse parfaitement la carte de la Tunisie, son couvre-chef prenant la place de la presqu'île du cap Bon.

Après un très long silence que je n'ose briser, sa voix me parvient, comme filtrée par une paroi : il commence par sa phrase préférée comme lorsqu'il voulait nous signifier qu'on était libre de quitter le cocon familial quand on le voulait :

– Vaste est la terre de Dieu, mon fils, et divers sont les peuples qui l'habitent. Quitter son pays quand il est libre et indépendant n'est pas une fuite et encore moins une trahison. La trahison, c'est le desservir ou lui nuire en étant à l'étranger. Mais s'implanter ailleurs en gardant intact son attachement à ses racines et sa loyauté à l'égard des siens est un acte de courage. S'en servir pour se mêler aux autres peuples de la terre afin de s'enrichir mutuellement de nos différences est l'acte humain suprême.

L'humanité se complète, mon fils : aucun peuple n'est supérieur à un autre, sauf par sa plus grande tolérance et chaque être, par son évolution construit un monde meilleur.

Puis, après un long silence pendant lequel il paraît se concentrer, il reprend :

– Vaste est la terre de Dieu, mon fils. Enracine les tiens là où tu as fondé ta famille et dis-toi bien qu'il y a des pays de par le monde qui sont petits par la superficie ou les ressources, mais pas par leur capacité de rayonnement. La Tunisie en est un grâce à ses enfants valeureux partout où leur destin les conduits et la Belgique, ton pays d'adoption, en est un autre.

À mon tour je lui parle, presque à voix basse pour ne pas briser la magie de ce moment, entre rêve et réalité :

– Ce n'est pas si simple, Baba Laziz. Les temps ont changé et la situation n'est plus celle que tu as connue et que tu décris si précisément. La première génération d'émigrés a nourri son courage et supporté l'exil grâce à son espoir de retour et aux attaches qu'elle conservait dans son pays d'origine. Ces premiers émigrants ont fondé un foyer ailleurs et leurs enfants sont nés entre deux cultures. Quel sera le sort de la deuxième génération qui n'aura plus ces mêmes repères et ces supports affectifs ? Vers quoi se tourneront désormais nos enfants ? Où puiseront-ils leurs forces ? Quelle sera leur culture ? L'absence ou la dilution de ces attaches dans le pays d'origine de leurs parents les conduira à estimer qu'ils n'ont pas besoin d'ancrages non plus dans leur pays d'adoption. L'enracinement dont tu me parles n'est pas facile pour eux. Il est bien plus aisé d'aller quelque part et de s'y sentir bien quand on sait exactement d'où on vient. C'est le cas de ma génération, pas de la leur. C'est pourquoi j'ai peur pour ces jeunes qui n'ont plus de pays de référence, de racines véritables. Je les sens fragiles. Ils souffrent et expriment leur souffrance de différentes manières. Et cela me concerne au premier chef puisque mes propres enfants, tes petits-enfants, illustrent ce désarroi. Je constate qu'il y a un problème non résolu jusqu'à présent. Alors j'ai peur, Baba Laziz. J'appréhende l'avenir pour eux.

– Ne crains rien pour leur destinée fiston, car tu leur as déjà transmis le meilleur exemple. Pour le reste, souviens-toi de tes propres actes : n'as-tu pas agi ainsi ? N'as-tu pas quitté le pays, porté par tes rêves de jeunesse ? N'as-tu pas suivi ta destinée en marchant sur la trace de ta plus noble espérance ? N'as-tu pas trouvé une nouvelle patrie sans pour autant oublier ta terre d'origine ni renoncer à la Tunisie ? Tu n'as rien d'autre à faire que ce que tu as déjà fait, mon fils. Continue à accomplir ta destinée en inculquant ces mêmes valeurs à tes enfants, sans renoncer, sans faillir, sans bifurquer. En réalité, la réponse est en toi depuis toujours. Regarde le chemin derrière

toi et tu sauras où est tracée la route qu'il te reste à parcourir, tes enfants avec toi, ou plutôt dans tes pas. Un seul danger te guette, mon fils : être sur la bonne route ne sert à rien si l'on reste assis au bord du chemin. Mais j'ai foi en toi.

Je ne réponds pas ni ne commente ces propos sur lesquels je médite mais Baba Laziz sent bien qu'il a su trouver les mots justes, les mots que j'attendais…

Après un moment de silence ; il ajoute :

– Rappelle-toi ce que disait Socrate : « Je ne suis ni Athénien, ni Grec, mais citoyen du monde. » Les générations qui nous suivent et nous suivront jusqu'à la nuit des temps vivront avec les mêmes principes que nous, aussi sûrement qu'ils respireront de l'air et boiront de l'eau, comme nous, comme nos aïeux avant nous. Le monde change ; néanmoins ces préceptes demeureront immuables.

Rasséréné, réconforté, j'ai l'impression que la pièce est à présent moins sombre que tout à l'heure. On dirait que la lumière intérieure que Baba Laziz vient de raviver en moi éclaire désormais toute la pièce pendant que sa silhouette s'estompe doucement et que sa dernière phrase me parvient comme un adieu :

– Surtout, aie confiance en l'avenir, mon fils ; à l'instar de tous les émigrés du monde, tes enfants auront pour compagnons leurs rêves de jeunesse, pour guide l'horizon de leurs espérances et pour Patrie la terre entière.

Épilogue

En observant mes semblables, c'est-à-dire les émigrés, quels que soient leur nationalité d'origine et leur pays d'accueil, j'ai constaté qu'un certain nombre d'entre eux sont fascinés par la réussite matérielle. Elle les obnubile.

Il leur importe plus de « paraître » que « d'être », tant leur image aux yeux des autres a fini par se muer en obsession. Ils veulent toutes les marques extérieures de richesse même s'ils n'ont pas les moyens de les assumer sans sacrifier des éléments plus fondamentaux de la vie…

J'ai réfléchi à ce besoin superficiel de s'afficher ainsi, d'embellir la réalité et j'ai compris que pour la majorité des gens, quitter son pays n'a de sens que si l'on projette d'y revenir riche. Certains de nos proches, comme beaucoup de nos concitoyens, considèrent que nous n'avons pu partir de chez nous et nous éloigner d'eux qu'avec l'unique désir de faire fortune avant de revenir au pays. Sinon, ce sacrifice serait vain et nous serions fous ou stupides. Toute réussite ou échec est jugé d'ailleurs sur ce seul critère.

Ce constat me heurte au plus profond de moi-même. Ma personnalité serait-elle réduite à mon patrimoine mobilier et immobilier ou au solde de mon livret d'épargne ? Je vaux bien plus que cela, j'espère ! Ne suis-je pas un homme, avec des idées, des convictions, des sentiments, une expérience et un certain idéal de vie ?

Focaliser l'idée d'estime et de respect simplement sur la réussite financière révèle, à mon sens, un manque de confiance en soi, une sous-estimation de sa propre valeur préjudiciable à son équilibre. Cela traduit l'absence d'un véritable regard posé sur soi-même. Or l'ignorance de soi-même est la pire chose qui puisse arriver à un homme car elle le conduit immanquablement à la perte de sa lumière intérieure. Et quand chancelle cette petite flamme au fond de nous, c'est notre humanité qui est mise en péril.

Se connaître soi-même et rester fidèle à ses valeurs constituent la base indispensable de toute construction humaine. On peut d'ailleurs établir un parallèle logique entre le fait que des gens s'attachent de plus en plus à l'apparence, au détriment de leur « moi » profond et la hausse de la consommation de médicaments anxiolytiques, de somnifères, d'alcool, de tabac, de drogues diverses. Se mentir oblige à s'anesthésier pour le supporter… pour se supporter.

Par contre, se connaître soi-même n'est pas égoïste, c'est susciter l'ouverture au monde, à la société, à nos semblables. « Connais-toi toi-même et tu connaîtras les autres », dit un vieil adage. Mais à la base, cela implique de le vouloir, d'y être préparé par notre éducation ou par les circonstances de la vie. C'est probablement pour cela que certains considèrent que les gens qui ont souffert sont plus ouverts aux autres, plus tolérants, plus sensibles.

J'ai eu la chance d'ouvrir les yeux assez tôt, d'accéder à cette connaissance de mon « moi » profond, de réussir cette quête initiatique sur un vieux rafiot où m'avaient fait embarquer ma foi en l'avenir et mon appétit de savoir. J'avais 20 ans mais la boussole était depuis toujours en moi, sans doute parce que mon père y avait semé la graine de la curiosité et de l'ouverture d'esprit. Il m'avait inculqué de saines valeurs qui ont fait qu'à ce moment-là, sur un bateau rouillé et fatigué, je savais instinctivement que, même sans diplôme ni un sou vaillant, j'étais suffisamment riche pour construire ma vie car mon chemin était éclairé par ma petite lumière intérieure.

Fort de cette conviction inébranlable, tous les métiers que j'ai dû exercer durant ma période de galère me rendaient heureux puisque je ne cherchais pas la fortune. Tout salaire qui m'était octroyé suffisait à mon bonheur en ce sens qu'il traduisait la contrepartie méritée de mon travail et une certaine reconnaissance. Je n'avais pas d'autre exigence que celle de mener ma vie comme je le souhaitais, libre et joyeux.

J'ai côtoyé alors certains de mes semblables qui n'ont jamais connu que l'illusion du bonheur parce qu'ils couraient toujours derrière plus d'argent, ils n'en avaient jamais assez. Ils rentraient au pays chargés de tout ce qui pouvait authentifier leur richesse, prouver leur « réussite » et améliorer leur image aux yeux des autres, qui ne voyaient d'ailleurs en eux que des « parvenus » S'ils avaient eu les yeux grands ouverts, ils auraient vu que le regard

de leurs proches n'était pas admiratif. C'était plutôt de la jalousie et de la convoitise qu'ils suscitaient la plupart du temps.

Comme ils devaient avoir pitié de moi en me voyant retourner chaque année en Tunisie comme j'en étais parti, une simple valise à la main ! Et encore ignoraient-ils qu'elle était remplie la plupart du temps de robes pour Ommi et de nulle autre trace de marchandises « précieuses » à revendre ou à exposer aux regards.

Cela me convenait parfaitement.

L'idée qu'un homme privilégie, comme projet de vie, sa propre construction intérieure ne leur effleurait probablement jamais l'esprit. Sinon, je crois bien qu'ils m'auraient fait interner dans un asile ! Seuls comptaient les signes extérieurs de richesse et rien d'autre.

Alors pour préserver mon indépendance et mon mode de vie, j'ai dû réduire mes contacts au strict nécessaire. J'étais un émigré hors normes, pas comme les autres, détaché des contingences matérielles hormis ce que me commandait mon amour filial. Lorsque j'ai vu un appartement à La Marsa, j'ai voulu l'acheter pour répondre au désir d'Ommi de se sentir « Fi Dar Weldi » et au mien d'avoir un point de chute dans mon pays en même temps. J'y ai volontiers souscrit, estimant qu'Ommi avait largement mérité ce cadeau. Toutefois, même à ce moment-là, à mes yeux, le symbolisme de l'acte prévalait sur l'achat en lui-même : dans mon esprit, je remplissais mon devoir de fils avant d'acquérir un bien.

Je suis triste de constater qu'aujourd'hui certains d'entre nous ont perdu les idéaux élevés que nos ancêtres chérissaient par-dessus tout. Ils ont perdu une part de leur liberté d'action et se sont volontairement entravés. La lecture du « Mythe de la caverne » de Platon nous enseigne que la propriété est souvent une contrainte car, elle crée des obligations, des charges. Or, la vraie liberté n'est pas d'être esclave de ses biens, pas plus que de ses désirs. Plus on possède de biens terrestres, plus on s'alourdit, d'une certaine manière, rendant ardue l'élévation vers la liberté suprême.

Il faut donner plus d'importance aux valeurs morales que notre héritage culturel a su préserver. Nous n'avons pas le droit de les galvauder et de briser la chaîne de leur transmission de génération en génération : nous en sommes détenteurs par nos ancêtres, nous devons passer le flambeau à nos descendants, après les avoir appliquées et respectées durant notre vie.

Telle est ma conviction et j'essaie d'appliquer ce principe, jour après jour.

Je ne suis pas devenu « Millionnaire » en quelque domaine que ce soit et je n'ai pas fréquenté les grandes écoles, hormis la plus difficile et la plus enrichissante en terme du savoir : celle de la vie. J'y ai appris à mieux me connaître, à identifier et à repousser mes limites pour grandir, à explorer les profondeurs du « moi » pour connaître mes possibilités extrêmes. C'est cette connaissance de soi qui a déterminé mes choix dans la vie, avec la conviction de toujours faire ce qui est juste et digne. C'est elle, encore, qui a jeté les fondations de ma propre construction d'homme libre, depuis ce fameux 2 août 1965, lorsque j'ai décidé de prendre mon avenir en mains en ordonnant à l'équipage invisible de mon destin :

– En avant toutes !

Je savais pertinemment qu'en cela je suivais mon idéal, ma voie véritable et unique. Car chacun doit accomplir sa vocation. C'est ce que je retire de ma propre expérience. C'est là que réside la réussite, la vraie. Il faut aller où l'on sent que l'on doit aller, sans tenir compte d'aucun facteur extérieur. C'est seulement ainsi que l'homme peut se réaliser et être légitimement fier de lui-même.

Cette philosophie s'applique à tout, à chacun de nos gestes, même les plus communs. Il s'agit en fait d'un état d'esprit, d'un mode de vie.

Lorsque, par exemple, je louais des bungalows pour passer mes vacances en Tunisie, je veillais toujours à choisir des endroits « ordinaires » et des constructions qui se fondaient dans la masse. Même dans ce choix apparemment anodin, je fuyais le tape-à-l'œil, le clinquant, le luxe ostentatoire ou la construction « m'as-tu vu. »

J'ai naturellement procédé de même lorsque j'ai tenu à réaliser le rêve d'Ommi de voir de son vivant « Dar Weldi. » Ainsi, cet appartement est-il noyé dans un ensemble d'autres constructions identiques, sans que rien ne le distingue des autres dans cette cité, certes implantée dans un joli cadre, à proximité de la mer, mais qui se veut volontairement égalitaire. Ce choix correspond à ma philosophie de vie.

Probablement est-ce la part de mon père qui est en moi qui m'inspirait ce choix ? Il avait passé sa vie à se consacrer à l'essentiel, négligeant le futile. Il utilisait son énergie pour éduquer ses enfants du mieux qu'il pouvait, loin de toutes les vaines tentations. Il n'avait pas les moyens d'y accéder, certes,

mais il n'avait jamais cherché à gagner plus. Il possédait cette qualité précieuse que l'on appelle en arabe « La Kana'a », c'est-à-dire le « contentement » de ce que Dieu a bien voulu nous accorder. Il a su transmettre cette valeur à ceux qui ont choisi de s'en imprégner, en nous faisant comprendre, à sa manière, que vouloir toujours plus signifiait n'être jamais heureux, vivre perpétuellement frustré et passer sa vie à courir après un mirage en délaissant l'oasis qui se trouve, elle, à notre portée.

Jamais je ne le remercierai assez de cette précieuse leçon.

À l'heure où j'écris ces lignes, tandis qu'à mon tour je suis père, c'est vers lui, et vers lui plus particulièrement que vont mes pensées.

Je me souviens, Baba Laziz, de ton détachement vis-à-vis des choses matérielles, de la vie simple que tu t'imposais et dont tu te contentais, sûr de ton choix et de ton bon droit. Je me rappelle de ton courage quand, jour après jour, par tous les temps, tu partais à l'aube, frêle silhouette longeant les murs, qui se détachait des lambeaux de la nuit pour aller travailler afin de nourrir huit bouches qui se reposaient sur toi. Et nous avions raison de te faire confiance, Baba Laziz. Ta récompense était notre estime, la joie que nous manifestions à te voir rentrer le soir, le profond respect dont nous témoignions à ton égard, notre désir de satisfaire tes souhaits et de concrétiser les espoirs que tu avais placés en nous. Toi qui nous avais donné un formidable élan afin que nous te surpassions, afin que les élèves aillent encore plus loin que le maître et donnent la même impulsion à leurs propres enfants, un jour. À ces petits-enfants que malheureusement tu n'auras pas vu naître ou grandir mais dont tu dois être si fier, tout là-haut. Je pense à toi chaque jour et mon respect pour toi a encore grandi à mesure que passaient les années et que j'affrontais, à mon tour, les épreuves, soutenu par ton souvenir, armé par ton enseignement.

Non, jamais je ne te remercierai assez, Baba Laziz…

Aujourd'hui, Baba Laziz, c'est moi qui t'appelle « Yé Kebdi » (mon cœur), c'est moi qui te demande pardon d'avoir interrompu inopinément nos discussions philosophiques. J'ai voulu, sans trop attendre, marcher dans tes pas. Je sais que tu l'as compris et que tu ne m'en as pas voulu, malgré l'inquiétude causée par mon départ. Tu as senti que j'avais fait ce qui était juste et tes prières ont dû m'accompagner plus d'une fois. De cela non plus, je ne te remercierai jamais assez et je n'aurai pas trop de jours ni d'années,

jusqu'à mon dernier souffle, pour t'exprimer ma gratitude, dans mes pensées et dans mes rêves où tu me rends parfois visite. Pour te dire à quel point je t'aime, aussi, et comme je suis fier d'être ton fils !

Combien j'aimerais enfourcher la machine qui remonterait le temps pour me revoir courir à ta rencontre puis prendre ta main dans la mienne afin de l'embrasser et la porter à mon front, à ton retour du travail…

Si j'ai écrit ce livre, c'est pour te rendre l'hommage que tu mérites, Si Belgacem, mon père et mon héros, et à travers toi, à tous les pères anonymes qui ont su, comme toi, servir d'exemple, de guide et de repère à leurs enfants.

De mes discussions avec toi pendant mon adolescence et, plus tard, à travers mon imagination ou dans mes rêves, je suis sorti chaque jour un peu plus grandi. Grâce à toi, mon discernement est devenu plus sûr, plus affiné. La parcelle de lumière qui était en moi le jour du grand départ pour guider mon chemin eût été insuffisante sans les rayons du soleil de tes conseils.

Au carrefour des grandes décisions de la vie, j'ai choisi la voie que me montrait ton exemple lorsqu'à mon âge, tu avais quitté ton petit village à la recherche d'un mieux-être, prenant ton petit frère sous ton aile protectrice. Puis, j'ai refusé de laisser faire le destin en prenant le pouvoir qui me garantissait la maîtrise totale de mon avenir, comme tu me l'avais appris, dans le calme et après mûre réflexion, sans haine ni vanité, par la simple force de la volonté.

Ne compter que sur soi-même mais rester humble et renoncer à l'orgueil : telle était ta maxime et je l'ai faite mienne, l'appliquant toute ma vie durant. Tu n'avais pas beaucoup d'amis et tu as traversé la vie avec ce nombre restreint ; tu préférais ne pas faire semblant et tu ne t'attachais qu'aux rares êtres qui correspondaient pleinement aux valeurs que tu défendais et à la philosophie que tu appliquais. J'ai marché dans tes pas : dans mes relations, je n'ai conservé que l'or, rejetant le sable et les cailloux.

Mon tout premier « job d'étudiant », je te le dois. Tu savais ce que tu faisais, bien sûr, en m'aidant à obtenir ce travail dans la librairie de la rue de Rome où j'ai découvert les trésors que pouvaient renfermer les livres dont j'ai fait mes plus fidèles amis. Tu me connaissais parfaitement et tu te doutais qu'en baignant dans cet univers, je m'en imprégnerais à jamais. Ce n'est pas seulement un job que tu décrochais pour moi, c'était la lune. Tu

m'ouvrais une porte sur le jardin de la connaissance, le jardin des lumières, la roseraie de la vie, le tremplin des étoiles.

Avec ta sensibilité à notre lutte nationale et à celle des autres peuples en quête d'émancipation, j'ai appris à grandir dans l'amour des miens et dans la fidélité à ma communauté et à mon pays. En cela, tu m'apprenais mon premier devoir de citoyen : contribuer à la marche de mon peuple vers le progrès et la modernité. Tu me construisais une véritable armure contre les chants de sirène. Le destin m'a comblé en m'offrant la possibilité de faire honneur aux miens à travers une carrière professionnelle sans tache et de servir dans le même élan ma communauté d'origine et ma communauté d'accueil. Sans renier les idéaux qui ont fait vibrer mon enfance lorsque, accroupi devant notre poste de TSF grésillant de parasites, je captais avec toi les informations relatives à la marche des peuples opprimés vers la lumière et la liberté.

Dans les journaux arabes que je te lisais, j'ai appris à aimer et à mieux connaître cette belle langue dont j'ai construit un des piliers de ma carrière, tout au long de mon existence, y compris à mes timides débuts quand, à Paris, je mettais ma plume au service de mes compatriotes. Jamais cette passion de notre langue ne m'a quitté ; elle s'est intensifiée encore et s'est renforcée par la connaissance et l'usage de la langue de Voltaire, tandis que mes cheveux commençaient à blanchir sur mes tempes.

Je te dois beaucoup, Baba Laziz, et je me flatte d'avoir su me montrer fidèle à ton enseignement. Je n'ai jamais renié une seule de tes valeurs, un seul de tes principes. Je crois avoir su me montrer digne de toi, travailleur, honnête, loyal à l'égard de mon pays, responsable vis-à-vis des miens, toujours en quête de la voie de la vérité et de la tolérance, à ton image.

Dans ta décision de quitter ton village natal à l'instar de nos lointains ancêtres venus du fin fond de la Kabylie, puis dans mon départ à la recherche de mon destin et dans celui de tous les immigrants, ne retrouve-t-on pas l'histoire de l'humanité en quête d'un horizon plus clair et d'une terre moins aride ? Ne découvre-t-on pas le simple bon sens des berges et leur volonté de toujours conduire leurs troupeaux vers le vert pâturage lorsque leur terre devenait ingrate ?

Les grands livres religieux sont remplis de ces transhumances, de ces quêtes de paradis lointains, de cette recherche d'un monde meilleur. Cette quête qui nous conduit à mieux connaître les autres pour mieux nous enrichir de nos différences mutuelles afin d'avancer et de grandir ensemble.

Le dialogue des hommes, seule protection contre les haines raciales, prendra alors le pas sur le choc des civilisations que des oiseaux de mauvais augure nous prédisent et deviendra plus fructueux, dès lors que chacun respecte ses différences et conserve sa curiosité sans pour autant renier ses propres origines ni sa culture ancestrale.

Ainsi, à petits pas prudents, l'homme avance vers ses semblables, éloignant le spectre de la guerre, de la souffrance et de l'intolérance pour le bien de la dignité humaine.

L'histoire nous a enseigné que cette quête est lente et fragile. Puisse-t-elle s'accélérer en ce début du troisième millénaire grâce à ce qui existe dans le cœur de chacun d'entre nous : une parcelle de lumière.

TABLE

CHAPITRE I: Le pacte de la montagne 9

CHAPITRE II: En avant toutes ! 49

CHAPITRE III: Débarquement à Marseille 107

CHAPITRE IV: Moi, le scribe de mes semblables 118

CHAPITRE V: Accroche-toi à tes rêves 181

CHAPITRE VI: Ommi : mère courage 216

CHAPITRE VII: Des retrouvailles émouvantes 244

CHAPITRE VIII: Un manuscrit maudit 286

CHAPITRE IX: Ceux qui ont deux racines feront les arbres les plus forts.....301

CHAPITRE X: Tourbet El Bey....40 ans après 347

CHAPITRE : Épilogue 373

Cet ouvrage a été réalisé par
les Éditions Mémoires d'Hommes – Bruxelles
au mois d'octobre 2003.

Imprimé en Belgique
par Vanmelle printing - Mariakerke
Gent - Belgique

1ère édition – Dépôt légal : D/2003/9945/5 – Bruxelles – Belgique
ISBN : 2-9600398-4-X